

Recueil
de
Contes
de
Noël

**

Hervé Thro

1- Le Bonhomme de Neige

Un petit garçon semblable à n'importe quel petit garçon du même âge habitait une petite maison située juste à quelques enjambées d'une petite ville semblable à n'importe quelle petite ville.

Dans cette ville se dressait une immense usine et au milieu de cette grande bâtisse, une gigantesque cheminée qui crachait une épaisse fumée de nuit comme de jour, chaque jour de l'année si bien qu'il était rare de voir le ciel bleu et que le soleil lui même ne brillait pas souvent. Les habitants travaillaient tous dans cette usine, gagnant ainsi de quoi manger et un toit pour dormir. Ils s'étaient résignés à ne plus voir le bleu du ciel et les rayons du soleil réchauffer leur peau.

Tous, sauf un. Approchez-vous et regardez là, assis sur le trottoir sous le grand sapin dont les branches sont elles même devenues vert gris sous la fumée et le brouillard. Il y a quelques années, ce vieil homme était encore un grand homme fier et fort ; il a refusé de travailler dans cette usine qui empêche au soleil de briller sur la ville. Alors, privé de travail, l'argent lui a vite manqué et, à la place d'une petite maison grise, il passe ses jours et ses nuits sur un banc de la place centrale ou bien assis sur le trottoir avec le grand sapin pour compagnon. Il ne parle pas plus que le conifère. Chaque jour, les gens de la ville lui apporte chacun leur tour une assiette de soupe et un quignon de pain. Le Dimanche, on lui donne une orange ou une part de gâteau au chocolat. Tous les gens l'aiment bien mais ils pensent qu'il est devenu fou après avoir quitté son travail à l'usine il y a bien longtemps.

Cette usine appartient à un gros Monsieur qui n'a guère plus de cheveux sur la tête qu'un vieux chien n'a de dents pour mordre, alors ils les cache sous un grand chapeau tout noir.

Le gros Monsieur se déplace toujours dans une immense voiture noire qui souffle une épaisse fumée grise foncée, et fume un gros cigare, ajoutant ainsi davantage de fumée dans cette petite ville.

On ne voit que très rarement le gros Monsieur car il habite dans les étages supérieurs de son usine, et il ne marche jamais à pied, toujours il est assis dans sa grosse voiture noire qui envoie de la fumée bien grise sur la chaussée et les trottoirs.

Mais revenons à notre petit garçon qui joue dans le pré derrière la dernière maison de la petite ville. Comme la maison est un peu plus près des arbres de la grande forêt, ce matin là, une légère pellicule de neige grisonnante s'est déposée sur le pré. Et voilà notre gamin qui commence à ramasser cette infime pellicule en un monticule bientôt aussi grand que lui.

Il ne reste bientôt plus un seul flocon dans tout le pré. Mais à présent, le petit garçon façonne le tas de neige sale pour lui donner la forme d'un bibendum qui ressemble, c'est drôle, au gros monsieur de l'usine. Deux boules, une plus petite posée sur la plus grosse. Pendant des heures, notre ami le bichonne, tel un sculpteur. Il s'attarde surtout sur la partie haute du bonhomme, lui façonnant un nez bien pointu à l'aide d'un gros glaçon qui pendait du toit de la maison. Cinq morceaux de charbon forment quelques boutons sur le devant, deux branches de genêts en guise de bras. Le petit gaillard va fouiller dans la cave à la recherche d'un vieux chapeau moisi et plein de trous qu'il pose sur la tête du bonhomme.

Deux marrons bien ronds en guise d'yeux, voici un bonhomme de neige convenable si ce n'est cette neige

salie par les nombreuses fumées qui recouvrent l'horizon.

Bientôt voici la nuit. Le petit garçon rentre sagement dans sa maison, fatigué. Derrière les vitres embuées, il jette un dernier coup d'œil à son bonhomme de neige, tout loin là bas, au bout du pré, à la lisière de la forêt.....

Toute la ville s'endort. Plus aucun bruit, seulement le ronflement de la grande usine d'où s'échappent encore des fumées. Une légère brise fait onduler la cime des sapins de la forêt. Une chouette hulule au loin.

C'est alors que se produit quelque chose de magique, de merveilleux, d'extraordinaire. Notre bonhomme de neige commence à frissonner, puis ses branches de genêts en guise de bras se secouent, la grosse tête dodeline et ses yeux de marrons s'ouvrent.

Le bonhomme de neige se demande bien ce qu'il fait là, tout seul au bord d'une grande forêt de sapins. Pourquoi est-il cloué au sol ? Il tire de toutes ses forces, il reste collé au sol gelé, alors il tire encore plus fort et, d'un bond, il avance d'un bon mètre. Il est bien curieux, et veut savoir quel est ce bruit étrange dans la forêt. Il pénètre donc dans l'immensité boisée.

Sous les aiguilles des sapins, il fait bien sombre et le bonhomme de neige salie a un peu peur, mais la curiosité l'emporte, alors pour se donner du courage, il chantonne une petite chanson.

Le bruit qui intrigue le petit bonhomme ce sont les hululements de la chouette, elle le guide à travers les sapins de la grande forêt et, bientôt, les arbres s'éclaircissent, laissant place aux premières pentes d'une montagne recouverte d'une neige épaisse.

Le bonhomme de neige est bien surpris : il n'a jamais vu autant de neige et d'un blanc aussi éclatant ! Il a bien du mal à tracer un chemin dans cette énorme couche de poudreuse, mais il continue d'avancer.

Soudain, un lapin blanc bondit au dessus de son chapeau. Il s'arrête, toise le personnage de neige et s'esclaffe de rire ! Le petit lapin blanc de la montagne n'a encore jamais vu un bonhomme de neige en aussi piteux état.

- Pourquoi ris-tu ? Demande le naïf bonhomme de neige.
- Tu as ramoné les cheminées de la ville ou es-tu tombé dans une mare pleine de boue ? Et il ne peut s'empêcher de se tordre de rire une nouvelle fois.

Le bonhomme de neige se renfrogne et continue son chemin.

- Où vas tu, grise-mine ? Lui demande le lapin.
- Je monte jusqu'au sommet de la montagne.

Le vent se durcit un peu et c'est une nouvelle rencontre pour le bonhomme. Un superbe chamois arpente les flancs de la montagne. Il l'a aussitôt repéré, une grosse tache grise sur ce voile blanc. Le chamois, surprit, se met lui aussi à rire fortement.

- Pourquoi ris-tu ? Demande à nouveau l'innocent bonhomme de neige.
- As-tu vu ta dégaine ? Rétorque l'agile chamois. Quel maquillage !

Le bonhomme ne sait que répondre, mais il est bien triste. Il continue cependant son long chemin. Une lune bien ronde apparaît alors derrière un gros nuage blanc. Le bonhomme voit alors son ombre sur l'immensité immaculée de la montagne. Cela le rassure un peu, elle n'est pas si différente des autres ombres.

Plus haut, c'est un aigle qui tournoie plusieurs fois autour de notre ami.

- Quel accoutrement ! S'indigne le rapace. Et il secoue toutes ses plumes comme s'il riait de bon cœur.

C'en est trop pour le petit bonhomme de neige. Ici, l'air est plus vif, les fumées de la ville ont disparu, le paysage est d'une beauté inimaginable, mais tout le monde se moque

de lui.

- Je viens de la ville, répond il. Un gentil petit garçon m'a modelé avec le peu de neige salie qu'il a amassé toute la journée. Là bas tout en bas ce n'est que misère et laideur, mais personne ne se moque de personne.

L'aigle est tout étonné. Comment ce petit bonhomme tout sale peut-il se permettre de lui répondre de la sorte ! Il fonce en direction du vieux chapeau posé sur la tête du bonhomme, quand un grand souffle le retient.

L'aigle se retourne, mais il a déjà compris. Le bonhomme de neige écarquille ses deux marrons bien ouverts : un nuage gigantesque se tient au dessus de la montagne. Le bonhomme a un peu peur, car il prend sans arrêt des formes différentes, un visage gigantesque, puis un lapin énorme, ou encore un arbre dont les branches seraient mille bras.

Le bonhomme de neige est au sommet de la montagne, il n'y a, au dessus de lui que ce nuage changeant dont la voix résonne en écho sur toute la montagne.

- Je suis le grand sorcier des glaciers, dit la grosse voix. Le petit bonhomme de neige jusqu'ici bien courageux, tremble devant tant d'autorité.

- N'aies pas peur petit homme. Tu n'es qu'un petit bonhomme de neige bien sale, ton chapeau est en piteux état, mais ton âme est pure, tu n'as que de bonnes intentions car tu as été façonné avec amour, un pur amour de petit garçon.

Soudain, une énorme quinte de toux fait trembler la montagne et les forêts. Se raclant la gorge, le grand sorcier continue :

- Maudite toux ! Petit homme, sais-tu que c'est moi qui, en soufflant sur les nuages l'air glacé d'ici forme la neige qui tombe en hiver ?

Et comme pour démontrer ce qu'il vient d'annoncer, il gonfle les joues de l'immense tête en laquelle il vient de se

transformer et souffle longtemps et puissamment. Alors, comme par magie, des millions de petits cristaux s'agglutinent et s'assemblent en flocons qui tombent doucement, dans un silence total, sur l'immensité de la montagne. Très vite, le petit bonhomme de neige souillé par la neige d'en bas se recouvre d'une belle couche d'un blanc lumineux ! La toux du grand sorcier reprend, encore plus violente cette fois, le souffle en arrache le vieux chapeau tout troué posé sur la tête du bonhomme. Tous les animaux de la montagne sont sortis de leur terrier, les oiseaux sont posés sur les quelques branches des rares arbres qui se dressent encore si haut. Tous, à l'exception d'un petit lapin blanc, d'un chamois vigoureux et d'un aigle royal, tous se demandent qui est ce magnifique petit bonhomme de neige, d'une neige si éclatante. En effet, là haut sur la montagne, la neige est féérique, mais aucun petit garçon n'habite si haut pour fabriquer un seul bonhomme de neige.

- Ah, cette toux ! Sais-tu petit homme que c'est cette ville là bas tout en bas de la montagne qui est responsable de ma toux ? Elle rejette tellement de fumée que celle-ci m'irrite et me fait tousser, et cracher. Je n'ai plus le souffle d'antan. Bientôt, très bientôt je le crains, je ne pourrai même plus souffler une seule fois pendant l'hiver pour faire tomber une neige belle et éclatante.

Le petit bonhomme de neige est ému par la tristesse soudaine du grand sorcier, si puissant et pourtant à cet instant si faible. Il pense en effet, que ce serait un drame si plus aucun flocon ne tombait du ciel. Et une nouvelle quinte de toux le rend lui aussi bien triste.

- Toi qui vient d'en bas, près de la ville, peux-tu faire quelque chose pour arrêter toute cette fumée de sortir de cette gigantesque cheminée ?

Le petit bonhomme se sent investi d'une mission bien trop grande pour lui, mais comme chaque animal de la

montagne le fixe intensément et que le grand sorcier lui même s'est transformé en un innocent petit moineau, il promet de redescendre à la ville et empêcher cette fumée de se répandre partout, pour que le grand sorcier puisse à nouveau souffler tant qu'il veut pour faire tomber la neige si blanche, si lumineuse, si éclatante.

Le petit bonhomme de neige descend alors de la montagne. Très vite il est en bas, traversant la forêt qui ne lui fait plus peur, les sapins s'écartant d'eux même en le voyant passer entre leurs branches. Toute cette blancheur retrouvée lui a donné confiance en lui, il glisse rapidement vers la ville, vers l'usine à la grande cheminée.

Il a décidé d'aller voir le gros Monsieur directeur de l'usine pour lui demander de stopper cette fumée, peut-être de la mettre dans des bouteilles bien fermées pour que plus jamais elle n'incommode le géant sorcier des glaciers. Il sait, qu'en le voyant, d'une neige si blanche, le gros monsieur s'attendrira.

Mais, au fur et à mesure que le petit bonhomme de neige s'avance vers la ville, il fait plus chaud, et la couche de neige qui le recouvrait depuis le sommet de la montagne commence à fondre, et bientôt, il ne lui reste plus que la mauvaise neige souillée dont il a été fait par le petit garçon.

Quand le bonhomme de neige se tient devant la grande porte de l'usine, il ne sait pas qu'il est redevenu le petit bonhomme tout sale, sans même de chapeau pour couvrir sa tête. Arrive alors le gros monsieur dans sa grosse voiture noire qui souffle une épaisse fumée à l'arrière. Le gros monsieur ne descend même pas de sa grosse berline, il baisse sa vitre, un nuage de fumée grise sort de la bouche alors qu'il retire son énorme cigare.

Il hurle quelque chose que le petit bonhomme ne comprend pas bien, il lui semble seulement que le gros

monsieur est très en colère. Avant même que le petit bonhomme de neige ait pu plaider sa cause, la grosse voiture noire l'écrase en laissant des marques bien sales de gros pneus sur ce qu'il reste du bonhomme...

La nuit retrouve son calme. Là haut dans la montagne, le grand sorcier attend, inquiet en toussant souvent. Les animaux n'osent pas faire un seul geste, même la forêt semble s'être tue. La gigantesque cheminée de l'usine continue de cracher une grosse fumée grise, noire. Au bout de la ville, au bout du pré qui remonte vers la forêt, un petit garçon dort tranquillement dans son lit, en rêvant aux jeux du lendemain avec son nouvel ami, son bonhomme de neige. Puis, on entend quelques pas. Quelqu'un approche.

C'est le vieil homme assis sur son trottoir sous l'unique sapin de la ville. Il se penche sur la masse de neige salie au milieu de la rue. IL reste ainsi quelques minutes. Puis, lentement, il ramasse ce paquet de neige, poignée par poignée, l'emmène au pied du sapin sous lequel il s'assoie tous les jours et entreprend de remodeler un bonhomme de neige.

Il y a bien 50 ans qu'il n'a pas façonné ainsi un bonhomme de neige.

Quand il était petit garçon, c'est lui qui construisait toujours le plus beau bonhomme du village. Chaque hiver, un grand concours opposait tous les gamins du village, le gagnant était celui qui avait réalisé le plus beau et le plus grand bonhomme de neige. En cadeau, le boulanger lui confectionnait un bonhomme en brioche orné de chocolat, des pâtes de fruits, des dragées en guise de boutons et autres friandises.

Le vieux monsieur retrouve vite les gestes oubliés de son enfance . Cependant, il manque de la neige pour finir le bonhomme et celui-ci est encore plus sale, plus souillé

qu'avant.

Impuissant, le vieux monsieur lève son regard vers la cime du sapin et pleure.

Demain matin, à la première heure du jour, un gros bucheron employé par le gros monsieur de l'usine va venir avec une hache bien aiguisée et abattra l'arbre. Le gros monsieur directeur l'a décidé. L'arbre menace de s'effondrer sur son usine si le vent souffle plus fort. En réalité, le gros monsieur de l'usine n'aime pas les sapins.

Quand il était petit garçon, ses parents n'ont jamais voulu décorer un sapin pour Noël, lui disant que tout cela était puéril, que dans la famille on ne jouait pas à ramener un sapin dans le salon pour le décorer, dans la famille, on travaillait même le jour de Noël pour gagner davantage d'argent. Qu'un sapin c'était sale et qu'on avait pas le temps pour ça. Le petit garçon était triste tous les Noëls sans sapin, mais il grandit et il continua de travailler, même le jour de Noël et gagna encore plus d'argent.

Le gros monsieur n'aime pas non plus les bonhommes de neige, car enfant, il n'a jamais gagné le concours des bonhommes de neige au village, et n'avait même pas la consolation de retrouver un beau sapin illuminé dans son salon la journée écoulée.

Demain matin, à la première heure....

Des larmes coulent sur les joues ridées du vieux monsieur. Imperceptiblement d'abord, les branches supérieures du sapin commencent à frissonner, puis se sont toutes les branches qui secouent l'air de la ville. Le vieux monsieur, assis à côté d'un bonhomme inachevé, pleure le visage dans ses mains usées. Les branches du sapin pourtant commencent à brasser l'air environnant. Ce courant d'air se transforme en un vent qui gonfle, qui grossit, qui devient tempête et repousse la fumée de l'usine, dégageant ainsi un ciel aux milliers d'étoiles, même la lune apparaît de toute sa rondeur blanche. Alors, un autre

souffle, bien plus puissant celui là retentit du haut de la montagne. Déjà quelques flocons voltigent dans la nuit glaciale. Le sapin continue d'agiter ses branches alors que la ville dort. Le vieux monsieur ne sent pas les premiers flocons se déposer sur sa tête, ses épaules, il est prostré, le visage en larmes caché dans ses mains toutes crevassées, et bientôt autour de lui, c'est blanc comme au sommet de la montagne. Une neige bien pure, d'un blanc éclatant, reflétant la lune et les étoiles dans ses cristaux.

Le vieil homme lève alors la tête et un flocon tombe dans son œil. Il sort de ses pensées et remarque qu'une épaisse couche de neige recouvre toute la chaussée, tout le trottoir, toute la ville.

Sans comprendre, il termine le bonhomme inachevé le rendant miraculeusement d'une blancheur inouïe par dessus la neige salie dont il avait été construit auparavant. Exténué, le vieil homme s'endort.

Le bonhomme de neige retourne dans le pré, juste à l'orée de la forêt, tous les arbres se penchant sur lui comme si la montagne entièrement lui rendait hommage.

Le lendemain.

C'est une journée exceptionnelle, comme on n'en a en pas vu depuis des années, depuis que l'usine s'est installée.

Le soleil brille dans le ciel pur. Une bonne couche de neige scintille sous les rayons de l'astre et, déjà, on entend des cris d'enfants dans les rues, dans les prés. Certains confectionnent des boules et se les jettent comme des cailloux inoffensifs, d'autres forment des boules bien plus grosses, une grosse et une plus petite.....

Des mois passèrent. L'hiver suivant, il neigea pour Noël. Le petit garçon construisit son bonhomme de neige au même endroit que l'année passée, mais sous ces airs immaculés rendus par une belle neige profonde, le bonhomme de neige semblait lui rappeler quelqu'un, un autre bonhomme de neige sans doute.

Le vieux monsieur a changé de voiture, celle-ci est toute blanche et ne pollue plus, il mâche des bonbons à la menthe à la place de fumer ses gros cigares et, pour la première fois de sa vie, un superbe sapin tout illuminé trône au milieu du salon, faisant la joie de ses petits enfants.

La gigantesque cheminée de l'usine ne rejette plus de fumée dans le ciel.

Le vieil homme a branché un tuyau qui alimente une fabrique bien originale.

La fumée récoltée par le tuyau arrive dans une machine qui compresse tellement la souillure de la fumée qu'il en ressort de gros morceaux de charbon bien durs.

Le bonhomme de neige semble être le seul un peu triste.

Bien sûr, c'est grâce à lui que le petit garçon a remporté le concours du plus beau bonhomme de neige cette année-là, mais il rêve de repartir là haut, au sommet de la montagne, de retrouver ses amis animaux, ses sapins aux branches immenses et surtout, le grand sorcier des glaciers, qui souffle régulièrement une neige douce et lourde sur toute la vallée.

2- Le plus beau cadeau de Noël

L'enfant ouvrit le plus gros paquet en premier.

Il y en avait trois. Un très gros assez léger. Un plus petit, de forme allongée. Et un minuscule presque aussi lourd que le plus gros des trois.

En vertu de la loi immuable qui veut qu'à sept ans on associe la valeur à la grandeur, l'enfant commença à débarrasser le plus volumineux du joli papier cadeau où le traineau du Père Noël, tiré par un bel attelage de rennes comme il se doit, slalomait entre des sapins verts recouverts d'une épaisse couche de neige. Il était minutieux et essayait de défaire proprement l'emballage car l'enveloppe était déjà un véritable cadeau avec tous ces pères Noëls qui zigzaguaient entre une multitude de sapins. Mais la patience et la précision ne sont pas les apanages de la première jeunesse. L'impatience le gagna.

La première déchirure involontaire déclencha la deuxième et, en moins de cinq secondes, l'emballage merveilleux ne fut plus qu'une boule de papier coloré, rouge, blanc, vert, qui crissait entre les doigts du garnement.

Une boîte apparut.

Lorsqu'il ôta le couvercle en carton, l'enfant ne put retenir un cri d'allégresse. Oui, c'était bien ça. Exactement ce qu'il voulait. Une fois encore le Père Noël ne s'était pas trompé et l'enfant était autant émerveillé par la découverte de son jouet préféré que par l'organisation sans faille du Père Noël et de tous ses assistants.

On lui avait expliqué, quelques Noëls plus tôt, qu'il n'y avait qu'un véritable Père Noël, tout comme il n'y avait qu'un Dieu

qu'on ne voyait jamais. Et de nombreux assistants. Certains s'habillaient à son image et arpentaient les trottoirs devant les grands magasins. C'étaient les représentants du célèbre personnage mythique comme les évêques prêchaient la parole du Tout Puissant. D'autres travaillaient dans l'ombre à décacheter et lire les millions de lettres qui parvenaient au bonhomme vêtu de rouge. Puis il y avait un imposant personnel qui triait les demandes par ordre de vœux, en informait une armée d'employés qui se mettait aussitôt au travail. On fabriquait les jouets les plus élémentaires sur place, dans d'immenses ateliers situés non loin du Pôle Nord qu'on ne visitait jamais. On se procurait les plus sophistiqués directement aux usines qui les fabriquaient et parfois, on dépêchait même des acheteurs dans les grands magasins pour acheter en dernière minute ceux qui manquaient. Cela expliquait toute cette affluence dans les rayons de jouets à l'approche de Noël.

Quelques semaines avant Décembre, les parents emmenaient l'enfant flâner parmi les allées encombrées de jouets afin qu'il choisisse. Ils n'achetaient jamais quoi que ce soit, contrairement à l'approche de son anniversaire. Mais pourquoi les autres parents passaient en caisse avec des monceaux de jouets plein les bras? On lui avait alors expliqué que tous les assistants du Père Noël ne suffisaient pas et que certaines familles lui donnaient un coup de main afin de collecter les jouets manquants. C'était une belle organisation.

Mais cela ne s'arrêtait pas là. Car l'exploit le plus extraordinaire était de distribuer sans se tromper tous les jouets aux bons destinataires. L'enfant était ébahi devant une telle entreprise. Le Père Noël ne se trompait donc jamais? Sa mère eut un petit sourire. Elle hocha lentement la tête. Elle reconnut qu'il arrivait parfois que certains jouets ne parviennent pas à la bonne adresse. Ne se souvenait-il pas de ce robot intergalactique qu'il détestait et qui avait fait naître des larmes au matin de Noël? Elle fixa son père avec une pointe d'ironie tout en lâchant qu'il avait commandé un robot de la planète Zufloc et le Père Noël (elle appuyait son regard vers son mari) lui avait apporté un robot de la planète Tripuc. Le drame. Mais dans l'ensemble, la

horde d'assistants de l'homme en rouge ne commettaient que rarement des erreurs aussi invraisemblables.

Modernité oblige, depuis deux ans, on prenait une photo du jouet convoité pour la joindre à la belle lettre qu'il écrivait régulièrement au moment de Saint Nicolas. Il s'appliquait, tirant une langue bien rose sur les mots compliqués qui ne manquaient pas d'émailler la demande en bonne et due forme.

Il racontait en quelques phrases brèves son année comme on informe un lointain parent. Il avait bien travaillé à l'école, s'était fait de nouveaux amis, avait passé de merveilleuses vacances et prenait toujours soin de dire bonjour aux passants qu'il croisait. Il avait également fait des progrès dans le rangement de sa chambre, aidait ses parents du mieux qu'il pouvait. Bref, c'était un petit garçon modèle à par quelques fautes d'orthographe qui émaillaient la tendre lettre. Il avait eu du mal avec anniversaire (avec deux N et une terminaison en -aire et non pas -ert) et le merveilleux mot Vacances s'écrivait avec un C et non pas un Q.

La panoplie de super héros était exactement comme il l'avait imaginée, enfin comme il se la rappelait après l'avoir longuement détaillée dans le magasin. Des bottes en aluminium contre les radiations cosmiques, un collant (pas un pyjama, papa!) vert fluo avec une large ceinture qui servait à la téléportation. Il y avait un casque bien entendu pour éviter les rayons gamma provenant de l'étoile Centaure et une cape d'un bleu marine qui ne recouvrait que les épaules. Après s'être immédiatement déguisé, l'enfant déballa le deuxième paquet.

Il avait une petite idée de ce qu'elle contenait. C'était son second vœu dans sa lettre au Père Noël. Ses parents lui avaient dit qu'il valait mieux qu'il propose plusieurs pistes au meilleur ami des enfants. Il pourrait y avoir une rupture de stock comme lorsque papa avait voulu changer sa voiture et qu'il n'avait pas pu obtenir la couleur qu'il voulait ni exactement le modèle désiré. Il était donc préférable de lister deux fois plus de vœux qu'il n'espérait posséder de cadeaux. Pourtant cette fois encore, le Père Noël avait tout bon.

Emmailloté dans un écrin en plastique orange, gisait Trudoc, le robot de la planète Moltar. En effet la planète Zufloc avait été

désintégrée l'an passé par suite d'une trop forte concentration de rayons béta-alpha. L'enfant imagina sur le champ toutes les histoires qui ne manqueraient pas d'inventer ayant Trudoc pour héros et fidèle compagnon.

Restait un troisième paquet. Le minuscule. Il ne se rappelait pas avoir mentionné dans sa lettre un souhait qui ne prit aussi peu de place. Les jouets de remplacement n'auraient pas pu tenir dans un aussi petit paquet.

Il décacheta le paquet de la dimension d'un dé à coudre.

C'était effectivement un dé à coudre.

Ses parents s'approchèrent, visiblement aussi surpris que l'enfant. Sa mère jeta un coup d'œil complice à son mari.

L'enfant, que nous appellerons Martin puisque nous le connaissons suffisamment maintenant et pour la bonne et simple raison que c'est son nom, souffre de difficultés à s'endormir depuis qu'il a changé d'école à la faveur d'un déménagement au cours de l'année qui vient de s'écouler. Ce dé magique providentiel doit servir à orienter et canaliser ses pensées pour l'accompagner dans les bras de Morphée avec plus d'efficacité que l'hypothétique et aléatoire inventaire de moutons.

La candeur et la naïveté de la jeunesse permettent de croire à bon nombre d'âneries mais c'est aussi une force. Combien de boniments sont à l'origine de vocations indéracinables? Il est fort probable que les parents du petit Pasteur devaient lui raconter des histoires mettant en scène des microbes, que la maman d'Albert Einstein lui parlait de nombres magiques et que les géniteurs de George Lucas inventaient des batailles intergalactiques.

Il y a deux façons de voir les choses.

Regarder le monde tel qu'il est et se demander pourquoi. Ou rêver le monde tel qu'on voudrait qu'il soit et se demander pourquoi pas? Ceux qui appartiennent à la seconde catégorie auront toujours une longueur d'avance sur les premiers, quitte à s'y brûler les ailes.

C'est un dé à souhaits expliqua-t-elle. Tu le places sur ton index, là comme ça, tu vois il te va parfaitement. Tu fermes bien

profondément les yeux et tu penses très fort à ce que tu voudrais qu'il se passe dans ta vie. Elle tempéra l'enthousiasme du garçonnet en ajoutant que les pouvoirs du dé étaient limités et qu'il fallait beaucoup s'entraîner pour pouvoir parvenir à obtenir ce qu'on désirait, mais qu'il pourrait toujours s'y entraîner le soir avant de s'endormir.

Toute la journée, Martin tripota son dé à coudre magique, attendant avec impatience le soir pour formuler son vœu le plus cher. S'il joua un moment avec le robot de la planète Moltar, il le fit sans conviction. Toujours vêtu de son déguisement intergalactique, il dégusta son menu préféré lors du repas de Noël, mais son esprit était ailleurs. Le pâté en croûte n'avait pas la même saveur que les autres années. Les petits pains ne croustillaient pas autant. La dinde farcie n'avait pas tout à fait ce parfum dont il raffolait. Les pommes au four n'étaient pas aussi tendres que d'habitude. La salade de betteraves, choux rouges et carottes n'éclatait pas de ce rouge sang traditionnel. Même le dessert n'était pas à la hauteur de ses espérances. Un baba au rhum avec deux sortes de crèmes. L'une, anglaise et jaune canari, l'autre blanc crème à base de mascarpone. Sa maman y rajoutait une pincée de copeaux de chocolat.

Il avait conscience que ce jour était le plus beau, le plus magique qu'il puisse vivre mais quelque chose l'empêchait d'en profiter comme il aurait voulu. Ses pensées étaient obnubilées par ce petit dé magique.

On fit une promenade l'après-midi. Les feuilles du vaste parc, tombées bien tard cette année, se rassemblaient au gré des coups de vent. Les arbres nus tendaient leurs multiples bras vers un ciel grisâtre qui annonçait l'arrivée de la neige. Ca ne manqua pas. Au moment où la clarté du jour s'évanouissait, les premiers flocons accompagnèrent le retour de la petite famille dans le doux bercail.

Il y eut un goûter comme Martin en raffole. Un grand bol de chocolat bien chaud à la recette toute simple. Dans un récipient en verre sa maman râpait directement les grosses tablettes de chocolat noir qu'elle jetait en pluie dans le lait bouillant en rajoutant une bonne cuillère de miel. Elle laissait cuire à feu

très doux pendant dix petites minutes sans cesser d'imprimer de larges « huit » à la spatule en bois. L'odeur de cacao se répandait dans la cuisine, promesse d'un régal sans pareil. Elle faisait croustiller quelques tranches de pain, finement coupées qui seraient tartinées de confiture de myrtille, de melon, de figues ou simplement d'une noix de beurre de campagne.

Martin apprécia ce moment, mais la pensée du dé magique papillonnait dans sa tête comme un insecte autour d'une ampoule.

Il terminait son goûter revigorant lorsque la porte s'ouvrit et qu'une bouffée d'air froid le fit frissonner. Son papa était recouvert de flocons. Il voulut se précipiter au dehors mais sa maman le stoppa tout net et l'emballa dans le pull à grosses mailles qu'il avait porté lors de la balade de l'après-midi, y ajouta une large écharpe autour de son cou, lui enfoua un bonnet de laine vert bouteille sur les oreilles et compléta le tableau par une doudoune bien chaude tout en lui tendant une paire de moufles.

Dehors, tout était blanc. Une clarté toute neuve chassait l'obscurité habituelle. On aurait dit que les étoiles se reflétaient sur l'épaisse couche blanche. Mais il n'y avait pas d'étoiles. On n'apercevait même pas les nuages, juste des milliers de flocons qui tombaient dru. Il ne faisait pas si froid.

Le père et le fils pataugèrent dans cette première neige puis une bataille en règle se déclencha tout naturellement.

Lorsqu'ils rentrèrent dans la chaude maison, ils étaient en nage.

Martin avait un instant presque oublié son mystérieux cadeau.

Le diner fut encore un enchantement mais il n'arrivait pas à ôter de ses pensées le fameux dé magique. Il regarda ses dessins animés préférés avec une sorte de langueur, n'attendant que le moment de se mettre au lit.

Sa maman vint le border en lui rappelant le bon usage du dé magique et qu'il ne devait surtout pas se chagriner si le vœu ne se réalisait pas dès sa première tentative.

Maintenant Martin était allongé dans son petit lit, enfoui sous une couette aux couleurs de la galaxie Andromède.

Il réfléchissait.

Quel vœu pouvait-il souhaiter?

Il se souvint d'un conte que lui lisait son papa lorsqu'il était petit mettant en scène une lampe magique qui avait le pouvoir d'exaucer les envies de son possesseur. L'histoire n'en finissait pas car le malheureux voyait chacun de ses vœux se transformer. Enfin ce n'est pas tout à fait exact. Il obtenait à chaque fois vraiment ce qu'il voulait mais avec son lot d'à côtés. Chaque chose positive qu'il en découlait provoquait en même temps le revers de la médaille. Ainsi il avait voulu posséder un bel étalon avant de s'apercevoir qu'il fallait ensuite s'en occuper, le brosser, lui donner à manger, surveiller sa bonne forme, changer ses fers, évacuer son crottin et cela lui prenait tout son temps. D'autres épisodes l'envoyait à l'ombre des palmiers dans une île paradisiaque avant de comprendre que la plage était infestée de moustiques et dénuée de présence humaine. Voulait-il un bateau qu'il l'obtenait présentement mais une tempête se levait et fracassait son voilier qu'il n'avait pas correctement appris à manoeuvrer. Était-il invité à un grand banquet qu'il souffrait ensuite d'une indigestion. Son histoire préférée restait celle qui permettait au héros d'aller vivre sur la Lune. Après les premières semaines d'euphorie, il ne pouvait plus s'empêcher d'admirer cette planète bleue autour de laquelle il tournait inlassablement. Elle lui paraissait d'une telle beauté qu'il n'avait qu'un seul vœu: y retourner le plus vite possible.

Martin réfléchit longtemps à son premier vœu. Il ne fallait pas se tromper.

Il repensa à cette journée de Noël.

C'est l'odeur de café qui l'avait réveillé. Le jour se levait à peine. Martin n'était pas très matinal en général. Il fallait toujours que sa maman le secoue interminablement au fond de son lit pour qu'il daigne se lever afin de ne pas être en retard à l'école. Ainsi ses jours préférés étaient les Mercredis et les Dimanches. Mais ce matin n'était pas un jour comme les autres. En fait, il existait deux jours d'une première importance dans l'année. Le vingt deux Juillet qui n'est, en lui-même, pas différent des autres jours mais c'était là, au cœur de l'été et le

plus souvent en vacances, que Martin fêtait son anniversaire. C'était une journée spéciale. Sa maman lui réservait toujours une surprise. Puisqu'on était généralement loin de chez soi, elle en profitait pour lui faire découvrir quelque coin sublime. Le Pont du Gard, le cirque de Gavarnie, la dune du Pilat, la Costa Brava, Naples, l'acropole d'Athènes ou bien Casablanca, au gré de la destination de leurs vacances. Il faisait chaud. On dormait les fenêtres grandes ouvertes. Le soleil éclatait de tous ses rayons.

Rien à voir avec l'autre journée essentielle. Située presque à l'opposé sur le calendrier des postes qui était accroché sous la pendule de la cuisine. Et surement l'exact contraire de cette lumineuse journée d'été où Martin s'exerçait à souffler des bougies chaque année plus nombreuses sur un mille feuille, une forêt noire ou un simple bavarois bien gélatineux.

Ce matin était le matin de Noël. Il était debout sans qu'on ne le tire du lit. Après un détour par la cuisine où son papa était plongé dans son bol de café fumant et embaumant toute la maison. Après une bise paternelle puis une bise maternelle, il s'était approché à pas feutrés en direction du sapin de Noël qui, ce matin, brillait de mille feux. On ne branchait les guirlandes multicolores qu'en début de soirée depuis que toute la famille l'avait délicatement habillé le soir du six Décembre. Mais cette journée était spéciale et le sapin brilla du petit matin jusque tard le soir.

Son papa avait rapporté un magnifique petit épicéa le jour de la Saint Nicolas et maman était allée chercher la grosse malle qui contenait toutes les décorations des Noëls précédents. C'était la caverne d'Ali Baba dans toute sa splendeur. Il y avait des boules rouges, bleues, vertes, jaunes, certaines avaient l'éclat d'argent d'autres illuminaient comme un soleil d'été. Il y avait des guirlandes de toutes les longueurs et de tous les coloris. On trouvait aussi des petits bonhommes de neige en pâte à sel, des croix en forme de flocon de neige. Martin se souvenait d'avoir aidé sa maman à les réaliser deux ans plus tôt. De leur balade le Dimanche précédent, ils avaient ramené des branches de houx et de gui, des cônes de pin de toutes les dimensions que Martin

avait peint minutieusement un soir de la semaine. Tout était prêt pour la décoration. Pendant que papa installait l'arbre dans un coin suffisamment éloigné de la cheminée pour ne pas risquer un incendie et surtout que les aiguilles ne sèchent pas trop vite, Martin disposait des branches de sapin dans l'embrasement des fenêtres, prenait soin de ne pas se piquer en arrangeant les branches de houx. Il avait même confectionné une petite couronne qui serait fixée sur la porte d'entrée. Sa maman avait passé la matinée à cuire quantité de petits biscuits alsaciens. Ça sentait bon la cannelle et le pain d'épice. On n'avait pas eu l'autorisation d'y toucher, seulement de les fixer aux branches du sapin. Chaque jour, jusqu'à la veille de Noël, chacun aurait le droit d'en croquer un.

Ce six décembre, le jour de la Saint Nicolas, avait été une belle journée, un avant-goût de Noël. Martin aimait bien se projeter dans le futur de cette façon. On lui avait appris à réagir pareillement lorsqu'un jouet lui plaisait. Il ne se précipitait pas pour l'acheter aussitôt et, la plupart du temps, s'en désintéressait au bout de quelques jours. Il passait maintes et maintes fois devant la vitrine qui exposait le dernier robot de la planète Vulcain, totalement transformable en vaisseau spatial. Il imaginait déjà des scénarii dans lesquels les bons terrassaient toujours les méchants au terme d'aventures toujours renouvelées. Des histoires d'exploration de l'univers. Des rencontres au fin fond du cosmos. Ses petits camarades ne juraient que par les dinosaures, Martin voyait plus loin.

Parfois, au bout de quelques semaines, il s'apercevait avec étonnement que le robot tant désiré lui était parfaitement indifférent. A d'autres moments, son désir du jouet grandissait tant et plus, si bien que lorsque son père lui ramenait l'objet de sa convoitise, vaguement emballé, il était au comble de la joie. L'attente nourrissait son désir.

Martin ne trouvait toujours pas de vœu assez fort pour le formuler.

Après avoir ouvert les trois paquets, il avait daigné prendre son petit déjeuner. Finalement, il n'était pas plus tard que lorsqu'il

émergeait, l'esprit encore dans les limbes du sommeil, les Mercredis ou les Dimanches matins. Il y avait une brioche si tendre qu'on aurait pu s'en faire un oreiller. Une salade de fruits où des rondelles de banane se mêlaient à des tranches d'ananas coupées en quatre, des quartiers d'orange reluisants d'un jus acidulé et des morceaux de mangue. Deux tranches de pain perdu bien croquantes et encore chaudes. Une haute pile de gaufres croustillantes à souhait. Et un grand verre de lait tiède aromatisé de vanille. Il arrivait que ce soit de la noix de coco.

Tom vint se frotter à ses jambes. Il souleva le chat et celui-ci se mit en boule sur ses genoux, ronronnant de contentement. Une fois le petit déjeuner englouti, plus exactement lorsque la paix entre les différents aliments s'établit par un armistice suite au cruel manque de combattants (Martin aimait, les jours où sa maman ne le pressait pas, organiser son premier repas comme une grande bataille de l'espace. Les fruits luttaient contre une part de gâteau, un reste de la veille, aidés par le tout puissant croissant. La confiture de groseilles en guise d'hémoglobine, les dents de la fourchette symbolisant les rayons lasers. Les différents récipients et ustensiles disposés sur la table étaient un parfait décor pour des combats acharnés. Au final, tout disparaissait dans la bouche de Martin, véritable trou noir qui anéantissait les ennemis et les alliés dans de succulents bruits de mastication.). Une fois donc cette bataille habituellement gagnée, Martin s'était réfugié dans sa chambre, toujours vêtu de sa panoplie de guerrier de l'espace et avait agencé un scénario digne des plus grosses productions hollywoodiennes non sans avoir auparavant débarrassé son coin de table. Il passa le verre vide sous l'eau avant de le placer dans le lave vaisselle, passa un coup d'éponge sur les miettes figurant les morts au combat et les taches de jus de la salade de fruits, autant de flaques de sang des adversaires de la planète Pytane.

Vers midi, passage obligé à la salle de bains où il se lava consciencieusement les mains et le visage, n'oubliant pas le cou et la nuque et ses avant bras. Il consentit enfin à enlever un instant son déguisement intergalactique.

Puis toute la famille passa à table.

Ce fut un régal. Chaque plat était celui que Martin adorait par-dessus tout.

Puis ils sortirent tous les trois, laissant Tom le chat seul maître des lieux à son immense satisfaction. Martin soupçonnait le félin de s'imaginer être le patron de cette maison et toute la famille à son service. Dans un sens, ce n'était pas faux.

Les arbres avaient tous perdus leurs ornements, à part quelques chênes que la petite bise faisait frissonner de leurs feuilles brunâtres. Seuls les résineux conservaient une prestance qu'ils arboreraient tout l'hiver, se moquant du gel et du vent, des bourrasques de neige et des nuits glaciales. Martin avait une très haute estime pour ces géants à la robe vert bouteille qui rajeunissaient leurs extrémités d'un vert plus tendre au printemps.

Après la collation clôturant l'après-midi, la partie de boules de neige avec son père l'avait exténué ou était-ce simplement l'odeur enivrante de la première neige? Il s'étala sur le divan où Tom vint se faire caresser en ne cessant de ronronner de plaisir. Martin somnolait lorsque on annonça le diner.

Il repensait à toute cette journée qui aurait dû être la plus belle de l'année. Et elle l'était. Il lui semblait simplement qu'il n'avait pas su apprécier totalement cette perfection à cause de cette pensée qui taraudait son esprit, qui rebondissait sans cesse dans les méandres de son cerveau. Ce qui aurait dû être une pensée positive était devenu une sorte de stress. Il fallait chasser ce petit caillou de ses pensées. Et il se rendit compte que, pour vivre heureux, il fallait être un peu idiot.

Cela le fit rire.

Mais il ne savait toujours pas quel vœu exprimer.

Puis, tout s'éclaircit. Cela devenait évident. Simple comme bonjour.

Il disposa le dé sur son index droit et pensa bien fort à son idée en fermant bien fort ses yeux remplis de sommeil.

Le lendemain, le jour apparaissait à peine derrière les fins rideaux de cretonne crème. Comme la veille, Martin s'était levé très tôt. Les dispositions du calendrier commandaient que le

lendemain de Noël tomba un Samedi. Il n'y avait donc pas d'école et tous les bureaux seraient fermés.

Il sentit la bonne odeur de café. Il descendit l'escalier de larges lattes de bois qui faisait gémir les quatrièmes et septièmes marches sous son poids plume. Il trouva son père le nez dans son bol de café et sa mère terminer la pile de gaufres toutes chaudes et croustillantes dont il raffolait.

Le sapin décoré brillait encore de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Il s'approcha. Tous les cadeaux étaient disposés à son pied, impeccablement emballés, attendant que des mains innocentes veuillent bien les débarrasser de leur papier cadeau.

A cet instant, il sut que son vœu avait été exaucé.

Il n'en dit rien à ses parents et commença à ouvrir le plus gros paquet, celui qui contenait la panoplie du guerrier de l'espace. Il dégagea le robot de la planète Moltar en hochant la tête. Dans le plus petit paquet gisait le fameux dé à coudre.

Il dévora ensuite son petit déjeuner. Il n'était pas plus tard que lorsqu'il se levait les Mercredis et les Dimanches.

Il prit bien soin de profiter de chaque bouchée engloutie. Il mastiquait longuement les tranches de pain perdu. Cela craquait sous la dent puis fondait délicieusement sous la langue, révélant de nouvelles saveurs. Il n'aurait pas imaginé qu'on puisse découvrir autant de nuances dans une seule tranche de pain rassis trempé dans un habille mélange d'œufs et de lait puis saupoudré d'une cuillerée de miel qui caramélisait tout juste lorsqu'on le plaçait au four après avoir été saisi sur la poêle.

Il sirota son verre de lait tiède avec délectation. Il ne buvait pas, il dégustait comme on apprécie un grand cru.

Il croqua dans les morceaux d'ananas qui révélèrent leur parfum ensoleillé, fit éclater les tranches d'orange sous sa dent et cela gicla dans sa bouche, fit fondre les rondelles de banane assez longtemps pour exhaler tous les tons de saveurs enfouies dans le fruit pâteux, tourna et retourna avec sa langue les fragments de mangue jusqu'à sentir une légère amertume. Il mordit dans la brioche si tendre qu'il s'imagina manger un nuage.

Il fut tellement occupé par cette dégustation digne d'un inspecteur du guide Gault & Millau qu'il en oublia la scène de

bataille culinaire de la veille. Il monta dans sa chambre et engagea un scénario mettant en scène tous ses robots dans une guerre cosmique totale.

Midi sonna au carillon de l'horloge du salon. Il se débarrassa de son déguisement de combattant de l'univers et mit un point d'honneur à s'habiller comme un jour de fête. C'était Noël après tout. Il osa même nouer un nœud papillon. Il fut accueilli par un long sifflement de son papa et le regard admiratif de sa maman avant qu'elle ne refasse le nœud papillon qui penchait dangereusement.

Le repas était une merveille et il s'en délecta comme un prince. Il savoura avec délice le pâté en croûte qui fumait comme la campagne un froid matin d'été. Son père lui autorisa un demi verre de vin pur, nullement allongé d'eau comme il pouvait en bénéficier certains Dimanches. Il préférait de loin son verre de lait à ce breuvage d'adulte mais il donna le change en mimant un rictus de connaisseur. Toute la famille rit aux éclats. Le mélange de crudités de saison était délicieux et les petits pains saçaient idéalement. On apporta la dinde farcie et papa se mit en devoir de la découper avec des gestes précis et grandiloquents. On aurait dit un serveur zélé dans un grand restaurant. Martin se mit à rire de bon cœur et sa maman avait ce regard d'enchantement que seules peuvent éprouver les mères de famille devant un tel tableau. Elle semblait régner sur son royaume.

L'accompagnement, une pyramide de frites bien dorées et tout juste craquantes et moelleuses à la fois, fut réduit en miettes en quelques minutes. Tom le chat tournait autour de la table du festin, espérant récolter quelques reliefs avantageux de ce repas où Pantagruel et Gargantua auraient pu avoir leur place.

Arriva le dessert comme un feu d'artifice clôt une fête nationale, comme un dénouement heureux termine le sublime opéra. Le baba au rhum couronnait le succulent repas. Martin, l'estomac pourtant déjà bien rempli, savoura son dessert préféré en prenant son temps. Il appréciait chaque cuillère enfournée. Il flottait un parfum de félicité dans toute la maison comme il se doit ce jour si particulier de Noël.

On partit en promenade. L'air était vif et à peine si le soleil parvenait à réchauffer le bout du nez de Martin. Les mouvements seuls aidaient à se maintenir à une température correcte, la moindre halte vous engourdissait la peau et les os. Le vent se calma et le ciel se voila. On ne pouvait distinguer aucun nuage comme un pré nous apparaît comme une étendue verte homogène et non comme la somme de millions de brins d'herbe. Martin s'amusait à courir dans les tas de feuilles que le vent avait assemblé au bord des haies. Il remarqua le chant d'un roitelet annonciateur d'un quelconque changement de temps. Les arbres décharnés tendaient leurs membres endormis vers le ciel devenu blanc. Un enclos protégeait trois juments et un âne dont la curiosité le fit sortir à la rencontre de Martin qui s'était perché sur la clôture de bois et caressait maintenant le museau de l'animal. Il n'avait pas pensé à amener une pomme et se fit la promesse que demain il n'oublierait pas, si toutefois la magie fonctionnait encore cette nuit pour que demain soit pareillement un nouvel aujourd'hui.

Au moment où l'on retournait vers le doux logis, quelques flocons esseulés virevoltèrent dans l'air assombri par quelques renflements de nuages gris. Ces éclaireurs neigeux annoncèrent la venue d'une armée de flocons hésitant encore à se poser sur le sol refroidi. Lorsque la famille ouvrit la porte de la demeure magnifiquement décorée, la neige tombait.

Le goûter fut un ravissement et un régal sans pareil.

Enchantement lors de sa préparation. On râpa une belle tablette de chocolat en fins copeaux tandis que le lait bouillait dans sa casserole. Puis on versa dans un grand bol le lait crémeux sur les copeaux en y adjoignant une cuillerée de miel. Ca sentait bon. Alors la recette fut à nouveau versée dans la casserole et mijota quelques minutes à feu doux, embaumant toute la pièce d'une tendre odeur de cacao juste tempérée par les senteurs de pain grillé qui s'échappaient du four. Le moment fut délicieux.

Délectation lors de la dégustation. Le breuvage parfait titillait les papilles les plus récalcitrantes, exauçait les palais les plus difficiles, adoucissait la gorge et réchauffait le ventre comme une bouillotte bien chaude.

Requinqué par ce goûter royal, Martin sortit sur les traces de son père qui était apparu couvert de neige. L'obscurité de la nuit récente était tempérée par l'éclat du manteau que la neige avait posé sur le sol. On croyait marcher dans du coton. Le bruit des pas était amorti et cela rendait un son étouffé comme lorsqu'on danse sur un édredon. Martin reçut une boule de neige en plein sur sa joue droite. La neige était si tendre que cela s'apparentait davantage à une caresse qu'à une gifle. Surpris, il releva la tête et vit son père plié de rire à quelques mètres. Ce fut le déclenchement des hostilités hypocoristiques. On feinta, on s'ébroua, on se poursuivit, on visa, on fit mouche, on haletait, on s'époumonait dans des cascades de rire. Martin jouissait de cette complicité avec son père. Les moments passés ensemble étaient d'autant plus mémorables qu'ils étaient rares. Lorsqu'il se levait le matin, son papa avait déjà disparu dans le petit matin frileux. Le soir, il lui arrivait de rentrer bien tard. Les weekends il s'enfermait souvent dans son bureau pour continuer de travailler à différents projets. Martin n'avait jamais rien compris au métier de son père. Consultant en marketing administratif. Trois mots parfaitement impénétrables dont la trame s'obscurcissait davantage lorsqu'ils étaient mélangés de la sorte. Mieux armé pour fournir des explications et des conseils aux hauts fonctionnaires, députés, dirigeants, administrateurs et autres gestionnaires, il n'avait aucun don pour se faire comprendre de son fils. Sa maman avait tenté un éclaircissement à la hauteur de ses sept ans en lui expliquant que son papa donnait des conseils à des messieurs très importants tout comme elle le guidait, le soir, dans ses devoirs. Martin ne comprenait pas bien comment des messieurs ayant fait de si hautes études, récoltés de prestigieux diplômes, supportant de telles responsabilités pouvaient avoir besoin des conseils de son papa. Il en avait déduit deux idées essentielles. D'abord cette opinion que même le Président de la République ne pouvait tout savoir et avait besoin de recommandations. D'autre part, et cela était le point le plus important à ses yeux, que son papa était vraiment quelqu'un d'indispensable et qu'il avait bien de la chance de l'avoir comme papa même si il était rarement libre de son

temps.

Il se rendrait compte qu'il était plus proche de son père, qu'il partageait plus de choses avec lui qu'avec sa maman, malgré le peu de temps qu'il lui était accordé. Il lui semblait en même temps qu'il l'aimait davantage, elle. On peut le dire, à sept ans Martin n'avait plus cette vision manichéenne du monde.

Le père et le fils rentrèrent essoufflés par cette bataille improvisée.

Le diner fut un nouvel enchantement, à peine affaibli par la fatigue qui commençait à envelopper le corps et l'esprit de Martin. Il regarda d'un œil à demi ouvert une série de dessins animés avant que sa maman mette un point final à cette magnifique journée de Noël en lui suggérant d'aller se coucher.

Enfoui sous sa couette et bordé par les mains maternelles, Martin était enchanté de ce second Noël, bien plus sensationnel que la veille. Il avait totalement chassé de son esprit cette idée de vœu à réaliser et lorsque sa mère lui conseilla de bien réfléchir au souhait à formuler il fut sur le point de lui dire son secret. Lui révéler que le vœu avait fonctionné au-delà de toutes ses espérances. Il ouvrit la bouche mais aucun mot n'en sortit. Sa maman l'encouragea à s'exprimer puis elle lui donna un baiser sur le front avec un sourire qui lui fit croire qu'elle savait tout.

Martin s'endormit aussitôt, ravi d'avoir enfin vraiment profité complètement de ce Noël de la seconde chance. Il ne pensa pas à formuler un nouveau vœu.

Le lendemain, il fut réveillé par une délicieuse odeur de café provenant de la cuisine. Aucun doute, il revivait encore ce magique jour de Noël. C'était tout bonnement magique. Le rêve de tous les enfants du monde. Noël répété à l'infini, chaque jour de l'année. Un bonheur intégral. Ce troisième Noël fut encore plus somptueux que le précédent. Puis il y eut un quatrième, un cinquième... Martin était aux anges. Quel cadeau inimaginable! Cependant, au bout de seulement quelques jours de frénésie enchantée, d'exaltation à chaque instant, d'un enivrement continu, il s'aperçut que tout n'était qu'un simple recommencement. Il tenta différentes variantes mais, autour de

lui, tout restait immuable. Le soleil apparaissait de la même manière, au même instant. Les nuages s'organisaient à l'identique. La neige commençait son ballet à la seconde près. Tom le chat réagissait pareillement. Ses parents avaient les mêmes expressions, utilisaient les mêmes mots au même moment. Tout ce que Martin mangeait avait la même saveur que la veille. Les parfums que son nez appréciait étaient faits des mêmes molécules. Les sons, la musique étaient pareils. Lui seul avait le pouvoir de changer quelque chose. Mais ce pouvoir était vraiment limité.

Le soir, allongé sous sa couette, tendrement bordé par sa maman, il n'oubliait pas de formuler de nouveaux vœux. Bien entendu, il voulait revivre encore et encore cette fabuleuse journée, mais il souhaitait que certains détails changent, pour pimenter cette journée féérique.

Le lendemain, la même odeur de café titillait ses narines. Le soleil brillait à l'identique. Le repas était en tous points semblable et les répliques de ses parents conformes à la virgule près. Rien ne pouvait modifier plus cette journée, comme si le dé magique avait perdu son pouvoir.

Martin se rendait bien compte à présent que cette journée unique perdait forcément de sa puissance si on la répétait. On ne peut améliorer une symphonie de Mozart, on ne peut retoucher un tableau de Van Gogh au risque de le saccager, on ne peut refondre une sculpture grecque. Ce jour parfait de Noël s'apparentait à de l'art. Or, l'art est unique.

Depuis ce fameux vœu qu'il ne pouvait modifier, Martin vivait une copie de ce Noël parfait. Cette répétition commençait à l'agacer. Il n'avait pas encore atteint l'âge où la vie n'est qu'une suite d'habitudes, une routine jour après jour. A Sept ans, on est en droit de vivre encore plusieurs premières fois. Il devait pouvoir faire l'expérience de choses encore inconnues de lui. Découvrir le monde et les gens qui y vivent. Rencontrer le meilleur comme le pire. Il n'était pas préparé, pas encore pour le moins, à vivre une existence réservée aux seuls adultes blasés par le quotidien. Même si cette journée était exemplaire, même si il lui arrivait de l'améliorer par quelques détails afin de

troubler la similitude des journées identiques.

Ainsi, il modifiait ses réponses aux questions parentales. Il chamboulait son emploi du temps. Prétendait un mal au ventre, une migraine, une faiblesse nouvelle pour changer l'attitude de ses parents. Il pouvait être l'enfant modèle une journée et le diable en personne le lendemain. Ce fut une manière d'approfondir la mentalité de ses parents et il s'aperçut qu'ils étaient doués d'une patience infinie, faisant preuve d'un amour insondable envers lui. Il en conçut une grande fierté. Il voulut donc se montrer à la hauteur de telles extrémités dans la bonté et devint un enfant modèle pendant tout un mois. Mais cela ne changeait rien à l'aspect des choses extérieures, désespérément toujours équivalentes.

Il tenta une fugue pour découvrir le monde. Mais à sept ans, on ne peut aller bien loin sans alerter le bon sens citoyen. Il ne put dépasser la gare de la petite ville. Eut-il pu voyager, qu'aurait-il vu? Le lendemain revenait inmanquablement à cette journée de Noël et il se réveillait douillettement emmitouflé de sa couette avec cette bonne odeur de café dans les narines.

Revivre inlassablement la même journée annule le futur.

Des mois s'étaient écoulés mais il ne savait plus quel jour on était, ou plus exactement combien de Noëls semblables il avait vécu. Le calendrier était bloqué sur cette unique journée du vingt cinq Décembre. Alors, il commença à tracer des petits bâtons sur son tableau noir comme aurait pu le faire Edmond Dantès dans le livre qu'il avait lu l'hiver dernier. Le lendemain, les marques avaient disparu. Sur le tronc du marronnier, dans la terre, sur les murs, tout disparaissait à l'aube. Il ne pouvait compter que sur sa tête pour retenir le temps qui passe. Mais cette comptabilité était laborieuse. Comment être sûr du nombre exact de Noëls déjà écoulés? N'avait-il pas oublié un de ces jours semblables ou alors n'en avait-il pas compté un de trop? Un détenu à perpétuité avait encore plus de facilité pour marquer le temps qui passe.

La monotonie de l'existence annula le printemps. Il n'y eut point de carnaval, pas l'ombre des fêtes Pascales. Mai ne vint pas. Les températures restaient immuablement comprises entre

5° et moins deux. Le soleil n'atteignait plus jamais le zénith. Les fleurs ne refleurirent plus, les arbres restaient irrémédiablement nus. L'été n'était plus qu'un souvenir.

La répétition de ce jour formidable commençait à le vider de toute sa substantifique moelle. A force d'être vécu, il sonnait creux.

Martin comprit alors ce qui faisait de Noël un jour unique. C'est justement parce qu'il était unique. Du moins une fois tous les 365 jours, parfois 366 comme on le lui avait appris.

Justement, Martin n'apprenait plus rien. Il en conçut une sourde frustration. L'affliction le gagnait comme ces personnes vieilles avant l'âge qui n'ont qu'amertume envers le monde et ses habitants. La désolation fit place à la consternation. Il vieillissait mais il ne grandissait pas. Il resterait ainsi à jamais Martin, sept ans, revivant pour l'éternité le même jour de Noël.

Cette monotonie constante et cette répétition inlassable lui devinrent une souffrance.

Il se réfugia dans son monde intérieur. Il imagina son adolescence chimérique. Les filles qui allaient le tourmenter lui avait-on assuré avec un sourire en coin. Les filles? Il les trouvait bien stupides, n'ayant d'autre intérêt que leur aspect, leur coiffure, leurs vêtements et se pâmant devant l'acteur ou le chanteur à la mode. Il tenta de concevoir quelle aurait pu être sa vie d'adulte. Il s'inventa des métiers possibles. Une femme, des enfants, une famille. Des Noëls futurs où il serait à la place de son propre père, se démenant dans une partie de boules de neige à perdre haleine.

Chaque soir, il persistait à émettre un vœu, mais celui-ci n'était dorénavant plus de revivre cette même journée en tous points idéale, car ce jour suprême, à force d'être renouvelé encore et encore, devenait un enfer. Il lui vint ainsi une pensée théologique. Après tout, peut-être bien que l'homme a fui le paradis terrestre, excédé par une vie trop lisse. Pour apprécier le beau, il faut le distinguer du laid. Le bonheur a besoin de drames, le repos a besoin de l'effort pour exister, les épreuves mènent à la félicité. Tout cela, Martin le comprenait bien maintenant, même s'il ne pouvait y mettre les mots justes, même

si sa pensée n'était pas totalement précise.

Désormais son vœu le plus cher, formulé chaque soir avec une conviction absolue, était de sortir de cette prison qu'était devenue sa vie. Ce n'était d'ailleurs plus une vie mais un brouillon infini, une esquisse qui n'aboutirait jamais au dessin terminé, une ébauche sans conclusion.

Un jour, il entrevit la solution. Il allait mettre fin à cette comédie par la plus radicale des façons. Il pensa au suicide même s'il ne se formula pas cette horrible pensée bien distinctement. Il ouvrit le gaz, sauta du troisième étage, se jeta sous le pare-choc d'une voiture sans autre conséquence que de passer le reste de cette éternelle journée aux urgences, parfois sur le bloc opératoire où il finissait par s'endormir pour se réveiller le lendemain, moelleusement enveloppé de sa chaude couette et cette même odeur de café qui le dégoûtait profondément à présent.

Si cela mettait du piment dans ses journées identiques, cela ne changeait absolument rien au problème. Il revivait incessamment le même enfer.

Il s'était écoulé presque une année entière mais Martin, perdu dans ses calculs, n'en savait plus rien. Il lui semblait avoir vécu au moins dix ans de sa vie.

Pourtant cette énième soirée était celle qui correspondait dans le calendrier au soir de Noël. Ce qu'il ignorait tout autant, c'est que le dé magique n'exauçait son vœu qu'un seul soir dans l'année, le soir du jour de Noël.

Il reforma son souhait le plus cher, car il ne perdait toutefois pas espoir. A sept ans, l'espérance est aussi obstinée que les battements de son cœur. Il désirait sortir de ce baignoire à tout prix. Il pensa très fort à une journée qu'il aurait jugée épouvantable il y a encore juste un an.

Un lever mal réveillé. Les remontrances de son père sur les résolutions qui n'avaient pas été ténues. L'impatience de sa maman lorsqu'il perdait son temps à jouer avec la nourriture au lieu de finir son petit déjeuner et qu'il allait être encore en retard à l'école. Dehors, une pluie drue qui glaçait les os. L'arrivée devant le portail de l'école où Alexandre allait encore le persécuter. Puis la remise des copies du dernier devoir et la

mauvaise note. Puis les plats sans saveur à la cantine. Les réprimandes du surveillant. La honte de s'être trompé dans une opération élémentaire devant le grand tableau et le rire de toute la classe tandis que le maître lui enjoignait de regagner sa place en lui assénant ce fameux « qu'est-ce qu'on va pouvoir faire de toi mon pauvre garçon » d'une bouche tordue par le mépris.

Les récréations où l'infernal Alexandre et toute sa bande se régalait de le tourmenter à loisir et en toute impunité puisque c'était à la fois le meilleur élève du cours et le propre fils du maire. Le retour à la maison, son jean déchiré lors des turpitudes endurées par sa bête noire et déjà dans sa tête les exclamations indignées de sa mère. La privation de télévision qui s'en suivrait. Le menu détesté entre tous, épinards et boudin (l'organisme de Martin manquait de fer).

En un mot, la pire journée qu'il pût imaginer. Mais cela valait encore mieux que ce jour de Noël qui lui sortait par les yeux, ces cadeaux qui l'écœuraient, toute cette guimauve qui lui donnait la nausée.

Il s'endormit. Fit de nombreux rêves qui devenaient de véritables cauchemars. Des tours de manèges à n'en plus finir dans une fête foraine qui lui vrillait les tympanes. Des repas entiers constitués de babas au rhum gigantesques, débordant de tonnes de crème anglaise qu'on lui obligeait à ingurgiter séance tenante jusqu'à vomir. Des vacances au bord de la mer qui s'éternisaient dans une routine implacable. La plage monotone, la mer immuable, les jeux de ballon vidés de tout leur intérêt et les bains qui se répétaient sans pause. Des feux d'artifices qui l'éblouissaient, l'aveuglaient, lui enfonçant des épingles dans la cornée et déclenchant une migraine incurable. Des dessins animés en pagaille sur des centaines d'écrans de télévision qu'il était obligé d'avaler les yeux maintenus grands ouverts par un procédé barbare de pinces et qu'une pipette irriguait régulièrement de collyre pour que ses yeux ne sèchent pas. Jusqu'à Tom le chat qui le harcelait d'une douceur toute féline, se frottant à ses jambes, ronronnant de contentement tandis que Martin en avait par-dessus la tête de toute cette mièvrerie. Des hordes de cousins, de vieilles tantes et de lointains oncles

venaient le papouiller, l'étreindre après tant d'années de séparation. Des embrassades à l'étouffer, des baisers qui souillaient son visage, la multiplication des éloges et des compliments à vous retourner le cœur, des milliers de tapes amicales qui devenaient de véritables coups de poing, des mains moites serrées à la file qu'il lui semblait caresser le dos visqueux de crapauds nauséabonds. Enfin, le summum: une foule en délire qui se jetait sur lui, l'adulant comme un génie, l'encensant de leurs chants aigus, le glorifiant tel le messie tant attendu.

Il se réveilla tout en sueur. Le cri qu'il avait poussé avait fait apparaître sa maman dont la silhouette se découpait en ombre chinoise sur la lumière qui parvenait de la porte à demi entrouverte. Elle passa un linge sur son front trempé et lui annonça qu'il devait se lever. Il était un peu tôt mais il aurait ainsi tout son temps pour déjeuner.

Martin se retourna dans son lit. Il ne pouvait y croire. Le scénario avait changé. Il ne sentait pas cette maudite odeur de café se répandre dans la maison. Il se redressa dans son lit. Peut-être était-ce encore ce rêve rempli d'une félicité immonde qui se poursuivait de la pire des manières, en lui faisant croire que c'était la triste réalité d'un jour ordinaire pour mieux le tromper ensuite.

Il s'extirpa de sa couette avec difficulté. Ses jambes semblaient peser des tonnes et son esprit était encore tout embrouillé des frasques oniriques. Dans la salle de bains, il se passa un peu d'eau sur la figure et descendit s'attabler une nouvelle fois devant son petit déjeuner. Mais ce matin, il n'y avait ni brioche ni salade de fruits. Son père était absent. Et sa maman commençait à le bousculer pour qu'il s'active, il ne lui restait plus que vingt minutes avant que la cloche de l'école ne retentisse.

L'école?

Alors il comprit que le sortilège était levé. Que la vie reprenait enfin son cours, avec ses joies et ses tracas, ses délices et ses difficultés, ses corvées, ses complications. Mais une vie qui allait lui réserver quantité de surprises. Tellement de nouvelles

choses à expérimenter, une foule de gens encore inconnus à découvrir, des pays à visiter, un changement constant. Ne serait-ce que sur le calendrier.

3- Une Heure Avant Minuit

Un petit garçon semblable à tous les autres petits garçons si ce n'est qu'il aimait se promener, toujours tout seul, en lisière de la forêt sur ce chemin qui longeait la rivière et bénéficiait d'une ombre qui rafraichissait les chaudes journées d'été. Septembre n'avait pas encore tout à fait remplacé Août sur le grand calendrier suspendu comme un véritable tableau dans la cuisine, au-dessus de la huche à pain, juste entre le réfrigérateur et la cuisinière. Le petit garçon aimait bien cette petite maison où ses parents et lui se serraient dans des pièces exigües mais rigoureusement propres et suffisamment confortables. Le papa du garçonnet partait tous les matins vers la grande usine qui continuait de cracher une épaisse fumée, spécialement les jours de gel. Sa maman restait à la maison toute la journée mais pas par oisiveté. Une fourgonnette bleu pâle arrivait sur les coups de huit heures, huit heures et quart. Un grand sénégalais

dépliait ses longues jambes et ses bras interminables et ouvrait en grand les double portes arrières. Là, il soulevait sans effort une énorme panière remplie de linge. On y trouvait de tout. Des mouchoirs à carreaux, des chemises roses, bleues, mauves, blanches. Il y avait des serviettes dépareillées, des foulards en soie ou pas, des robes de toutes les formes et tous les coloris, des pyjamas en coton, des tricots de corps et des maillots, des t-shirts révélant des centaines d'inscriptions, de logos, de messages parfois drôles, des débardeurs et des Marcells, des collants fluo et des chaussettes de tennis. Bref, quelques dizaines de kilos de linge étaient posés à même sol dans l'étroit vestibule par l'africain musclé lorsque le petit garçon le croisait en route sur le chemin de l'école. Quand il rentrait en fin d'après-midi, il retrouvait l'enchevêtrement pêle-mêle de l'immense corbeille du matin, scrupuleusement disposé en piles bien droites et parfaitement défripé par les soins de sa mère. Le tas informe s'avachissant le matin même dans la corbeille qui aurait largement pu lui tenir lieu de lit était maintenant un modèle d'ordre et de propreté. Cela sentait bon. Les Mercredis où le petit garçon n'allait pas à l'école élémentaire toute proche, juste un carrefour où on lui avait dit et répété de bien regarder à gauche et à droite avant de s'y engager, et une large avenue bordée de marronniers qui offrait, dès la Toussaint, un joli tapis de feuilles jaunes et brunes sur lequel il aimait bien marcher,

ces jours-là, le voyant trainer autour de la gigantesque corbeille de linge et augurant d'une catastrophe imminente, sa mère lui intimait l'ordre, avec un tendre sourire accompagné d'une caresse de sa main droite à elle sur sa joue gauche à lui, d'aller plutôt jouer dehors. Alors, le petit garçon tournait à droite de la maisonnette plutôt qu'à gauche en direction de l'école, et se dirigeait d'un pas hésitant vers le bosquet d'arbres qui marquait le départ du chemin de halage qui bordait la rivière. Ce n'était pas par timidité qu'il fuyait ses petits camarades d'école bien qu'il soit plutôt du genre calme et réservé. Mais il jugeait qu'il les voyait suffisamment pendant l'année scolaire et, tout au fond de lui, il les trouvait un peu bêtes. Les filles aussi, il les trouvait bêtes, mais pas pour les mêmes raisons. Elles avaient toujours peur de se salir (alors que la terre ce n'est pas sale) et minaudent, boudaient, gloussaient, jacassaient, pouffaient, babillaient, comméraient, se pâmaient. Bref, un comportement de filles, quoi. Les garçons, ce n'était pas mieux à bien y réfléchir. Et, tout au long de ses promenades solitaires, le petit garçon avait amplement le temps de réfléchir.

Il ne faut pas croire qu'il s'ennuyait le moins du monde ou qu'il traînait dans son pas ralenti une tristesse de l'existence. Il aimait la vie, ce petit garçon et trouvait toujours moyen de s'amuser d'un rien. Quelques brindilles et il confectionnait un mikado cent pour cent naturel. Des pignes de pin

bien rondes lui servaient de balles. Les nombreuses branches du large chêne étaient de merveilleuses marches d'escalier sylvestre et les ramures, bien solides, parfaites pour s'y pendre. Au printemps, durant les quelques semaines où le minuscule ruisseau qui venait se jeter dans la rivière n'était pas à sec, il devenait un important ingénieur hydrographe, créant des ports miniatures, déviant le cours d'eau, parfois même installant un moulin de sa propre composition. Il s'inventait un monde débarrassé de tous les imbéciles. Oui, c'était pour ça qu'il aimait bien se promener tout seul sur ce chemin tranquille où il ne rencontrait pas grand monde. Ses camarades d'école étaient pour la plupart de parfaits imbéciles qui ne songeaient qu'à jouer au football (alors qu'il y a tant de jeux possibles avec un simple ballon et le petit garçon ne comprenait pas vraiment pourquoi s'évertuer à se partager un seul ballon entre une vingtaine de joueurs alors qu'il était plus simple d'avoir chacun le sien) ou s'abrutir devant des consoles de jeux où le but était de massacrer le maximum de méchants. Lui en était convaincu, les méchants, si vraiment méchants ils étaient, devaient aller en prison, pas au cimetière.

Ce matin-là, juste quelques jours avant la rentrée et le retour dans une salle de classe qui sentait la pâte à modeler et le papier moisi (ça, il ne savait pas pourquoi vu que les livres et les cahiers changeaient tous les ans), les jacasseries et des fou-

rires des filles, les parties de football trop violentes à son goût des garçons et la tête sans cesse stupéfaite de Monsieur Lecourt, leur enseignant, lorsqu'on lui posait une question qui sortait du programme scolaire, ce matin-là donc, le petit garçon, les mains dans les poches et sifflotant un air des années soixante (ses goûts musicaux auraient pu le marginaliser à l'école, mais il se gardait bien d'en faire la moindre confidence, même à ses copains les plus proches), il longeait la petite rivière dont les eaux, grossies par l'orage de la veille, bondissaient de caillou en caillou. Il avait l'air ailleurs, perdu dans ses pensées et imaginant déjà un nouveau jeu où il serait question de sauver la planète, mais pas à la façon de Superman ou Bruce Willis contre de dangereux ennemis avides de pouvoir, mais contre ce fameux réchauffement climatique dont titraient régulièrement les journaux à leurs unes et dont la télévision mentionnait constamment les effets néfastes. Bizarrement, ses parents n'en faisaient jamais cas.

C'est alors qu'il le vit.

Un objet métallique bien brillant comme une sonnette de vélo. Son avertisseur sonore, comme on devait le nommer en bon français, du moins d'après les dires de Monsieur Lecourt, rendait le son d'un grelot asthmatique sur le point de rendre l'âme. Celui-là paraissait presque neuf. Comment était-il parvenu jusqu'ici?

Le petit garçon était toujours étonné et consterné

par le nombre d'immondices qu'il pouvait rencontrer au-dehors, à la lisière de la forêt, accrochés aux haies, trainant sur les chemins, volant d'un trottoir à l'autre et, pire que tout, emmenés par les flots de la rivière. Bien la peine de se donner tout ce mal à disposer des réceptacles un peu partout dans la ville et ses environs pour que certains continuent de vider leurs poches sans le moindre remords. Le faisaient-ils chez eux? Il imaginait un salon encombré de détritrus, une cuisine couverte de papiers gras et d'épluchures diverses, des chambres noyées sous un flot de déchets, canettes usagées et cartons à pizza déchirés, une salle de bain maculée de déjections plus ou moins douteuses et des kilos de débris non identifiables traînant dans les couloirs malodorants. Non. Alors pourquoi considérer dehors comme une poubelle?

La sonnette vibrait de l'éclat de son chrome étincelant presque au milieu de la rivière, retenue par un mince branchage qui était, lui-même, accroché à deux grosses pierres qui agrémentaient le paisible cours d'eau. Enfin, paisible la plupart du temps car, au lendemain de la belle averse d'orage qui s'était abattue hier au soir sur toute la région, elle s'était transformée en un puissant torrent.

La sagesse commandait de laisser là le carillon balloter dans les flots et revenir plus tard, demain par exemple, lorsque le niveau de l'eau et la force

du courant se seraient calmés. Il serait alors plus aisé de récupérer ce trésor. Mais la sagesse est une denrée rare lorsqu'on a huit ans passés et pas encore neuf. Et puis, un remous allait peut-être déloger ce branchage de sa position précaire et la sonnette, une fois libérée, poursuivrait sa course sur les vagues, emportée par le flux de la rivière qui allait rejoindre une autre rivière aux eaux à peine plus foncées puis, à son tour, allait se jeter dans un fleuve qui, selon la propre définition d'un fleuve, aboutirait, après bien des méandres et des circonvolutions, à l'immensité de l'océan. Il serait inévitablement plus difficile de récupérer le bel objet alors.

Le petit garçon regarda autour de lui à la recherche d'une solution. Là, coincée entre le tronc d'un peuplier et un bout de haie, un long bâton bien tordu ferait l'affaire. Il délogea cet outil improvisé et se campa bien fermement sur la rive du cours d'eau qui chantait une chanson vigoureuse, rien à voir avec la douce mélodie dont elle accompagnait les pas de l'enfant d'habitude. Les rivières étaient comme les grandes personnes pensa-t-il : chacune avait son propre accent, une intonation singulière, une façon unique de prononcer les mots, de trainer sur certaines syllabes et d'en avaler d'autres. Cette musique était reconnaissable les yeux fermés. Mais qu'ils se mettent en colère et toutes ces disparités s'effaçaient, un peu comme on perd son accent lorsqu'on chante.

Le bâton peinait à atteindre l'objet convoité. Il fallait que le petit garçon s'avance un peu. Mettre le pied gauche sur cette pierre bien ronde et terriblement glissante par exemple, mais le garçonnet avait l'habitude d'utiliser ses pieds à baguenauder sur les chemins et maîtrisait bien son équilibre à force de grimper aux branches basses des arbres de la lisière de la forêt. Il se tenait bien d'aplomb dans une position certes inconfortable mais qui lui permettrait d'obtenir ce qu'il désirait le plus depuis maintenant cinq bonnes minutes.

L'extrémité du bâton flirtait avec la sonnette, toujours accrochée au branchage qui ondulait au gré du courant, il la caressait, la touchait presque. D'un coup sec, comme il l'avait vu maintes et maintes fois faire par les pêcheurs au bord de l'étang poissonneux lorsqu'ils ferraient leur prise, il fit bondir la sonnette argentée qui rebondit sur une pierre luisante et vint atterrir sur la berge tandis que lui, déstabilisé par cette unique prouesse, basculait de tout son flanc dans les eaux tumultueuses. Par réflexe, il lâcha son bâton, devenu inutile puisque la sonnette était hors de l'eau mais qui aurait pu l'aider à se sortir des flots lui-même. On ne pense pas à tout lorsqu'on a huit ans, pas encore neuf, et projeté dans une situation d'urgence. Au demeurant, on ne pense pas à tout même lorsqu'on est adulte et c'est bien là le problème.

En une demi seconde, il fut retourné comme une crêpe le jour de la chandeleur ou tout autre jour s'il

vous vient l'envie de manger des crêpes et disparut un instant sous soixante centimètres d'eau. Soixante centimètres, cela correspondait vaguement à la hauteur du haut de ses cuisses, il n'aurait pas dû s'inquiéter. Et il ne s'inquiéta pas. Mais soixante centimètres lorsqu'on est allongé suffisent pour vous recouvrir totalement.

Le petit garçon n'était pas le plus mauvais lors des cours de natation dispensés par Monsieur Lecourt, les bras croisés au bord du grand bassin de la piscine municipale les jours d'éducation physique. Il était même plutôt doué pour son gabarit. Mais se débrouiller dans un bassin profond d'un mètre quarante parfaitement lisse même lorsque les amateurs de football chahutaient fortement (ce qui leur valait inmanquablement des punitions en règle) et parvenir à se sortir du courant incontrôlable d'un gentil petit cours d'eau qui pouvait devenir, les lendemains d'orage, un périlleux torrent, était deux choses bien différentes. Comparer les deux situations revenait à mettre sur le même plan une traversée d'un étang de pêche sur une bonne barque et une lutte de tous les instants au milieu d'une tempête océanique.

Le petit garçon n'eut même pas le temps de regretter d'avoir lâché son bâton. Il refit surface une fois, deux fois, trois fois mais pour mieux s'enfoncer la seconde suivante comme s'il s'était retrouvé enfermé dans la machine à laver de sa maman. Plus jeune, il aimait par-dessus tout se

poster devant le hublot où il regardait inlassablement tourbillonner le linge dans des remous d'eau savonneuse. Ses parents aimaient bien se moquer gentiment de cette lubie.

- Sa chaîne de télévision préférée? Le programme numéro quatre de notre lave linge!

On a l'habitude d'entendre les gens en fâcheuse posture crier à l'aide, au secours, invoquer leur génitrice ou un Dieu quelconque. Le petit garçon n'eut même pas ce réflexe là, de toute manière ses cris auraient été hachés et étouffés par les remous du courant : une fois à la surface des flots, brinquebalé en tous sens à lui donner le vertige, une fois plongé dans le lit de la rivière comme les amateurs de football de l'école aimaient à enfoncer sa tête sous l'eau (ce qui leur valait de nouvelles punitions).

Le petit garçon ne pensait pas à la mort. Il n'avait même pas mal et pourtant ses genoux étaient venus frapper durement quelques rochers et ses coudes s'étaient écorchés aux branches qui striaient la rivière en un chaos d'après tempête. De toute manière il ne tarda pas à perdre connaissance, anesthésié par la relative fraîcheur de l'élément liquide. Sa dernière et unique pensée fut pour ses parents. Sa maman aurait certainement beaucoup de peine même si parfois elle s'agaçait qu'il reste à tourner entre ses jambes, surtout les jours où elle avait une tonne de repassage à faire, et c'était le cas tous les jours. Son papa aurait lui aussi beaucoup

de chagrin. C'est dur pour des parents de perdre un enfant, surtout lorsque celui-ci est unique (entendant par là que le garçonnet n'avait ni frères ni sœurs car, nous sommes bien d'accord, chaque enfant est *unique* aux yeux de ses parents).

Le corps du petit garçon rebondit une fois ou deux sur le fond du lit de la rivière, un mélange de sable et de petits cailloux. Puis, faisant mentir les lois fondamentales de la physique, il fut soulevé par une force inconnue, peut-être un changement dans le magnétisme terrestre traversant un endroit ne répondant plus à l'attraction comme le mystérieux triangle des Bermudes (le petit garçon avait récemment lu un article là-dessus dans un vieux Paris Match qu'il avait dégoté au grenier, car cela fait désormais bien longtemps qu'aucun journaliste n'écrit plus de balivernes sur ce sujet). Il s'éleva dans les airs, maintenu fermement par des pinces crochues, plus proche des serres d'un rapace que d'un hameçon de pêcheur d'étang qui se serait perdu. Il vola à quelques centimètres des vagues jusqu'à la berge herbeuse. C'est le battement d'un double large éventail qui le fit sortir de sa léthargie. Il reprenait connaissance, allongé sur la rive et trempé jusqu'aux os. Il n'avait mal nulle part. Il tourna légèrement la tête et aperçut à quelques centimètres de ses yeux le regard perçant d'une gigantesque buse, de celles qu'il voyait souvent prendre leur envol depuis les fils électriques qui longeaient le chemin bordant la rivière.

Les beaux rapaces ne lui faisaient jamais peur. Au contraire, il admirait l'élégance de leur envol, l'excellence de leur plané, à peine un coup d'aile tout comme lui n'avait besoin que d'un coup de pédale lorsqu'il descendait le faux-plat de l'avenue de la gare. Il enviait même cette disposition à se jouer des courants ascendants, permettant au rapace de venir se poser délicatement sur la plus haute branche du vieux chêne. Mais admirer l'envol d'une buse depuis un fil électrique situé à six mètres de soi, l'animal fuyant votre présence et faire face à moins d'un coup de griffe du même rapace change parfaitement la donne. Il se souvenait avoir lu dans sa grande encyclopédie des animaux de chez nous et d'ailleurs que ces oiseaux étaient des charognards, c'est-à-dire qu'ils ne s'attaquaient qu'à des carcasses déjà plus ou moins faisandés et en aucun cas directement à l'homme. Mais, d'un autre côté, il n'était pas encore tout à fait un homme et son évanouissement ne le faisait-il pas ressembler à un cadavre? S'il n'avait pas crié de peur lorsqu'il fut emporté par les flots, il s'apprêtait à hurler avant que la buse n'ait l'intention de picorer ses pupilles lorsque l'oiseau s'envola dans un grand battement d'aile, encore plus apeuré que le petit garçon. Il lui fallu une bonne minute pour comprendre ce qui s'était passé. L'immense buse (parce que tout nous paraît plus grand lorsqu'on le voit de bas en haut et en position affaiblie) avait fait place à un molosse d'une

noirceur abyssale, le poil hérissé laissant deviner de puissants muscles qui jouaient sous la peau du cerbère que le petit garçon redoutait entre tous. Le chien du manoir.

Il comprit alors que l'oiseau l'avait déposé sur l'autre rive, juste à l'endroit où une fois sur deux un gros chien de race indéfinie (le pauvre animal devait avoir été croisé plusieurs fois et, de bâtardise en bâtardise, devait inaugurer à lui seul une nouvelle espèce) déboulait tous crocs dehors et grondant plus qu'aboyant. Ces jours-là, le petit garçon remerciait la nature d'avoir placé une rivière entre lui et ce colosse assoiffé de chair fraîche. Encore que cet obstacle ne devait pas poser un problème insurmontable au molosse. Le petit garçon avait déjà bien des chiens, et des moins vigoureux, nager au milieu de lacs ou même en pleine mer. Quoi qu'il en soit, jusqu'à présent le chien patibulaire n'avait jamais trempé une seule de ses grosses pattes.

Seulement à cet instant, plus aucune rivière ne le séparait de la bête sanguinaire dont il remarquait la bave dégouliner entre des crocs bien affutés. Le regard du molosse ne cachait aucune ambiguïté : ici était son territoire qu'il allait défendre coûte que coûte contre cet envahisseur inopportun, même si cet étranger pesait moins de 35 kilos et gisait lamentablement sur l'herbe tendre, à peine essoré d'un passage rocambolesque dans des eaux trépidantes et suffisamment froides pour donner à

l'enfant quelques convulsions épisodiques, à moins que ce ne soit la peur du chien.

Le bâtard avançait maintenant sa gueule menaçante juste au dessus de la tête du garçonnet, lorgnant une gorge tendre en rugissant quelques aboiements de stentor. Le petit garçon sentait l'haleine putréfiée du cerbère lui souffler au visage. Il ne connaissait pas le régime alimentaire du dogue mais il soupçonnait des appétences toutes particulières.

Son heure était venue. Il était trop pétrifié pour pouvoir seulement crier au secours. De toute manière, on était suffisamment loin des premières habitations et la rivière émettait un joli raffut pour que quiconque puisse l'entendre appeler à l'aide. Il ferma les yeux, attendant la morsure ultime et espérant que l'animal ne s'acharne pas comme une bête en furie et tranche d'un seul coup de gueule son fragile cou.

En conséquence il ne vit pas le chien se débattre contre un ennemi invisible. L'imposant canidé qui était la terreur de tous les chats du quartier, qui imposait le respect à tous ses semblables et interdisait l'accès au manoir à toute personne non autorisée se débattait contre une attaque organisée. Il se donnait de violents coups de patte sur le museau. Il se tordait sous les assauts répétés. Se roulait dans l'herbe, donnant des coups de queues inutiles puisque celle-ci ne mesurait pas trois centimètres. Il finit par abandonner la partie, regrettant sans doute ce joli petit déjeuner mais il

allait devenir fou à rester ici au milieu de la tourmente.

Le petit garçon ouvrit à peine les yeux de peur d'y voir sa dernière seconde bien en face. Ce qu'il vit et qui avait fait détalier le chien n'était pas bien défini au premier regard. Ça bourdonnait, ça chahutait, ça voltigeait en tous sens. Un essaim d'abeilles en vadrouille avait été excité par les gesticulations du chien. Maintenant, il reprenait forme, s'assagissant. Entre les eaux bourdonnantes de la rivière, les serres acérés de la buse, les crocs aiguisés du molosse et cette nouvelle menace, le petit garçon ne savait quel péril était le plus dangereux. On pouvait périr noyé, malmené dans un cours d'eau impétueux, déchiqueté lentement par le bec pointu d'un rapace, égorgé vivant par la gueule vorace d'un molosse qui n'avait rien d'un toutou de salon mais mille piqûres d'abeilles ne devaient pas faire du bien non plus.

Epuisé par sa cavalcade dans les eaux froides et tumultueuses, éreinté par la tension psychologique d'avoir fait face à un charognard qui l'avait confondu avec un cadavre, exténué de sa confrontation avec un chien aux abois, le petit garçon n'avait plus la force de se débattre. Et c'est une chance car, chacun doit ou devrait le savoir, s'agiter en présence d'un essaim d'abeilles (ou de guêpes ou, pire, de frelons asiatiques) équivaut à les provoquer. Or, il n'est jamais bon d'exciter de tels animaux, spécialement après qu'ils aient eu à

faire avec un chien belliqueux. L'enfant, allongé sur la rive herbeuse et encore tout suintant des eaux froides, respirait l'innocence. Les abeilles se calmèrent aussitôt et vinrent se poser délicatement autour du corps affaibli, réchauffant une poitrine qui aurait pu être la proie d'une belle toux agrémentée de virus hostiles. Le reste de l'essaim volait en d'étranges arabesques dans le ciel, juste au-dessus de la tête du petit garçon. Il admirait ces prouesses en vol. Il devait se croire mort ou pas bien loin.

Alors, un visage d'ange apparut dans les dessins formés par les abeilles voletant en formation serrée. Et c'était vraiment un ange. Le petit garçon pouvait discerner parfaitement ses petites mains boudinées comme celles des anges qui ornaient les vitraux de l'église du village où demeuraient ses grands parents. Il apercevait nettement une paire d'ailes qui voletait dans le ciel, maintenant l'ange en vol stationnaire. Alors il entendit les premières paroles de la créature divine résonner dans sa tête.

- Belle journée pour prendre un bain, n'est-il pas?

La lèvres de l'ange, enfin là où devait se trouver une bouche si toutefois un ange est doté d'un tel organe, remuaient mais le petit garçon percevait ses paroles à l'intérieur même de son crâne. La créature voletait autour de lui, battant des ailes et effectuant de petits moulinets avec ses courts bras comme on a l'habitude de faire pour se maintenir à flots.

- Pourrais-je connaître le nom d'un tel nageur?

Le petit garçon n'avait, comme tout un chacun, aucune expérience des anges, n'en ayant rencontré que dans des livres de contes, grossièrement illustrés, mais il lui semblait que celui-ci faisait preuve d'un humour un peu particulier.

Il parvint à balbutier dans un hoquet mouillé.

- Nor...Norb... Ert!

- Norbert... Hmm, je m'en doutais, marmonna-t-il en exhibant un petit rouleau de parchemin d'une invisible poche. J'ai bien un Norbert sur ma liste, demeurant à Villeneuve la Forêt, pour un passage à onze heures trente huit. L'ange leva la tête vers le soleil comme on lorgne une montre bracelet et reposa ses immenses yeux sur le petit garçon. Maintenant sa bouche avait disparu et ses yeux s'agrandissaient encore. Norbert se rendait compte que l'apparence de l'ange se modifiait sans cesse, ses traits toujours en mouvement.

La créature évanescence demeurait muette, elle semblait réfléchir intensément. Quelque chose l'intriguait. Le petit garçon se demanda soudain s'il était encore en vie. En principe dans la vie réelle, les anges n'existent pas, en tout cas ils ne se montrent pas ouvertement et font encore moins preuve d'humour.

- Suis-je... mmmm... mmort?

L'ange se retourna d'un seul mouvement et ses yeux enflèrent davantage.

- Tu devrais l'être, nuance.

Le petit garçon continuait de tousser, éructant des bulles gorgées d'eau.

- Comment ça, je *devrais* l'être?

- Oui. Parfaitement. Tout est en règle. Il n'y a pas d'erreur. Il pointa un index démesurément long sur le rouleau de parchemin qui se dévida d'un coup en rebondissant sur le sol détrempe. Là, Norbert, 8 ans, demeurant à Villeneuve la Forêt, onze heures trente huit, poumons inondés d'eau douce à la suite d'une noyade dans un cours d'eau gonflé par les pluies d'un orage ayant eu la veille au soir.

Norbert s'étouffa un instant. Était-il mort ou bien délirait-il? L'ange reprit.

- Mais voilà, tu es là, bien vivant. Je ne peux pas t'emporter dans cet état-là. C'est non conforme au règlement. Je risque ma place, voilà tout.

Et l'ange voleta tout autour de Norbert qui se réchauffait peu à peu et dont la toux semblait se calmer. Il lui semblait étrange qu'un ange, même faisant preuve d'un humour décapant, fasse passer sa carrière avant la vie d'un petit garçon. Mais, après tout, Norbert n'avait pas la moindre expérience des anges.

- Il y a bien une solution, émit la créature évanescence qui, maintenant, arborait de longues oreilles qui se nouaient au-dessus de son crâne devenu pointu. Nous avons déjà eu ce cas peu ordinaire.

L'ange se tut à nouveau. Norbert ne comprenait rien à rien. Était-il encore vivant et passablement

épuisé, peut-être dans le coma ou déjà dans l'autre monde, celui d'où personne ne revenait jamais et sur lequel les hommes fantasmaient depuis l'aube des temps. Cela lui paraissait bien semblable au monde des vivants, excepté cette *chose* qui voltigeait tout autour de lui, se contorsionnant bizarrement, prenant la forme d'un essaim d'abeilles.

- Quel est votre nom?

L'ange le fixa comme s'il venait de l'insulter.

- Mon nom n'a que peu d'importance ici, siffla-t-il au plus profond de la tête du petit garçon. D'ailleurs, ne sais-tu pas que les anges ne portent pas de nom, que cela est une offense de les nommer?

- Heu, je... je ne savais... je m'excu... enfin veuillez m'excuser...

- Bon, ça va, ça va. J'ai peut-être une solution, mais il va falloir que tu m'écoutes attentivement, n'est-ce pas? Mieux que lorsque Monsieur Lecourt te parle des gaulois ou de l'accord des participes passés, hmm?

Norbert ne se demanda pas une seule seconde comment cet ange pouvait savoir que l'histoire de France et les règles grammaticales avaient le don de barber le garçonnet. Il hocha gravement la tête dans un dernier accès de toux.

- Voilà. L'ange avait pris un air sérieux, fronçant des sourcils qui n'étaient pas visible une seconde auparavant et sa voix se fit plus vive à l'intérieur

du crâne de Norbert.

- Tu aurais dû périr dans les flots de cette rivière, aujourd'hui même à onze heure trente huit. Tu as bénéficié d'un sursis qu'on accorde que très rarement ou bien peut-être s'agit-il d'une erreur en haut lieu, après tout *il* n'est plus si jeune. L'ange avait marmonné la dernière partie de cette phrase pour lui-même mais le petit garçon l'avait parfaitement entendue.

- Quoi qu'il en soit. Nous devons réparer ceci.

Norbert eut peur tout à coup de devoir replonger définitivement dans les eaux glacées de la rivière pour en finir une bonne fois pour toutes puisque c'était écrit sur le long rouleau de parchemin que tenait l'ange d'une main distraite. Mais ce n'était pas ça.

- Il va falloir que tu rétablisses le cours des choses.

- Comment cela? parvint-il à éructer d'une voix anxieuse.

- C'est tout simple, mais du devras t'y conformer sinon je ne pourrai alors plus rien pour toi. Il y a des forces qui me sont grandement supérieures, vois-tu. Tu devras parvenir à modifier positivement la vie d'au moins une personne chaque année.

- Modifier positivement? répéta-t-il machinalement, ne comprenant pas l'association des deux mots.

- Oui. Enfin, tu n'es pas obligé de l'empêcher de mourir (et l'ange murmura pour lui seul), quoique ce serait pas mal. Par ton action, tu devras

améliorer significativement la vie de ton prochain.

- Améliorer significativement? ne comprenant pas davantage.

- Oui. Que sa vie soit modifiée avantageusement.

- Mais comment devrais-je m'y prendre?

- Alors là, carte blanche mon cher! Tu n'as que l'embarras du choix. Mais deux conseils avant de te laisser. Tout d'abord, saches que l'argent est un bien mauvais serviteur en matière de fortune. Le bonheur ne s'achète pas. Si tu y a recours, tu ne dois pas te contenter d'agir uniquement de cette façon. Ensuite, méfies-toi des faux semblants.

- Faux semblants?

- Oui. Certaines de tes bonnes actions à venir te paraîtront sans importance, cependant elles pourront avoir des effets bénéfiques au-delà de ce que tu ne peux imaginer. En revanche, lorsque tu penseras avoir accompli ta mission, il se peut que ce soit un leurre et que l'avenir ne se déroule pas comme tu le prévoyais.

Norbert hochait lentement la tête, pas sûr d'avoir bien tout compris.

- Je reviendrai à la fin de chaque année, le soir de Noël, une heure avant minuit, afin de faire le point sur tes actions réalisées pendant toute l'année. En fonction de quoi tu seras autorisé à vivre ou bien, l'ange baissa la tête dans un signe de contrition, rejoindre ton nom sur cette liste et il brandit une dernière fois le rouleau de parchemin qui s'évanouit dans les airs. L'apparence de l'ange se

désintégra tandis que les abeilles s'éparpillaient dans les airs puis Norbert vit l'essaim d'abeilles se reformer très haut dans le bleu du ciel. Le clocher sonna le premier des douze coups de midi au loin. Le petit garçon était allongé sur l'herbe de la berge de la rivière, trempé jusqu'aux os, tremblotant et passablement abattu. Mais vivant. Bien vivant.

Quatre mois s'étaient écoulés.

En cette veille de Noël, le pâle soleil n'avait pas réussi à faire fondre la glace qui pendait des toits ni même à ramollir l'épaisse couche de neige qui recouvrait tout. Norbert était sorti pour sa traditionnelle promenade le long des berges de la rivière, longeant la lisière de la forêt qui semblait endimanchée par la neige et le gel. Ses allées et venues avaient fini par creuser une étroite tranchée et il avait l'impression de marcher dans un fossé. Si les eaux vives continuaient à chanter leur pure mélodie, les abords des rives étaient gelés. Quelques plaques de glace, détachées on ne savait comment, voguaient au gré du courant. Norbert se tenait bien à l'écart de la rivière depuis sa mésaventure de l'été dernier. Il repensait à sa rencontre invraisemblable et avait fini par se persuader qu'il l'avait simplement rêvée. Il avait cru voir le visage d'un ange dans un essaim d'abeilles. Il pensait qu'une créature magique lui

avait parlé, mais c'était un délire dû à sa faiblesse après le choc de sa baignade forcée. Il n'était même plus tout à fait sûr qu'une buse l'ait tiré des flots. C'était peut-être tout simplement le chien féroce du manoir qui avait fait preuve de charité. D'ailleurs, il n'aboyait plus comme avant quand Norbert le croisait d'une rive à l'autre. Ses grognements étaient des aboiements de reconnaissance davantage que des jappements agressifs.

Il n'avait, bien entendu, parlé à personne de cette abracadabrante histoire d'ange.

Quand il rentra en milieu d'après midi alors que le soleil s'enfonçait déjà dans un horizon brumeux, deux belles tartines nappées de confiture de mirabelles l'attendaient sur un coin de table et une casserole de chocolat chaud fumait au bord de la gazinière. Le sapin que son père avait ramené le soir de la Saint Nicolas avait été amoureusement décoré par ses soins. Ses parents mettaient un point d'honneur à ce que les décorations soient entièrement faites main, tout comme la couronne de branches d'épicéa entrelacés qui ornait la porte d'entrée jusqu'à la fête des rois, le six Janvier prochain.

Le premier Dimanche de Décembre, toute la famille était partie en forêt à la recherche d'ornements naturels. Norbert était tout excité par cette randonnée : seul, il n'avait pas le droit de s'aventurer au plus profond de la forêt mixte, c'est-à-dire constituée à la fois d'arbres qui perdaient

leur feuilles en hiver et de résineux. On avait coupé quelques branches de houx en se griffant gentiment le dessus des mains, récolté des pignes de pins et de sapins de toutes les formes, ramassé quelques poignées de germes de hêtre et d'érable, décroché un bouquet de gui pour le disposer au-dessus du seuil, glané des feuilles de châtaignier bien colorées et deux pleines poches de marrons rebondis. Puis, durant deux semaines, sa maman avait pris sur son temps de repassage et lui avait montré comment fabriquer des sphères multicolores en découpant les photos bariolées des magazines de mode qu'elle avait récupéré lors de son dernier passage chez son coiffeur. Elle lui avait expliqué comment découper des rubans et des bandeaux dans de vieux catalogues. Ce matin même, la cuisine embaumait de la cuisson de petits gâteaux qu'on avait disposé sur l'arbre à la dernière minute sinon ils auraient eu tout le temps de sécher et devenir durs.

Bien sûr, l'arbre ne clignotait pas comme tous ceux de ses camarades, mais Norbert préférait de loin le sien, plus naturel, à tous les autres, plus clinquants. Ils lui donnaient l'impression que les arbres étaient en plastique. Tout semblait faux.

Cette année, il avait réussi à fabriquer une dizaine de petits personnages à l'aide de piquants de sapin entremêlés. Des lutins, des trolls, des elfes, des gnomes, des farfadets. Tout un bestiaire magique disposé sur le rebord des fenêtres et au pied du

sapin.

Habituellement, on dînait à sept heures et demie le soir, mais ce soir de Noël serait festif et le repas ne débuta qu'à neuf heures. Sa maman parachevait la préparation du dîner : un plateau marin comme l'appelait son papa, crevettes, huîtres et saumon fumé accompagnés de rondelles de citron et d'une sauce dont la recette était jalousement gardée secrète, puis une dinde à la broche qui rôtissait en crépitant, une purée de marrons bien onctueuse, une salade mixte composée de choux rouges découpés en fines lamelles, de cresson et diverses pousses sans oublier le clou du festin : un baba au rhum qu'elle s'activait actuellement à arroser sans relâche alors qu'une jatte pleine de délicieuse crème anglaise d'un jaune poussin attendait dans le bac du réfrigérateur d'être servie au dernier moment. Norbert et son père commençaient une nouvelle et ultime partie de dames.

Après le dîner qui fut un enchantement, tout le monde étant détendu et riant aux plaisanteries de son papa, à ses imitations de personnages connus, ses parents racontèrent quelques histoires merveilleuses, des contes qu'on ne trouvait nulle part dans les livres de la bibliothèque. Ils étaient confortablement installés dans le coin salon à la seule lumière vacillante de quelques bougies allumées juste pour l'occasion. Son papa anima quelques ombres chinoises savamment exécutées à la lumière tremblotante et qui se projetaient sur le

mur d'un blanc cassé. Il y avait eu une ou deux parties de cartes et puis on était allé se coucher, tout excités de savoir que le lendemain à la première heure, le sapin serait envahi de cadeaux.

Norbert allait avoir neuf ans au printemps. Il ne croyait donc plus au personnage légendaire du Père Noël mais sa foi en la magie de ce jour si singulier perdurait. Un repas de fête pris à une heure indue, une décoration magique, un rapprochement avec ses parents qu'il ne voyait pas souvent le reste de l'année, tout occupés à travailler dans la grande usine de bois pour son père et à repasser des tonnes de linge pour sa mère qui, finalement, n'était présente que physiquement à la maison mais n'avait pas le temps de jouer avec lui.

Et ce soir allait se dérouler un fait nouveau qui apporterait encore davantage de merveilleux.

Norbert venait de se blottir sous sa couette où, sur la housse, des dizaines de lapins gambadaient dans l'herbe, sautaient des ruisseaux, grimpaient aux arbres, accomplissaient pirouettes et cabrioles en tous genres. Il dormait systématiquement les volets grands ouverts et, ce soir, une demie lune laissait deviner les contours des meubles de sa petite chambre. Une haute armoire qui touchait le plafond, une petite commode où reposait une lampe de chevet et le livre d'aventures qu'il lisait en ce moment, une chaise où pendait ses vêtements de jour et un simple bureau sur lequel il remplissait des pages et des pages de devoirs chaque fin

d'après midi.

Un léger nuage masqua partiellement la lune. Il y eut un bref coup de vent et la croisée s'ouvrit brutalement, laissant pénétrer un air glacial. Norbert voulut se lever pour refermer la fenêtre mais il remarqua sur le dossier de sa chaise, à l'endroit même où, une seconde auparavant, pendait nonchalamment les manches et les pans d'une chemise à carreaux, un cache-nez et une paire de chaussettes, un visage qu'il connaissait. Il se frotta les yeux mais déjà la petite voix douceuse résonnait dans sa tête. L'ange était de retour, comme convenu, juste une heure avant minuit le soir de Noël.

- Surpris de me revoir? Je t'avais pourtant dit que je ne t'oublierais pas. Souviens-toi que ta vie est en sursis depuis le jour de notre première rencontre, l'été dernier.

Il se tenait à califourchon sur le dossier de la chaise et se balançait d'avant en arrière comme s'il montait un cheval. Il écarta ses maigres bras et un long rouleau de parchemin se dévida jusque sur le plancher.

- Hum, voyons un peu ce nous avons là.

Il marmonnait une succession d'événements qui avaient eu lieu dans la vie de Norbert depuis la rentrée dernière. Le petit garçon, même s'il n'y croyait qu'à moitié, s'était résolu à venir en aide à son prochain. Il avait donné une pièce à un clochard affalé sur le trottoir de la grande place, il

avait tondu la pelouse de la vieille madame Pouffard, il avait aidé un monsieur tenant une canne blanche à traverser la rue en toute sécurité, il avait activement participé au programme de jumelage de l'école et correspondu avec un petit Mexicain. Il se rendait compte maintenant que tout cela était bien peu de choses. Une goutte d'eau dans la mer et il ne voyait pas comment toutes ces petites actions pourraient modifier tangiblement la vie de leurs bénéficiaires. Il craignait d'avoir échoué dans sa mission pour se sauver lui-même.

Mais l'ange continuait de déchiffrer le rouleau de parchemin. Parfois son murmure s'amplifiait comme s'il découvrait quelque chose de réellement positif.

- Hum, cette pièce de deux euros offerte à Albert Grandin, sans domicile fixe depuis sept ans. Non, rejeté. Le pauvre homme en a profité pour s'acheter davantage de mauvais vin rouge. Ce n'est pas ça qui va le sortir de l'engrenage à mon avis.

Il continua à parcourir sa mystérieuse liste, toujours en se balançant d'avant en arrière ou d'arrière en avant, question de point de vue.

- La pelouse de madame veuve Pouffard. Pas bête. Il est de petites actions qui ont de grandes conséquences.

Il hésita un moment. Norbert se prit à espérer. Finalement, il n'imaginait pas que ce simple geste (qui lui avait été rétribué avec force insistance par la vieille dame par ailleurs) put lui sauver la vie. Il

avait raison.

- Pff, non! C'est vrai que cela a épargné à la cette dame âgée de se casser le dos mais elle aurait, de toute façon, fait appel à une entreprise de jardinage. Norbert baissa la tête. Le rouleau de parchemin arrivait à son terme.

- Alors, Monsieur Edmond Picard. Bien joué, là. Sans ton aide, cette personne privée de vue aurait certainement été renversé par un conducteur peu attentif. Mais pas de chance. Cinq minutes après avoir traversé cette importante artère, Edmond Picard se rendit compte qu'il s'était trompé et qu'il ne devait pas traverser le boulevard Garibaldi mais bien prendre la rue Leclerc. Sans ton aide, il aurait hésité et n'aurait certainement pas franchi cette artère qu'il a donc été obligé de croiser à nouveau. Malheureusement une automobiliste, trop occupée à relater sa journée forte en rebondissements à son amie au bout d'un téléphone portable collé à son oreille ne fut pas assez prompte pour éviter la silhouette du non-voyant. Ses jours ne sont pas en danger, Dieu merci, mais on ne peut pas dire qu'il ait bénéficié d'une amélioration notable dans sa vie, le pauvre homme.

Norbert était consterné. Non seulement aucune de ses soit disant bonnes actions n'avaient porté leurs fruits mais, de surcroit, il n'avait fait qu'empirer les choses! Il demeurait tout penaud tandis que l'ange, dans le même balancement, égrenait les dernières lignes du rouleau de parchemin.

- Ah, voilà qui est intéressant. Une correspondance avec les élèves d'un petit village situé au cœur du Mexique.

Norbert, de nouveau rempli d'espoir, voyait l'ange marmotter pour lui-même comme lorsqu'on lit les articles confus d'un épais contrat d'assurance.

- Mouais, mouais. Pas mal. Mais non. La chance joue contre toi on dirait, mon pauvre garçon. Ton correspondant, Pedro Alfonzo Lapaz est en fait le fils du maire du village et c'est peut-être le seul de toute l'école à ne pas être dans le besoin. En réalité, il n'aurait pas dû être inscrit dans cette école minable, mais son père, envisageant pour lui sa propre succession, s'est convaincu qu'il serait bon que son fils soit un peu au contact des enfants pauvres dont il aurait, un jour, la charge d'administrer. On dirige mieux ceux dont on connaît la vie et les besoins. Il est d'ailleurs question que Pedro Alfonzo intègre plus tard une grande école en ville.

Alors si la chance s'en mêlait, Norbert était cuit. Il avait lamentablement échoué dans toutes ses tentatives pour bien faire.

Qu'allait-il se passer maintenant? Il ne lui restait qu'à peine trois quarts d'heure pour tenter de modifier la vie de quelqu'un. C'était tout bonnement impossible. Il n'allait pas, là maintenant, sortir dans la nuit glacée à la recherche d'un nécessiteux pour jouer les sauveurs de dernière minute.

Mais l'ange examinait le dernier point de la liste. Norbert ne se souvenait pas d'une autre bonne action commise depuis l'été dernier.

- Hum, hum. Ingénieux. Vue à long terme. Passionnant.

Norbert ne comprenait rien à rien. L'ange semblait tout à coup bien excité. Il sauta au bas du dossier de la chaise, entraînant le tas de vêtements dans sa chute.

- Isabelle Douvaine!

L'ange avait prononcé le nom comme si celle-ci était la gagnante d'un concours de beauté ou si elle avait brillamment réussi à un examen crucial. Mais ce ne pouvait être ni l'un, ni l'autre.

Isabelle Douvaine. Cette mocheté à la tignasse épaisse d'un brun douteux qui lui tombait sur le visage, la coupant du reste des autres élèves. Norbert avait bien remarqué que les filles les moins jolies étaient les plus assidues en cours mais ce n'était pas le cas d'Isabelle. Et bien sûr, il fallait que le sort l'eut placée à ses côtés. Pour éviter trop de chahut dans les placements volontaires entre élèves, Monsieur Lecourt imposait un plan de classe très strict qui devait être scrupuleusement suivi toute l'année. Parfois même, il réajustait son premier assemblage, des affinités s'étant nouées au fil des semaines et au gré des passions humaines qui, nous le savons tous, sont terriblement versatiles.

- Bien, très bien. Très bonne initiative. Miser sur le

long terme, il n'y a que cela de vrai, je l'ai toujours répété.

- Je ne comprends pas. Qu'est-ce que j'ai à faire avec Isabelle Douvaine?

- Tout, tout mon garçon!

Devant l'air interdit de Norbert, l'ange prit un air patient et énuméra la cascade d'actions en chaîne.

- Tu as bien aidé une ou deux fois la dénommée Isabelle Douvaine dans ses devoirs de calcul, de géographie et corrigé quelques nombreuses fautes d'orthographe?

Norbert hocha la tête. Oui, il lui arrivait de donner des petits coups de main à sa voisine, totalement larguée en mathématiques, perdue sur les continents de la géographie et battant régulièrement le record du nombre de fautes de grammaire dans ses devoirs.

- Connais-tu le proverbe suivant : aide-toi et le ciel t'aidera?

Norbert avait déjà entendu une vague tante proclamer tel adage.

L'ange reprit sans lui laisser le temps de répondre.

- Eh bien, parfois, une aide extérieure réussit à nous motiver. C'est le cas pour Isabelle Douvaine. Tu aurais pu l'ignorer ou bien elle aurait pu se retrouver aux côtés de Maximilien Lafarge.

Norbert vit instantanément Maximilien devant ses yeux. Tiré à quatre épingle, les cheveux blonds plaqués en arrière, un regard suffisant, un air pédant, une moue de supériorité aux lèvres.

Maximilien était déçu lorsqu'il n'obtenait qu'un 18/20 à toute composition. Ce fils de notable ne se contentait pas d'être le meilleur élève de la classe. Il possédait le don de savoir flatter les gens qui lui étaient supérieur et de mépriser tous les autres. Les sans emploi n'étaient, à ses yeux, qu'un tas de fainnants qui l'avaient bien mérité, doublés de parasites pour la société. Pour cette tête bien remplie à défaut d'être bien faite, le monde se résumait en deux parties : d'une part ceux qui avaient réussi et à qui il accordait tout son respect dans d'obséquieux sourires et courbettes et la grande majorité restante, faite de sbires qui n'avaient d'autre droit que de servir les premiers.

Il ne faisait aucun doute que Maximilien allait suivre la voie royale. N'était-il déjà pas le conseiller de la classe? L'image de cette tête à claques s'effaça doucement tandis que l'ange poursuivait.

- En lui sauvant la mise sur la capitale du Venezuela et le débit moyen du Mississippi, tu as déclenché en elle un penchant pour la géographie et les sciences de la terre. Tes simples explications en mathématiques lui ont permis, plus tard, d'obtenir les diplômes requis pour devenir géographe. Et d'une belle renommée mais foi.

Norbert restait langue pendue.

- Vous... vous, voy... vous voyez l'avenir?

- Naturellement mon garçon, sinon comment pourrais-je connaître les conséquences des actes

commis d'aujourd'hui?

Le petit garçon fixait l'ange qui avait recommencé à se balancer d'avant en arrière sur le dossier de la chaise. Par curiosité, il demanda.

- Et Maximilien Lafarge? Va-t-il devenir Président de la République?

L'ange ouvrit de grands yeux qui dépassaient largement de sa tête, resta interdit quelques secondes puis s'esclaffa.

- Lafarge président?! En voilà une bien bonne! Dieu nous en préserve du reste. Non, non. Attends que je me souviene.

Norbert avait du mal à concevoir que l'on puisse se souvenir d'évènements n'ayant pas encore eu lieu mais, après tout, c'était un ange. Le temps ne devait pas se dérouler de la même façon pour les créatures célestes.

- Il a naturellement intégré le meilleur collège de la région, puis il fut admis dans une école préparatoire prestigieuse. C'est là que tout se gâta pour lui. Ses facilités naturelles ne parvenaient plus à le maintenir dans le peloton de tête. Toute son enfance, son intelligence lui a permis d'obtenir les meilleures notes sans effectuer le moindre travail, mais il arrive nécessairement un jour ou l'autre que le don seul ne suffise plus et là, peu habitué à s'échiner sur des notes, le nez dans les bouquins, on n'arrive plus à suivre. Dans son cas, cela se doubla de la honte de faire partie du troupeau, de n'être plus le point de mire, la fierté de ses

professeurs. Il en conçut un grand ressentiment envers ses camarades. Il s'isola et finit par abandonner ses études. Les relations de son père lui procurèrent une place dans une administration d'état où l'on ne demande pas de grandes capacités. Norbert était stupéfait. Jamais il n'aurait pensé que Maximilien puisse se casser les dents dans le domaine où il excellait.

- Parfois, il est profitable de n'avoir pas de trop grandes capacités. Cela oblige à prendre très tôt l'habitude du travail. Cela dit, félicitations mon garçon! Tu as donc modifié avantageusement le destin de cette Isabelle Douvaine et cela te donne le droit à une année supplémentaire. A l'année prochaine!

Norbert n'eut pas le temps de remercier l'ange, ni même de lui dire au-revoir. La forme s'était éclipsé dans un nouveau souffle de vent qui fit battre le montant de la fenêtre et agiter les rideaux. Il se leva pour refermer la croisée et constata que tous ses vêtements étaient par terre, tombés de la chaise.

Les années passèrent. Norbert grandit. Tout au long de l'année, il tentait de répandre le bien autour de lui, de rendre service, de tirer les plus mal lotis des impasses que la vie se charge parfois de dresser devant nous. Il ne savait pas, lorsqu'il les accomplissait, si ses actions lui seraient profitables,

si l'ange jugerait qu'elles étaient suffisamment décisives pour changer durablement l'avenir des personnes soutenues, mais au fil des ans, Norbert s'aperçut que faire preuve de générosité rendait heureux. Il y prenait goût. Son dévouement lui revenait en pleine face comme un boomerang.

L'année suivante, il avait alors neuf ans, l'ange décréta que les quelques séances de baby-sitting dispensées chez le jeune couple voisin valaient pour son salut. Sans sa présence, le bébé eut été confié à une étudiante trop plongée dans ses livres de cours pour remarquer que le bébé s'étouffait.

Puis il y eut ce vieux manteau que son père voulait jeter et qu'il offrit à un clochard au plus froid de Février, lui évitant le pire. Parfois un comportement qui, en apparence, était condamnable, lui valait la récompense suprême. Ainsi, l'année de ses seize ans, il avait débranché un simple fil dans le moteur de la Volvo de son oncle qui, ayant quelques coups dans le nez à la suite d'un repas arrosé comme un bocage normand, voulait à tout prix raccompagner toute sa petite famille à quarante kilomètres de là. L'ange était apparu cette fois dans les contorsions d'une flamme de bougie. Il lui avait confié que la Volvo en état de marche et l'oncle sous l'emprise de l'alcool n'auraient pas fait bon ménage. La famille toute entière n'aurait pu éviter un camion transportant une cargaison de moutons destinés, eux, à l'abattoir dont Norbert n'aurait rien pu faire pour les épargner.

Dans un registre animalier, il ne se douta pas, alors âgé de douze ans, que quelques acrobaties dans l'un des érables qui bordaient l'avenue afin de délivrer un simple petit chaton paniqué sur la plus haute branche qui miaulait à qui mieux mieux, ne lui aurait valu son salut. Alors qu'il pensait n'avoir sauvé qu'un petit chat, cette escalade dérisoire qui tenait plus du jeu que d'une épreuve avait empêché la propriétaire de l'animal, une fillette de huit ans, de tenter le diable en voulant à tout prix délivrer son compagnon à poils. L'ange, qui s'était matérialisé ce Noël là dans les volutes de brouillard qui encerclaient la maison, lui expliqua que sans son intervention ignorée (il n'avait croisé personne sur l'avenue lors de son secours au félin) la petite fille aurait eu les jambes paralysées suite à l'inévitable chute qui devait se produire. Norbert avait été une fois de plus bien étonné d'un tel résultat alors qu'il pensait dur comme fer que sa contribution à une organisation venant en aide aux plus démunis en Ethiopie devait lui accorder son passe droit.

Norbert eut vingt ans. L'ange continuait d'apparaître régulièrement à onze heures précises le soir de Noël, épluchant toutes les bonnes actions de Norbert et parfois aussi les moins bonnes mais aux conséquences heureuses.

Il s'était imaginé qu'une carrière dans le domaine médical lui assurerait la possibilité de sauver la vie de bon nombre de personnes mais l'ange lui avait

laissé entendre que cela ne serait pas comptabilisé puisqu'il se trouverait toujours un autre médecin ou chirurgien pour prendre en charge les patients qui pénétraient dans l'hôpital ou la clinique. Norbert devait agir sur l'existence d'autrui de telle manière que s'il n'était pas là, rien ne se passerait. Cela ne pouvait faire la différence uniquement dans le cas où il serait meilleur chirurgien qu'un collègue et que son talent puisse faire réussir une opération qui, entre d'autres mains, aurait échoué ou bien qu'il ne vienne en aide à un malade là où personne d'autre n'aurait pu agir. Cela restreignait considérablement son champ d'action. De toute manière il se rendit compte qu'il ne pouvait mener à bien ce vœu. La vue d'une simple goutte de sang le faisait tourner de l'œil.

Alors il entreprit des études de physique appliquée. La thermodynamique l'avait toujours passionné. Il étudiait ainsi le comportement d'une quantité illimitée de corps propulsés dans un froid glacial ou une chaleur intense. Les applications pour l'industrie étaient infinies.

Ce Noël là, l'ange avait encore retenu une action en apparence banale. Lors d'une grande balade dans le massif du Mont Blanc, entouré de glaciers étincelants et sous un ciel sans nuage, il avait croisé un couple avec trois enfants dont le plus jeune ne devait pas avoir huit ans. Ils semblaient égarés et Norbert leur indiqua la bonne direction à prendre. Il avait complètement oublié ce détail lorsque l'ange

lui révéla que la petite famille était bien revenue à son point de départ. Mais s'il ne les avait pas conseillé, le père se serait entêté dans la mauvaise direction. Pire, voyant le soir tomber, il aurait voulu rejoindre les lumières d'un village qu'il apercevait au loin, ne se doutant pas qu'il entraînait toute sa famille dans d'inhospitalières et dangereuses gorges. Persistant dans son erreur, il aurait fini par glisser dans des éboulis, laissant sa femme terrorisée et ses enfants hagards, prostrés toute la nuit durant, n'osant plus avancer d'un seul pas. L'ange énuméra les conséquences désastreuses qui s'en suivirent. On aurait dit un roman de Dickens.

Norbert eut vingt cinq ans. Il était désormais fraîchement promu ingénieur. Ce qui n'empêchait nullement l'ange de venir chaque soir de Noël valider ses bienfaits sur l'humanité. Il était parvenu à toujours réussir un exploit, parfois anodin, qui lui octroyait un an de vie supplémentaire. Il savait qu'il était en sursis depuis ses huit ans et il profitait de la vie, répandant la joie autour de lui et multipliant les aventures.

Cette fois-ci, l'histoire de l'ange lui plut tout particulièrement. Il se souvenait nettement de cet auto-stoppeur qu'il avait chargé depuis la péage d'Aix en Provence jusqu'à Paris. Ils avaient eu tout le temps de discuter pendant les cinq heures de trajet. Ils s'étaient même arrêtés manger un mauvais sandwich dans une station service d'autoroute. On ne peut pas dire qu'ils aient

sympathisés mais Norbert éprouva une sorte de pitié pour le jeune homme qui devait avoir son âge. Lui n'avait pas été gâté par les événements survenus dans sa vie. Un père alcoolique qui usait du ceinturon non pour tenir son pantalon et dont les mains dispensaient des claques plus que des caresses. Des connaissances de rue, des petits larcins, un mois de préventive et l'enchaînement inéluctable qui s'en suivait. Il avait bien appris un métier, peintre en bâtiment, mais son côté instable lui interdisait de garder un poste plus de deux mois. Mais Norbert sentait en lui le désir de s'en sortir. Il lui avait transmis le numéro d'un collègue qui venait de faire construire une belle villa.

L'homme avait été étonné de la gentillesse de Norbert. Ce n'est pas tant le voyage jusqu'à Paris ni même ce mauvais sandwich partagé dans une station service d'autoroute qui l'avait séduit, mais le regard que lui portait Norbert. Sans à priori. Ses yeux le voyaient comme un égal. C'était nouveau dans sa vie où tous ceux qu'il croisait, y compris ses soit disant potes de banlieue, le considéraient comme un loser. Peut-être par respect de la parole donnée, peut-être pour ne pas porter préjudice à celui qui l'avait dépanné ainsi, il exécuta le chantier sans faire de vagues en allant jusqu'au bout et donnant le meilleur de lui-même. Le client, très satisfait, en parla à un ami, lui-même peintre. Norbert n'écoutait plus. Il imaginait aisément la suite. De fil en aiguille, celui dont l'avenir passait

nécessairement par la case prison, s'en sortait petit à petit. Une seule rencontre avec la bonne personne déclenchait une réaction en chaîne qui le sortit d'une vie de malheurs. L'effet papillon.

Norbert eut trente ans. Il avait accepté une mission qui l'avait emmené au fin fond de la Sibérie au sein du plus grand laboratoire au monde en ce qui concernait la mécanique des solides et les transformations sous l'effet de températures extrêmes. Il ne s'était pas posé la question de savoir s'il aurait autant de facilité de sauver la vie de quelqu'un dans cet endroit désert. Cela ne l'angoissait plus comme quinze ans auparavant. Il tentait de répandre la joie et la bonne humeur autour de lui sans plus penser aux conséquences pour son existence depuis qu'un fameux soir de Noël, l'ange qui dansait dans les feux arrières des voitures sur le périphérique, lui avait appris que cette fois-ci c'était son sens de l'humour qui l'avait sauvé.

Il ne savait pas bien pourquoi mais, chaque matin au comptoir du petit bar où il sirotait un café corsé en attendant qu'un collègue ne vienne le récupérer selon les nouvelles lois du covoiturage, il avait pris l'habitude de lancer une bonne blague à son voisin anonyme. Cela dura les six mois de son stage à Lyon. Le serveur qui souriait par politesse ne put bientôt plus s'empêcher de rire aux éclats, accompagnant l'habitué qui commandait le même petit verre de calva, chaque matin. Au bout de

quelques semaines, c'était devenu un rituel et le petit homme au chapeau dissimulant un début de calvitie et une écharpe nouée élégamment autour du cou, attendait impatiemment la venue de Norbert pour « en apprendre une bien bonne ». Ça ne ratait jamais. L'homme riait aux éclats comme si une chèvre lui léchait gentiment le bout des orteils. Parfois, il avait du mal à reprendre son souffle. Norbert s'amusait du rire de l'homme dont il ne sut jamais le nom.

Un matin, il fut étonné. A la place du calva quotidien, un jus de pomme servi dans un grand verre trônait sur le zinc, faisant face à l'homme comme un défi.

- Alors, on abandonne le calva?

- Oui, répondit l'homme, mais je reste fidèle au fruit.

Cette fois là c'est Norbert qui pouffa. Il en raconta une de derrière les fagots qui fit s'époumoner l'ensemble de la clientèle.

Ce que Norbert ne savait pas, et que l'homme au chapeau et à l'écharpe ignorait pareillement, c'est que celui-ci avait démarré un cancer du foie. L'un des pires à ce qu'il paraît. Or, sa dose quotidienne de rire avait agi comme le meilleur des médicaments et l'arrêt du petit verre d'alcool qui était suivi tout au long de la journée par bien d'autres que Norbert ne soupçonnait nullement avait désintoxiqué le foie malade. Ainsi, sans que personne ne s'en doute le moins du monde, Norbert

avait réussi. Désormais un adage l'accompagnait en tous lieux : advienne que pourra.

Une vingtaine de scientifiques du monde entier se partageaient un laboratoire dernier cri possédant les meilleures installations du monde, là, perdu au cœur de la Sibérie en plein Novembre. Il devait Y rester pendant quatre mois et se sentait un peu dans la peau de ces grands gaillards qui partaient deux mois en haute mer sur les plateformes pétrolières, coupés de tout. Bien sûr, tous les dispositifs de communication étaient à leur disposition : radio, internet, téléphone. Mais Norbert, ayant pris l'habitude d'aider son prochain, avait besoin de ce contact physique que la société moderne empêche le plus souvent. Il possédait quelques tics révélateurs. Cette façon de serrer la main de ses interlocuteurs, poigne douce mais ferme, ce besoin de tapoter l'épaule de ses connaissances ou encore de leur serrer l'avant bras dans un geste d'écoute. Lorsqu'il plaquait les deux bises réglementaires sur le sol français, il touchait vraiment la joue avec ses lèvres, ne se contenant pas d'une brève accolade comme c'est devenu souvent l'habitude. Enfin, il accordait toute son attention à ses conquêtes féminines.

Le soir de Noël fut le prétexte pour que l'équipe au grand complet se réunisse autour d'un somptueux repas. La plupart du temps, les physiciens travaillaient par petits groupes, en duo ou même seuls. C'était la première fois qu'ils passaient une

soirée tous ensemble. Norbert se demanda si l'ange aurait le toupet de venir se matérialiser au milieu d'une ambiance aussi chaude que la nuit sibérienne était glacée. On avait relevé moins quarante cinq au-dehors avec quelques rafales de vent qui faisaient encore chuter le mercure.

Toute l'équipe avait consacré cette veille de Noël à la décoration du réfectoire, lui donnant un côté chaleureux qu'il ne possédait pas comme toutes les cantines du monde entier. Vladimir trainait sous son bras un sapin encore givré, Hiro découpait de petites silhouettes de papier que Tressa disposait d'un mur à l'autre, Lorenzo peignait des pères Noëls rebondis sur les vitres embuées, Günter confectionnait de petites sculptures en argile et Surito les disposait au sein de la crèche improvisée. Cette ambiance féérique rappela à Norbert les Noëls de son enfance.

La veille, on avait livré spécialement par hélico un container rempli de victuailles et Norbert se souvint d'un film dans lequel Stéphane Audran, ancienne chef de cuisine exilée dans un pays rugueux (la Suède ou la Norvège), concevait un diner français pour des âmes plutôt Calvinistes. Nul doute que ce soir de Noël, les convives feraient bon accueil aux plats qu'il avait aidé un physicien Turc, un spécialiste de la mécanique des fluides Egyptien et une chercheuse Australienne à préparer. Le réveillon s'organisait autour de quatre spécialités venant du Moyen-Orient, des îles australes, du

Japon et de la Russie. Le dessert serait une gigantesque salade de fruits. On n'avait pas lésiné sur la qualité, tous les produits étaient produits biologiquement et, s'ils n'avaient pas l'air beaux à regarder, ils étaient sacrément savoureux. Après tout, l'estomac ne possède pas d'yeux.

Il était vingt trois heures et la fête battait son plein. On n'en était qu'au plat concocté par l'Australienne (cinq sortes de petits poissons grillés et relevés d'aromates du pacifique, mélangés à des légumes dont Norbert ignorait le nom) lorsqu'une envie pressante se fit sentir. Il s'éclipsa donc en direction des toilettes, situées à l'extrémité des installations. Il emprunta l'étroit couloir dans la pénombre. Il s'attendait à voir surgir l'ange à tout moment. Ce n'est qu'au moment où il se lava les mains que la créature apparut dans les tourbillons d'eau qui tournoyaient dans le lavabo. Sa voix semblait comme enrouée par le liquide, il balbutiait et Norbert se prit à penser qu'à la place de l'ange, il serait bien mal. Sa phobie de l'eau ne l'avait pas quitté tout au long de ces années. Elle semblait même se renforcer.

Comme de coutume, l'ange énuméra les actions sensées avoir modifié la vie de tous ceux à qui Norbert avait prêté attention dans l'année et il s'arrêta sur cette scène vécue il y avait tout juste vingt quatre heures lors du débarquement des victuailles. Norbert ne comprenait pas. Il ne s'était strictement rien passé. Aucun incident. Pas le plus

petit bobo. Au contraire, il régnait une ambiance plutôt détendue même si la bonne moitié des chercheurs poursuivaient leurs investigations - ils ne s'accorderaient une pause que la seule veille de Noël et, très certainement au vu où l'ambiance battait son plein, une bonne partie du lendemain où les cachets d'aspirine et l'Alka-Seltzer seraient une denrée recherchée.

L'ange ajouta à son incompréhension par un silence têtus lorsque Norbert lui demanda quelle était la personne qu'il avait soit disant sauvé cette fois-ci. D'habitude, l'ange expliquait clairement quels seraient les enchainements, les aboutissements, les conséquences des actes de Norbert, parfois même sur plusieurs années. Là, balbutiant dans les remous de l'eau qui s'écoulait en tourbillons dans le lavabo d'une blancheur éclatante, il demeurerait muet.

- Mais enfin, je ne peux pas savoir ce que j'ai fait de si extraordinaire la journée d'hier? Là, je ne vois pas!

L'ange s'autorisa à laisser échapper une phrase entourée de mystère.

- Je ne peux rien te révéler, mon garçon. Cela m'est impossible. Sache simplement que tu as acquis une année de sursis supplémentaire.

Norbert eut quarante ans. Beaucoup de choses

avaient changé dans sa vie ces dix dernières années. Il repensa à cette avant-veille de Noël aux confins de la Sibérie. Le hasard avait voulu qu'il croise à nouveau la jeune femme qui convoyait les victuailles de ce réveillon légendaire. A l'époque, il n'y avait pas eu de coup de foudre. Il ne l'avait même pas réellement remarquée. Tout s'était passé très vite, les pales de l'hélicoptère n'avaient cessé de tourner dans un ralenti de film d'action. Ce fut une vue fugitive en quelque sorte. Mais lorsqu'il croisa la jeune femme, huit mois plus tard, en plein Paris, occupée à nourrir les canards d'un parc où Norbert aimait bien se délasser lors de la pause de midi, non seulement il la reconnut immédiatement malgré une tenue moins polaire mais son cœur cessa soudain de battre. Il accélérât puis donnait trois ou quatre coups bien sonores si bien que Norbert imaginait sans mal qu'elle pouvait les entendre, assise sur ce banc improvisé à ses côtés. Il avait la bouche pâteuse et sa gorge l'irritait. L'extrémité de ses doigts picotait gentiment et une étrange transpiration humectait son dos. Allait-il mourir d'une crise cardiaque bien que l'ange lui ait assuré une année supplémentaire?

Non, c'était autre chose. Quelque chose de nouveau qu'il n'avait jamais éprouvé pour toutes les femmes qui avaient traversé sa vie. Peut-être parce que, justement, elles ne faisaient que passer. Celle-ci allait rester, il en était sûr. Il le désirait et c'était là, la grande nouveauté qui se traduisait physiquement.

Cependant Norbert n'éprouvait pas de désir physique clairement avoué pour elle. L'amitié entre un homme et une femme pouvait-elle exister en ce bas monde?

Ils s'étaient revus autour d'une boisson chaude dans un café de la rive gauche une après-midi de pluie. Puis un nouveau rendez-vous dans un musée très connu qui avait inauguré un nouveau concept : il était interdit de photographier les tableaux exposés mais on fournissait aux visiteurs qui le désiraient des crayons et un bloc de papier pour qu'ils puissent reproduire les œuvres exposées. Cela permettait de les admirer d'une meilleure façon. Le dessin de Norbert se situait entre le gribouillis d'un nourrisson et une création de Picasso tandis que Philippine avait rendu ce paysage provençal admirablement peint par un maître hollandais un rien plus poétique.

- Tu es douée, dis-donc!

- Certains le prétendent, oui, reconnut-elle dans un haussement d'épaules.

Philippine détestait son prénom, choix irrésolu de parents fantasques et voulait qu'on l'appelle simplement Phillip. Avec son côté garçon manqué, cela ajoutait à la confusion. Elle travaillait sans passion dans un bureau sans joie.

Cette rencontre d'amitié perdura plusieurs années. Fils et fille uniques, il semblait qu'ils avaient rencontré une sœur et un frère pas un amant ni une maîtresse. Ils formaient un couple un peu atypique.

Une confiance absolue avait soudé leurs deux vies. Ils se comprenaient sans avoir besoin d'échanger de longues phrases ni des propos futiles. Cette communion, on pourrait même parler de fusion, agissait comme entre deux membres d'une fratrie inséparable. S'ils s'enlaçaient souvent, échangeant des bises bien sonores et n'hésitant pas à se masser le dos, les cervicales ou encore les pieds, les caresses plus sensuelles n'étaient d'aucune nécessité dans cet accord parfait. Mais c'était bien de l'amour et non plus de l'amitié qui agitait leurs cœurs et ils finirent par franchir le pas. Cela eut des conséquences imprévues. Phillip avait donné sa démission et croquait maintenant des illustrations pour plusieurs magazines et Norbert avait fait le grand saut également. Depuis quelque temps, à vrai dire, dès son retour de Sibérie, il trouvait que la recherche en mécanique ne le passionnait plus autant. Il s'était tourné vers la chimie. Une chimie un peu particulière puisque la majorité des gens l'utilisaient : il s'était lancé dans l'élaboration de petits plats selon des techniques empruntées à la physique. La cuisine thermique, moléculaire, résolument moderne tout en conservant le goût des produits, toujours choisis avec soin et résolument biologiques. Dans un sens, il restait dans son domaine : la transformation de la matière. Mais dorénavant, il ne décortiquait plus chaque évolution, ne remplissait plus d'interminables colonnes de données et ne calculait plus des

trajectoires à l'aide de lois physiques éprouvées. Il laissait faire ces changements et se contentait d'observer, émerveillé, la magie qui s'opérait : des cageots entiers de nourriture se transformait sous ses doigts en mets savoureux et parfumés.

Rétif à toute autorité, il avait bien pris soin de ne pas intégrer une brigade de cuisine (le terme brigade lui paraissait déjà de bien mauvaise augure, un tantinet trop militaire à ses yeux). Il ne préparait pas de plats en sauce ni copiait de grandes recettes. Son créneau c'était des petites bouchées croquantes et gourmandes qu'on pouvait utiliser en toutes occasions : déjeuner sur le pouce, apéritifs, cocktails, réunions familiales, casse-croûtes. Mais c'étaient bien autre chose que de simples amuse-gueules. Cela empruntait aux Sushis japonais, aux Pinchos basques, aux petits fours. Il préparait ces bouchées (sa société se nommait d'ailleurs « la Bonne Bouchée ») tranquillement dans sa cuisine et livrait lui-même à toute heure de la journée comme n'importe quel livreur de pizza sur un simple coup de fil ou une connexion sur le bon de commande qui figurait sur son site internet.

Ce changement dans leurs vies à tous les deux n'avait pas supprimé les apparitions de l'ange, chaque soir de Noël à onze heures du soir très précises. Il avait traversé cette décennie sans que l'ange n'y trouve rien à redire.

Ce soir, il avait quarante ans. La Bonne Bouchée était hors service en cette veille de Noël mais il

avait déjà plusieurs dizaines de commandes pour le réveillon du Jour de l'An. Il allait certainement devoir en refuser. Phillip s'était proposée de lui donner un coup de main la semaine à venir. Mais ce soir, ils déambulaient parmi les illuminations multicolores de la ville en fête.

Depuis sa plus tendre enfance, Norbert aimait bien cette période de Noël, même si ses entrevues avec l'ange avait parfois des relents d'examen. Il raffolait des petits biscuits que sa mère cuisait dans le four les derniers Dimanches de l'année, étoiles croustillantes, sablés tendrement dorés, pains d'épices si moelleux. Il appréciait les couleurs symboliques de Noël, le rouge et le vert, spécialement lorsque la neige était présente mais cela arrivait si rarement à Paris ces dernières années. Il affectionnait particulièrement les décorations disposées au fronton des maisons, couronnes tressées de branches de sapin, ornées de pignes et de branches de houx, de gui et parfois de quelques oursons en paille, des lutins de chiffon et même des fleurs d'amour en cage. Il se réjouissait des guirlandes illuminant les arbres de la ville même s'il trouvait qu'on en faisait trop récemment dans la démesure. Cette débauche de scintillements, d'irisations, de brillances ressemblaient à ces orgies de nourriture qui rendent les festins écoeurants.

Bras dessus bras dessous, ils flânaient en cette nuit de Noël par les petites ruelles de la capitale

illuminée. Ils s'arrêtaient parfois pour détailler une décoration avantageuse ou profiter d'un spectacle de rue qui agrémentait les squares et les places. Sur l'une d'entre elles, ils stoppèrent quelques longues minutes, main dans la main, devant un manège à l'ancienne. Les chevaux de bois tournaient docilement au rythme d'une rengaine des années vingt qui accompagnait l'attraction de douces lumières. Il n'y avait aucun avion, aucune fusée, aucune soucoupe volante ni la moindre voiture ou camion de pompiers sur ce manège et pourtant les gamins perchés sur leur monture semblaient s'amuser comme des petits fous. Phillip serra plus fort la main de Norbert dans la sienne. Il se tourna vers elle et put lire dans ses yeux une demande bien particulière. Ils n'en avaient jamais parlé franchement, mais ce soir, il apparaissait que cette question devait être débattue. Et quel meilleur moment que celui de la soirée du 24 Décembre pour prendre une telle décision. Une simple volonté qui allait transformer leur vie à deux à tout jamais en vie à trois, pour commencer du moins.

- Tu penses que c'est le bon moment?

- J'en suis convaincue.

Ils s'embrassèrent, tendrement enlacé et une petite fille qui attendait que le manège se désemplisse pour effectuer sa ronde magique, murmura à deux pas de leur couple

- Oh les amoureux.

Au loin, une église égrena posément onze coups tandis qu'ils longeaient maintenant les berges de la Seine dont les éclairages donnaient une impression de douceur. Norbert pensa à l'ange. Il allait forcément apparaître d'une seconde à l'autre. Il savait que lui seul pourrait le voir. Il y eut un miroitement sur les eaux noires du fleuve et Phillip l'entraîna sur un banc de bois qui faisait face à la ville se reflétant dans les eaux dormantes.

Alors, l'ange se révéla à la surface du fleuve. Son visage remuait au gré des vaguelettes.

Cette année, Norbert n'avait nulle crainte ni aucun doute quant au résultat des investigations de la créature magique. L'été dernier, lors de leur séjour en Egypte, six jours de vacances sous un soleil inquisiteur, il avait été le spectateur d'une scène plutôt cocasse. Mieux il en avait été l'acteur.

Ce soir de Noël, Norbert était donc confiant et se permettait même quelques coups d'œil à Phillip qui, elle, semblait être hypnotisée par les eaux du fleuve. Pouvait-elle voir l'ange? Surement pas. Si tel était le cas, elle lui aurait déjà fait la remarque.

Il écoutait la litanie de l'ange cochant les bonnes actions réalisées au cours de l'année. Il en arriva à cet exploit Egyptien. Et Norbert tomba des nues.

- Rejeté! fit l'ange d'un ton sans réplique.

- Rejeté? Comment ça? Il me semble que sans mon aide, cet homme serait mort à l'heure qu'il est, non?

- En effet. Cet homme-là serait mort. Le bus

n'aurait pu l'éviter. Mais des dizaines d'autres seraient, eux, bien vivants.

- Je... Je ne comprends pas. Quels autres? Il n'y avait que ce jeune garçon qui allait traverser l'artère sans regarder, visiblement trop plongé dans ses pensées pour regarder où il mettait les pieds.

- De bien sombres pensées, en effet.

Tout comme il entendait parfaitement l'ange lui parler dans sa tête, il lui répondait en silence.

- Expliquez vous bon sang! C'est quoi cette entourloupe?

- Il n'y a aucune combine là-dedans assura l'ange. Cet homme que vous avez sauvé d'un terrible accident routier n'était pas bien recommandable.

- Qu'est-ce que ça veut dire? Les anges sont racistes de nos jours? Vous insinuez que je n'aurais pas dû sauver cet homme? Certaines vies valent mieux que d'autres?

- Aucune vie ne vaut plus ou moins qu'une autre mon garçon. Mais sauver une vie qui, à son tour, peut en anéantir douze, ce n'est guère équitable et je ne peux valider cette action.

- Qu... Quoi? Une vie contre douze?

- Sans votre aide, Tahar Ben Elfouz, dix sept ans, aurait péri dans un banal accident de la circulation au cœur d'Alexandrie comme il en arrive malheureusement trop souvent. Mais il n'aurait pu commettre cet attentat suicide deux mois plus tard dans le cœur de la capitale Egyptienne, faisant vingt six blessés, maintenant tous hors de danger, et

douze victimes.

La révélation de l'ange avait terrassé Norbert. Il ne pensait même plus aux conséquences sur sa propre vie. Il revoyait la une des journaux quelques semaines après leur retour d'Egypte. Il en avait fait la réflexion à Phillip. A quelques semaines d'intervalles et à une ville près, ils auraient pu être au mauvais endroit au mauvais moment. Avec des si... Mais il n'avait pas fait le rapprochement. Aucun journaliste ne détaillait le curriculum du terroriste qui avait explosé en même temps que ce café où régnait une joyeuse ambiance jusqu'au moment où...

L'ange le tira de son engourdissement.

- En conséquence, je dois rejeter toutes vos bonnes actions cette année.

Norbert était anéanti. Qu'allait-il se passer maintenant? Juste au moment où ils avaient pris la décision d'avoir un enfant. Il tourna machinalement la tête vers Phillip. Elle semblait tout aussi perdue que lui. Avait-elle pu voir, pu entendre l'échange entre l'ange et lui? Non, surement pas, pourtant elle semblait accablée, le regard vide qu'ont les personnes qui viennent de perdre un de leur proches.

La voix de l'ange se fit plus douce.

- C'est tout de même une belle prouesse, mon garçon. Cela fait trente deux Noël que je viens vous rendre visite. C'est presque un record! Chapeau!

Devant ces piètres félicitations, Norbert bouillait intérieurement. Il lui semblait même que Phillip réagissait de la même façon.

- Et puis, il n'est pas encore minuit. Tout reste possible...

Au même instant on entendit un grand fracas. Pas comme une vitre se brise, ni comme un amas de ferraille qui s'écrase contre un mur ou ce même mur qui s'écroulerait d'un seul bloc. Plutôt quelque chose de mouillé. Un splash qui avait résonné dans la nuit. Quelqu'un venait de se jeter dans la Seine. Juste une heure avant minuit. Norbert se leva d'un bond et s'était déjà précipité vers le bord de la jetée. Il pouvait distinguer une forme sombre se débattant dans les eaux noires et certainement glacées. Mais il restait pétrifié à deux centimètres du rebord, paralysé par son antique peur de l'eau. Après son accident dans le ruisseau, il avait été dispensé de piscine, n'était plus jamais retourné voir l'océan et avait toujours un léger tremblement lorsqu'il franchissait un pont ou survolait de grandes étendues d'eau. Seulement, ce soir, cette nuit de Noël, c'était sa dernière chance. S'il sauvait cette femme (il entendait maintenant ses cris de détresse), l'ange serait obligé de reconnaître sa bonne action. A moins qu'elle n'ait, elle aussi, d'obscur ambitions, mais cela était peu probable. Il n'hésita pas longtemps. En cette seconde, il avait même oublié que Phillip était là, à ses côtés. D'ailleurs, que faisait-elle? Il jeta un rapide coup

d'œil par-dessus son épaule : elle restait prostrée sur le banc comme si on venait de lui apprendre une très mauvaise nouvelle. Cela valait mieux. C'était lui et lui seul qui devait porter secours à la désespérée qui se rendait compte maintenant au vu des cris angoissants qu'elle émettait, baignant dans les eaux glaciales, que son geste n'était qu'un appel au secours, rien de plus. Il plongea et aussitôt ce fut comme des milliers d'aiguilles qui transpercèrent ses vêtements, sa peau, s'enfonçant jusqu'à ses os. L'eau lui paraissait un monstre qui le serrait dans ses griffes tranchantes. Il se sentit comprimé comme si on voulait le presser comme une vulgaire orange. Il ne put faire aucun mouvement vers la noyée qui se débattait comme un diable, ses cris étant maintenant entrecoupés de balbuties aquatiques. Oui, c'était cela, il devait se remuer le plus possible. S'il n'arrivait pas à nager, il pourrait au moins se réchauffer. Mais il ne ressentait plus le froid, tout son corps était engourdi, comme anesthésié. Il sut à cet instant que tout espoir était perdu. De toute manière, s'il ne parvenait pas à réaliser son exploit, il aurait des comptes à rendre à l'ange, alors perdu pour perdu.

Etrangement, il sentait qu'il se rapprochait de la victime. Il n'était plus qu'à une brassée d'elle. Ses mouvements étaient désordonnés et peu efficaces. Heureusement les flots étaient indolents, le courant imperceptible à cet endroit du fleuve. On avait même l'impression d'un contre-courant qui était

dû sûrement à une épave située en profondeur. Là était le danger, car si on ne pouvait être emporté par le flux, il serait malaisé d'en sortir, surtout pour un apprenti nageur, transi de froid, ayant une phobie totale de l'élément liquide, accompagné d'une femme maintenant inerte.

Il avait touché son épaule. Elle eut un léger tressaillement et il sut qu'elle n'était pas morte. Pas encore. Lui seul pouvait la sauver. Il trouva des forces insoupçonnées tout au fond de lui-même. Ses pieds battaient l'eau, son ennemie. Il fallait qu'il s'en fasse une amie s'il voulait s'en sortir. Ne plus lutter *contre* elle, mais *avec* elle. Cette nuit de Noël, un peu moins d'une heure avant minuit, il jouait sa vie, son bonheur, un avenir aux côtés de Phillip et d'un petit bébé qui naitrait dans l'année, il en était sûr. Cela lui octroya de nouvelles ressources. Une ambition nouvelle prenait toute la place dans sa tête. Il agrippa le bras glacé de l'infortunée plongeuse et tira de toutes ses forces, essayant tant bien que mal de lui maintenir la tête hors de l'eau, lui-même buvant la tasse plus souvent qu'à son tour. Mais les eaux apparemment dormantes étaient un redoutable piège, même pour un nageur expérimenté. Elles semblaient vouloir le happer lui et sa prise vers les profondeurs obscures. Il s'enfonça à plusieurs reprises. Il ne voyait plus la berge. Allait-il dans la bonne direction tout bêtement? Une crampe dans sa jambe gauche lui tira un cri, un hurlement qui déchira la nuit. Cinq

secondes plus tard, il perçut un vague fracas à quelques mètres de leur position, puis plus rien. Un silence lugubre l'engloutissait tandis que les eaux fatales gagnaient la partie. C'était sans doute sa dernière minute. Peut-être allait-il voir surgir une dernière fois l'ange. Mais il n'y avait personne autour de lui. Personne sur les eaux sinistres. Personne dans le ciel dont les illuminations s'étaient changées en bougies mortuaires. Personne pour le soutenir. Personne pour l'accompagner en cette ultime minute. Il périrait là, entraîné par celle qu'il avait voulu sauver à tout prix, happé par les flots qui l'avaient toujours effrayé. Sa vue se brouilla. Son souffle ne pouvait plus inspirer la moindre molécule d'air. Ses poumons étaient pris dans un étau polaire. Son corps ne réagissait plus. Ses yeux se fermèrent. Sa dernière pensée fut pour Phillip.

Il ne sentit pas la force monumentale qui le tira sur la berge. Il ne se rappela pas ses suffocations, haletant, allongé sur le quai humide, tremblant tellement de tous ses membres qu'il aurait pu aisément se casser un bras ou une jambe. Il n'eut aucun souvenir de son combat contre l'eau qui noyait ses bronches et de l'air qui déchirait à nouveau ses poumons.

S'il n'était pas parvenu à sauver la femme qui s'était jetée à l'eau, quelqu'un lui était venu en aide. On l'avait sauvé, mais il savait qu'il ne lui restait plus que quelques minutes à vivre. Il ne

devait pas être loin de minuit et il avait lamentablement échoué dans son ultime mission.

Grelotant, il ne pouvait maîtriser ses dents qui s'entrechoquaient. Une force supérieure agitait tout son corps par intermittence. Il s'était relevé et se tenait assis, ses bras agités de spasmes entourant difficilement ses genoux tremblants. Il reprenait lentement conscience de son environnement. A quelques mètres de lui, le corps d'une femme vêtu d'une robe de soirée noire, toute ruisselante. Penchée sur elle se tenait Phillip qui... Oui, elle l'embrassait! Norbert crut mourir à nouveau. Il tenta de prononcer son nom mais ses dents manquaient de mordre sa langue à tout moment et aucun son ne parvenait à sortir de sa gorge irritée comme s'il venait de vomir, ce qu'il avait dû faire du reste. Il tenta de se rapprocher, mais ses membres ne lui obéissaient pas plus que sa mâchoire. Alors, il vit Phillip se retourner et lui adresser un large sourire rempli de compassion puis se pencher à nouveau sur le corps inerte. Il comprenait maintenant. Elle avait dû s'occuper de lui d'abord et maintenant elle tentait de ranimer la noyée. Il réalisait que c'est bien elle qui les avait sauvé tous les deux, à commencer par lui naturellement.

Au loin, les lumières rouges et bleues des gyrophares de camions de pompiers dansaient dans la nuit. Alors l'ange apparut une nouvelle fois, sûrement la dernière. Il allait très certainement lui

annoncer qu'il avait échoué et qu'il était condamné. Les lumières se rapprochaient, elles longeaient le quai d'en face et s'apprêtaient à emprunter le pont. Dans sa tête la voix bien connue résonna. L'ange dansait dans les lumières rouges et bleues des véhicules de secours.

- Quelle soirée, n'est-ce pas mon garçon! J'aime bien quand les événements s'enchainent de cette façon.

L'ange semblait surexcité. Sa voix avait des tonalités de fête. Il baissa d'un ton et reprit un timbre plus doctoral.

- Ce n'est pas tout ça, mais il y a eu du changement au cours de cette heure et il convient de prendre les mesures qui s'imposent.

Les lumières clignotantes se rapprochaient. Les services de secours traversaient le pont qui couronnait le fleuve. C'est alors que Norbert vit une seconde silhouette évanescence, gigotant dans les lueurs rouges et bleues elle aussi. Il pensa avoir la berlue et voir l'ange se dédoubler.

- Mon cher garçon, je vous présente un collègue qui a en charge une autre âme.

Le second ange avait des traits plus rebondis et arborait un sourire de curé.

- C'est peu banal ce qui vient de se passer et nous avons été obligé d'en référer en haut lieu.

Norbert contemplait les deux anges qui scintillaient dans la nuit, leurs visages se reflétant sur les eaux si paisibles qui venaient pourtant d'être le lieu

d'une terrible scène.

- Il est extrêmement rare que deux âmes en sursis se télescopent et pourtant c'est bien le cas ce soir. C'est uniquement pour cette raison que vous pouvez distinguer mon confrère du reste.

Il y eut comme un éternuement suivi d'un raclement de gorge puis une quinte de toux qui lui rappela ce qu'il venait d'endurer ces dernières minutes. Il tourna la tête et vit la noyée se contorsionner tandis que Phillip s'était à nouveau rapproché de lui. Elle l'avait pris par les épaules et regardait, avec lui, les lumières rouges et bleues tanguer dans la nuit, se rapprochant de plus en plus et les anges se dandiner dans leurs éclats. Norbert eut un regard incrédule mais l'ange poursuivait.

- Oui, mon garçon. Phillip a bénéficié elle aussi d'un traitement de faveur suite à un accident qui aurait pu très mal tourner pour elle il y a quinze ans. Elle fut sauvée par un concours de circonstances imprévues et c'est mon confrère qui est en charge de son... de son dossier.

Devant leur ébahissement, l'ange de Phillip prit la parole.

- En effet, mon camarade a parfaitement raison et il tapota doucement ce qui devait servir d'épaules à l'ange de Norbert. Il se racla la gorge et continua.

- En plongeant pour sauver Norbert Phillip a naturellement gagné son sursis pour cette année. Mais il est incontestable qu'elle n'aurait pas mis autant d'ardeur à sauver cette femme si Norbert

n'était pas en train de périr à son tour. En conséquence de quoi Norbert a tout de même permis le sauvetage réussi de la noyée. Il en a été le catalyseur si l'on peut employer ce terme...

Les lumières étaient maintenant toutes proches, illuminant la nuit tout autour et lançant des éclairs haut dans le ciel. Les anges semblaient s'étirer démesurément, se déformer dans des teintes rouges et bleues.

- Norbert bénéficie donc d'une année supplémentaire en sursis.

L'ange se tut une nouvelle fois. La lumière bleue se reflétait davantage dans ses traits que celui de Norbert, plus illuminé de teintes rouges. Il enchaina.

- Il y a cependant un fait nouveau. Compte tenu que vos deux âmes se sont rejointes cette nuit, et j'insiste sur le fait que c'est uniquement pour cette raison que vous pouvez nous voir tous les deux, vos deux âmes se sont unies dans ce sauvetage si particulier mais elles se sont également associés d'une toute autre façon.

Les lumières rouges et bleues avaient stoppés à quelques mètres d'eux. L'ange de Phillip reprit un ton conséquent.

- Il en résulte que le sortilège qui vous obligeait à devoir venir en aide chaque année est levée. A chacun de vous deux. L'ange prit un air pensif et ajouta pour Norbert uniquement.

- Vous souvenez-vous mon garçon de cette nuit de

Noël en Sibérie il y a quelques années de cela?
Norbert hocha la tête.

- Vous m'aviez demandé quelle était votre bonne action cette année-là et je n'avais pas voulu vous la révéler. C'était simplement votre rencontre avec Phillip qui vous permettait de vous reconnaître quelques mois plus tard, d'entreprendre une vie à deux et... Il se tut un instant, hésitant à en dire davantage. L'ange de Phillip poursuivit.

- Il n'y a aucun privilège dans ce fait. C'est la procédure classique en ce qui concerne deux âmes en sursis qui parviennent, à leur tour, à donner la vie.

Les mots se fondirent dans l'obscurité au moment même où une grosse voix retentit derrière eux.

- C'est vous qui avez appelé les secours?

Norbert et Phillip se tournèrent d'un même mouvement. Ils étaient enlacés épaule contre épaule et on aurait pu croire à un couple d'amoureux qui prenait le frais, juste une minute avant les douze coups de Noël. Mais ils étaient trempés jusqu'aux os et tremblaient tant qu'ils pouvaient. A leurs côtés, le corps d'une femme continuait d'éructer, de frissonner, de se tordre et contorsionner en tous sens.

Le pompier en tenue leur adressa une nouvelle question tandis que d'autres silhouettes les entouraient déjà de couvertures de survie qui brillaient dans la nuit. Mais ni Norbert ni Phillip ne les entendaient. La fin de la phrase prononcée par

l'ange avant qu'il ne disparaisse à jamais restait gravée dans leur esprit

« ...qui parviennent à leur tour à donner la vie »

Leurs visages se firent face. Leurs lèvres se joignirent et, au moment même où le premier coup de minuit retentit dans la nuit, ils échangèrent un long baiser sur fond de lumières rouges et bleues et quelqu'un de bien entraîné aurait pu distinguer, dans le ciel illuminé, les traits réjouis de deux anges qui se tenaient la main.

4- Esprits Maléfiques

« Grand Père, raconte nous une histoire! »

Les trois enfants s'étaient blottis contre les genoux de l'ancêtre. Celui-ci bougonna tout en bourrant sa pipe.

« Du calme, les enfants, du calme. Vous me faites tourner la tête, là. »

Le vieillard était assis dans un bon fauteuil au coin de la cheminée. Lorsqu'il eut consciencieusement alimenté le fourneau de sa pipe, il attrapa une longue pique et fouilla dans les tisons et les braises. Quelques flammes s'échappèrent et vinrent lécher les bûches encore entières.

« Bon, quelle histoire vous voulez, les enfants? Celle de Hector le valeureux qui chassa les esprits maléfiques des marais?

- Non, non, nous la connaissons par cœur » répondirent en chœur les gamins. La petite fille ajouta «il poursuivit les méchants esprits sur le grand lac et chassa les nuages du ciel, alors le gel emprisonna tous les méchants esprits. »

Le vieil homme tentait maintenant d'allumer le fourneau de sa pipe en manipulant sa mince pique semblable à une tige de paille. Il inhalait par petites inspirations afin d'embraser le tabac comprimé.

« Bien, bien, alors je vais vous conter la fabuleuse histoire de Ytar le magicien qui poursuivit les esprits maléfiques du désert... »

Les têtes blondes l'interrompirent d'emblée.

« Celle-là, on la connaît aussi très bien, grand père. » Et le petit garçon aux taches de rousseur sur le nez précisa « à la fin, Ytar souleva une tempête où chaque grain devint un soldat qui formèrent une armée invincible et qui expulsa tous les mauvais esprits du désert pour toujours. »

L'ancien ne se laissait pas démonter par tant de désintéressement. Il était tout au démarrage de sa pipe qu'il

tenait maintenant de toute sa main à la façon dont les gentlemen de se saisir de leur verre de cognac, enrobant ainsi l'objet dans sa paume et effectuant de brefs mouvements de succion de ses lèvres minces.

« Oh oh. Vous en avez de la mémoire, plus que votre pauvre vieux grand père. Bon, je vais alors vous rapporter les hauts faits du fabuleux Arthur le malin... »

- Pas la peine, grand père » s'exclamèrent ensemble les enfants. Et le, plus maigre d'entre eux expliqua « Arthur était si futé qu'il raconta tant de boniments et fit tant de plaisanteries que les esprits malfaisants eurent des fous rires jusqu'à s'étouffer pour de bon. »

Cette fois, la pipe ronronnait correctement, laissant s'échapper une fumée bleuâtre qui embaumait la pièce. La cérémonie dédiée à ce précieux accessoire étant maintenant terminée, le grand-père se rehaussa dans son fauteuil pour retomber la seconde suivante exactement dans la même position que précédemment.

« Alors, quelle histoire vous voulez entendre, les enfants?

- Une histoire... plus moderne.

- Mais, je suis un vieux papy qui ne connaît pas ce genre d'histoires. »

Les enfants semblaient soudainement tristes. La fillette, résignée, prit la parole.

« C'est vrai qu'il n'y a plus d'esprits maléfiques de nos jours. La science a permis que les gens n'y croient plus. » Le grand père fut piqué au vif.

« En es tu vraiment si sûre, chérie?

- Oui, grand père. Les esprits méchants n'existent plus. » Puis, elle prit un air important, imitant celui de la maitresse d'école.

« L'ignorance seule permet aux esprits d'exister.

- Ah? Et tu penses que le monde est moins ignorant de nos jours?

- Ben oui! On sait bien plus de choses.

- Les enfants, ce n'est pas parce qu'on en sait davantage qu'on en est moins ignorant. »

Les enfants restèrent interdits. Le grand père remua une

nouvelle fois les braises, aspira le tuyau de sa pipe et, dans un nuage de fumée bleue qu'il rejeta à la fois par la bouche et ses narines, il commença.

« Autrefois, les hommes et les femmes travaillaient dur, toute la journée. Il n'y avait pas de vacances ni de jour férié. A peine prenait-on le temps de se rendre à la messe du Dimanche matin. Le labeur les occupaient jusqu'au coucher du soleil et, le matin, ils devaient être sur pied avant son lever. Ils retournaient la terre, semaient, cultivaient, moissonnaient et une autre année recommençait. On s'occupait des chevaux, le menuisier travaillait le bois, le bûcheron abattait les arbres, aucun n'avait ni le temps ni le loisir de se reposer.

- Ca devait être dur, ils devaient être bien malheureux!

- C'était dur, tu as raison. Mais étaient ils malheureux? Je n'en sais rien. Ce que je sais c'est que dans les prés et dans les champs s'élevaient des chants au long des quatre saisons. Le bûcheron sifflait en découpant les arbres, le menuisier entonnait un air à la mode, les femmes qui préparaient les repas fredonnaient des ritournelles. Des gens qui chantent peuvent-ils vraiment être malheureux? »

Il fit une pause afin de porter à nouveau le tuyau de son instrument à sa bouche comme s'il prenait une respiration.

« Le labeur était épuisant. Alors, on s'aidait d'une ferme à l'autre. Lors des gros travaux, toute une partie du village se réunissait. On était solidaire en ce temps là.

- Tu ne nous as pas parlé des esprits maléfiques » s'enquirent les enfants. Ils savaient que c'était là, sa marotte. Pas un conte, pas une histoire, aucune légende ni le moindre récit ou une brève fable ne sortait de la bouche du grand-père sans qu'il soit question, à un moment ou à un autre, de ces fameux esprits maléfiques. Il en avait fait sa marque de fabrique.

« Si, si. J'y viens. Les lutins malicieux hantaient les forêts et il n'était jamais bon de s'y promener tout seul, à moins de connaître les incantations pour les éloigner. Dans les vieilles fermes et même au cœur des maisons bourgeoises, des elfes se cachaient. Les méchantes fées faisaient sarabande aux équinoxes. Tout un monde parallèle vivait au milieu et parmi les

hommes. Ceux-ci connaissaient ces êtres étranges et invisibles, les respectaient tout en les combattant. On savait éloigner les trolls qui effrayaient le bétail et faisaient tourner le lait les journées de canicule.

- Si le lait tournait, c'était à cause de la forte chaleur. »

Grand père ignora la remarque de la fillette, et poursuivit son récit.

« On connaissait les remèdes contre les sorts des elfes qui vous prenaient aux bronches les jours de grand vent.

- Si on prenait mal, c'est à cause des méchants courants d'air. »

Grand père ne fit pas davantage cas de la précision du gamin au nez parsemé de taches de son.

« On savait parer aux sorts jetés par les lutins qui se régalaient des rhumatismes des humains lorsqu'il pleuvait sans discontinuer.

- C'était plutôt à cause de l'humidité qui régnait dans les maisons mal isolées. »

Grand père négligea le bon sens du plus maigre des enfants.

« Les esprits maléfiques se tenaient à jour, même si on ne les voyait pas, on les sentait et on pouvait les éviter, les combattre. Et puis, un jour, un homme qui portait deux petits verres de lunettes bien ronds, eut l'idée de construire une machine. Tout en acier et bardée de fer et de cuivre. Elle pétaradait en rejetant une épaisse fumée et pouvait en une heure abattre le travail de dix hommes durant une semaine.

Les machines et les moteurs se multiplièrent. La science avait remporté la bataille. »

Les enfants écoutaient à présent sans plus interrompre l'aïeul. Il allait y avoir de l'action, c'était sûr.

« Les bruits envahirent les plaines, remplacèrent les sons.

D'immenses usines rejetèrent de lourdes fumées noires colorant le ciel d'un sinistre voile grisâtre, en particulier à l'automne alors que la campagne se parait de ses plus belles couleurs. Dans les villes, la suie et les échappements des véhicules à moteur noircirent les façades et plus personne n'osait ouvrir les fenêtres comme auparavant où l'on n'hésitait pas à s'interpeller d'un étage à l'autre.

- Mais, grand-père, les machines facilitent la vie des hommes, non?

- Certes, certes, tu as tout à fait raison. Le progrès, c'est un peu comme une lumière éblouissante qui empêche de voir ses mauvais côtés. Tous les hommes ont été fascinés par les prouesses de la technologie, comme aveuglés par le confort et le bien-être. Les femmes n'avaient plus à descendre au lavoir pour faire une lessive qui abimait leurs mains lorsque l'eau était glacée en plein hiver. Mais, en même temps, elles ne se rencontraient plus pour parler entre elles.

- De toute façon, les conversations n'étaient que cancans et racontars, asséna la fillette.

- Tu as raison, ma jolie. C'est pourquoi les journaux se sont alors multipliés, développant au fil de leurs pages à l'encre mal séchée de bien plus terribles histoires que la simple médisance de lavandières. »

La gamine baissa les yeux. Elle n'avait pas pensé à ça.

« Les hommes purent se déplacer plus vite et plus loin grâce au train, aux voitures, puis aux avions ensuite. Mais ils ne parlaient plus à leur mulet ou leur cheval et, si d'aventure il leur arrive de communiquer entre automobilistes, c'est davantage pour échanger des noms d'oiseau que des civilités.

- C'est sympa de voyager, non?

- Oui, oui, mon bonhomme. Tu as parfaitement raison et je ne peux pas dire le contraire. Voyager, bien sûr. Mais, regarde comment se comportent les touristes. A peine arrivés, ils n'ont de cesse de bouger, ils n'ont pas une minute à eux. Ils s'entassent sur des plages bondées ou mitraillent le paysage avec leurs appareils photos, comme s'ils enregistraient un spectacle qu'ils n'auraient loisir de contempler que plus tard, confortablement assis sur leur canapé, devant leur télévision. Ils vivent par procuration. Et je ne parle pas des voyageurs de commerce qui sillonnent le monde sans le voir, dormant dans des hôtels qui se ressemblent tous et avalant la même nourriture. »

Le maigrichon parut tout penaud. Il n'avait pas imaginé tout cela.

Le grand père continuait.

« Il y eut plusieurs révolutions technologiques et, à chaque fois, on atteignait un nouveau palier, sans espoir de retour à une vie plus modeste, plus normale, plus humaine. Au tournant du siècle dernier, on mit au poing un appareil capable de commander toutes les autres machines. Dorénavant, l'homme n'avait même plus à diriger ses propres machines. L'ordinateur, peu à peu, se subtilisa à l'homme. Parfois, je me demande même qui est encore le maître?

- Mais, grand-père, c'est bien pratique tout de même. Et puis, grâce à internet, on peut communiquer avec le monde entier.

- Que m'importe de pouvoir discuter avec sept milliards de personnes si je ne dis même plus bonjour à mes voisins. »

Les tâches de rousseur semblèrent un instant s'estomper sous la confusion apparente qu'affichait le visage du troisième enfant.

Tout ça n'était pas faux.

Mais la petite fille ne perdait pas le nord.

« Et les esprits malveillants, où sont-ils grand-père?

- Ah, ah! Nous y voici. C'est bien ma petite. Je pensais que vous les aviez oublié ceux-là. Eh bien justement, c'est là toute l'affaire mes enfants. »

Le vieillard prit une grande inspiration. Il avait délaissé sa pipe, qu'il se contentait de tenir vaguement au creux de sa main gauche, maintenant tout occupé à son histoire qui le passionnait autant, sinon plus, que les têtes blondes. Sous les rides de son visage, les bambins purent deviner une joie enfantine, semblable à celle qu'éprouve un joyeux garnement à l'envie de raconter ses dernières frasques.

« Vous vous souvenez du monde d'avant?

- Quand les gens travaillaient dur du matin jusqu'au soir et sans vacances et sans sorties?

- Des vacances, non, mais ils avaient des distractions, des réjouissances. On fêtait la Saint Jean, la Saint Michel. On dansait dans des bals au solstice d'été.

- Comme le quatorze juillet?

- Oui, enfin non. En ce temps là, le quatorze Juillet n'existait pas.

- Ah? On passait alors du treize directement au quinze, répliqua malicieusement le plus futé des trois, l'enfant aux taches de rousseur.

- Bien sûr que non! Mais la cérémonie du quatorze, je veux dire... Oh et puis vous m'embrouillez tous autant que vous êtes. Je me demande à quoi ça sert que je continue à vous raconter tout ça si c'est pour que vous me fassiez tourner en bourrique. » Alors les trois enfants, sans s'être concertés, répondirent en chœur:

« Si, si, continue grand-père. Nous jurons de ne plus t'interrompre. »

L'ancien eut un regard inquisiteur, puis soupira et, avec le sourire de celui qui aime être coupé dans son récit parce que cela indique l'attention de son auditoire, il reprit:

« Donc, où en étais-je?

- Les gens dansaient et fêtaient la Saint Jean.

- Oui, oui. Ah, on savait s'amuser en ce temps là, les enfants. Peut-être parce que la vie était dure, le labeur éreintant et les moments de joie peu nombreux.

- Un jour, maman m'avait acheté des souliers neufs pour le mariage d'oncle Alfred. Ils me faisaient mal aux pieds. Et toute la journée fut un calvaire. Mais le soir, quand je les ai enlevés, j'étais si bien.

- Des fois, papa cuisine des carottes. J'aime pas les carottes. Beurk. Mais, si je finis mon assiette, j'ai droit au gâteau qu'à préparé maman. Et il est toujours meilleur après un plat que je n'apprécie pas.

- Moi c'est pareil. Pendant les vacances, on est allé faire une grande balade. Pour les grands c'était facile avec leur longues jambes et leurs gros poumons, mais moi, j'ai trainé toute la journée. J'étais épuisé. A un moment, on s'est arrêté devant une cascade et on s'est baigné. C'était le meilleur moment de toute ma vie, même si l'eau était un peu froide. »

Le grand-père modéra les ardeurs de son public en levant la main droite et en l'abaissant doucement, dans un signe d'apaisement.

« Bon, bon, ça va. Je vois que vous avez tous bien compris

l'idée.

Donc, si la vie était dure, on avait des compensations. Les gens s'aidaient dans l'adversité et se parlaient. Parfois on médisait, mais il était alors possible de démentir illico les fausses vérités, bien plus facilement que ne le font les droits de réponse dans nos journaux.

Les esprits maléfiques faisaient partie de la vie des gens.

Lorsque le premier moteur s'est mis en marche, emplissant l'air d'un bruit inconnu jusque-là, masquant le soleil d'une épaisse fumée et irritant le nez de ses vapeurs malodorantes, les humains ronchonnèrent. Le progrès ne fut pas accepté par tous aussi vite que vous ne le croyez. Mais l'homme s'habitue à tout.

Pas les esprits. Ils sont fait d'air et sont plus sensibles que des êtres de chair et de sang.

- Alors, les machines ont fait fuir les esprits à tout jamais?

- Oui, enfin, pas tout à fait. Ecoutez, les enfants. »

Grand-père prit un air de conspiration, comme si il allait leur dévoiler le plus grand secret de toute l'humanité. L'ancêtre était un maître dans l'art de raconter des histoires. Il savait ménager ses effets. Il attendit que les trois petites têtes soient au bout de leur impatience enfantine et commença alors le récit le plus fabuleux que ses petits enfants n'aient jamais entendu.

« Les esprits maléfiques habitaient les ombres des forêts, stagnaient dans les marais, parfois hantaient les combles des maisons. Ils aimaient les recoins obscurs et s'amusaient des coutumes des humains. Mais, par-dessus tout, ils étaient friands des petits bruits qui sonnaient comme une belle musique à leurs oreilles. Les lutins avaient une préférence pour le cliquetis des engrenages d'une montre, le lent balancier régulier d'une horloge, les elfes adoraient les portes qui grincent, une roue de bicyclette ou de brouette qui gémit. Ils s'entendaient à la perfection pour que tous ces rouages crissent le plus possible. Les trolls aimaient le bruit de l'eau, celui assourdissant des cascades tout comme le murmure du ruisseau, les éclats d'éclaboussures, mais aussi la chanson de l'eau qui bout, la mélodie des rigoles.

Le bruit monotone des moteurs les a effrayés dans un premier temps. Cependant, ils parvinrent à dissocier les sons comme on découpe un morceau de viande. Leurs oreilles se sont adaptées aux nouveaux bruits de telle manière qu'ils purent percevoir le grincement des roues d'un Boeing au décollage tout en minimisant le vacarme des réacteurs. Ils furent capables de séparer tous les sons, réduisant le plus intolérable à un simple bourdonnement et maintenant leurs sons préférés à un degré correct. »

Le visage étonné des enfants laissait refléter leur stupéfaction. Ils n'étaient pas au bout de leurs surprises.

« Lorsqu'ils purent s'accoutumer à ces nouveaux engins, ils s'introduisirent à l'intérieur même des machines. Ce ne fut pas facile pour des créatures qui depuis toujours avaient été habituées à évoluer dans un espace naturel et si vaste. Parfois ils étaient coincés entre deux pistons, bloqués dans de minces tuyaux, serrés comme une colonie de sardines au milieu de composants électroniques. Plus le progrès avançait, plus les machines rapetissaient, les mauvais génies s'adaptaient vaille que vaille en devenant de vrais contorsionnistes.

Tous les êtres fantastiques firent leur réapparition au cœur même des machines, si bien que personne ne put jamais plus les apercevoir. Mais ils sont là, bien à l'abri, cachés dans les mécanismes des ventres des appareils, au cœur des engins les plus sophistiqués.

Et là, ils s'en donnent à cœur joie mes enfants.

Ils adorent dérégler les mécanismes de toutes sortes.

Les coups de klaxons qui énervent les automobilistes, c'est eux.

Les pannes en rase campagne, les pneus qui percent en pleine nuit, encore eux. Les fuites, les moteurs qui fument, les déraillements et les catastrophes aériennes, toujours eux. Je suis même intimement convaincu que le Titanic n'a pu couler sans l'aide démoniaque de quelques trolls cachés dans ses soutes.

- Mais c'est affreux!

- Tout juste. En fait, cette histoire n'est pas un conte, ma jolie.

Ne pouvant savoir où se cachent les mauvais esprits, les humains ne peuvent plus les éviter, les combattre. Et ce n'est pas

fini. Ils ont découverts d'autres sortes de désagréments envers les humains. L'hypnose provoquée par tous les écrans, celui de la télévision étant le plus redoutable. Avez-vous remarqué comme il est difficile de s'extraire de son emprise? »

Les trois enfants qui, comme tous les enfants, passaient de longues heures devant leur poste, baissèrent la tête honteusement.

« Et le téléphone portable? Belle invention pour ces esprits démoniaques. Désormais, nous sommes tous enchaînés par ce petit appareil qui vous sonne comme le maître sonne son valet. Plus sa taille se réduit, plus nous en sommes tributaires. »

Les trois enfants sentirent le minuscule boîtier dans leur poche et n'en furent que plus penauds.

« Les ordinateurs, c'est pas mieux. Tous ces virus qui infectent les disques durs. Sans compter notre dépendance de plus en plus flagrante face à la technologie. Les entrées d'immeuble à code digital dont il faut se souvenir des chiffres au risque de se retrouver enfermé dehors. Les modes d'emploi de plus en plus compliqués du moindre appareil électrique. Ne vous êtes-vous jamais demandé qui les écrivaient, avec ce jargon incompréhensible?

- Mais il n'y a pas un moyen de leur échapper, dis grand-père? »
Le vieillard fit mine de réfléchir, le nez levé vers le plafond. Il marmonna quelques bribes de mots, puis finit par avouer dans un long soupir.

« Si, il y aurait bien un moyen.

- Lequel, lequel? » Un espoir se mêlait à l'effroi des gamins.

« Hé bien, je vous ai parlé bien souvent des esprits maléfiques, mais sachez qu'il existe heureusement de bons esprits, toujours prêts à aider les hommes. Les fées par exemple. Certains elfes domestiques. Et puis les anges gardiens. Tout le monde en a un. »

Les trois petites figures s'illuminèrent. Bien sûr, étaient-ils bêtes. Dans toutes les histoires de grand-père, le bien finissait par gagner, les méchants étaient terrassés, vaincus, disparus à jamais... enfin jusqu'à la prochaine histoire. Pourtant, les traits du grand-père s'affaissèrent soudain.

« Le problème, voyez-vous, c'est que tous ces esprits étaient encore plus léger que les mauvais génies, étaient davantage sensibles. Le bruit des machines, l'odeur des moteurs, les a fait disparaître à jamais. On n'a plus jamais entendu parler d'eux. »

5- Y aura-t-il de la Neige à Noël?

C'est un village blotti au creux des montagnes. Pas de ces montagnes et leur cortège de glaciers, de pics acérés et de vires inaccessibles. Juste quelques collines rondouillardes, comme les ventres d'une bande d'ogres qui se reposent.

Ce village n'a rien d'exceptionnel. Les maisons se sont pelotonnées les unes à côtés des autres tel un troupeau de moutons bravant la tempête. Car ici les hivers sont rigoureux et la sagesse populaire a préféré bâtir son logis tout contre celui du voisin, accolé ou juste séparé par de fines ruelles de sorte que les femmes peuvent se lancer d'une fenêtre à l'autre un ingrédient qui manque à l'élaboration de leur repas. Ramassées sur elles mêmes, les petites maisons se protègent efficacement du rude Décembre. Cette promiscuité a eut pour effet de rapprocher ses habitants. Tout le monde se connaît dans ce petit village, comme dans tant d'autres lieux analogues.

Au centre se libère un espace juste devant l'incontournable église. La place qui en porte son nom offre une ombre salvatrice au cœur de l'été grâce à une bordure de platanes mêlés d'érables et de deux châtaigniers. Lorsque le soleil monte moins haut dans le ciel, c'est alors un festival de couleurs diverses. Le jaune dominant le rouge carmin, le cuivre et l'or se mélangeant à quelques touches orangées tandis que de valeureuses feuilles exhibent encore leur fière verdure au milieu de tons prune.

Au centre se dresse un immense tilleul.

Chaque demeure est un mélange de solides rondins, de linteaux divers, bardant les murs en torchis, les lourdes charpentes soutenues par d'épaisses colonnes de granite, le grès étant présent dans les encadrements de portes et les bordures de fenêtres. Les vitres sont souvent bombées de sorte que les rideaux y sont superflus. Ne voyez là aucune tendance au voyeurisme. La concavité du verre permet de se protéger du froid de Janvier tout comme il empêche l'implacable soleil de Juillet de transformer les habitations en fournaise.

Vers l'est s'étend un vaste pré en pente douce jusqu'aux premières sentinelles de la forêt d'épineux. Les sapins bordant l'entrée du bois sont les plus majestueux comme s'ils étaient les gardiens d'un temple où l'on ne pénètre qu'avec humilité, les plus croyants effectuant même un discret signe de croix, on ne sait jamais. Ont-ils bénéficié d'un plus grand espace pour s'épanouir? Ont-ils été davantage en contact avec les puissants rayons du soleil estival? Leurs racines n'ont-elles pas été aussi comprimées que celles de leurs congénères au milieu de la futaie? Ont-ils été placés là par une main divine afin de protéger leurs semblables des tempêtes et dissuader les insouciantes bambins de s'enfoncer dans la sombre forêt?

Un chien au pelage décousu, les oreilles pendantes, venait juste d'émerger de cet océan vert bouteille, ondulant des reins. Il traversa le pré, ses pattes jouant une petite musique de gâteau qu'on écrase sur l'herbe encore gelée. Il trottina avec nonchalance comme si il trainait toutes les peines du monde à ses basques. Le voilà qui pénètre par une petite ruelle qui ne voit plus jamais le soleil dès mi-octobre, reniflant de succulentes odeurs s'échappant d'une petite ouverture située au raz de la chaussée. Il s'arrêta, remuant un tiers de queue, vestige d'un combat perdu face à un molosse d'un village voisin il y a quelques étés. La truffe essayant de s'enfoncer le plus loin possible dans cette meurtrière. Ça sent le croissant chaud, la bonne odeur de pains au chocolats fraîchement sortis du four et l'inégalable saveur du pain croquant sous les crocs. A-t-on jamais vu un chien aussi gourmand?

La minuscule ouverture donne sur une pièce surchauffée, été comme hiver. Au milieu se dresse, comme un autel, le pétrin, vaste baignoire où les bras du boulanger dansent une étrange brasse pendant de longs quarts d'heure chaque nuit. Partout des étagères en fines lamelles de hêtre. Et sur ces rayonnages une parade de différentes viennoiseries, certaines croustillantes et dorées, d'autres encore blanches et pâteuses. Une bouffée de chaleur envahit la pièce surchauffée. L'homme sort une fournée de nouveaux délices qu'il dispose sur une étagère libre avant d'enfourner la dernière cuisson. Les brioches ont une étrange

forme. On dirait des petits personnages découpés dans du papier, les mêmes qui, tout dorés et se tenant par la main, ornent l'entrée de sa boutique. Une fois la porte du four refermée et s'étant assuré de la vigueur des braises,

Grégoire Brioché s'assied, fourbu mais heureux, sur un banc de bois patiné par les années. Il contemple sa cave comme s'il la voyait pour la première fois. Ici, nulle bouteille d'alcool, pas un seul grand cru ni même un tonneau et pas davantage de liqueurs. Le produit de son labeur se repose sur ces minces étagères.

Des croissants qui croustillent, des brioches qui fondent, des petits pains fourrés de confiture, de chocolat ou de compote de pommes, une série de kougelhofs ornés d'amandes soigneusement rangés en rang d'oignon, des sacristains torsadés par dizaines, une colonie d'oranais, des palmiers de toutes dimensions, quatre pognes rebondies, presque autant de panettones et une ribambelle de brioches vendéennes.

Grégoire Brioché aime son métier, il possède la dignité de ceux qui sont heureux de faire plaisir. Pour chaque anniversaire d'un habitant du village, il met un point d'honneur à réaliser leur gâteau préféré. Pour les cinquante ans de Monsieur le Maire, n'a-t-il pas sculpté une pièce montée en forme du buste du représentant de la commune? Ses beignets de carnaval sont légendaires, d'aspect tous plus saugrenus et extravagants les uns que les autres. Légers et croustillants, un vrai péché se lamente Monsieur le Curé... qui ne peut s'empêcher de les grignoter dans la sacristie. Pour Pâques, il a instauré une tradition: les choux surprise. D'énormes choux garnis de crème d'une saveur chaque fois différente. A la Chandeleur, il a instauré un concours de dessins avec la pâte à crêpe (dont il garde jalousement secrète la recette). Les galettes de dentelles succulente représentent les motifs les plus divers mais à ce jeu là, c'est bien Grégoire Brioché le meilleur.

Cependant sa fierté, l'aboutissement de son labeur, de sa passion, est disposé là, tout le long du mur, dans des paniers tressés par son oncle voilà des années et recouverts d'un torchon à rayures. Des corbeilles remplies de pains longs, de baguettes tendres et de ficelles si fines, des étagères où se reposent

quantité de bâtards, de tourtes de seigle, de couronnes aux céréales, de mêlées gigantesques, de fougasses en forme de harpe. Tout le travail d'une nuit entière est aligné là, telle une revue des troupes au petit matin devant la montée du drapeau. Grégoire Brioché sent une joie infinie emplir son cœur. Il sait que toute la fatigue accumulée au cours de toutes ses nuits, sans congé ni vacances, sera largement récompensée lorsque les clients dévaliseront la petite boutique tenue par sa femme. A midi, les rayons seront vides comme chaque jour de l'année. La fierté d'une journée réussie s'accompagnant du bonheur de faire plaisir.

L'hirondelle prit son envol de la cime du plus haut sapin à l'entrée de la forêt. Elle zigzagua à loisir dans le ciel où montaient déjà les premières brumes matinales. Elle se faufila parmi les ruelles à la vitesse de l'éclair. N'avait-on pas levé la tête pour suivre son vol décousu qu'elle avait déjà disparu au coin de la rue. Elle fit deux fois le tour d'une grande maison bourgeoise avant de venir s'engouffrer juste sous le toit. Une nichée attendait avidement le ravitaillement qu'elle portait dans son bec. L'homme qui vient d'assister à la scène baisse la tête et enfouit son menton rasé de près dans le col de son manteau qu'il tient serré de sa seule main libre. L'autre porte une épaisse sacoche en cuir marron, gonflée à craquer, dont les angles sont usés par de nombreuses années d'utilisation. Il marche d'un bon pas, décidé.

Il effectue ainsi sa tournée quotidienne, parcourant tout le village, été comme hiver, sous la pluie battante ou par grand soleil, qu'il gèle ou qu'il vente. On attend sa visite avec impatience, souvent avec angoisse, toujours avec soulagement. Sa poignée de main est ferme et franche, son sourire à peine marqué. Il émane de lui une force tranquille, quelque chose de rassurant. Sa carrure est impressionnante, sa force herculéenne mais il sait être doux et patient, spécialement avec les enfants qui le redoutent et pourtant n'auraient pour rien au monde changé pour un autre. Il entre dans les maisons avec une assurance que confère le sentiment d'y être attendu. S'il sonne

ou frappe à la porte, il n'attend pas qu'on lui ouvre. Il se débarrasse de son épais manteau qu'il accroche à une patère comme s'il rentrait chez lui. Pose sa lourde sacoche à même la table, plus rarement sur une chaise. Relève les manches de sa chemise et commence à se laver les mains sans qu'on lui en prie. Il s'avance ensuite avec précaution, sans faire le moindre bruit, jusqu'à la chambre où attend un membre de la famille, alité et faible. Il se frotte lentement les mains l'une contre l'autre, non par appétence mais simplement pour les réchauffer avant d'examiner avec attention le malade.

Il est le docteur du village. Le Docteur Varicelle.

Personne ne l'a jamais vu rire franchement. Lorsqu'il est témoin d'une amusante plaisanterie ou d'un bon mot, ce qui ne manque jamais d'arriver lorsque les patients sont tirés d'affaire, il se contente de sourire à la façon qu'on les pères pour les excentricités de leurs petits enfants. Non qu'il fut sérieux et hautain. Il salue tous les citoyens avec la même compassion et va régulièrement à pied, quoiqu'il arrive. Il n'utilise jamais son auto pour rendre visite à ses patients, seulement pour accompagner sa famille au bord de la mer ou à la montagne. Il fait l'aller et le retour la même journée. Il ne quitte jamais le village, conscience professionnelle oblige.

Le docteur Varicelle est respecté comme un notable. C'est un bon docteur. Les gens d'ici tombent rarement malades, car il entend surveiller son petit monde et préfère prévenir que guérir. Il pense sans le dire tout haut car c'est un homme réservé qu'un bon docteur ne doit pas avoir à réparer des corps mais les tenir toujours en bonne santé.

Ce matin, il se rend dans cinq maisons. Une simple visite de routine car il s'enorgueillit de ne compter aucun malade au village et ce depuis une bonne semaine.

Voici une souris blanche ou poil parfaitement lustré. Elle logeait depuis quelque temps dans la cloison d'un grenier qui sentait bon la sciure de bois toute fraîche surmontée d'une légère odeur de résine. Il flottait toujours des particules de poussière qui dansaient dans l'air lorsque les rayons du soleil traversaient les

planches mal jointes. C'était un cinq étoiles et la petite souris le savait bien. Pour rien au monde elle n'aurait déménagé. Il y avait bien un gros matou au rez-de-chaussée mais il était tellement gras que ses pattes ne pouvaient le porter au-delà du premier étage. Sur les lattes du plancher de ce grenier, la petite souris dansait la carmagnole. Elle se précipita vers son refuge au premier bruit. On venait d'entrer. Elle passa une tête curieuse par un petit trou pratiqué par ses soins dans la cloison.

Un homme en pantalons de velours qui fut rouge il y a quelques années, maintenus par de voyantes bretelles sur une chemise de gros drap dont l'extrémité roulée en boule ne laisse apparaître que la moitié d'avant bras très musclés fait son entrée. Ses doigts sont particulièrement noueux, pouvant aisément broyer une poignée de noix d'une simple pression. Ses mains, si velues que la sciure y reste accrochée leur donnant de superficielles taches de rousseur. Lucien Aigoline porte invariablement une casquette dont la visière n'est plus de la même couleur à force de s'en éponger le front par les chaudes après midi d'été. Ses yeux restent dans l'ombre mais sont vifs comme l'éclair, sachant évaluer d'un seul regard la longueur d'une poutre ou l'épaisseur d'un linteau. Une moustache fournie sépare un nez qui ressemble davantage à un cep de vigne qu'à un appendice nasal conventionnel d'une bouche à peine formée et dénuée de lèvres comme si l'homme, par habitude de se pincer la lippe sous la concentration d'un travail de précision, les avait fait disparaître.

Lucien Aigoline manie avec une facilité déconcertante quantité d'outils, soigneusement ordonnés sur tout un pan de mur la nuit tombée, mais qui traînent dans tous les coins du grenier pendant la journée. Lui seul sait à tout moment où se trouvent rabots, ciseaux, maillet, râpe, hachette et toute une panoplie de différentes scies comme seul un berger sait reconnaître chacune de ses brebis. Sans hésitation, il se dirige vers l'endroit où git, inerte, l'outil désiré. Il l'empoigne avec aisance et alors celui-ci prend vie, virevoltant dans la poussière du grenier, chantant sous les doigts experts du menuisier. Car Lucien Aigoline exerce le métier qui transforme les pièces de bois en de jolies petites tables de chevet, de belles armoires en chêne massif, des

fauteuils qui n'attendent plus que le tapissier pour reposer les reins d'habitants durs au labeur. On lui commande aussi des coffres à jouets, des escaliers aux marches grinçantes (il pouvait, en jouant sur les différentes fibres du bois, réaliser un escalier avec une seule ou plusieurs marches gémissantes, au choix de l'acheteur. L'instituteur avait souhaité une bibliothèque pour y ranger tout son savoir, sous forme d'épais volumes reliés de cuir patiné. Le cantonnier n'utilise plus que la brouette assemblée par ses soins. Monsieur le Maire, qui passe pour un grand dormeur (chaque soir, il se met au lit dès la fin de son frugal repas et ne se réveille qu'une fois l'aube largement dépassée le lendemain matin) avait sollicité un lit confortable et robuste à la fois. Enfin, chaque fois que Monsieur le Curé grimpe dans son antre, il savait que sa prochaine réalisation serait une couche plus... définitive.

Ses moments de loisir, Lucien Aigoline les passe invariablement dans son atelier, ce grenier surchauffé en été et glacé en hiver, situé sous le toit de sa propre demeure. Il confectionne de petites pièces dans lesquelles il met tout l'amour de son métier. Des centaines de bibelots traînent sur les étagères. Plumiers, tabatières, bilboquets, quilles, divers manches de tous les outils possibles. Une journée passée sans travailler le bois est une journée triste et ennuyeuse. Une journée perdue.

Un chat de gouttière, tigré et élancé, parcourait le village d'une bien étrange manière. On ne le croisait jamais dans les rues, rasant les murs ou empêchant toute circulation en flânant en plein milieu de la chaussée. Pour apercevoir mistigri, il fallait lever les yeux à s'en rompre la nuque. Il allait, tel un funambule, sur le faîte des toits, passant d'une habitation à une autre on ne savait comment. Il était toujours perché et personne n'en savait la raison, ni le pourquoi et pas davantage le comment. Rarement, il consentait à descendre sur le rebord des fenêtres du premier étage mais se plaisait à arpenter de sa démarche ondoyante les balcons et les vires à peine larges comme l'épaisseur de deux doigts. Après avoir sillonné le toit de cette grosse bâtisse, il en faisait le tour, en sautant d'un rebord de

fenêtre à l'autre, tendant le cou pour y observer l'intérieur. Cela le divertissait autant que cela troublait la concentration du public qui écoutait, résigné, les paroles du maître. Il suffisait d'une visite de mistigri par delà les larges fenêtres de la salle aux relents de craie et de pâte à modeler pour distraire trente garnements de la table de six, d'une poésie de Victor Hugo ou encore des faits guerriers de François 1^o.

« Allons les enfants, un peu de calme! »

Dans sa blouse grise, Erneste Réglanbois arpente la classe comme fait le chat sur les toits. Il avance lentement, attentif à ses ouailles, rectifiant une mauvaise position sur un banc, corrigeant une faute d'orthographe (tempête porte un chapeau, un accent circonflexe, car lorsque la pluie tombe il vaut mieux être couvert), avortant tout début de chahut. Il récite la leçon d'une voix claire et posée, mais sans cette intonation chantante qu'ont parfois les orateurs et qui endort mieux qu'une tisane de thym. Parfois, il s'arrête, se retourne, et assène un terme inconnu des enfants ou un mot, une idée plus importante de son texte. Alors, il pose la question.

« Qui d'entre vous connaît ce mot? Qui peut me dire l'importance de cette décision? Qui sait ce que cette pensée veut bien vouloir dire? »

Parfois un élève tend un index hésitant.

« Oui. Elève Jacques Dancours, je vous écoute. »

Peu importe que la réponse soit juste ou pas, pertinente ou hors de propos. Le maître appuie alors sur un point essentiel de son cours, et va à toutes jambes vers le tableau noir poser d'une écriture bien ronde le mot nouveau, ou perché sur l'estrade tel un comédien donnant sa réplique, il prend à témoin la classe tout entière

« et c'est ainsi qu'Austerlitz tomba, mes enfants ».

Si Erneste Réglanbois est sévère, il sait aussi être bon pour ses gamins, n'hésitant pas à répéter et rabâcher des dizaines de fois une idée, un terme qui se fraye un passage difficile dans une tête plus encline au jeu qu'à l'étude. Il les aime, ses garnements. Il a même un faible pour les plus cancre d'entre eux. Ce sont des handicapés de l'instruction, ils ont plus de mal à se conformer

dans le moule de l'enseignement, ont une plus grande difficulté à se concentrer sur des choses abstraites. On se doit de les aider. L'intelligence n'a rien à voir là-dedans.

Si Erneste Réglanbois pousse ses meilleurs sujets à poursuivre au-delà du certificat d'études, allant jusqu'à effectuer les démarches nécessaires à l'obtention de bourses pour les familles les plus modestes, il met un point d'honneur à ce que chaque élève reçoive une instruction de base solide. Chacun devait sortir de sa classe le fameux certificat en poche. Ainsi, notre ami mistigri pouvait remarquer que la salle s'illuminait après la fin des cours le mois précédent l'examen. Erneste Réglanbois donnait des cours supplémentaires à la poignée de cancren en vue de leur réussite à la préfecture, lors de l'examen de fin d'études.

Si Erneste Réglanbois aime ses élèves, il aime davantage son métier. Enseigner. Témoigner des connaissances à des mécréants. Leur servir un savoir comme seul arme pour lutter dans la vie. Il aimait à répéter:

On peut être pauvre sans le sou, aller par les chemins guenilles sur le dos et mal chaussé, perdre toutes ses batailles, si l'on possède l'instruction on s'en sortira toujours mieux que les ignares.

Il en était convaincu. Le savoir engendre l'envie de savoir. Apprendre fait naître la curiosité. Quelqu'un qui s'intéresse aux choses ne peut déceimment pas rater sa vie.

Il y avait dans l'immense tilleul situé au centre de la place du village un écureuil. On l'apercevait parfois, la gueule refermée sur une noix ou une paire de noisettes. Monsieur le Curé l'avait une fois remarqué sur le dallage de l'église et avait voulu le chasser puis s'était fait la remarque que ce petit être était finalement une créature divine et que la maison de Dieu n'était pas réservée aux seuls pêcheurs de l'espèce humaine. La femme du boulanger en avait une peur bleue si bien qu'un jour, elle avait laissé tomber une brassée de baguettes qu'elle livrait au café du commerce en plein milieu de la place sous les sourires amusés des clients attablés en terrasse. Le meunier avait essayé

de l'apprivoiser et de lui apprendre quelques tours. L'écureuil, pas farouche, s'était laissé faire... avant de chiper le béret de son mentor. On ne le revit jamais. Depuis le meunier lui voue une haine atroce.

« Sale bestiole! Si jamais je te croise avec mon fusil... »

Mais notre homme était trop bon pour mettre ses menaces à exécution.

Ce matin là, l'écureuil s'avança vers la grande bâtisse qui fait face à l'église. Il ne put bien entendu déchiffrer les lettres qui ornaient la façade de cet immeuble de pierre grise. République Française.

Le petit animal grimpa sur le rebord de la fenêtre du rez-de-chaussée, sachant très bien n'avoir aucune chance de croiser mistigri à des hauteurs si peu vertigineuses.

Par les hautes vitres que le premier secrétaire de Mairie s'échine à vouloir tenir transparentes coûte que coûte et pour cela il avait engagé toute personne à cinquante lieues à la ronde pouvant tenir un chiffon dans ses mains et faire briller les carreaux puisque, à ses yeux, aucune femme de ménage ne convenait pour cette opération. Par ces hautes vitres donc, parfaitement propres cependant que notre premier secrétaire y voit toujours quelque tache, une bavure invisible, une souillure que seuls ses yeux peuvent déceler, par ces hautes vitres si limpides qu'un matin un rossignol s'était assommé les croyant ouvertes, notre écureuil guette avec intérêt la scène qui lui est proposée. Comme chaque Jeudi matin.

Douze élus forment autour d'une immense table un ovale parfait. Monsieur le Maire préside le conseil municipal en grande pompe. Tous les Jeudis matin, il s'habille de sa plus belle redingote, couvre sa tête pour compenser son absence de chevelure d'un haut-de-forme du plus bel effet, enfile une paire de souliers vernis trop petits mais qu'il ne s'est jamais résigné à jeter. Ceux-ci, avec les ans, s'étaient faits aux pieds délicats de Monsieur le Maire et ainsi vêtu, coiffé et chaussé, il traverse la grande place à huit heures tapantes. Invariablement, le clocher de l'église souligne son parcours. Parfois il ne retentit que lorsqu'il gravit les cinq marches du perron de l'hôtel de Ville.

Au premier coup de cloche, Monsieur le Maire plonge trois doigts dans la poche situé sous sa poitrine et en retire délicatement une montre à gousset qu'il ouvre d'une pichenette, évalue l'heure exacte à la position des deux petites aiguilles en or et pousse un soupir plein de ressentiment envers le clergé et ses représentants.

Le premier secrétaire doit en revanche se lever une heure plus tôt ces Jeudis matins. Avant sept heures, le petit poêle situé dans un angle de la grande salle ronfle comme un pilier de bar après une nuit de beuverie.

Lorsque Monsieur le Maire suivi du conseil au complet entre dans la pièce une heure plus tard, il y règne une douce chaleur pas trop élevé toutefois pour ne pas permettre aux moins matinaux une sieste inconvenante. Car les décisions, les arrêtés, les règlements votés ce matin-là sont de la plus haute importance pour la petite commune. L'ordre du jour doit déterminer quelle serait la hauteur requise pour l'arbre de Noël qui illuminera bientôt la grande place. Quelle en serait son essence (sapin ou épicéa). De combien de guirlandes faudrait-il disposer et dans quel sens les agencer (enrouler l'arbre de gauche à droite ou de droite à gauche ou laisser simplement les ornements pendre aux branches). Quelles couleurs choisir (l'absence de rose l'an passé avait été lourdement remarqué et critiqué). Devait-on saupoudrer ses branches d'une neige artificielle en l'absence de revêtement naturel (comme ça avait été le cas deux ans auparavant, le vert des aiguilles s'était alors mué en noir sombre donnant au symbole de la fête des airs d'obsèques). Quelle serait la fréquence du clignotement électrique (il n'était pas question de voir se répéter l'effet stroboscopique d'il y a trois ans, on se serait cru dans une boîte de nuit). Allait-on disposer des cadeaux factices à son pied (une bande de garnements en mal de curiosité avaient méticuleusement ouverts tous les paquets résolument vides il y a quatre ans).

Enfin il faut débattre longuement pour savoir d'où proviendrait l'arbre. Des terrains communaux certes, mais qui serait habilité à le tronçonner. Le bûcheron? Mais il n'y a pas un seul

représentant de cette profession au village. Faire appel à un étranger de la commune voisine pour qu'il sape intentionnellement le travail, merci bien! Reste encore à déterminer l'emplacement exact où dresser le symbole de Noël. Le centre de la place est déjà occupé par le vaste tilleul et le sapin ne doit pas empêcher le bon déroulement du marché deux fois par semaine ni se trouver trop près de l'église mais pas trop ostensiblement proche de la mairie. On décrète enfin quels seraient les personnes autorisées à le décorer. Y aurait-il des animations diverses, l'idée d'une crèche vivante fut proposée et aussitôt balayée d'une main dédaigneuse par Monsieur le Maire lui-même. Que ferait-on de la dépouille du sapin au lendemain de la fête des Rois. Rien ne doit être laissé au hasard. Une réglementation floue est le terreau de problèmes futurs se plaît à répéter Monsieur le Maire.

On argumenta, on examina, on discuta, on débattit, on délibéra, on vota.

Il est presque une heure de l'après midi lorsque la salle se vide. Monsieur le Maire est visiblement ravi. Il a encore une fois présidé un bon conseil qui a prit promptement (presque cinq heures tout de même!) les bonnes décisions. Il se félicite d'être le guide de tous les citoyens, n'oubliant personne, d'être le digne représentant de tous ses administrés, même et y compris ceux qui n'avaient pas voté pour lui aux dernières élections municipales.

Il sort de sa pochette sa montre rutilante et constate que son estomac a bien mérité un bon déjeuner. Il se rend à l'auberge de la Rivière Endormie, à quelques centaines de mètres du bourg, sur la route qui mène à une dépression où l'on raconte qu'une rivière coulait autrefois, d'où la dénomination du célèbre restaurant. On raconte que jadis s'affrontaient ici même une vilaine sorcière et une fée pleine de bonté et que... Mais ceci est une autre histoire. Revenons à nos moutons. Ou plus exactement à nos brebis.

Monsieur le Maire ne s'attarde pourtant pas devant une si bonne table. Il a rendez-vous à quatorze heures trente précises dans la salle de justice, située pile au-dessus de la salle où s'est réuni le

conseil municipal le matin même. Car en plus de ses fonctions de guide et représentant du village en sa qualité de maire, il est également porteur d'une autre écharpe, en réalité d'un costume qu'il revêt par-dessus ses habits de Maire, une ample blouse couleur d'encre et qui porte le nom de justice. Monsieur le Maire devient Monsieur le Juge lorsqu'il emprunte cet escalier grinçant qui mène au premier étage. Le premier secrétaire se transforme en greffier et on juge dans ce bâtiment de la république française tous les points délicats qui ne peuvent être résolus par les débats et les votes du rez-de-chaussée. Cette après midi-là, Monsieur le Juge accueille le père Berger et Jérôme Champignon.

Le différent qui les oppose est clair. Sa résolution l'est moins.

Le père Berger, quatre vingt printemps révolus mais encore bien de sa tête, reproche à son adversaire la cueillette de petits rosés sur son terrain. L'accusé de répondre qu'il reconnaît parfaitement le délit mais que celui-ci n'en est pas un puisqu'il n'a aucunement enfreint la loi sur la propriété privée vu qu'il s'est simplement contenté de tendre le bras et récolter les délicieux champignons depuis le chemin qui longe le terrain du vieillard. Ce dernier répond que ses brebis aiment se régaler de ce mets raffiné, qui donne une saveur particulière à leur lait. Il en résulte alors que le fromage obtenu est plus goûteux et qu'il se vend jusqu'à vingt sous de plus que ceux de ses collègues.

Monsieur le Juge, monsieur Champignon ici présent s'est rendu coupable de vol de nourriture pour mon troupeau.

Je n'ai violé aucune loi de la république. Si le terrain appartient à Monsieur Berger, ces rosés sont à tout le monde.

Monsieur le Juge n'écoute plus. Il s'est plongé dans un Dalloz poussiéreux et, ses demi-lunes sur le bout du nez, tend méticuleusement d'y voir plus clair dans ce cas de loi précis.

Monsieur le premier secrétaire, que dit la jurisprudence?

Ainsi l'après midi se déroule entre des points de loi et la recherche d'une équité dans le jugement qui fait l'excellente réputation de Monsieur le Juge jusqu'à plusieurs village aux alentours.

Dolorès, la jument qui stationnait durant les quatre saisons dans le pré voisin de celui qui était le terrain de ce procès, ne s'ennuyait jamais. Elle parcourait le petit hectare qui lui était alloué, seulement partagé par quelques poules s'étant échappées de l'enclos jouxtant sa partie nord et quelques chevreuils ou renardeaux au petit matin. Le soir elle s'avancait vers l'orée de la forêt, en plein midi, elle profitait de l'ombre et accessoirement du déjeuner que lui offrait une demi douzaine de pommiers, mais le matin elle s'aventurait à la limite des premières maisons du village. Son enclos donnait sur la cour d'un grand bâtiment au toit de tôles ondulées laissant passer une vague lumière dans un vaste hall dont les fumées bleutées empestaient le dioxyde de carbone. Ça ronflait, ça pétaradait, ça bourdonnait tout le jour durant. Tous ces ronronnements s'étalant sur une vaste palette de tonalités, allant du grincement le plus aigu au bourdonnement le plus profond, distrayaient la jument mieux qu'un spectacle de cirque. La cour n'était qu'un parking où s'entassaient quelques carcasses de vieilles autos, cimetière provisoire servant au stock de pièces détachées.

Raoul Arbracame passe le plus clair de son temps allongé sous une antique quatre chevaux, penché dans les entrailles d'une rutilante Cadillac, démontant et remontant inlassablement des moteurs pièce par pièce. Les mains pleines de cambouis, il oublie vaguement un mégot de gitane collé à la commissure de ses lèvres, ce qui ne comporte aucun danger puisque le vestige de clope est constamment éteint. L'été, il s'éponge le front d'un revers de manche qui est aussi imprégné de graisse que ne le peuvent l'être ses paluches. Il en résulte qu'il a la face d'un ramoneur dès huit heures du matin. En revanche, l'hiver, il reprend un air humain. Il sait jouer de la clé de douze comme personne et lorsqu'une pièce lui résiste, il sort son arme secrète: un petit marteau dont il assène le morceau d'acier récalcitrant de petits coups répétés jusqu'à ce qu'il abdique. Parfois, l'utilisation d'une grosse masse s'impose. Toutefois, Raoul Arbracame fait corps avec les machines, connaissant par cœur leur anatomie. Il exerce son art tout en douceur parmi les coups d'accélérateurs. Il n'a pas son pareil pour remettre en état de

séculaires automobiles. Tous les habitants du village n'ayant pas encore succombé aux charmes de la modernité, lui confient leurs montures sur lesquelles il faut bien le dire, il fait des merveilles. Par contre, vient à passer un touriste dans sa belle berline toute fraîche, bourrée d'électronique et ordinateur de bord, il prend un air vaguement dégoûté comme si les courbes arrondies du bolide ne valaient pas la peine qu'il y pose ses mains crasseuses.

Mon bon m'sieur, c'pas un garagiste qu'vous faut là, mais un informaticien, en s'appliquant à distinguer chaque syllabe de ce mot sur lequel il rejette toutes les causes du dérèglement du monde actuel.

Raoul Arbracame passe ainsi toutes ses journées au milieu des carrosseries qui « r'semblaient à quèke chose » d'après ses propres termes et le nez dans « de vraies salop'rie d'moteurs de mes... » (la décence nous interdit de reproduire ici le reste de son vocabulaire imagé). S'il injurie la mécanique, c'est davantage pour ajouter des mots à sa passion que par réelle conviction. Car il les aime, ces moteurs, à la façon qu'un cavalier admire son cheval. Un respect muet s'empare de toute sa personne devant un asthmatique diesel ayant dépassé le demi million de kilomètres. Il bichonne chaque pièce avec amour, surtout convaincu qu'il serait malaisé de retrouver des pièces détachées de cet acabit.

Enfin, Raoul Arbracame ne peut s'astreindre à ne réparer chaque véhicule chacun son tour. S'ennuie-il à passer de longues heures sur la même auto? A-t-il besoin de distraction en plongeant ses mains et son nez dans un nouvel ouvrage? Est-il tout simplement inconstant? La réponse est plus simple. Sa passion est telle qu'il ne peut tout simplement pas s'empêcher de diagnostiquer sur-le-champ chaque nouveau patient sur quatre roues qu'on lui présente. Ainsi, il laisse toute occupation, se précipitant sur le nouvel arrivant, ravi qu'on lui accorde toute l'attention qu'il convient. Chaque panne, chaque bruit intrigant, chaque toussotement le met illico en transe. Il ne peut alors s'empêcher d'ouvrir le capot et, à peine après avoir serré la main de son visiteur d'un coude distrahit ou relevé sa casquette d'un geste enrobé de respect pour les dames, il s'aventure à

chercher la cause probable et certaine du problème. Le conducteur, à plus forte raison la conductrice, repart à pied, gonflé d'orgueil à l'idée que son bolide a la primeur sur toutes les autres carcasses à demi ouvertes qui posent dans le vaste hall. Ca n'allait pas trainer, avant midi ce serait prêt.

En repassant peu avant l'heure fatidique, l'estomac gargouillant, le piéton ne voit plus son auto, devenue en quelques heures un anonyme nouveau châssis parmi des dizaines d'autres. Parce qu'entre temps, se sont présentés trois nouveaux problèmes qui ne souffrent pas qu'on les laisse attendre sans y donner un bon coup d'œil. Raoul Arbracame s'excuse sincèrement.

Ah, la DS bleue? Ben c't'a dire que... 'Fin c'est pus compliqué qu'ça l'montrait de prime abord. Mais j'y suis, z'inquiétez pas, m'dame. R'passez c'soir.

Un peu dépité, la conductrice toujours réduite à conduire ses propres pas, repart les épaules un peu tombantes. Son appétit l'a quitté. Ce serait cinq cent grammes de gagné après tout. Mais lorsqu'elle pointe à nouveau le bout de son délicieux nez en fin d'après midi, le garagiste a vu défiler quatre nouveaux cas bien trop intéressants pour qu'il ne les laisse moisir une minute de plus.

Ah, la DS bleue? Oui, oui. J'ai bien avancé m'dame. Mais y'm'faut une pièce. L'ai commandé. L'aurai demain au plus tard.

La dame repart à nouveau, légèrement déçue, mais après tout elle n'est pas la seule cliente. La patience est la mère de toute sagesse.

Inutile d'ajouter que le lendemain, le véhicule n'est pas prêt et qu'une bonne semaine sinon une quinzaine serait nécessaire à un complet rétablissement. Ainsi Raoul Arbracame papillonne d'un moteur à l'autre, répare une direction, modifie l'embrayage, remplace la boîte de vitesses, change une durite, règle un ralenti... jamais deux actions à la suite sur le même véhicule. S'il s'occupe immédiatement de votre berline, elle ne serait prête pas avant une dizaine de jours.

Un hérisson vivait à l'entrée du village. On le remarquait parfois

traversant lentement la route. Tous les habitants y faisaient attention, sachant que l'animal hérissé de piquants porte bonheur et qu'il élimine les nuisibles des potagers. Ce matin là, il arpentait le talus qui borde la nationale. Il ne traversait jamais la grand route. Il avait compris que vivaient là des gens pressés qui ne s'attarderaient pas à éviter une petite boule de piquants. Il préférait franchir paisiblement les rues du petit village où l'on savait encore prendre le temps de vivre. Sa petite frimousse humait l'air. Ca sentait l'herbe fraîchement coupée. Une délicieuse odeur de menthe fraîche, rehaussé d'une touche de pissenlit peut-être. Il y avait autre chose. Le hérisson s'avança jusqu'à un petit monticule d'où la vue embrassait quelques lieues à la ronde. Alors il le vit. Son ami de toujours.

Armé d'une longue faux, bottes en caoutchouc aux pieds, une vareuse à la couleur indéterminée sur le dos, plus bleue que verte ou davantage verte que bleue, un large chapeau qui l'abrite autant du crachin que des rayons du plus ardent soleil. Il a le mouvement parfait du faucheur dont la lame caresse l'herbe dans une étreinte mortelle.

Au printemps, Alfred Fauchez arpente les routes et les chemins, notant les dégâts causés par le rude hiver. Il consolide un muret qui s'affaisse, colmate les nids de poule que le gel a creusé, il cure les fossés où se sont accumulées les feuilles, parfois il répare une clôture endommagée. Durant tout l'été et malgré la canicule, il tond inlassablement les pelouses municipales, il fauche les bas-côtés, arrose fleurs et plantes dans le parc, à l'occasion il renseigne les touristes égarés sur les petites routes de la campagne environnante. Dès l'automne, on le voit perché dans les arbres, taillant et élaguant à qui mieux mieux, il entasse d'immenses tas de feuilles mortes (ou bien ne sont-elles qu'endormies?), il renforce toutes parties délicates en vue du long hiver, nettoie les fossés que l'été avait à nouveau comblés, fauche une dernière fois bordures et accotements.

Pendant l'hiver, Alfred Fauchez grimpe sur son petit tracteur, le même qui lui sert à débarder les troncs abattus par la tempête et à remblayer d'une pelletée de cailloux les chemins défoncés. Il y a disposé une large plaque d'acier légèrement recourbée et,

avant l'aube, il sillonne les rues et les routes enneigées. Plus tard dans la matinée, il termine son déblayage de poudreuse les endroits exigus et reculés, donne un coup de pelle devant les maisons des personnes les plus âgées.

Alfred Fauchez sait utiliser ses outils avec toute l'économie de ceux qui travaillent longtemps et par tous les temps. Il ne donne jamais un coup de pioche en trop, manie le râteau avec facilité, le sécateur d'une rotation du poignet et la scie plie régulièrement son coude.

Il conduit la faux comme le prolongement de ses bras, naturellement. Et c'est beau à voir. Aussi élégant dans le geste que le boulanger en train de pétrir sa pâte, aussi précis dans le mouvement que le menuisier rabotant une pièce de bois, aussi rigoureux dans l'attitude que le maître d'école assénant son savoir avec cœur, aussi méticuleux dans le travail bien fait que le garagiste assemblant un moteur et aussi déterminé dans la volonté que le Maire arbitrant la commune.

Il y a bien d'autres gens dans ce village, mais nous n'avons ni le temps ni la place de vous les présenter tous. La particularité de ces sept hommes en a fait des beaux-frères. Ils ont en effet épousé les sept sœurs d'une même famille. La huitième n'a pas eu la chance de ses sept aînées.

Valentin Poildenlamen ne fait rien, n'est rien. A chaque jour nouveau, on le voit régulièrement s'étirer, sortant d'une belle sieste. Il ne marche pas, il traîne ses pieds. Il n'est jamais plus à l'aise qu'avachi quelque part. Il aime bien l'ombre du grand tilleul aux plus chaudes heures de l'été, mais il ne dédaigne pas piquer un roupillon à l'ombre d'autres essences. Le plus souvent, on le rencontre assis sur le pas de sa porte, l'air absent, rêveur.

Sa femme, la benjamine des sept sœurs a supporté son oisiveté pendant quelques années, puis elle lui a dit gentiment qu'elle n'en pouvait plus. Elle n'a même pas élevé la voix. Car c'est une évidence: bien que le village entier condamne cette passivité, personne ne morigène jamais Valentin Poildenlamen.

S'il passe ses journées à rêvasser, il n'est pas méchant, a le cœur sur la main, toujours un mot gentil, une parole aimable. Mais jamais un coup de main non plus. Finalement, les habitants du village le tolèrent. La vieille veuve Nacunedant lui permet de loger dans l'unique pièce dont la porte, constamment ouverte, n'offre rien aux éventuels malfaisants. Valentin Poildenlamen ne fait rien, ne possède rien. Juste un lit assez confortable pour y passer toutes les nuits et une bonne partie de la journée. Il n'y a pas de cuisine dans le petit réduit que lui loue gracieusement la vieille Nacunedent. Lorsqu'il avait faim, Valentin frappe à n'importe quelle porte. C'est devenu une tradition dans le village. Lorsqu'on dresse la table du diner ou du souper, on dispose toujours une assiette supplémentaire au cas où. Cela gêne peu ses hôtes car Valentin a un appétit d'oiseau. Un quignon de pain, une pomme, un bol de soupe suffisent largement à sa journée de paresse.

Valentin Poildenlamen ne s'inquiète jamais de rien, son esprit est libre comme l'air, son cœur léger et ses pas glissent sur la poussière. Un temps on eut pitié de lui. Mais c'est plutôt sa femme qui fut l'objet de ce sentiment. Maintenant qu'il est seul, un apitoiement généreux s'empare de l'âme des habitants. Après tout, il ne fait de mal à personne, ses paroles sont remplies d'une bonté religieuse si ses actes sont inexistantes. Il n'y a que ses beaux-frères qui maugréent dans leur barbe.

Valentin est la honte de cette famille si travailleuse. Par nos activités nous sommes indispensables à la commune. Lui n'apporte rien de constructif.

Leurs épouses tempèrent ce sentiment d'injustice en arguant qu'il ne ferait pas de mal à une mouche.

Justement répondent-ils en chœur. Vous êtes bien contentes qu'on vous en débarrasse de ces insectes les jours d'orage quand elles vous agacent de leur vol bourdonnant.

Notre beau-frère n'est qu'un parasite, indigne de vivre dans ce village.

On ne met pas quelqu'un en prison pour ce qu'il n'a pas fait.

C'est sûr, il ne risque pas de faire un mauvais coup, il est même trop faignant pour être simplement voleur.

Dans la cour de récréation, les cousins se sont rassemblés. C'est le dernier jour d'école avant la Noël. Chacun vante les exploits de son père.

Hé bien dit le plus grassouillet d'entre eux, sans mon père le village mourrait de faim.

Et comment ça?

Le fils Brioche reprend : c'est le boulanger. C'est lui qui nourrit toutes les familles. Et ces viennoiseries sont un délice. Tous les yeux braqués sur son imposant abdomen approuvent.

Oui, mais le mien de papa il permet aux gens de se déplacer. Sans lui, chacun resterait chez soi, un point c'est tout. Un gamin aussi osseux que le fils du boulanger était potelé, arborant fièrement quelques tâches d'encre sur son front et sur son nez lui répondait résolument.

Comment ça?

Le fils Arbacame poursuit : c'est le garagiste qui répare toutes les autos du village. Tous les gamins du village aimaient bien passer devant le vaste hall où rugissaient les moteurs béants.

Peut-être bien, mais les autos, sans mon père elles ne pourraient pas aller bien loin, rétorque un troisième luron. Il porte la même salopette bleue en toutes saisons, coiffé d'un large chapeau que le maître doit régulièrement insister pour qu'il le quitte en salle de classe.

Comment ça?

Le fils Fauchez assène : c'est le cantonnier qui entretient les routes et les chemins et les rend praticables par tous les temps. Sans lui, tout le monde serait bloqué dès la première neige. Tout le monde ne manquait jamais de saluer le cantonnier qui avait le cœur sur la main et était toujours prêt à rendre service.

Sans doute. Mais sans mon père, les habitants de tout le village n'arrêteraient jamais de se disputer. Peut-être même qu'il y aurait des assassinats.

Des meurtres, comment ça?

Le fils de Monsieur le Maire a l'assurance des gens bien nés. Hé oui, bande de garnements, mon père est le Maire et le Juge du village. Il fait régner l'ordre en votant les bonnes décisions et en

arbitrant les contentieux. Le jeune garçon, droit comme un i majuscule, en tenue de ville, costume croisé et cravate, pantalon à pinces et un air légèrement supérieur campe sur ses deux jambes et s'exprime avec un vocabulaire que les autres enfants ne comprennent pas toujours.

Vous avez tous raison les amis, résume un gosse vêtu de la blouse grise traditionnelle. Adossé au montant du préau, il s'avance sur son pied gauche, ce qui lui donne une contenance que les autres n'ont pas, un peu comme s'il était ici chez lui.

Mais sans mon paternel, vous ne sauriez même pas lire et écrire, encore moins compter les billes que vous me devez.

Des billes qu'on te doit, elle est bonne celle-là!

Et comment ça?

Le fils Réglanbois annonce d'un air supérieur : vous n'êtes pas sans savoir que mon vieux est le maître d'école qui dispense le savoir. C'est le plus instruit et le plus intelligent de tout le village. Sans lui, tous les habitants seraient ignares et analphabètes.

Un gamin aux lunettes lui donnant un air intelligent, s'avance et d'une voix caverneuse annonce.

C'est bien beau le savoir, mais si vous êtes malades, vous vous moquez bien de savoir où le Nil prend sa source et comment est mort Napoléon. Sans mon père, tout le village serait à l'article de la mort.

La mort?

Un frisson parcourt l'échine de tous les gamins regroupés autour du gosse aux lunettes qui se gonfle d'une importance soudaine.

Comment ça?

Le fils varicelle relève le menton et impose : mon père est docteur et il soigne toutes les gripes du village. Il prescrit des médicaments amers mais qui vous remettent sur pied en deux temps trois mouvements. Votre bonne santé, vous la lui devez. Chacun se souvenait d'une rougeole ou d'oreillons, de bronchite et d'un bras cassé. Tous baissèrent les yeux.

Parlez, parlez, dit un septième gaillard, le plus robuste du lot. Ses biceps égalent le tour de cuisse de ses camarades, ses bras ont la force d'un taureau et ses doigts la puissance de mâchoires

de requin. On aperçoit régulièrement des copeaux de bois et un peu de sciure mélangés à sa tignasse désordonnée.

Je peux vous affirmer que tous autant que vous êtes, vous et vos parents, vos oncles, vos amis, vos ennemis, tout le village en entier pourrirait si mon père s'en allait d'ici.

Ah oui? Comment ça?

Le fils Aigoline gonfle ses pectoraux déjà imposants et balance : mon père est menuisier. Il fabrique tous vos coffres à jouet, les luges sur lesquelles on dévale le pré du père Berger lorsque la neige est suffisante. Mais il scie également les quatre planches qui serviront de tombeau aux habitants de la paroisse pour l'éternité. Il n'y avait rien à ajouter.

Dans un coin, un gamin un peu chétif mais au visage d'ange et aux yeux remplis de curiosité écoute ses camarades et néanmoins cousins pérorer sur les qualités et les mérites de leurs géniteurs respectifs.

Et toi, Duchnock, il fait quoi ton père?

Quelques rires fusent, des gloussements sont maladroitement étouffés. Le timide garçon s'avance, prend une grande inspiration et tente de valoriser son père.

Mon papa, il respire le parfum des fleurs au printemps, il observe les hirondelles dans le ciel, il écoute la brise d'Août, se rafraichit à l'ombre du grand tilleul par les grandes chaleurs, il aime sentir la pluie de feuilles qui tombent à la Saint Hubert, le gel crisser sous ses pas en plein hiver et les flocons tourbillonner dans l'air glacé de Janvier.

Tous se gondolent. Ils connaissent l'oisiveté légendaire du père de leur cousin.

Bref, en somme il ne fait rien ton père.

Le fils Poildanlamen a une lueur de fierté au fond de son œil.

Si. Il profite du temps qui passe.

Tous les gamins répètent la phrase sur des tons où s'évapore la moquerie. L'un d'eux brise la raillerie.

Qu'est-ce que tu as commandé à tes vieux pour Noël?

Moi, je vais avoir le plus bel établi du monde. Je l'ai vu dans le

magasin de bricolage de la grande ville. Il y a tout. Rabots, scies, couteaux à bois, perceuse, et même un petit tour pour façonner les quilles.

Les yeux du fils Aigoline brillent d'envie tandis que ceux de ses camarades sont emplis de convoitise. Pour sûr, ils auraient aimé, eux, posséder une telle merveille. Il imagine déjà tous les objets qui naitront de ses mains.

C'est un beau cadeau dit le fils Réglanbois. Moi, j'ai commandé un globe terrestre. Il y a une prise électrique et lorsqu'on le branche, il s'illumine, projetant des images sur les murs tout autour. Il suffit de toucher un pays, une région, une ville du bout des doigts pour que les images de ces contrées apparaissent. On entend parler les autochtones dans leur langue primitive, on voit les grands fleuves déborder de leur lit, les paysans du bout du monde travailler leur lopin de terre, les pêcheurs affronter les tempêtes, les nomades du désert traverser l'immensité nue, les pygmées satisfaire leurs traditions, les esquimaux chasser le phoque...

Le plus grassouillet l'interrompt, jaloux comme un tigre. Il se gonfle davantage et, faussement dédaigneux, le fils Brioche prend un air supérieur.

Oui, hé bien, moi le matin de Noël, j'aurai une panoplie complète de pâtissier. Avec une vraie batterie de cuisine toute étincelante, de quoi faire tous les gâteaux dont vous n'avez jamais imaginé déguster, toutes les crèmes et je pourrai alors y plonger le doigt, tous mes doigts et me les lécher à l'envi.

Les estomacs de la petite assemblée gargouillent et tous ont l'eau à la bouche. Connaissant Brioche, ils ne sont sûr qu'il les autorise à partager les bénéfices de son cadeau. Le garçon à la salopette déglutit difficilement et prend la parole à son tour.

Moi, j'ai commandé une pelleteuse-bulldozer. Tous ouvrent grands des yeux de surprise mêlée d'incompréhension. L'effet était recherché et le fils Fauchez poursuit, tout emplit d'orgueil. C'est un engin révolutionnaire. Sur le devant est disposé une large benne qui peut servir de contenant mais aussi à égaliser les gravats et à déblayer la neige. A l'arrière, une pelle mécanique avec son bras télescopique. Bien sûr la cabine de pilotage est

chauffée et dispose d'un siège en cuir et de dizaines de manettes et leviers.

Il n'y a pas de volant?

Le fils Fauchez haussa les épaules d'un signe de dénigrement. Pfui! Y'a jamais eu de volant sur un bulldozer. Tous les gamins imaginent sans mal l'engin et vendraient père et mère pour pouvoir actionner tous les commandes.

Oui, hé bien, mon cadeau lui, il en a un, de volant. Et même que c'est un véritable volant de formule un qu'il parait. Et puis les sièges sont bien plus confortables que sur un engin de chantier. C'est la réplique réduite de la Ferrari F40. Et demain, je serai au volant du bolide, les amis.

Et... elle est rouge?

Bien sûr qu'elle est rouge, réplique le fils Arbracame. Et puis il y a six pots d'échappement et les phares ça vous éblouit à des kilomètres.

Y'a un klaxon?

Pas besoin de klaxon, le seul grondement du moteur suffit.

L'assemblée s'imagine déjà au volant du bolide, tous aussi envieux les uns des autres.

Le fils du docteur Varicelle impose sa voix caverneuse et déclare qu'il a souhaité obtenir une trousse de médecin avec pilules, sirops, pansements, compresses, et même un stéthoscope. Quelques gamins lui font répéter le dernier terme. Tous imaginent une bête gluante qui se faufile dans leur estomac.

Bande d'ignares, reprit le fils Varicelle. C'est ce qui permet d'écouter le cœur. Et puis il y aura aussi un appareil pour mesurer la tension. Personne ne relève, cette fois.

Le plus élégant des enfants n'élève pas la voix. Il annonce tout tranquillement et sûr de lui : c'est bien tout ça. En somme, le jour de Noël vous continuerez à jouer aux petits garçons. Moi, j'ai commandé un train électrique. Les autres se poussent du coude (un simple train miniature, tu parles d'un cadeau!) tandis que le fils du Maire continue, imperturbable.

Bien évidemment, il y a une gare, poursuit le fils de Monsieur le Maire (les ricanements continuent). Et puis toute une ville avec un métro, des ponts, des gratte-ciels, des feux rouges. Et des

passants, toute une population qui travaille, qui prend ses congés (le groupe avait cessé de se moquer).

Il y a un aéroport?

Assurément. Avec un décollage toutes les trois minutes. Chez moi, un salon entier sera consacré à cette petite ville et c'est moi qui régirait le tout.

Tu veux dire les aiguillages?

Sa moue indique la mesquinerie de la remarque.

Pas seulement. Je serai le chef de gare, l'aiguilleur du ciel, je dirigerait les forces de police, j'administrerai toute la ville.

Quelques sifflements s'élèvent. Le fils de Monsieur le Maire, en complet trois pièces, se redresse, encore plus droit que d'habitude.

Et toi, Duchnock, qu'est-ce que tu as commandé à ton paternel? Ca pouffe déjà en se tenant les côtes.

Le petit garçon chétif mais à la face angélique, aux yeux étincelants lorsqu'il s'agit de son père, dit humblement:

Papa a dit que le père Noël amènerait une belle couche de neige pour le jour de Noël et que nous jouerions tous ensemble.

Le père Noël! Non mais écoutez-moi ce tissu d'âneries. C'est pas croyable, ça.

L'un d'eux s'avance, reprenant son sérieux et d'une voix étonnement douce fit au petit garçon:

Et la gentille fée posera un baiser sur ton front givré, c'est ça?

Un autre s'approche à deux centimètres du nez du gamin:

Et tous les elfes danseront autour du bonhomme de neige.

Un troisième renchérit:

Oui, et des hordes de lutins chanteront des cantiques de Noël depuis la forêt.

Tandis que les deux derniers reprennent en chœur:

Le père Noël lui apportera un blanc manteau de poudreuse...

Ah, la vache! Quelle rigolade!

Le petit garçon avait tourné les talons, tout triste des quolibets dont il avait fait encore une fois l'objet. Il aimait son papa et les méchantes plaisanteries n'y changeraient rien. Il se dirigea vers la salle de classe. De toute manière, la cloche avait sonné la fin de la récréation.

Ce soir là, les enfants étaient tous bien excités. On avait dressé les plus belles tables dans tout le village. Des festins allaient être engloutis, largement arrosés des plus grands crus et conclus par les meilleurs champagnes. Ce soir-là, on ne disposait pas une assiette supplémentaire en bout de table. Tous savaient que Valentin Poildanlamen réveillonnait en compagnie de son fils.

En guise de réveillon, il avait disposé quelques bougies autour d'une table mise avec soin. Une nappe blanche brodée, des couverts en argent et deux assiettes... les deux seules qu'il possédait. Le festin se résumait à deux tranches de pain rassis où une mince couche de pâté de foie s'étalait vaillamment. Un bouillon où avaient cuit quelques pattes de poulet. Et une corbeille de fruits composée de deux oranges et d'un ananas découpé artistiquement. La boisson se contentait d'un pichet d'eau noyant quelques centilitres d'un sirop de mûres. C'était tout. Mais pour le gamin, c'était le plus succulent des repas. C'était jour de fête. Pour la seule et unique fois de l'année, il partageait la même table que son père. Tous les autres jours de l'année, il mangeait chez sa mère.

Valentin Poildanlamen comprenait tout ça. Il n'était pas un bon père et aurait été incapable de subvenir aux besoins de son propre fils le reste de l'année. Et puis, il le voyait chaque jour, jouait avec lui, séchait comme lui sur des problèmes de calcul et de robinets qui fuyaient dans des baignoires percées. Mais cette unique soirée, il avait la garde de son fils et il se mettait en quatre pour qu'il ne manque de rien. Une fois le repas terminé, il s'endormirait dans l'unique fauteuil dans un coin de la pièce, laissant son lit douillet à son petit.

Ce fut une nuit noire. Peu avant de s'endormir, le père et le fils regardèrent par les vitres embuées. Le ciel était constellé d'étoiles comme si on avait allumé un feu d'artifice immobile rien que pour eux. Le gamin sourit à son père et celui-ci posa délicatement sa main sur son épaule. Rien jamais ne pourrait les séparer.

Ce fut une nuit encombrée de rêves. Des songes d'un pays merveilleux où personne ne serait obligé de travailler, où l'école

ne serait que buissonnière, où les gens qui s'aiment ne seraient jamais séparés, où les jours couleraient doucement comme une rivière bordée de saules.

Les nuages s'amoncelèrent peu après minuit. De grosses nuées qui effacèrent une à une toutes les étoiles du ciel.

Ce fut une nuit particulière. Le village endormi, seules les cheminées haletaient une fumée blanche qui montait droit vers le ciel glacé. Blottis aux creux de leurs lits, tous les habitants dormaient d'un profond sommeil, même la veuve Nacunedent qui d'habitude veillait toutes les nuits, ne pouvant trouver le sommeil après que feu son mari eut été emporté par une terrible maladie des os. On entendait que le souffle plus ou moins ronronnant de respirations parsemées de rêves. Rêves de douceur et d'enchantement dans cette nuit de Noël.

Le chien pelé ronflait sous un hangar, le museau posé entre ses pattes. L'hirondelle se serrait contre ses petits, bien au chaud au creux de son nid sous les tuiles. La petite souris blanche sommeillait dans une cloison qui était son chez elle. Le chat de gouttière n'avait pas délaissé ses hauteurs quotidiennes et reposait, la moustache frémissante et les pattes secouées de brefs mouvements. La jument somnolait sous un abri dans un coin de son pré. L'écureuil était assoupi au creux du gros tilleul au milieu de la place. Le hérisson se blottissait contre sa hérissonne, bien au chaud dans son terrier.

Aucun animal, aucun humain ne vit le premier flocon voleter dans la nuit glaciale et se poser délicatement comme un parapentiste aguerri au centre même de la place. Comme un éclaireur, il fut bientôt rejoint par quelques autres, d'abord timides, n'osant toucher le sol gelé. Puis ils furent des dizaines, rapidement des centaines, enfin des milliers et finalement des millions à s'agiter dans le ciel. Il n'y avait plus le moindre souffle de vent. Ceux-ci tombaient maintenant droit comme de vulgaires gouttes de pluie mais en conservant cette dignité dans la chute que seuls possèdent les vrais flocons d'une neige fraîche, de celle qui ne mouille pas. En quelques secondes, le sol fut blanc. Comme si la terre s'était enveloppée dans un chaud manteau immaculé, la température remonta de quelques degrés,

tout juste pour qu'une armée de cristaux enchevêtrés viennent s'abattre sur les toits du village, recouvrant les prés, encombrant les ruelles, blanchissant les arbres et avalant tout bruit dans une douceur de coton.

Le matin de Noël, tous les garnements qui d'ordinaire ne pouvaient se réveiller pour prendre le chemin de l'école étaient debout au lever du jour. Tous se précipitèrent au pied du sapin enguirlandé. Ils arrachèrent le papier d'emballage aux milles couleurs. Qu'importe leur âge, leurs yeux étaient ceux, émerveillés, de tous les enfants du monde le matin de Noël. Leurs parents s'échangeaient eux aussi des cadeaux. Dans leurs yeux, on pouvait également voir ces étincelles qui ne brillent que dans l'innocence des enfants et, pour les adultes, qu'une fois par an.

On s'extasiait. On remerciait. On se congratulait. On s'embrassait. Pourtant personne n'avait prit la peine de jeter un regard au dehors.

Personne?

Dans la petite pièce, le petit garçon s'était levé à l'instant même où tous ses camarades déballaient leurs onéreux présents. Il avait collé son nez sur les vitres couvertes de buée au-dedans et givrées au-dehors, si bien qu'il ne vit que du blanc. Il ouvrit la porte et ne vit toujours qu'une immensité blanche. Tout relief avait disparu dans l'effacement des ombres. Dans le ciel, débarrassé de ses nuages gonflés de neige, il persistait des bancs de brumes à l'horizon que le soleil ne traversait qu'avec peine. Au-dessus de sa tête, le bleu était aussi pur que du cristal. Il fit un pas et celui-ci s'amortit comme s'il marchait sur un édredon de plumes. Il resta silencieux quelques dizaines de secondes, le temps de profiter de toute cette blancheur tant souhaitée.

Le plus beau cadeau. Son plus beau cadeau.

Alors, il laissa s'échapper un cri ou un rire, nul ne peut le dire. Valentin Poildanlamen l'avait rejoint sur le seuil de leur minuscule pièce. Il le serra par les épaules et n'eut besoin de rien dire pour que le gamin comprenne qu'il était fier de son papa.

Il lui prit la main et traversèrent les rues du village. L'épaisseur de neige étouffait leurs pas malaisés d'abord, oscillant, vacillant, glissant, trébuchant puis prenant de l'assurance. Ils avançaient doucement, le gamin poussant des cris de joie.

Le chien pelé leva sa truffe, passa sa tête au travers des planches mal jointes du hangar. Valentin lui fit un signe. Le chien agita la queue. Deux vagabonds se reconnaissent toujours.

Ils longèrent la maison du docteur Varicelle. L'hirondelle s'envola en tournoyant au-dessus des deux promeneurs. Valentin la salua. L'hirondelle vint se poser sur son épaule. Ils étaient aussi libres l'un que l'autre.

Elle s'éleva par-dessus les toits et Valentin aperçut le chat de gouttière, arpentant avec précaution les toits tous blancs. Il lui fit un geste de la main. Le chat miaula puis ronronna de plaisir. Il y avait une complicité entre ces deux là.

Devant l'habitation du menuisier, la petite souris blanche extirpa sa petite frimousse d'un petit trou. Valentin caressa doucement sa tête. La souris ferma les yeux de plaisir. Tous les deux savaient savourer le moment présent.

Lorsqu'ils furent devant le pré où la jument soufflait une épaisse vapeur de ses naseaux, Valentin souleva son fils et le posa sur le dos de l'animal en lui caressant l'encolure. Ils firent quelques pas ensemble, Valentin tenant la crinière de la jument, son fils plus heureux que quiconque et le quadrupède bien content d'avoir de la compagnie en ce matin de fête.

A la sortie du village, ils virent un monticule de neige s'affaisser comme si on tentait d'y creuser un trou de l'intérieur. Stupéfaits, l'homme et son fils s'arrêtèrent. Alors, de l'épaisse couche neigeuse, émergea la tête étonnée du hérisson. Valentin et la boule de piquants se regardèrent longuement, comme on apprécie un collègue qui ne considère pas la vie comme une course de vitesse.

Ils retournèrent au centre du village.

La grande place était immaculée. Aucune trace de pas ne souillait la blancheur pure qu'un premier rayon de soleil illuminait. Valentin remarqua la minuscule tête de l'écureuil qui s'avancait sur un bras de l'imposant tilleul, par pure curiosité.

Valentin s'avança et le rongeur bondit sur ses épaules, il n'eut que le temps de passer rapidement sa main sur le pelage roux de l'animal que celui-ci était remonté dans son arbre, d'un seul bond.

Le gamin commença à amasser la poudreuse en une boule qu'il fit rouler. Valentin l'aida lorsque celle-ci fut trop épaisse pour les faibles bras de l'enfant. La sphère était aussi grosse qu'une roue de charrette. On y posa une boule plus petite et une silhouette apparut. Bientôt, le bonhomme se dessina sous les cris du fils et les encouragements du père.

Bien au chaud derrière leurs vitres enguirlandées, les autres enfants n'avaient d'yeux que pour leurs précieux et couteux cadeaux. Un à un cependant, ils furent intrigués par ces cris de joie venant du dehors. Il était impossible qu'un autre enfant puisse être plus heureux qu'eux en ce matin de Noël et ils en conçurent une jalousie féroce. Ils observèrent la grande place où un père et son fils s'amusaient follement.

C'est le fils Réglanbois qui fut dehors le premier. Maladroitement, il enfonça ses mains dans l'épaisse couche de neige, poussa un cri de douleur et rentra prestement chez lui. Il en ressorti quelques secondes plus tard, une grosse paire de moufles protégeant ses mains. Bientôt, lui aussi poussait une énorme boule de neige en s'y appuyant de toutes ses forces.

Le fils Varicelle sorti en même temps que les kilos en trop du fils Brioche. Très vite, la grande place résonna des cris de joie de tous les enfants qui s'employaient à élever leur propre bonhomme de neige. Valentin Poildanlaman s'était assis à sa place habituelle, sous le grand tilleul, et observait les gamins s'en donner à cœur joie. Les silhouettes rebondies des hommes glacés montaient la garde, telles des statues de l'île de Pâques, aussi inutiles que précieuses. Les talents de sculpteur se révélaient, le savoir-faire et la technique s'apprenaient dans les créations les plus diverses. Aucun bonhomme ne se ressemblait. Chaque enfant y projetait ses désirs et ses envies. Chacun dressait un personnage à son image, du moins à celle qu'il aurait voulu donner de lui. Valentin souriait. Il avait offert le plus beau cadeau de Noël non seulement à son fils, mais à tous les enfants

du village.

Personne ne sut qui avait commencé. Personne ne vit d'où était partie la première boule de neige. Elle atteignit le gamin Aigoline en plein front, qui le stoppa tout net dans la finition de son œuvre. Il se releva. Regarda autour de lui. Le temps s'était arrêté. Personne ne bronchait. Il sembla un instant que la magie de cette matinée allait être rompue. Puis, lentement, avec précaution, il forma une boule de neige tendre entre les doigts de ses gants et ce fut le fils Arbracame qui en fut le destinataire. Dès lors, ce fut la curée. Des dizaines de projectiles inoffensifs traversaient l'air, atteignaient ou non leur cible. Valentin se joignit à la mêlée. Cris et rires s'entremêlaient dans un véritable champ de bataille. Les boules de neiges volaient en tout sens, éclataient en mille flocons sur le visage des bonhommes de neige mais le plus souvent explosaient en pluie gelée sur les corps réchauffés des gamins.

Derrière leurs vitres encore embuées et givrées, les parents regardaient ce spectacle sans comprendre. Au pied du sapin, gisaient des jouets extraordinaires encore tout neufs et pourtant déjà oubliés.

6- Le plus beau bébé du monde

Il était une fois un jeune homme beau et fort et une jeune fille si fraîche et si jolie qu'ils s'aimaient d'un amour si parfait et si puissant qu'ils souhaitaient avoir le plus bel enfant du monde.

Afin de mettre toutes les chances avec ce futur bébé, ils allèrent demander conseil au grand marabout Sénégalais dont la puissance de sa magie était reconnue partout dans le vaste monde, depuis les terres du soleil levant jusqu'aux collines du couchant.

« Nous voulons avoir le plus beau bébé du monde » lui demandèrent-ils après lui avoir souhaité un grand bonjour à lui, à sa famille, à ses proches, à ses amis plus lointains et lui avoir offert de jolis présents.

Le grand marabout se concentra. Deux petits rides se formèrent sur son large front. Puis, il ouvrit les yeux et dit de sa grande voix chaleureuse :

« ce sera le plus beau bébé du monde mes amis ».

Le soir, un doute vint les assaillir. Pour être sûr d'avoir un enfant vraiment unique au monde, ils décidèrent d'aller voir le grand magicien mandchou dès les premières heures le lendemain.

Le petit homme aux yeux bridés et au teint jaunâtre habitait une minuscule maison mais on aurait dit que toute la décoration intérieure avait été

découpée minutieusement avec des petits ciseaux, des dentelles de papier sur les murs, les abat-jours et jusqu'au sur le chapeau du petit homme.

« Nous voulons avoir le plus beau bébé du monde » annoncèrent-ils après s'être déchaussé et avoir égrené quelques prières pour le petit homme. Celui-ci se concentra, un léger sourire aux lèvres, puis il dit doucement :

« Ce sera le plus beau bébé du monde chers Monsieur-Dame ».

Rentrés chez eux ils réfléchirent à nouveau, de moins en moins convaincus que toutes ces démarches puissent leur offrir ce qu'ils désiraient le plus au monde.

Le lendemain, ils allèrent saluer le chef Indien plus connu sous le nom de « cours sous la brume du matin ». Ils parlèrent beaucoup des plantes et des animaux et comment le temps allait tourner, ils fumèrent le calumet lentement puis ils lui demandèrent

« nous voulons avoir le plus beau bébé du monde ».

Le grand chef indien, le visage ridé par les décennies accumulées ferma les yeux, chantonna une chanson sans paroles, puis une fois sorti de sa transe, il dit :

« ce sera le plus beau bébé du monde ».

Au terme de cette troisième soirée, une dernière lueur de doute subsistait dans l'esprit des futurs parents. Il fut convenu d'aller parler au vieil Irlandais dès le lendemain matin sans plus attendre.

Le vieil homme ressemblait à ses tonneaux remplis

d'un vieux whisky qu'il distillait lui-même. Le cheveu rouge et la barbe à peine moins flamboyante.

Ils parlèrent un peu de l'histoire de sa famille, aussi vieille que cette bonne terre Irlandaise rongée de tous côtés par l'océan, la seconde patrie. Ils lui posèrent enfin cette question :

« nous voulons avoir le plus beau bébé du monde ».

Le vieil homme prit un écumoire usé depuis ses siècles, s'en gratta la tête au travers des mèches rouges. Ce massage peu orthodoxe sembla lui éclaircir les idées. Il se leva et d'un grand sourire, il annonça :

« ce sera le plus beau bébé du monde ».

Une fois rentré dans leur demeure, le jeune homme et la jeune fille étaient pleinement confiants en l'avenir de leur plus beau bébé du monde.

Passèrent ainsi les mois d'attente. La toute jeune maman enflait et souriait de plus en plus. Le tout jeune papa devint encore plus fort et fier de sa compagne.

Tout le village éclatait de leur prochain bonheur.

Puis le grand jour chargé de tant de promesses arriva.

Et leur déception fut à la hauteur de leurs souhaits.

Un garçonnet ébène aux yeux bridés avec des cheveux de feu longs et bien raides avec des taches de rousseur partout sur le corps. Le couple était désesparé :

« c'est le plus laid bébé que je n'ai jamais eu l'occasion de voir » s'exclamèrent-ils avec amertume.

Ils retournèrent voir le marabout africain. En voyant l'enfant à la peau noir comme du jais, le sorcier s'anima et un grand sourire fendit son visage. Il pensait que c'était le plus beau de tous les bébés, parfaitement superbe, la fierté de tout un peuple. Cependant, devant la mine déconfite des parents, à contre cœur il marmonna quelques formules et posa ses mains sur la tête du bébé. Le lendemain, l'enfant était rose comme un cochon. Mais il gardait ses yeux bridés, ses longs cheveux raides écarlates et ses nombreuses taches de rousseur.

Ils retournèrent voir le chinois, puis l'indien et l'Irlandais.

Le petit homme aux yeux bridés s'exclama quelle merveille à la vue du bébé. Pourtant il invoqua les dieux quand il vit les visages grimaçants des parents, puis il posa ses mains toutes ridées sur le corps de l'enfant.

Le lendemain, le bébé avait des yeux en amande. L'indien fut enthousiasmé par le bébé aux longs cheveux raides et pourpres. La tristesse des parents l'obligea à entrer en transe et masser le bébé. Le lendemain, le bébé avait une minuscule touffe de duvet sur le haut du crâne.

L'Irlandais fut rempli de fierté à la vue de l'enfant, mais une fois encore, le dépit des parents obligea l'imposant bouilleur de crû à poser ses grandes paluches sur le dos de l'enfant.

Le matin du quatrième jour, l'enfant était l'image exacte de ce qu'ils désiraient. Ils furent tellement heureux qu'ils n'entendirent pas tout de suite les pleurs de l'enfant.

Il pleura, il cria, il vomi, il gigota, se débatta et rien

ne pouvait le calmer. Les parents étaient perdus. Ils ne savaient plus comment faire avec leur plus beau bébé du monde. Ils en regrettaient même l'apparence du bébé originel.

« Nous avons un bébé idéal pour nous, comme nous le souhaitions, mais il est malheureux. Que pouvons nous faire ? ».

Ils allèrent voir à nouveau les quatre sages qui leur tinrent tous le même discours :

« Aimez votre enfant et il vous rendra votre amour au centuple. N'essayez pas de le changer, de le faire à votre image, c'est votre enfant mais il n'est pas à vous. Qu'il soit blanc ou noir, petit ou grand, faible ou fort, blond ou brun, un bébé est le plus beau des bébés aux yeux de ses parents ».

7- QUEL EST L'ENFANT LE PLUS MALHEUREUX à NOEL?

C'est un lieu situé au nord de l'endroit le plus au nord qu'on puisse imaginer. Une blancheur éblouissante rayonne sous un franc soleil qui monte pourtant à peine dans le ciel, comme si l'astre souffrait de douloureux rhumatismes pendant les mois d'hiver. Il est le seul à apporter du contraste dans cette pureté totale, jouant avec les ombres et les incalculables nuances de blanc et de gris. C'est un monde privé de couleur, même les aiguilles des sapins sont recouvertes de givre. Tout est figé, pétrifié, paralysé par le froid mordant. Aucun mouvement ne subsiste. Le vent arrive à peine à remuer les branchages prisonniers de la glace. L'herbe rase a disparu sous une épaisse couche de neige qui reluit, qui scintille sous l'horizontale lumière, qui resplendit comme une fourrure soyeuse. Les lacs portent une solide couche de glace permettant de s'y promener sans danger d'y passer au travers, les rivières ont cessé de courir, elles se sont tues pour quelques longs mois. Plus rien ne bouge dans ce paysage immaculé, resplendissant, beau mais si cruel.

Au loin on aperçoit deux formes se déplaçant lentement. Est-ce possible que la vie existe encore dans ce panorama paralysé? Si l'on s'approche, on distingue deux silhouettes debout sur la glace, arpentant paisiblement la beauté des lieux, sans même remarquer toute la magnificence qui les entoure. Ils sont plongés dans leurs pensées juste entrecoupées de quelques mots, à peine des phrases. Celui qui porte un long manteau rouge vif orné de fourrures aussi blanches que l'hermine la plus éclatante, est chaussé d'une paire de botte amples où le cuir a vécu en se plissant au niveau du mollet comme si les années lui avaient octroyé à lui aussi des rides de vieillesse. Le gros bonhomme a gardé sa capuche qui enveloppe un visage émergeant d'une épaisse et si longue barbe, blanche elle aussi. Un nez proéminent et deux yeux rieurs s'en échappent. Alors on comprend l'économie de mots de ce personnage. Son haleine gèlerait instantanément et ferait pendre de longs glaçons dans la crinière de sa barbe touffue.

Son compagnon est habillé d'une houppelande majestueuse qui lui donne l'air d'un roi adulé des foules. La zibeline est argentée, aux reflets de métal précieux, les pans sont ouverts laissant voir un habit d'une éclatante blancheur boutonné de nacre et d'ivoire. Sa barbe est sévèrement entretenue à l'inverse de celle de son interlocuteur, c'est un tapis poivre et sel qui n'est pas sans rappeler ses étendues de toundra qu'on ne rencontre que dans les paysages nordiques les plus inhospitaliers. Il ne porte rien sur sa tête si ce n'est ces boucles entremêlées de cheveux assortis à sa barbe.

Les présentations étant faites, écoutons plutôt leur conversation.

« - Mon cher, vous savez bien que Noël doit être le jour le plus heureux de l'année pour tous les enfants. » asséna le personnage à la tête nue, ce à quoi la silhouette vêtue de rouge reparti :

« - Cela ne fait aucun doute. Pas un enfant ne doit être oublié et j'ose espérer que je me suis toujours distingué par mon zèle en ce sens ».

« - Ce n'était pas un reproche, bien au contraire. Vos états de service sont irréprochables. J'aimerais simplement connaître quel est l'enfant qui est le plus malheureux en ce jour si heureux qu'est Noël. Nous pourrions alors faire quelque chose de plus, je ne sais pas... Davantage de compassion. Une touche supplémentaire d'affection. Une pensée particulière. Je cherche, je cherche. »

« - Ne vous donnez pas cette peine grand maître. Je suis persuadé qu'aucun enfant ne peut être triste un jour comme celui-là » avait-il affirmé au travers de sa longue barbe blanche, comme le sage expérimenté qu'il était depuis qu'il parcourait le monde et ça faisait bien plus d'un siècle.

L'esprit de Noël, puisque c'est bien de lui qu'il s'agit, conservait un doute qui vrillait son esprit rempli de bonté et de commisération. Il hocha la tête, absorbé dans ses pensées.

Les deux personnages firent alors un tour du monde à la recherche de l'éventuel petit garçon qui serait malheureux tout de même en ce jour de joie, de la petite fille dont la tristesse déborderait lors de cette fête de tous les enfants.

Ils visitèrent d'abord une grande capitale Européenne, se frayant un chemin parmi des hordes de touristes venus du monde entier pour admirer la légendaire ville de lumière. Elle avait revêtu ses plus beaux atours de Décembre, éclatant de mille feux; ses façades étaient resplendissantes; des orchestres jouaient un peu partout sur les places, sur les trottoirs où se pressaient des milliers de gens émerveillés.

Quelque part au fond d'une ruelle oubliée, vivait (s'il est convenu

d'appeler vivre le simple fait de respirer) une jeune femme et son enfant. Elle semblait tout droit sortie des plus misérables récits du XIX^e siècle, décrite par la plume tragique des plus mélancoliques auteurs. Pourtant on était bien au XXI^e siècle dans une ville éblouissante de la lumière de ses arts et de sa culture.

On lui donnait largement deux fois son âge, tant il est vrai que la vie au dehors vieillit hâtivement les êtres, les épaules tombantes du poids que la société faisait peser sur elle, l'ayant rejetée comme un vulgaire papier gras.

Elle ressemblait à ses petits oiseaux affamés qui viennent se poser sur le rebord des fenêtres au cœur du rude hiver, mendiant le peu de nourriture dont ils ont besoin pour subsister. Elle et son petit enfant vivaient plus que modestement sous une tente qui les protégeait à peine du vent et du gel. On annonçait de la neige pour le lendemain et le tourment de la jeune femme lui creusait davantage ses rides prématurées.

Elle n'avait pour toute famille que son enfant, la prunelle de ses yeux si tristes qu'il n'y coulait même plus de larmes, ultime réconfort des misérables, dernière source de chaleur pour réchauffer un cœur meurtri par l'existence.

L'homme en rouge se tourna vers l'Esprit de Noël.

« - Je pense que nous touchons là notre but. Cet enfant sera certainement le plus malheureux le jour de Noël ».

« - Qu'avons-nous pour lui? » demanda humblement l'Esprit de Noël.

Et il ne s'agissait que d'une brioche toute juste rassie, d'un verre de lait et d'une orange. Bien maigre pitance.

Une hésitation troublait toujours l'Esprit de Noël.

« - Allons voir plus loin. »

L'hôpital le plus moderne du monde aux murs de verre, si haut dans le ciel que l'on pouvait voir les nuages par dessus, comme seuls les anges peuvent les apercevoir. Les couloirs étaient si larges, les salles si propres, le personnel si attentionné qu'il semblait impossible d'y rencontrer la souffrance la plus profonde. Même dans ce pays de la liberté, qui régnait sur le monde entier depuis un siècle, objet d'envie et convoitise de tous, eldorado moderne, abritant tant de champions, d'acteurs, de grands patrons, tous ces éclaireurs que le monde entier suivait comme on peut être guidé par une étoile, même parmi cette richesse, des gens souffraient.

Dans une petite chambre aux larges baies vitrées, un lit, et dans ce lit, un enfant allongé. Deux fois par semaine depuis qu'il est sur ce

monde, il vient s'y allonger mais ce n'est pas pour se reposer, ni pour rêver à des pays magiques. Des infirmières l'accueillent par son prénom, elles le connaissent toutes depuis toutes ces années. Bien vite le voilà bardé de tuyaux, de fils, de tubes, reliés à un appareil qui provoquait il n'y a pas si longtemps de terribles cauchemars dans sa petite tête d'enfant sur lequel le sort s'acharne. Pendant trois longues heures, il reste allongé tandis qu'une bruyante machine remplace ses reins inutiles.

Ce n'est plus de la tristesse qui traverse son regard, mais une sombre résignation, un renoncement aux joies de la vie.

« - Et celui-ci? » demanda l'esprit de Noël, visiblement touché par la scène qui s'étalait devant leurs yeux bienveillants.

« - Oh, pas grand-chose. Du moins, pas le genre de cadeaux qu'un enfant peut attendre un jour de joie comme celui-ci. » Et l'individu à la longue barbe blanche expliqua que le jour le plus heureux de l'année, l'enfant recevrait par la magie chirurgicale du meilleur hôpital au monde, un rein pour remplacer les siens stériles. Un simple rein comme tout le monde en a, même en double exemplaire, ah! Si c'est une chose bien mal distribuée que celle-ci! Et les deux personnages hochèrent la tête. Vraiment, cet enfant devait être le plus malheureux.

Cependant, ils continuèrent leur tour du monde.

Dans un pays de montagnes où le panorama s'étendait à chaque pas jusqu'à l'horizon et encore là, c'était sublime. Il n'y avait pas de lieu plus propice au lever du soleil et lorsqu'il disparaissait au crépuscule, son lit de cimes dentelées qui s'illuminaient d'une ultime lumière rougeoyante était le plus beau des spectacles. Des villages semblaient être sortis de terre tant ils s'harmonisaient avec élégance dans ce paysage de rêve. Le ruisseau chantait sa mélodie avec grâce, les oiseaux volaient avec bonheur et les loups avaient disparus il y a bien des années.

Au centre du village habitait une famille unie. La mère s'activait à ses tâches ménagères et ce n'était pas de tout repos avec ses huit enfants. Nadia était la seule fille. Tous ses frères travaillaient dans les champs ou sur les chantiers, les plus jeunes allaient encore à l'école mais elle, n'avait pas le droit de sortir seule de la maison. Elle n'était jamais allée à l'école. Son père pensait qu'une fille n'a pas besoin d'instruction. Ce sont les hommes qui dirigent et font tourner le monde. Elle sera bien assez maline pour son futur mari. Et, malgré ses sept ans, elle savait déjà qui serait son compagnon de sa vie adulte. Elle l'avait observé un jour entre les lamelles des persiennes qui lui cachait le somptueux soleil. Il ne lui plaisait pas

du tout. Il était grossier et sûr de lui, avait deux fois son âge et tout prétentieux de cette arrogance qu'on a parfois quand on a quinze ans.

Elle ne rêvait que de livres, de connaissance, mais ses yeux n'avaient jamais vu le soleil. Ils étaient pourtant si beaux qu'ils auraient largement rendu fou tous les hommes du village. Le père le savait bien. Les rares fois qu'elle sortait, elle était enveloppée d'une robe sombre au tissu rêche qui lui interdisait de sentir le vent caresser sa peau si douce, la tête baissée elle ne voyait pas non plus la beauté du paysage, seulement la poussière soulevée par ses pas.

« - Voilà une enfant bien à plaindre » se lamenta l'Esprit de Noël.

Sans attendre sa question, l'être vêtu de rouge répondit:

« - Si j'en crois ma liste, elle devrait recevoir une trousse remplie de crayons de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ».

L'un et l'autre haussèrent les épaules. Pas sûr que cela colorise tendrement sa vie.

Ils continuèrent leur périple.

Les rizières remplacèrent les sommets. Une verdure déclinée sur tous les tons possibles s'étendait sous une brume tiède dans ce pays si grand qu'il contenait un quart des habitants de ce monde. De gigantesques villes se répandaient, gagnant chaque année sur la verdure originelle. A la périphérie d'une de ces mégapoles s'étalait d'immenses bâtiments. A l'intérieur des centaines d'enfants s'activaient de leurs petites mains, découpant, rembourrant, puis cousant des milliers d'ours en peluche.

Wang Chi était un de ces esclaves modernes. Dix heures par jour il manipulait le symbole de la tendresse et du réconfort pour les riches enfants du monde occidental, si loin que lorsqu'il y pensait, il imaginait ces pays sur d'autres planètes. Ces oursons ne le consolait en rien. C'était son travail. A-t-on imaginé que des vis et des écrous peuvent devenir des jouets? Pour Wang Chi, une peluche n'était qu'un vulgaire écrou sans vie, juste un tas de mousse comprimée dans du velours. Il ne prenait vie que lorsqu'un enfant l'avait choisi.

Wang Chi n'avait rien choisi. Il pensait tous les jours d'atelier à son pays, bien loin vers l'ouest, au-delà des montagnes, sur ces plateaux austères, le pays où il avait vu le jour. Des étendues où se perdait le regard le plus fin. Et les chevaux. Ces petites montures qui galopaient leur liberté. Ce mot lui était devenu étranger. Tous les jours, il garnissait de mousse des peluches sans vie, aussi tristes qu'il pouvait l'être. Rêvait-il une minute à ces plaines immenses où le vent s'ébattait parmi les herbes rases, où le soleil vous brûlait la

peau en guise de caresse mais où l'air devenait glacé la nuit tombée, qu'il était immédiatement réprimandé, tancé, admonesté par le sévère chef d'atelier sans cœur. Ainsi passaient les journées. Wang Chi cousait maintenant des boutons bleu nuit afin que l'ours puisse voir le monde doux dans lequel il allait vivre et le garçon enviait cette vie de cajoleries.

Nos deux compères étaient affligés. Fallait-il obscurcir la vie de centaines d'enfants pour rendre plus douce celle de milliers d'autres?

« - Celui-ci recevra un livre rempli d'images pour tout cadeau » annonça le personnage à la tunique vermillon. L'Esprit de Noël pensa avoir découvert quel serait l'enfant le plus malheureux ce Noël.

Toutefois, ils avancèrent vers le sud, sur ce continent berceau de l'humanité qui conserve encore la plus grande diversité animale au monde, dont le sol est riche de métaux précieux.

A la surface les forêts les plus impénétrables côtoient la brousse et la savane, de hautes montagnes fissurées de profondes gorges où des cours d'eau donnent naissance au grand fleuve. Puis le désert à perte d'horizon. Des plages paradisiaques. Le tout baigné, assommé par un soleil plus ardent que nulle part ailleurs, tellement puissant que les hommes ont la peau noire pour s'en protéger.

Un petit village de huttes. Des rires d'enfants. Les femmes pillent le mil, les hommes travaillent aux champs si secs qu'un simple pas suffit à soulever une abondante poussière.

Un petit garçon est assis à l'ombre d'un arbre décharné, qui semble tendre ses branches vers le ciel comme autant de bras demandant simplement à Dieu: pourquoi?

Pourquoi ce petit garçon est assis là, à l'ombre, sans le moindre sourire sur les lèvres? Pourquoi n'a-t-il plus la moindre famille? Pourquoi la maladie de l'amour et celle aussi dévastatrice de la guerre lui a-t-elle emporté ses parents et ses oncles, ses frères et il ne lui reste même plus ses grands-parents.

Les enfants courant autour des huttes, lançant des cris sous le soleil brûlant, les femmes qui en cadence frappent dans le pot en terre, les hommes qui sarclent patiemment leur lopin de poussière, sans l'avoir abandonné, l'évitent comme si le malheur était contagieux comme la peste la plus terrible.

L'Esprit de Noël se tourne vers l'homme en rouge.

« - Pas la peine de continuer mon cher Santa Claus, il ne peut y avoir plus malheureux que celui-là. »

Et le père Noël, car vous l'avez tous reconnu, ajouta:
« - J'en ai la barbe qui frémit. Et je n'ai qu'une malheureuse petite sculpture en bois à lui offrir. »

Les deux braves silhouettes retournèrent à leur préparatifs car c'était déjà mi décembre et le travail ne manquait pas. Tout organiser, ne rien oublier, cela demandait une attention complète. Sur leur chemin, ils longèrent une immense propriété. Le mur d'enceinte qui masquait cette oasis de bonheur à la vue de tous s'élevait si haut qu'il en cachait même le soleil sur plusieurs mètres. Un portail, qu'un bulldozer n'aurait pas fait trembler d'un seul millimètre, condamnait cette richesse aux désirs de partage du plus grand nombre. Au bout de l'allée épaisse des plus beaux gravillons comme s'ils avaient été choisis un par un pour paver ce boulevard, s'élançait la plus belle des demeures que l'esprit le plus inventif peut imaginer.

Des colonnes soutenaient d'imposantes arches toutes sculptées avec précision et enchantement. Le hall, si vaste qu'on aurait pu y disputer quelque jeu de balle sans soucis de heurter les murs, était pavé de marbre aux divers tons. Le lustre semblait être la voie lactée à lui tout seul. L'escalier se séparait en deux pour se réunir à l'étage où tout n'était que merveille et splendeur. Des tapis si épais et si moelleux qu'on pensait marcher sur les nuages recouvraient le centre des pièces richement décorées. Des bibelots étincelants, des tapisseries et des tableaux de maîtres ornaient les murs, les plafonds étaient si hauts que la plus grande échelle du vitrier n'aurait pu les atteindre.

Au dernier étage, sur toute la surface du manoir, se déployait une chambre d'enfant où cinq familles nombreuses auraient pu vivre sans se gêner le moins du monde.

Tout le château était parfaitement agencé, ordonné, astiqué par une horde de domestiques tirés à quatre épingles. Toutes les pièces respiraient la propreté la plus infime, chaque salle rutilait d'un ordre quasiment militaire, la moindre chambre était époussetée à la poussière près. Exceptée l'immense suite de l'enfant. Des milliers de jouets étaient entassés comme dans le moins ordonné des bazars, des peluches jonchaient le sol tandis qu'une armée d'appareils électroniques les plus récents et les plus sophistiqués traînaient sans aucun classement. Les jouets les plus anciens (ils n'avaient pas deux ans) étaient repoussés à la périphérie tandis que les plus récents se trouvaient à la portée de la main à condition de ne pas chercher ce dont on avait besoin tellement le fouillis régnait dans cette caverne d'Ali Baba.

Le jeune garçon était vautré sur un lit large comme une piscine, s'ennuyant ferme visiblement.

« - Une chose est sûre, mon cher ami, c'est que ce n'est pas ici que demeure l'enfant le plus malheureux ». Le père Noël ajouta, d'un air lassé:

« - Pourtant c'est bien l'adresse du plus beau cadeau que j'ai à distribuer, il n'y a pas d'erreur ».

Les deux généreux bonhommes s'en retournèrent, une vague idée que tout cela n'était pas très juste leur trottait dans la tête.

« - Notre mission n'est pas de rendre le monde plus juste, mais qu'il n'y ait aucun enfant malheureux le jour de Noël » conclut l'esprit de Noël.

Leur air maussade disparut car ils s'activaient maintenant durement à la tâche. Il n'y avait plus qu'une semaine avant le jour où les enfants ne peuvent être malheureux. Tandis que l'Esprit de Noël organisait les moindres détails, le Père Noël était le coursier fidèle qui arpentait le globe dans toutes ses longueurs, sous toutes les latitudes.

La récompense de tant d'efforts, d'une telle somme de travail, était le bonheur de voir tous ces regards d'enfants le matin de Noël.

L'Esprit de Noël et son compagnon ne voulaient manquer cela à aucun prétexte.

Le premier enfant découvrit ses présents grossièrement enveloppés dans du papier d'emballage sur un cageot retourné qui servait de table dans un coin de la tente. Délicatement il ouvrit les cadeaux. Une brioche bien dorée et une orange miroitante qu'il n'osait à peine toucher. Sa mère l'encouragea « tu peux les manger, c'est pour toi... Joyeux Noël! » Il n'osait pas y toucher à moins de partager la maigre pitance avec sa maman. Elle sourit, largement récompensée par les yeux pétillants de son fils, son sourire illuminant toute la sombre tente. Le froid n'était plus si vif, les lancinantes mâchoires de la faim dardaient moins profondément son estomac vide. Envahit d'une tendresse débordante, l'enfant se jeta dans les bras de sa mère qui versa quelques larmes. Elles avaient le goût du bonheur.

Sur son lit d'hôpital, émergeant d'une armée de tuyaux et de fils pendus au-dessus de sa tête, l'enfant aux reins déficients écoutait patiemment le grand chirurgien. Un sourire détendait un visage d'ordinaire si sérieux tant il est confronté à la mort chaque jour. Toutes ces batailles menées contre le destin dans une salle

illuminée, penché au-dessus de vies qui ne tiennent qu'à un fil, le fil qu'il tient lui-même comme le font ces montreurs de marionnettes.

Ce matin de Noël, c'est une bonne nouvelle qu'il annonce à l'enfant. Un donneur accepte de lui offrir un rein tout neuf. L'opération est prévue pour le lendemain. Allongé sur le petit lit, l'enfant peine à imaginer sa vie après demain, débarrassé de ce boulet bi hebdomadaire. Il va enfin pouvoir vivre comme tous les autres petits enfants, libéré des lourdes contraintes qui assiégeaient sa vie, empêchant les joies les plus simples. Il murmura un « merci » qui venait du plus profond de son petit corps, d'un endroit qu'il n'imaginait pas posséder, mais ce sont ses yeux qui évoquaient le mieux l'immense gratitude qui l'enveloppait désormais. Nul autre enfant n'aurait pu être aussi satisfait en ce jour magique.

Même si l'on ne fête pas ce jour spécial dans le village où était cloîtrée Nadia, la petite afghane, question de religion, elle découvrit la boîte renfermant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Aussitôt un enchantement grandit en elle. Quelle chance! Elle saisit une feuille de papier qui enveloppait le plus beau des cadeaux et, avec toute l'ardeur que mettent les enfants dans leurs jeux les plus simples, elle commença à dessiner et bientôt toute la pièce ténébreuse s'illumina de mille couleurs. Les dessins étaient précis et poétiques. Elle ne connaissait pas l'alphabet ni le mystère des mots et le plaisir des phrases, mais elle découvrait le bonheur de pouvoir s'exprimer avec les lettres les plus délicates qui existent: les croquis. Elle griffonna ses espoirs, ses rêves, ses envies mais aussi son quotidien, ses peurs, ses angoisses. C'était la petite fille la plus épanouie que l'on puisse croiser en ce matin de Noël.

Wang Chi se réveilla avant l'aube. Il devait être à l'atelier même en ce jour de fête pour le monde entier. Dans ses rêves, il chevauchait son éternel compagnon perdu, très loin là-bas, dans le grand ouest, sur les hauts plateaux. Quand toute cette beauté et cette liberté s'évanouit il comprit qu'il était réveillé et qu'une nouvelle journée triste et sombre pointait et que même le soleil ne pourrait réchauffer son cœur si froid. Il remarqua un livre posé au pied de son minuscule lit. La couverture montrait les hautes plateaux de son pays natal. Intrigué, il ouvrit le livre d'images. C'était comme si tous ses rêves avaient été dessinés, photographiés, qu'ils étaient sorti de sa tête pour se réunir là, dans cet album magnifique. Tous les paysages étaient splendides, les couleurs étaient une joie pour

lui, et les personnages semblaient faire partie de sa famille. Il referma le livre qu'il retrouverait le soir, après une nouvelle journée de travail. Ce matin-là, il partit le cœur léger, la tête remplie de belles images, l'esprit plein d'espoir, libre. Qu'importe les brimades, les cadences infernales, il savait qu'il avait reçu le plus beau et le plus inattendu des cadeaux. Il se surprit même à siffloter dans la brume matinale.

Il faisait déjà bien chaud quand le garçonnet se réveilla dans la case. Il se leva et trébucha aussitôt. Un morceau de bois gisait là, par terre. Il le porta à la lumière éclatante qui éblouissait au dehors et remarqua qu'il s'agissait d'une petite statue taillée dans un vieux morceau de bois, sûrement d'une des branches du grand arbre sous lequel il aimait à se reposer, à penser à sa vie privée de toute famille. Il devina que la sculpture était grossièrement découpée mais que son visage avait fait l'objet de toutes les attentions et qu'elle ressemblait à son père d'une manière troublante. Il serra le modeste cadeau contre son cœur et commença à lui raconter ses malheurs et ses espoirs. C'était la plus belle journée de sa vie puisqu'il ne se souvenait pas des rares moments de répit dans sa courte vie. Son pas était plus léger, ses épaules se redressèrent, les nuages gris qui assombrissaient son esprit se disloquaient et un pincement de joie saisit son cœur. Jamais un si humble cadeau n'avait provoqué une si grande joie.

Dans l'immense manoir protégé par une si haute palissade, aux si nombreuses pièces que l'on a renoncé à en faire l'inventaire depuis longtemps, l'enfant gâté se prélassait dans sa suite démesurée. D'un geste nonchalant, il déballa le cadeau le plus cher et le plus rare du monde. Il déchira machinalement le papier qui coûtait plus cher que tous les cadeaux reçus par tous les autres personnages de ce récit. Il découvrit le présent sans y faire plus de cas que si on lui avait servi son petit déjeuner.

L'Esprit de Noël n'en revenait pas. Le Père Noël lui-même était abasourdi. Ainsi l'enfant le plus malheureux le jour de Noël c'était lui, le fils du richissime homme d'affaires.

Tous les jours de l'année, il était couvert de cadeaux, ses moindres désirs étaient satisfaits sur le champ.

Le jour de Noël n'était qu'une pâle copie des 364 autres jours du calendrier.

8- L'Esprit de Noël

Réjouissez-vous, chaque fin Décembre, de ces festivités empreintes d'une chaleur humaine au milieu du plus grand froid de l'hiver?

Etes-vous éblouis par toutes les illuminations qui décoorent et embellissent les plus courtes journées de l'année?

Avez-vous gardé une âme d'enfant?

Croyez-vous au Père Noël?

Je vous présente le petit village de Saint Séraphin les Prés. C'est un village semblable à des milliers d'autres, avec de sages coteaux le bordant au sud, à peine des collines en réalité et une forêt de bouleaux rectilignes donnant sur l'est. Appeler ces quelques hectares une forêt est un peu présomptueux, il ne s'agit en fait que d'un grand bois dont les arbres saupoudrent les toits du village de leurs feuilles multicolores dès le mois d'Octobre. Mais ici, on dit « la forêt ». Enfin, tout l'horizon donnant au nord-ouest est comblé par une foule de toits disparates juste séparés de la plaine par de grands immeubles que les villageois nomment la « cité ». Ce n'est pourtant qu'un ensemble de barres architecturales, plus larges que hautes, comme si les gratte-ciel de New-York s'étaient couchés pour se reposer.

Là-bas, c'est la grande ville. Cela ne nous intéresse nullement dans notre affaire aussi je ne vous révélerai point son nom. C'est bien au cœur de ce petit village que cette histoire va se dérouler.

Enfin, si j'utilise le présent pour parler de ce groupement de vieilles demeures modestes, bien rangées autour d'une place unique qui offre ses pavés au fronton de l'église et au parvis de la mairie (ou l'inverse, peu importe), je devrais peut-être en parler au passé. Il est des villages fantômes dont les habitants continuent à jouir d'une adresse postale mais qui ont, depuis belle lurette, déserté toute vie sociale.

Car Saint Séraphin ne propose plus aucun commerce (la

boulangerie du grand fournil ayant fermé ses portes il y a deux ans), juste quelques rues étroites séparant de vieilles maisons parfaitement restaurées. C'est un quartier bourgeois situé à quelques encablures de la grande ville où tous les Séraphinais vont travailler, s'approvisionner et se divertir. Il ne reste que l'église, la fierté de tous les habitants mais qui n'y mettent le pied que pour Pâques, la fête de la sainte vierge et la messe de minuit. La mairie qui lui fait face n'attire guère plus de visiteurs. Tous les magasins se sont enfuis à la ville comme les ruisseaux emportent leurs eaux claires dans les flots boueux des grands fleuves. Tous?

Pas tout à fait. Au fond d'une cour desservie par la plus petite ruelle du village subsiste une échoppe aux fenêtres étroites, n'offrant même aucune vitrine. Sur le dessus de la porte, un simple écriteau qu'on ne pourrait honnêtement qualifier d'enseigne annonce en lettres partiellement effacées: « Au jouet en bois ».

Poussons la porte, voulez-vous, qui tinte aussitôt d'un son pur. Les clochettes ne résonnent nullement dans ce gourbi. Sur quoi le son pourrait-il se réfléchir? Une fois à l'intérieur, ce n'est qu'étagères débordant de mille peluches et de centaines de jouets, des coffres ouverts dégorgeant bilboquets et pantins, des poupées squattent les rebords des fenêtres, masquant davantage le peu de lumière qui s'immisce dans la pièce au plancher craquant. Si on lève le nez, des singes trapézistes sont pendus au plafond, des suspensions pour bébé tournent lentement. Partout c'est une débauche de jouets traditionnels. Hochets, doudous, cubes, balles et ballons, une voiture à bascule accueille un déguisement de Zorro et une panoplie de Superman (ou bien est-ce l'inverse?). Attention où vous mettez vos pieds. Une pile de jeux de société a faillit vous faire trébucher. Damiers, échiquiers, dominos, petits chevaux, Nain Jaune, rien ne manque. Un vrai inventaire du siècle dernier. Et, tout au fond de cette boutique si singulière, un vieil homme lève sa tête, assis derrière son établi. Il passe son temps à réparer tous les jouets depuis qu'il n'en vend plus aucun. Qu'irait-on faire dans ce bazar d'un autre âge? Tous les gamins du village arpentent les

larges allées illuminées du plus grand magasin de jouets de la région. Et, bien entendu, celui-ci trône sur la plus belle avenue de la grande ville dont il importe peu que vous sachiez le nom. Des hauts parleurs diffusent une musique pop assez entraînante pour pousser à la consommation et au volume réglé mathématiquement afin d'inciter l'achat. Ainsi, au moment des fêtes (carnaval, nouvel an Chinois, pâques, premier Mai, fête des mères, des pères, de la Saint Jean, quatorze Juillet, quinze Aout, la Rentrée des classes, Halloween et, bien entendu Noël - il ne doit jamais se passer un mois entier sans offrir une nouvelle opportunité d'achat), on augmente sensiblement le volume sonore et la programmation gagne en rythme. C'est scientifique diront les experts. C'est du marketing diront les responsables. C'est d'enfer diront les ados. C'est machiavélique diront les sceptiques. Mais personne ne songe à ergoter. Tout le monde apprécie cette grande surface dédiée aux jeux. Toyland. L'enseigne claque comme un coup de fouet. La sonorité américaine lui confère le prestige de l'exotisme. Car exotiques, tous les jouets le sont! Pas une seule console, pas une seule peluche, pas un seul jeu n'est fabriqué au pays. Made in China, made in Taïwan, made in India, made in Hungaria, made in Maroco, made in Brazil et ainsi de suite. Un véritable tour du monde par étiquettes interposées.

Ici, pas un grain de poussière. Les jouets n'en ont pas le temps. Chaque trimestre, ils sont remplacés par de nouveaux. Encore plus performants, plus ingénieux, plus colorés, plus neuf. On a appliqué à la lettre le principe de la mode en haute couture et on change les références du stock tous les trois mois. Cela dit, le succès de Toyland est tel qu'au bout de quatre vingt dix jours, il ne reste plus un exemplaire des jouets présentés la saison précédente. Les employés sont tous revêtus du même uniforme: chemise rose, nœud papillon et petit gilet anthracite. Et le sourire commercial de rigueur. Ils vous accompagnent dans le dédale des rayons organisé comme une petite ville. Il y a la Rue Lego, l'Avenue Playmobil, la place Barbie, l'impasse Star Wars, le rond-point Scoubidou et puis les grandes artères, sortes de Champs-Élysées du jouet, pompeusement nommées Boulevard

Nintendo ou encore Allée Playstation sans oublier l'esplanade Sega.

Mais revenons à notre petit village. On dirait un musée avec ses rues pavées où l'on s'attend à croiser une calèche et c'est bien ce qui arrive, parfois. Les bourgeois ont délaissé leur grosse berline et se laissent promener certains soirs d'été au son des grelots du percheron qui tracte une carriole rouge à la banquette de cuir. Certains utiliseront ce moyen de transport anachronique le soir de Noël pour se rendre à la messe de minuit, davantage pour être vu que pour éviter une trop longue marche. Ils seront alors emmitouflés dans d'épaisses couvertures d'où ne s'échapperont que des nez rougis par le froid.

Si les habitants ont déserté leur propre village pour aller travailler à la grande ville, si proche, qu'ils ont abandonné tous les commerces de proximité pour aller emplir leurs sacs réutilisables dans les commerces citadins, ils ont mis un point d'honneur à faire de leur lieu de résidence un endroit charmant.

Les façades des maisons semblent avoir été érigées la veille avec pourtant ce cachet qui leur donne plus d'un siècle d'existence. Les lampadaires à la lumière crue ont été remplacé par d'antiques réverbères promettant la douce et chaude lumière des bougies. Ils en ont en plus l'aspect. On a replanté les tilleuls et les marronniers qui offrent un air de campagne au cœur du village. Chacun s'est engagé à supprimer ces hideuses antennes sur les toits. De toute façon, tous bénéficient de la télévision et de l'internet par câble. Plus aucune poubelle ne souille les trottoirs superbes. Chacun déverse quotidiennement ses excédants dans l'immense déchetterie aux portes de la grande ville. Les citoyens de Saint Séraphin sont à la pointe de l'écologie, du moins le croient-ils. Ils ne polluent plus le ciel du village par leurs antennes hertziennes, trient méticuleusement leurs déchets, coupent consciencieusement le robinet lorsqu'ils se brossent les dents, pensent à éteindre soigneusement les lampes dans les pièces inutilisées, prennent de préférence une douche à un bain. Ils ont bonne conscience. Ils oublient juste qu'ils partent à Tahiti pour leurs vacances, bronzent au soleil de Marrakech pour le weekend, roulent en imposants 4x4 qu'ils ne

cessent d'astiquer chaque fin de semaine et possèdent portables, tablettes, ordinateurs dernier cri, puisant ces matériaux si rares que l'Afrique nous offre de bon cœur (ou peut-être pas).

Voilà pour le décor, je crois que je n'oublie rien. Il me faut maintenant vous présenter les acteurs de cette histoire, le générique si vous préférez.

Nous avons déjà rencontré le vieux Geppetaz, tout au fond de sa boutique de jouets d'antan. Nul ne saurait donner un âge à ce personnage aux lunettes rondes posées sur le bout de son nez et qu'il prend bien soin de lever son regard pour ne pas vous regarder au travers d'elles. Ses cheveux ébouriffés sont poivre et sel et il a des mains de pianiste, bien obligé, accoutumé qu'il est à manier les mécanismes microscopiques des boîtes à musique, des automates ou la délicatesse des poupées de porcelaine.

Dans ce village réside aussi dans le plus beau manoir situé juste à la périphérie des maisons modestes un grand homme tout sec aux membres interminables. Il porte régulièrement un complet noir qu'égaye juste une petite rose de papier rouge à la pochette. On ne le voit guère arpenter les délicieuses ruelles du village ni se balader dans la campagne ou en forêt le Dimanche. De mémoire de Séraphinais on ne se souvient pas de l'avoir jamais vu se distraire. Il présente systématiquement le même visage, dur et sévère avec une once de tristesse dans le regard qui passe aisément pour une concentration sur ses affaires. Car le grand homme sec n'est autre que le principal actionnaire de ce grand magasin de jouets qui étend ses allées au cœur de la grande ville, Toyland. Il en est donc le propriétaire par le jeu des actions mais il ne se contente pas d'encaisser les dividendes, toujours plus élevés chaque fin d'année. Il prend soin de bien vérifier les comptes, d'examiner l'approvisionnement, de contrôler les recettes et les dépenses, d'inspecter chaque détail au bon fonctionnement d'une telle entreprise, de juger les conditions idéales du marché, d'apprécier la concurrence. Il ne pense pas, il calcule. Il ne montre jamais ses sentiments, en éprouve-t-il seulement? Bref, c'est lui le patron en quelque sorte bien qu'officiellement ce titre revient à son neveu, Clérambar. N'allez cependant pas croire que ce dernier a bénéficié d'un

quelconque parrainage de la part de son oncle. Il a dû passer tous les tests avec encore moins d'indulgence que les autres candidats. Il se trouve simplement que c'était le meilleur. Le plus capable de mener un tel navire dans un océan surpeuplé. Une vraie main de fer dans un gant de velours, sachant parler aux journalistes, sourire aux caméras, avoir toujours un bon mot, égayer petits et grands, vendre du rêve. Mais en même temps, pouvant être sans pitié pour ses fournisseurs, montrer une belle autorité devant les différents responsables de rayon, être ferme devant les revendications, solide en affaires, ne laissant jamais rien au hasard, planifiant chaque action, n'éprouvant aucune pitié face à des directeurs comme lui. Un sourire enjôleur qui cache un cœur de pierre.

Approchons-nous maintenant de la maison qui domine la petite boutique du vieux Geppetaz. C'est une demeure à l'image de toutes celles du village, avec ses colombages, son avancée de toit, ses volets en lames de bois tendre aux couleurs vives. Si toutes les maisons sont bâties de la même façon, sur le même plan, aucune ne se ressemble, tout comme l'ajout d'accessoires transforme une même tenue.

Au second étage, une fenêtre est encore ouverte bien que la brume stagnant dans les ruelles soit glacée. Et sur le rebord de la croisée est assise un petit garçon qui lève ses yeux vers le firmament. Rapprochons-nous plus près. Son corps immobile tend un visage d'ange baigné de la pâle lumière lunaire. Ses traits sont si délicats, ses cheveux courts si fins... Non, ce n'est pas un petit garçon mais bien une fillette. Elle porte une salopette en Jean sur un vieux pull troué. Elle se coiffe habituellement d'une casquette de cheminot ou, plus tard dans l'hiver, d'un bonnet en laine vert et mauve. Elle est donc assise à regarder les étoiles. Elle peut aisément les distinguer, la brume se levant masquant la lumière des réverbères et la lune ne proposant qu'une infime portion de son disque. Elles scintillent dans l'air glacial de Décembre. L'une d'entre elles est la plus brillante de toutes. Elle ressemble à un berger qui veille sur son troupeau. Un troupeau composé de milliards de points lumineux qui semblent dialoguer entre eux. Cette nuit est magique pense

la fillette.

Nous sommes le soir du 6 décembre. C'est la Saint Nicolas et le vieux Geppetaz a confectionné une brioche amusante. La pâte a prit la forme d'un bonhomme. Son ventre gonflé arbore de délicieux bonbons rouges en guise de boutons, sa tête est bien dorée avec un large sourire qui sent bon le chocolat, ses bras sont ouverts comme pour une étreinte et ses mains sont en sucre, ses jambes ont un goût de pâte d'amande. En réalité ce n'est pas une mais deux brioches en forme de pantin. Chacun a dévoré la sienne au repas du soir, n'osant à peine toucher au chef d'œuvre du grand père: une maison comestible.

Le toit est en réglisse, la cheminée meringuée, les murs en pain d'épice, les volets en chocolat, les vitres en gelée fondante sous la langue. Tout le mobilier est à base de biscuits. La taverne d'Ali Baba (au Rhum, bien entendu).

La petite fille pense en regardant scintiller les étoiles. Elle pense à son grand-père qui se donne du mal pour la distraire, elle qui n'a jamais connu ni son papa ni sa maman. Elle pense à ses camarades de classe, si cruels parfois. Elle pense aux enfants du monde.

C'était le sujet du devoir de la semaine (à l'école, on dit « composition littéraire », ça fait mieux). La maitresse avait écrit de sa belle écriture tout en rondeurs cette ligne au tableau: imaginez le Noël d'un enfant au bout du monde.

Patrice Martin, l'élève brillant, avait parlé d'un petit aborigène (Cyril disait « arborigène ») de la savane australienne, jouant sur le fait que le 25 décembre coïncide avec l'été austral. Cela faisait tout bizarre d'écouter le meilleur élève parler de chaleur, de sécheresse, de longues journées étouffantes au moment de fêter Noël. Ludivine Ledoyen avait décrit le Noël d'un petit esquimau sous l'igloo, du froid bien plus vif qu'ici, des mœurs et coutumes différentes de ce peuple condamné à terme à cause du réchauffement climatique. Il faut dire que Ludivine était une écolo en herbe et qu'elle ne manquait jamais de faire part de ses inquiétudes dans chaque thème abordé sous le regard amusé de la maitresse. Elle avait même réussi l'exploit d'évoquer le déclin de la biodiversité dans la « composition littéraire » qui avait

pour sujet « comment naissent les bébés ».

Kevin Poisson avait laborieusement écrit une demi page sur le Noël d'un petit Texan. Kevin était en admiration devant les Etats Unis. Il ne portait que des marques américaines, ne se nourrissait que chez MacDonald et ne buvait que du Coca Cola.

Ziza Bourahoui avait évoqué le Noël d'un enfant du bled, au fin fond de l'Atlas marocain en précisant à chaque ligne que les arabes ne fêtaient pas Noël. Ziza était un peu rebelle.

Bruno Santhony s'était penché sur le Noël tout aussi improbable d'un gamin de Bombay. Il avait joliment dépeint les rues grouillantes.

Céline Lefébure les avait fait voyager au cœur du Niger et Justine Marchant avait raconté un Noël Russe sous les remarques moqueuses de Kevin (pour lui, la guerre froide continuait malgré tout).

Raoul Poinçon avait laborieusement parlé d'un Noël Péruvien. Il ne reconnaissait pas ses propres mots. Raoul était un peu dyslexique.

Enfin, ce fut le tour de notre petite fille. Toute la classe sembla se désintéresser de sa verve. Elle parlait d'une toute petite voix, presque timide. La maitresse l'encourageait, ayant remarqué qu'elle se tenait toujours à l'écart des autres dans la cour de récréation. En fait, le souci principal de notre héroïne était de s'habiller comme un garçon et ne pas partager l'intérêt de ses petites camarades pour la dernière chanteuse à la mode ni pour les vêtements typiquement féminins qui inondaient leur garde-robe. Elle n'avait, en outre, aucun compte facebook et ne possédait pas d'iphone. Elles l'avaient bientôt surnommé miss XIX^e siècle ou encore Jeanne d'Arc du Moyen-âge. Bref, elles ne voulaient pas d'elle dans leur jeux.

« Garçon manqué » lui jetaient-elles sans arrêt à la figure. Elle s'en était ouverte à Geppetaz et il lui avait répondu qu'elle était bien plus qu'un garçon manqué, qu'elle était une petite fille réussie. Le lendemain, elle avait fait face à ses fausses copines:

« si je suis un garçon manqué, vous n'êtes que des filles mal réussies ». Elles l'avaient regardée un instant, puis avaient repris leurs conversations futiles sur la princesse anglaise qui venait

d'accoucher en une de Paris Match. Dorénavant elles l'ignoraient.

Côté garçons, ce n'était pas mieux. Garçon manqué ou pas, ils ne voulaient pas d'elle dans leurs jeux, nettement plus motivants que les palabres des filles, mais qu'elle trouvait souvent trop violents. Les parties de ballon se terminaient toujours par des insultes et des violences. A bien réfléchir, elle trouvait que les garçons ressemblaient quand même un peu aux filles. Ils étaient tous fans de rappeurs à la mode comme elles l'étaient des têtes couronnées et des actrices hollywoodiennes. Ils passaient leur temps à se recoiffer à l'image des footballeurs de l'équipe nationale et cela les rapprochait d'une certaine façon du goût immodéré de ses artificielles copines qui comparaient sans arrêt leurs tenues et leurs beaux cheveux. Jeanne savait se défendre avec des mots et les deux camps la laissaient maintenant tranquille en la dédaignant superbement.

Elle lisait ses deux pages devant un auditoire absolument pas concerné. Seule la maitresse l'écoutait et l'encourageait. Elle finit tout de même par conclure que son histoire de petit Chinois passant Noël à confectionner les jouets que recevront les petits américains ou européens était quand même un peu pessimiste, désenchanté.

« Ce n'est pas vraiment l'esprit de Noël tout ça. »

Mais qu'en savait-elle, la maitresse, de l'Esprit de Noël? Jeanne savait, elle.

Lorsqu'on vit depuis toujours aux côtés d'un vieux grand-père un peu excentrique et parmi une montagne de jouets, on ne peut pas considérer Noël comme la plupart des petits garçons ou petites filles. Il était de toute manière bien difficile d'entretenir le mythe dans un monde débarrassé de toute magie, ayant supprimé toutes les rêveries et mis les songeurs au placard. Geppetaz n'avait donc pas insisté sur l'existence ou non du fameux personnage habillé de rouge qui, chaque nuit du 24 Décembre, allait parcourir le monde (enfin juste une infime partie du monde aurait précisé Ziza), et remplir une paire de Converse au pied de l'hypothétique cheminée. Jeanne avait bien compris, comme tous les enfants de sa classe, que les jouets

découverts par le plus grand des hasards le matin du 25 Décembre n'étaient pas déposés par Santa Claus en personne. C'était la même histoire que celle de la petite souris. Comment imaginer, dans des habitations modernes qui n'avaient jamais vu la queue d'un rongeur qu'une petite souris allait venir soulager la perte d'une dent de lait? Autant croire qu'un simple rat sache mitonner de délicieux petits plats.

Geppetaz lui avait donc expliqué il y a une paire d'années que le Père Noël était le fait des hommes. En revanche, la magie de Noël existait bel et bien. Une étincelle, un élan, une pensée. L'Esprit de Noël ne pouvait être vu, seulement ressenti. Il n'arpentait pas les trottoirs des grandes villes devant l'entrée des grands magasins, il ne posait pas pour une série de photos (cinq euros pièce), il n'entretenait aucune légende et ne faisait pas de publicité.

« Tu sais, petite Jeanne, c'est bien de recevoir des cadeaux pour Noël, mais il y a tout autant de plaisir à faire des cadeaux ». Puis, « répandre le bonheur autour de soi, il n'y a pas de plus grande satisfaction ».

Jeanne avait opiné du haut de ses cinq ans. Elle n'avait pas compris alors toute la portée de cette simple affirmation. Maintenant, elle savait.

Durant toute son enfance, Geppetaz lui avait lu chaque soir une histoire. Il ouvrait un grand livre relié et couvert d'une épaisse peau de chèvre. Des enluminures ornaient la couverture et des signes dorés étaient gravés sur l'épaisse tranche. Un soir, Jeanne voulut regarder à l'intérieur du livre. Geppetaz avait aussitôt refermé le grimoire dans un bruit sourd. Les petites filles ne devaient pas regarder les mots imprimés sinon toute la magie des contes disparaissait, il ne resterait que des phrases sans saveur, une succession de mots qui ne voudraient plus rien dire. On aurait volé l'âme du livre, brisé son enchantement. Il avait repris ensuite sa lecture d'une voix réconfortante. Des chevaliers luttèrent contre les méchants dragons, des princesses attendaient leur prince charmant, des rois déchus tentaient de reconquérir leur royaume, des petits garçons intrépides déjouaient les machiavéliques plans d'ogres affamés, des caravanes

traversaient le désert, d'autres expéditions parcouraient les océans, les animaux parlaient, les arbres bougeaient, le ciel et la terre étaient vivants, le bien et le mal s'affrontaient par personnages interposés. Cela ravissait la petite fille car, même au cœur du plus grand danger, au bord du plus redoutable péril, elle savait que les gentils allaient l'emporter face aux méchants. En repensant à la vie des petits chinois dans leur usine de jouets, au monopole du géant Toyland et puis, il faut l'excuser, à sa propre expérience face à la méchanceté de ses camarades de classe, Jeanne demanda à Geppetaz pourquoi dans la vie les méchants gagnaient toujours.

« Ce n'est pas toujours vrai, répondit-il. Parfois le bien l'emporte. Il suffit d'une étincelle, l'air du temps, quelque chose de magique.

- Comme l'Esprit de Noël?

- Sans doute. »

Puis un jour, sans le vouloir vraiment, elle était tombée sur le grand livre de contes aux pages jaunies, que Geppetaz avait oublié sur une étagère bien garnie. Elle avait caressé la couverture. C'était plus rugueux que cela ne lui avait semblé, comme une peau de chamois. Elle avait hésité, n'osant ouvrir l'ouvrage interdit aux petites filles. Mais la convoitise était bien forte maintenant qu'elle savait parfaitement lire. L'ouvrage était si lourd qu'elle dut le poser sur une petite table. Un frisson accompagna son mouvement pour ouvrir le manuscrit. Ses yeux s'agrandirent, sa surprise fut totale. Sur chaque page, il n'y avait... rien!

Que des pages blanches, enfin qui devaient l'être autrefois car maintenant elles avaient pris une teinte crème. Elle referma le grand livre et le déposa délicatement là où elle l'avait trouvé. Une tristesse l'avait soudain envahi. Geppetaz, très discrètement, avait observé la scène. Jeanne n'en savait rien. Le soir même, il lui avait offert un beau livre avec plein d'illustrations et un court texte. Devant son air étonné, il avait ajouté qu'il pourrait évidemment continuer à lui lire de belles histoires du grand livre de contes (il était inépuisable), mais que maintenant, elle allait découvrir un nouveau plaisir, celui de

découvrir par elle-même les légendes les plus formidables, les aventures les plus extraordinaires, les récits les plus suffocants. La petite fille avait alors compris que toutes les histoires puisées dans le grand livre vierge n'étaient issues que de la riche imagination de son grand père. Elle avait compris que l'invisible pouvait receler de miraculeux joyaux. Elle avait alors évoqué Noël.

« Alors, grand-père, c'est comme Noël? Le Père Noël n'est qu'un leurre, il n'existe pas vraiment? »

Geppetaz prit une voix douce.

« Oui, ma chérie, le personnage n'est qu'un artifice. Il n'est qu'une aide, un révélateur, une béquille pour tous ceux qui ne savent pas vraiment ce qu'est l'Esprit de Noël. Mais toi, tu le sais, n'est-ce pas? »

Jeanne avait hoché la tête. Bien sûr qu'elle le savait. Elle le savait depuis toujours.

Depuis ce soir-là, elle allait se poster un moment devant sa fenêtre avant de s'endormir. Elle regardait les étoiles. Elle leur confiait ses secrets, ses incompréhensions, ses blessures, ses peurs, mais aussi ses envies, ses souhaits, ses petits plaisirs. A son insu, elle venait de réinventer le traditionnel « hauts et bas » des familles américaines où chacun, lors du dîner, racontait le pire et le meilleur de sa journée. Parfois, un hibou venait se poser en silence sur l'une des branches du grand arbre qui tendait sa verdure face à sa fenêtre. Il la regardait de ses yeux immenses. Les premières fois, elle avait eu peur, bondissant sous sa couette et serrant très fort Titus, le petit singe en peluche orange qui ne la quittait pas depuis qu'elle était petite.

Le premier jour d'école, elle voulut l'emmener avec elle. Geppetaz lui dit que les bancs de l'école n'étaient pas la place d'un singe de la jungle. Il allait s'ennuyer toute la journée et elle aurait plus de plaisir à le retrouver en rentrant à la maison. Elle avait hoché la tête, mais avait subrepticement glissé Titus au fond de son sac. Elle ne l'avait plus jamais emporté en classe. Les autres enfants étaient si durs envers elle qu'elle eut peur pour son ami s'ils venaient à le découvrir.

Maintenant, le hibou était devenu son nouvel ami à son tour et

elle était un peu triste les soirs où elle ne l'apercevait pas, lissant son beau pelage blanc qui scintillait sous la douce lumière de la lune, comme les étoiles qui brillaient dans le firmament.

Les jours s'égrenaient de plus en plus vite à mesure que l'on se rapprochait du jour où tous les enfants allaient recevoir leurs cadeaux, enfin presque tous aurait précisé Ziza et pas forcément des mains ridées du Père Noël.

Geppetaz ne quitte jamais son antre. Pourtant lorsqu'elle rentre ce soir-là de l'école, Jeanne trouve la porte de la boutique fermée. Elle sait que la clé se trouve sous le volet à demi fermé de la première fenêtre de gauche. Elle fait tourner le sésame tout en étant intriguée de cette absence. Depuis l'existence de Toyland, la boutique de jouets en bois et en chiffons pourrait être constamment fermée, cela ne ferait guère une grosse différence.

Elle sortit ses cahiers et se mit à réviser sa leçon pour le lendemain. Il était question de bijou, de genou, de bisou, d'hibou. Elle pensa à son ami nocturne. Puis ce fut au tour des océans. Atlantique, Pacifique, Indien, et elle pensa à toutes les aventures de pirates que lui avait lues son grand-père et qu'elle découvrait maintenant toute seule, le nez plongé dans Jules Verne ou Stevenson. Il y avait aussi un exercice de géométrie avec des courbes et des lignes droites à tracer. Bien vite, elle laissa son imagination dessiner des animaux fantastiques, des villes suspendues et des forêts où les arbres naissaient les racines en l'air. C'était plus amusant que de construire le triangle parfait.

Les clochettes tintèrent. Geppetaz trainait un sapin dans son dos et une lettre dans sa main droite. Il laissa l'arbre retomber sur ses branches et entreprit d'ouvrir la lettre. Lorsqu'il déplia la missive et avança le bout de son nez pour y lire quelque mauvaise nouvelle, des plis se formèrent entre ses deux yeux, son front était déjà bien fourni en rides, il n'y avait plus la place pour celles de l'inquiétude. Jeanne le questionna. Quelqu'un de proche était-il malade? Mais ils ne connaissaient personne de tellement proche et aucun n'était malade, à part la boutique où

plus aucun client de faisait tinter les clochettes de l'entrée.

« J'ai bien peur qu'il me fasse bientôt fermer boutique » annonça-t-il l'air abattu. Il laissa tomber la lettre sur la table où Jeanne terminait son dessin d'arbres à l'envers. Il y avait plusieurs lignes de chiffres alignés et un montant écrit en rouge et souligné deux fois.

« Ca veut dire quoi « débit », grand-père?

- Ca veut dire que la boutique me coûte plus d'argent qu'elle ne m'en rapporte, mon amour. »

Il avait soudain ce petit air triste qu'arbore en permanence la petite Jeanne mais qu'elle compense par une joie commune à tous les enfants et un visage avenant, semblant toujours sourire. Puis, aussi vite qu'un vol d'hirondelle, cette tristesse s'effaça et il se tourna vers le sapin nu.

« Tu as vu ce que j'ai ramené? »

Jeanne battit des mains. Elle savait que la soirée allait être grandement occupée à décorer le sapin. Elle prenait déjà le chemin de la cave où étaient entreposés les décorations de l'an passé. Elle appréciait particulièrement ce rituel de la décoration du sapin. Elle choisissait délicatement les guirlandes multicolores et les entremêlaient selon un plan connu d'elle seule. Geppetaz l'aidait pour les branches hautes. Mais ce qu'elle préférait par-dessus tout c'était de fixer des biscuits aux branches, des figurines en pâte d'amande, des papillotes. Chaque soir, elle en décrocherait une et dégusterait la friandise en prenant un temps exagéré, comme pour faire durer le plaisir. Ils avaient également réussi à fixer des fruits, mandarines, petites pommes, noix. L'arbre ainsi décoré, brillait de toutes ses ramures dans un coin de la pièce, juste à côté de la fenêtre par laquelle la lune éclairait ses branches une fois la nuit venue. Il était tard ce soir-là lorsqu'ils disposèrent l'étoile d'argent au sommet du sapin. Ils étaient bien fatigués... et avaient complètement oublié de dîner!

Le Dimanche suivant, elle suivit Geppetaz dans une longue balade en forêt. Ca et là, ils glanaient des pignes de pin et des cocottes d'épicéa qu'ils passeraient toute la soirée à peindre soigneusement avant de les ajouter aux branches basses du

sapin. Il cueillaient des branches de houx et du gui pour décorer la maison et la boutique (s'ils trouvaient la place pour placer leur ornements). Jeanne aimait se promener dans les bois avec son grand-père. Il lui faisait remarquer quantité de détails qu'elle aurait été incapable de discerner par elle-même. Le chant d'un oiseau qui répondait à un autre, le chuintement de la bise dans les hautes branches des arbres, les dernières feuilles qui tombaient du sommet des ormes et des hêtres, les traces de pattes de renard dans la glaise du sentier, les rayons du soleil, rasant l'horizon, jouant au travers des branches nues à les éblouir. Ils rentraient chargés comme des mulets, éreintés une fois de plus, mais heureux de fêter Noël.

Tandis que Geppetaz préparait les pinceaux et les tubes de peinture, Jeanne entreprit d'escalader le grand tilleul qui faisait face à la boutique. Parvenue aux plus hautes branches que le vent faisait onduler, sa vue dominait les toits des maisons de Saint Séraphin. Alors, elle pouvait voir, émergeant de brumes qui semblaient raser la plaine, les longs bâtiments de la grande ville, là où habitaient tout ses faux camarades d'école, là où partaient travailler chaque matin les résidants du village, là enfin où trônait le plus grand magasin de jouets du monde, Toyland.

Geppetaz n'avait pas tout à fait terminé les préparatifs. Elle partit faire un tour par le parc. Elle aimait cet endroit rempli de verdure au cœur du village. Une petite fontaine distillait une étrange musique cristalline, des buissons de buis étaient joliment taillés et chatouillaient la main lorsqu'elle les caressait. Les allées de gravier crissaient sous ses petits pas.

Le banc publique (son banc!) était occupé ce soir-là par un vieux monsieur. Assis, elle ne s'était pas rendue compte qu'il était si grand, mais ses bras étaient longs et osseux, son visage concentré avait le même air triste que Jeanne a parfois sans raison.

« Bonsoir Monsieur ».

Jeanne était toujours polie envers les inconnus. Geppetaz ne lui avait jamais précisé qu'elle ne devait pas parler aux inconnus, faisant naître dans son cœur pur une méfiance infâme.

L'homme sec leva lentement sa tête et mit un temps à répondre,

comme si les mots se frayaient un long chemin dans sa tête, comme s'ils traversaient une jungle.

« Bonsoir jeune demoiselle ». Sa voix était douce mais en rien chaleureuse. Jeanne hésitait entre poursuivre son chemin et s'asseoir aux côtés de ce monsieur qu'elle ne connaissait pas. Il l'intriguait. Elle s'assit.

Que peuvent avoir en commun un vieil homme tout sec et une petite fille qui a toute la vie devant elle? Qu'ont-ils à se raconter? Noël était un sujet universel qui devait intéresser aussi bien les grands que les petits, passionner les plus vieux et les tout jeunes, émouvoir autant le riche que le pauvre et charmer tout être possédant un cœur. Seulement le vieil homme avait-il un cœur?

Jeanne lui posa une question d'enfant. Qu'espérait-il pour Noël? Une grande personne aurait spontanément demandé ce qu'il avait l'intention de faire pour Noël. Le grand homme sec se tourna vers elle. Il y avait une vague lueur de dédain dans son œil. Il considérait la fillette comme un moucheron qui commence à vous agacer en tournant autour de vous en posant des questions incongrues. Elle insista.

« N'y a-t-il pas quelque chose, même futile, qui vous tient à cœur, quelque chose qui adoucit l'existence la plus pénible et la rend supportable? »

Alors, sans savoir pourquoi, le cœur du vieil actionnaire, emprisonné dans un complet veston, fut touché par tant d'innocence et de pureté. Une simple petite fille avait trouvé le chemin de son cœur. Sans aucune logique, l'homme se mit à parler. D'une voix calme mais assurée, il repoussait les limites de sa rigueur.

« Ce qui me ferait plaisir, ce serait de retrouver un objet qui berça ma petite jeunesse. Un bruit, plus précisément un tintement. Mais je sais bien que cela est impossible. Et puis à quoi bon? »

Sur ce, il se leva, inclina sa tête de vieil homme sec et s'en alla à pas lents. Jeanne rentra, les yeux regardant ses pieds. Ils avaient, l'un comme l'autre, le même air triste venu du plus profond d'eux-mêmes. Mais pour des raisons différentes.

Jeanne avait des taches de peinture partout sur ses doigts et sur le dessus de ses mains. Elle en avait sur les joues aussi et puis sur le front. Geppetaz lui fit remarquer qu'elle était suffisamment peinturlurée pour pouvoir aisément s'accrocher aux branches du sapin, elle ne dépareillerait pas du reste des enjolivures. Elle prit un air offusqué et l'instant d'après ils riaient tous les deux d'un éclat qui se répandait dans toute la pièce.

Cependant, à la fin du diner (car ce soir là, ils n'oublièrent point de manger, c'eut été dommage puisque Geppetaz avait concocté sa spécialité: des lasagnes aux épinards), le vieil homme parut chagriné. Quelque chose le tourmentait. Jeanne le remarqua.

« Qu'y a-t-il, grand-père?

- Non, rien ma chérie. C'est juste qu'avec toutes ces factures et plus aucun client qui n'entre à la boutique, j'ai bien peur de devoir bientôt fermer le magasin. »

Cette nuit-là, juste avant de se coucher, Jeanne s'installa comme à son habitude sur le rebord de la fenêtre de sa chambre. Elle contemplait les milliards d'étoiles qui scintillaient dans le ciel glacé. Elle repéra immédiatement la plus lumineuse d'entre elles. Elle semblait clignoter davantage, comme si elle s'apprêtait à lui révéler un grand secret. Sous la couette bien chaude, Jeanne repensa aux soucis de son grand-père. Elle se souvenait d'un temps pas si lointain où elle croisait toujours une ou plusieurs familles dans la boutique. Geppetaz prodiguait ses précieux conseils sur les jouets, les poupées, les peluches qu'il proposait. Il semblait les connaître tous par leur petit nom. Il connaissait leurs habitudes, leurs mœurs. Ce n'était pas simplement un vendeur de jouets, mais un entremetteur. Jeanne se souvenait que le papa de Raoul Poinçon, le moins méchant des garçons de sa classe, travaillait dans un asile pour animaux. Il passait ses journées à accueillir les chiens abandonnés, les chats errants, les oiseaux blessés, à les soigner et à leur trouver des familles d'adoption. Dans la composition littéraire qui traitait du métier de ses parents, Raoul avait insisté sur le fait que c'était davantage l'animal qui choisissait sa famille que

l'inverse. Jeanne pensa que Geppetaz accomplissait la même chose avec ses jouets. Il leur trouvait des familles d'adoption, guidait celles-ci vers le jouet le mieux adapté mais surtout choisissait le petit garçon ou la petite fille qui prendrait le plus soin du jouet. On avait le sentiment que c'était le jouet qui choisissait sa famille et non l'inverse. Cela s'appliquait bien entendu aux peluches et aux poupées mais Jeanne avait parfois l'impression que tous les jouets avaient une âme, pas seulement ceux singeant les hommes ou les animaux.

Une nuit, elle s'éveilla. Souvent, au coeur de la nuit, elle était prise d'une soif phénoménale. Le soir, Geppetaz lui préparait un grand verre d'eau citronnée dans lequel il faisait fondre une bonne cuillerée de miel. Mais cette nuit là, Jeanne constata que le verre n'était pas présent sur sa table de chevet. Elle avait vu tellement de fois son grand-père préparer le breuvage qu'elle eut le courage de descendre improviser la mixture. Elle choisit un beau citron bien jaune, souleva le gros pot de miel et mélangea le tout dans un grand verre qu'elle avait rempli d'eau de source (Geppetaz préférait boire l'eau qui provenait de la source qui jaillissait de la roche à un jet de pierre du village et n'utiliser l'eau courante que pour se laver ou arroser le jardin). En remontant l'escalier de bois, elle avait cru entendre un léger bruit provenant de la boutique. Comme un chuchotement. Le bruit que fait quelqu'un qui ne veut pas faire de bruit. Elle avait fait demi-tour au milieu des marches et, sur la pointe des pieds, se dirigea vers la boutique, juste séparée d'une lourde porte. Avant d'ouvrir celle-ci, elle avait attendu quelques minutes dans le plus grand des silences. Au bout d'un moment, tout comme ses yeux s'habituait à l'obscurité et semblaient discerner des détails qu'elle n'aurait pas pu voir une minute auparavant, elle entendit le faible tic-tac de l'horloge à l'étage. Elle respira plus délicatement afin de prolonger le silence. Stoppa même un instant son souffle. Elle pouvait distinguer le léger ronflement de son grand-père, distant pourtant de plusieurs mètres et séparé de ses oreilles par deux portes. Elle entendit le miaulement lointain d'un chat qui arpentait les toits du village comme à son habitude. Toute une vie se révélait à ses douces oreilles au

milieu de cette nuit. Elle colla son oreille à la porte de la boutique. Il lui sembla que le bruit avait repris. Des murmures qui s'enflaient. Puis il y eut un craquement, un objet qui tombait sur le plancher, des rires, un chant aigu, le son d'une hélice. Elle poussa doucement la lourde porte qui, heureusement, ne grinça pas cette nuit-là. La pièce était jonchée de jouets comme à son habitude. Habitée à l'obscurité elle pouvait apercevoir les contours de la pièce.

Elle réprima un cri.

Ce qu'elle vit alors, elle n'était pas prête de l'oublier. Les quatre singes en peluche verte tapaient le carton sur une caisse à jouets retournée. Ils s'esclaffaient en jetant leurs cartes dans n'importe quel ordre. Derrière eux, la grande fée maintenait sa baguette magique au-dessus d'une bande de rats en papier mâché. Le petit train électrique sillonnait un itinéraire inédit, prit en chasse par l'antique avion de chasse qui effectuait des rase-mottes, effrayant une souillon que Jeanne reconnut comme la petite Cendrillon que son grand-père avait restaurée la semaine passée. Des lutins s'envoyaient des balles et des ballons multicolores, une armée de soldats de bois avançait vers un géant, un ogre dans les bras duquel Jeanne aimait se réfugier: un ours brun plus grand qu'elle (elle avait pourtant bien six ans à l'époque). Tout n'était qu'un chaos total. Les créatures de bois et de chiffon dansaient une carmagnole en chantonnant un air que Jeanne ne connaissait pas. C'était la fête des jouets dans la boutique. Ils semblaient bien s'amuser. Elle s'avança pour partager leurs jeux quand tout à coup, la farandole stoppa net. Il lui sembla un instant que le loup gris sur l'étagère près de la fenêtre la considéra d'un air de reproche, comme pris en faute, mais que la faute c'était elle qui l'avait commise. Elle prit peur et s'enfuit en courant, remontant l'escalier qui ne fit aucun bruit sous sa course. Elle se fonda sous sa couette et s'endormit aussitôt.

Le matin, avant même de venir déjeuner face à son grand-père, elle alla inspecter le magasin, croyant avoir rêvé la nuit passée. Si tout cela s'était réellement déroulé, il devrait y avoir un fouillis de tous les diables dans la boutique, tout sans dessus dessous, bref, le grand chambardement.

Tout était à sa place. Rien n'avait bougé d'un pouce. Comme si rien n'avait eu lieu la nuit passée.

C'était peut-être un rêve, alors.

Elle questionna son grand-père. Il restait évasif, lui faisait des réponses de Normand à chacune de ses questions.

Les jouets jouaient? Un jouet sert à jouer, n'est-il pas?

La nuit, la boutique se transformait en véritable sarabande? Il n'en savait goutte, la nuit il dormait, lui.

Tout était en ordre au petit matin après pareille bacchanale nocturne? Peut-être les jouets étaient plus ordonnés que la petite Jeanne qui ne rangeait jamais sa chambre.

« Arrête de te moquer de moi » dit-elle en fronçant les sourcils, ce qui lui donna un air comique. Alors Geppetaz rit de bon cœur en ajoutant:

« Il y a des choses que tu ignores, mon cœur. Des choses que moi-même malgré mon grand âge, je ne sais pas. Parfois, il vaut mieux ne pas trop chercher à savoir. »

Il arborait l'un de ses sourires qui intriguent.

Toute la journée, Jeanne repensa à cette nuit.

Le soir suivant, elle voulut à nouveau surprendre les jouets prendre vie dans la boutique mais elle était si fatiguée d'avoir remué toutes ces pensées et ces interrogations toute la journée qu'elle s'endormit comme une marmotte et ne se réveilla pas de toute la nuit. Il lui fallut attendre une bonne semaine pour réitérer sa clandestine expédition. Sans faire le moindre bruit, sans se montrer, elle réussit à deviner une nouvelle fête entre les jouets. Le lendemain, rien n'avait bougé dans la boutique. Elle n'y comprenait rien, mais comme l'avait précisé Geppetaz, elle ne se souciait plus du pourquoi ni du comment. Plusieurs fois, elle s'enhardit à observer le ballet des jouets en pleine nuit. Encore aujourd'hui, elle descend doucement les marches grinçante de l'escalier, pousse lentement la lourde porte donnant sur la boutique et, retrouvant ses yeux de toute petite fille, elle contemple les jouets s'en donner à cœur joie au milieu de la nuit. Alors, oui, elle le sait, les jouets ont une âme.

Parfois elle se demande si, dans les larges allées de Toyland, les jouets dansent la carmagnole et chantent des chansons oubliées.

Non, surement pas. Là-bas, les jouets sont tristes comme des portes de prison.

Devant sa fenêtre, Jeanne pense à son grand-père, à la boutique de jouets qui devra fermer ses portes faute de clients, tous happés par la grande ville et les lumières aveuglantes de Toyland qui proposait pour les fêtes de nouvelles animations. C'était un combat déloyal, perdu d'avance.

Elle songe aussi à sa vie à elle. Elle aimerait avoir un ami, ne plus être rejetée à la fois par le groupe des filles et par celui des garçons. Parler à son ours en peluche, au singe trapéziste, se construire son monde à elle n'est qu'une solution de secours, elle en a bien conscience. Quand elle parle à Teddy, le gros ours brun, il lui répond avec la voix de cet acteur noir américain si doux et si bienveillant. Elle l'avait vu incarner le leader sud-africain dans un film sur Nelson Mandela un Mercredi après-midi (Geppetaz enregistre toujours les émissions qui se terminent beaucoup trop tard, même pour une grande fille comme Jeanne et elle peut les visionner les après-midi de pluie). Teddy ne remue pas les lèvres bien entendu, à la façon des acteurs qui, mal doublés, ont leurs lèvres qui ne coïncident pas avec les mots prononcés. Elle l'entend directement dans sa tête. Tout comme le singe trapéziste, à la différence près que lui, il a la voix du petit humoriste brun qui la fait bien rire quand il se déguise en fille. Elle parle aussi au hibou dans le grand arbre en face de sa fenêtre (tiens, ce soir il n'est pas là), mais lui se contente de la regarder avec ses yeux ronds et bouge à peine sa tête qu'il peut cependant arriver à faire pivoter d'un demi tour. Elle aimerait avoir quelqu'un à qui confier ses secrets et qui lui accorderait la confiance de partager les siens. Elle ne peut pas le faire avec Geppetaz. Enfin pas tous. Et le principe d'un secret est bien d'être partagé, sinon ce n'est plus un secret. Et puis toutes ces peluches avec qui elle parle, elle sait bien que c'est elle-même qui fait les réponses, même si parfois elle s'étonne d'avoir de telles pensées.

Plongée dans ses réflexions, elle manque de remarquer que l'étoile si brillante dans le ciel d'encre brille davantage ce soir.

Soudain, un fil lumineux traverse l'immensité du ciel. Une étoile filante comme elle en a vu des dizaines cet été avec Geppetaz. Ils avaient gravi les flancs pentus d'une haute montagne toute la journée. Ils avaient pique-niqué à la lisière de la forêt de hauts sapins, ils s'étaient trempés les pieds dans la fraîcheur du ruisseau qui chantait une belle chanson, ils avaient vu la vallée se creuser sous eux, lentement, se recouvrant au crépuscule d'une brume qui les isolait du monde des hommes. Ils étaient tout en haut de la montagne. Des glaciers tiraient leurs langues comme pour se moquer de la prétention des valeureux qui osaient poser leurs crampons sur leur dos de glace. Des pics envoyaient leurs doigts effilés vers le firmament. Jeanne compara la succession de cimes pointues qui masquaient le soleil couchant à une mâchoire de requin. Geppetaz sourit. Il précisa qu'on les nommait les Dents Blanches. Enfin le soleil disparut complètement et les sommets s'éteignirent un à un. Le dernier, un dôme tout blanc de neige, disparut dans l'ombre qui tombait du ciel. Bientôt des milliers d'étoiles s'allumèrent. Elles tremblaient moins qu'au village, peut-être était-ce parce qu'ils étaient plus près d'elles, si haut sur la montagne. Le froid les enveloppa comme lorsqu'on entre lentement dans l'eau de l'océan. La sensation était délicieuse mais Geppetaz insista pour qu'elle s'enroule dans une chaude couverture. Le froid est le meilleur des anesthésiants. Elle se fit expliquer ce mot barbare. Puis, dans le noir total, ce fut un véritable feu d'artifice, tiré depuis l'espace par la seule force des lois physiques. Des étoiles filantes par milliers. Jeanne chercha à les voir toutes, bougeant sans cesse la tête et n'en vit aucune. Son grand-père lui conseilla de se focaliser sur un coin de ciel. Il y en avait tellement qu'il ne fallait surtout pas chercher à les capter toutes. Jeanne ne put s'empêcher d'interpréter ce conseil appliqué à la vie de tous les jours. L'existence nous offre tellement de possibilités qu'il est illusoire de pouvoir les saisir toutes. La terre est si riche qu'on ne peut pas tout posséder, qu'on se doit de ne prendre que ce dont on a besoin. Alors, elle les vit, ces étoiles filantes. Elles traversaient le ciel comme autant de coups de crayon lumineux qu'une main géante et invisible aurait tracé. Jeanne ouvrait

grand les yeux mais ne bougeait plus la tête. Ce fut merveilleux. La nuit, engoncée dans son sac de couchage avec pour tout plafond ces milliards de novae venant du fond des âges et tout ces traits lumineux qui zébraient le ciel, elle rêva de voyage au bout de l'univers, de remonter le temps à cheval sur un astéroïde, slalomant entre des nébuleuses aux couleurs fantastiques, traversant des nuages de poussière galactique, agitant sa main vers les planètes habitées qui tournaient autour de soleils qui eux-mêmes pivotaient lentement dans leur galaxie.

La petite fille observe cette étoile filante de Décembre, bien éloignée du troupeau estival. Geppetaz lui avait expliqué que c'était simplement des cailloux qui traversaient notre atmosphère, faisant ainsi remarquer que la moindre petite roche banale peut devenir, le temps d'un instant, une étoile filante. Mais ce soir, elle n'avait que faire des explications scientifiques et elle crut dur comme fer que la grosse étoile venait d'envoyer un émissaire sur la Terre afin de régler tous les problèmes. Les étoiles semblaient mener un grand débat, en scintillant davantage. Dans sa tête, elle entendit ce dialogue d'une toute nouvelle voix. Ce n'était pas celle profonde et chaude de Teddy ni celle haut perchée et ironique du singe Trapéziste.

« Ca ne peut plus continuer comme cela.

- Oui, il faut intervenir.

- Et notre devoir de non ingérence?

- On a déjà passé outre.

- Oui, je me souviens. Mais ça a posé beaucoup de problèmes.

- Bah, ils s'en sortiront, ils ont l'habitude.

- Il faut voter.

- Depuis quand demande-t-on leur avis à de simples étoiles? Ici, c'est moi qui décide. »

La dernière voix était la plus tonitruante de toutes, faisant trembler les petits bras de Jeanne. Ou bien était-ce le froid vif de l'hiver?

Elle rentra se coucher dans son lit, sous sa couette bien chaude. Dans ses rêves, une grande assemblée d'étoiles s'était formée. Des anonymes remettaient en question le pouvoir sans partage

de la plus grosse des super novae.

Le jour se leva dans un brouillard à couper à l'opinel, un simple couteau n'y suffisant pas.

Jeanne n'avait pas envie d'aller à l'école. Elle imaginait de nouvelles humiliations de la part de ses camarades.

Geppetaz avait le nez plongé dans son bol de café fumant. Il avait le cœur déchiré à devoir fermer définitivement la boutique. Sa boutique.

Le vieil actionnaire aurait dû se réjouir. Les actions de Toyland allaient atteindre des sommets. Mais le vieux monsieur ne souriait jamais, semblait sévère comme si un immense chagrin le taraudait au plus profond de lui-même.

Son neveu, en revanche, était content de lui en nouant sa cravate imprimée de petits pères Noël. Aujourd'hui il devait réceptionner une importante commande de jeux venant d'Asie. Leur coût de fabrication était indécemment bas mais il allait les proposer à des prix élevés, soulignant ainsi leur modernité, leur rareté et les rendant ainsi indispensables. Il y en avait pour tous. Des poupées qui chantaient et parlaient plusieurs langues. Des baigneurs à qui on donnait le biberon, qu'on changeait et qu'on berçait en chantant une douce mélodie et si on chantait faux, le bébé pleurait et criait. Il y avait des miniatures pilotées par un programme informatique (hors de prix) qui transformait illico l'appartement en véritable circuit des 24 heures du Mans. Les dernières panoplies singeant les nouveaux héros des séries télévisées et des films Hollywoodiens à grand spectacle qui avaient battu tous les records d'entrée cette année. Et puis, bien sûr, une invasion de consoles de jeux. Il y en avait pour tout les goûts, pas forcément pour toutes les bourses. Clérambar se frottait les mains en enfilant son veston bleu océan. Son oncle allait être fier de lui et lui octroyer une belle prime de fin d'année.

La maîtresse d'école ouvrait les portes de la salle de classe où vingt quatre gamins allaient trépigner d'ici à peine une demie heure. Elle repensa à la petite Jeanne, si seule au milieu des autres garnements. Les enfants sont cruels parfois. Mais que

pouvait-elle faire pour l'aider? Lui accorder davantage de temps aurait envenimé les choses en lui collant une nouvelle étiquette sur le dos, celle du chouchou de la maitresse. Elle n'y tenait pas plus que la petite fille.

Raoul Poinçon sautillait sur le trottoir qui menait à l'école publique. Il était en compagnie de Bertrand et Xavier. A eux trois, ils étaient le noyau dur de l'équipe de foot à la récré. C'est eux qui décidaient des jeux qui seraient partagés par l'ensemble des garçons, parfois des filles. Et c'était eux qui fixaient les règles. Ses deux compagnons imitaient méchamment la petite Jeanne. Il n'était pas en reste, mais au fond de lui, il se sentait un brin honteux de s'acharner sur un être sans défense. Il jouait le jeu mais n'y prenait plus aucun plaisir. C'était davantage pour sauver la face devant ses copains et conserver son statut de meneur. Il fallait constamment un bouc émissaire pour garder la cohésion du groupe. Et puis, Jeanne avait un doux visage et il aurait bien voulu caresser ses délicats cheveux courts qui paraissaient si fins. Il ne la trouvait pas garçon du tout, Raoul.

Dans le cabinet du Ministre de la santé, le délégué d'état aux importations attendait que Madame La Ministre veuille lui accorder un entretien. Il tenait un épais dossier posé bien à plat sur ses genoux. Oh, ce n'était pas une lecture qui aurait ravi la petite Jeanne, habituée aux histoires merveilleuses et aux récits d'aventures. Des rapports d'experts, des colonnes de chiffres, des conclusions de commissions, des résultats de laboratoires. Des centaines de pages qui analysaient par une documentation exhaustive ce qui allait devenir un scandale sanitaire majeur, mettant en lumière l'utilisation d'un produit hautement toxique dans la peinture utilisée sur les jouets importés d'extrême orient. La ministre entra dans un coup de vent. Elle serra brièvement la main de son délégué et l'écouta aussitôt avec la plus grande attention, elle qui était maman de trois enfants, sachant parfaitement concilier ses responsabilités de ministre et une vie de famille épanouie, comme elle l'avait précisé aux différents journaux. Elle feuilleta les premières pages du lourd rapport en hochant la tête aux affirmations de son subordonné et semblant parfaitement comprendre les lignes du rapport alors que tout

cela était bien obscur pour elle. Elle n'entendait en fait que quelques mots. Toxicité, enfants, jouets, complications sanitaires, bureau de l'hygiène, douanes.

Elle trancha en se levant de son fauteuil. La conversation était terminée. Elle avait pris sa décision. On allait contacter le commissariat aux douanes du Havre où était accosté le gigantesque cargo qui contenait tous les jouets incriminés. Il n'y aurait pas de détail. Toute la cargaison serait saisie et détruite sous haute surveillance. Elle ne voulait pas que son nom fasse la une des journaux comme cela avait été le cas de son prédécesseur au ministère pour une sombre histoire de dioxine retrouvée dans la production de saumons et qui lui avait coûté sa place avec force éclats et plusieurs Unes de journaux.

Dans la salle de rédaction de Tv Plus c'était l'effervescence des petits matins. Là, entre six heures et huit heures, se préparait le journal du soir. Autour du rédacteur en chef encore mal réveillé d'une nuit agitée, bourdonnaient une équipe sur le pied de guerre. Chacun voulait imposer le sujet qui lui tenait à cœur. Les ténors du journalisme politique menaient le bateau. Un grand reporter, revenant d'une lointaine mission, avait la priorité sur la une. Le plus souvent il envoyait son reportage via internet. Ce matin, la politique nationale et mondiale était calme, aucun grand reporter du bout du monde n'avait envoyé la moindre information, il n'y avait eu aucun décès de célébrité, pas le moindre potin croustillant dans le monde agité des people, pas de match de football en prévision ou un résultat spectaculaire à commenter. Aucun film d'importance à l'affiche, pas un seul scandale à se mettre sous la dent. La routine. Lambert Petitjean se racla la gorge et proposa d'une voix mal assurée une idée de sujet. Il était stagiaire depuis trois semaines et on lui demandait surtout d'éplucher les journaux du matin et d'apporter les cafés. C'était peut-être la chance de sa vie. Il se lança.

Le rédacteur reposa l'exemplaire de La Parisienne qu'il tenait dans ses mains et écouta plus attentivement la proposition balbutiante de Lambert. A la une du quotidien, un titre surmontait la photo d'un atelier de fabrication où des dizaines d'enfants chinois s'affairaient à fabriquer de leurs petites mains

les poupées qu'on allait disposer sous le sapin de Noël. « Le Noël des enfants chinois ».

Le rédacteur avait encore en tête ce monde des jouets qui était toujours porteur au moment des fêtes. Les gens aimaient une certaine tradition dans l'information. Il ne fallait pas aller contre nature. On pouvait naturellement parler d'un bain de mer sur la côte d'azur qui bénéficiait d'un climat particulièrement doux au matin du premier janvier ou encore faire un reportage de ski sur glacier en plein Juillet mais la plupart du temps il fallait coller au calendrier.

En Janvier on envoyait un journaliste se faire bousculer dans les premières heures des soldes tant attendues. En Février, on filmait les différents carnivals de France. Au printemps, on proposait un sujet sur la chasse aux œufs de pâques. Puis tout s'enchainait avec ces marronniers bien pratiques pour les jours creux comme celui-ci. En Juin, on envoyait le vieux René passer le baccalauréat au milieu des candidats de l'année, à la rentrée on parlait du déchirement du premier jour d'école. Entre ces deux sujets scolaires, on égrenait les sujets liés aux vacances: vendeurs à la sauvette sur les plages, arnaques aux campings, comment éviter les bouchons sur l'autoroute, s'exposer trop au soleil pouvait déclencher des cancers de la peau, trop peu de soleil induisait une carence en vitamine D. Puis on fêtait Halloween dans un sujet un peu décalé. On filmait la première neige sur les Champs-Élysées et la boucle était bouclée. Alors, un sujet sur un vieux magasin de jouets au bord de la fermeture avec ses relents de vieux jouets en bois et en chiffon qui rappellerait certainement de doux souvenirs aux téléspectateurs qui approchaient les soixante ans comme le directeur, pourquoi pas?

« C'est très bien, mon petit Lambert. Prends Jojo avec toi et rapporte-moi un bon reportage avant quatorze heures, qu'on ait le temps de monter tout ça pour la une de ce soir ».

Lambert n'en revenait pas. Non que le rédacteur le tutoie, on se tutoie nécessairement dans le journalisme et on s'appelle par son prénom, plus rarement par son nom de famille qui sonne alors comme un diminutif. On est copains en apparence, c'est une

grande famille. Celle du journalisme. On informe les gens, on les fait rêver, on les effraie. On ne doit jamais laisser indifférent. Lambert se souvenait des élans lyriques qu'avait eu le rédacteur en chef lorsqu'il l'avait accueilli, à son premier jour de stage. Ce matin, alors qu'il présentait maladroitement son idée de reportage, il voyait en coin le haussement imperceptible d'épaules, le sourire condescendant et le mépris de ses collègues attirés. Mais une fois que son sujet fut retenu et, pour l'ouverture du vingt heures en plus, il fut sollicité par tous. On lui tapa dans le dos, on lui posa des mains chaleureuses sur l'épaule, on le félicita, on partageait une anecdote ou une plaisanterie. Il était le roi aujourd'hui. Mais il savait cette gloire éphémère en espérant qu'aucun scoop ne vienne tout chambouler d'ici ce soir.

Ce fut une journée pareille à toutes les autres. En apparence du moins, car un œil exercé aurait remarqué les petits détails significatifs qui allaient avoir leur importance pour la suite de l'histoire.

Ce soir-là, Jeanne se posta au bord de sa fenêtre comme chaque soir. Son air était mélancolique. Les choses n'allaient pas dans le sens qu'elle aurait aimé qu'elles aillent. L'étoile brillante semblait briller au plus fort de son éclat mais le scintillement avait disparu comme si les étoiles ne dialoguaient plus entre elles comme elles semblaient l'avoir fait la veille. Elle s'endormit en rêvant à de lointains pays où il n'y aurait plus d'école, où l'antique magasin de Geppetaz serait dévalisé par une horde d'enfants désirant s'amuser avec de vrais jouets. Ni elle ni son grand-père n'avaient regardé le journal télévisé du soir.

Geppetaz avait vu débarquer en fin de matinée, deux jeunes hommes en blouson de cuir et semblant être à l'aise où qu'ils se trouvent. Le plus âgé tenait une caméra sur l'épaule et un spot dominait sa tête couverte d'un chapeau mou. Geppetaz était ébloui par la vive lumière. Il ne distinguait pas trop les traits du visage du journaliste qui lui posait des questions avec la régularité d'une mitraillette. Geppetaz répondait sans réfléchir

tandis que le caméraman filmait la boutique dans ces moindres recoins. Oui, tous les jouets étaient fabriqués en France et la plupart soignés et restaurés par lui-même. Non, pas la moindre trace d'électronique dans ces jouets. En moins de vingt minutes tout fut bouclé. Lambert serra la main du vieux Geppetaz, l'homme au chapeau mou, tenant toujours sa caméra à l'épaule lui fit un signe de la tête. Tout était allé si vite que le grand-père ne pensa pas que le document pouvait être diffusé quelque part. Qui s'intéressait encore à un vieux magasin qui allait fermer ses portes la veille de Noël?

On était le 24 décembre. Il n'y avait pas d'école. C'était les vacances pour tous les enfants et Jeanne en profita doublement. Alors qu'elle rejoignait son grand-père devant le petit déjeuner bien copieux, elle remarqua la mine réjouie du vieil homme. Il semblait heureux comme une veille de Noël. Mais c'était pourtant bien le cas, non? Sans rien dire, d'un léger signe de tête, il lui indiqua la fenêtre. Dehors, le jour semblait bien pâle. Le soleil ne s'était pas levé, du moins pas encore. Jeanne s'avança, écarta les rideaux de dentelle et poussa un petit cri de joie. Dans la rue, sur le petit jardinet, de lourds flocons tombaient comme autant de parachutes en cristaux. Elle avala en vitesse son bol de chocolat. Du vrai chocolat. Chaque matin, Geppetaz râpait du bout des doigts une énorme tablette de chocolat bien noir. Les copeaux fondaient ensuite dans le lait bouillant comme les premiers flocons s'évanouissaient sur la chaussée luisante.

Emmitouflée sous un gros bonnet à pompon, le cou prisonnier d'une épaisse écharpe et une paire de moufles protégeant ses petites mains, elle dansait sous les flocons qui redoublaient. A ce train-là, il y aurait une belle couche de poudreuse avant midi.

Geppetaz regarda sa petite fille gambader parmi la neige fraîche et eut un sourire au milieu de sa grande tristesse. Dans ses mains il tenait maladroitement un écriteau sur lequel était écrit d'une belle écriture ronde: fermeture définitive. Il s'apprêtait à le disposer sur la poignée de la boutique.

Dans la grande ville, il ne neigeait pas. Il faisait juste deux

degrés de plus. Deux petits degrés. Une misère. Même pas perceptible. Pourtant cela faisait toute la différence. Parfois, dans ce monde, il suffit d'un ou deux degrés pour tout changer. D'un rapport sur la fabrication des jouets au bout du monde. D'un reportage en ouverture du JT de la veille. Ou peut-être simplement du dialogue entre les étoiles.

Au siège de Toyland, c'était la consternation. Clérambar téléphonait sans cesse. Il bouillait. Ne parlait plus, mais invectivait chaque personne qu'il croisait au long des allées des bureaux de la Mecque du jouet. Il traversa la grande surface du jouet. Les rayons étaient vides. La livraison tant attendue pour cet ultime journée où les clients retardataires étaient du pain béni pour les vendeurs, moins difficiles sur le choix car le temps pressait et moins regardant sur les prix puisqu'il fallait absolument trouver un cadeau pour le lendemain, cet arrivage était bloqué dans le grand port. Plusieurs containers avaient été saisi par les douanes. Clérambar ne comprenait pas. Le monde s'écroulait autour de lui. Le téléphone sonna. C'était son oncle, le principal actionnaire. Il trembla en répondant d'une petite voix. Il n'avait plus sa superbe face à son véritable chef, car dans ce monde-là, même les plus grands patrons ont des patrons. Le vieil homme n'éleva pas la voix, lui, mais au ton de ses critiques, Clérambar comprit qu'il jouait sa place. Et ce n'était pas fini.

Les premiers clients arrivaient aux portes du magasin. Et les rayons étaient toujours désespérément vides. Qu'allait-on faire? Seulement ces clients-là étaient des clients bien particuliers. Ils ne venaient pas pour acheter les derniers jouets à la mode. Ils venaient rapporter ceux achetés précédemment. Le matin même, sur toutes les ondes, on n'entendait plus que ça. La ministre de la santé, elle-même mère de trois enfants et sachant concilier ses lourdes responsabilités avec celles, non moins importantes, du statut de maman, l'avait clairement expliqué. On avait évité, grâce à une prévention qu'ont naturellement toutes les mamans du monde, une catastrophe sanitaire d'importance. Par mesure de précaution, plusieurs containers de jouets dont la peinture

semblait douteuse, présentant des taux de toxicité anormalement élevés, avaient été saisis manu militari et allaient être détruits sous le regard impitoyable et incorruptible d'huissiers qui ne souriaient jamais.

Les auditeurs prirent ça pour argent comptant et empoignèrent les cadeaux pas encore déballés, certains allant même jusqu'à faire une razzia dans la chambre de leurs enfants, sous leurs cris et leurs pleurs et raflaient tout ce qui pouvait contenir des traces de peinture cancérigène. Clérambar ne savait plus où donner de la tête. C'était l'apocalypse.

Comme un malheur est souvent associé à de bonnes nouvelles et inversement, la veille au soir, tout le village ainsi que les gens de la ville avaient vu le visage juvénile de Lambert dans un magasin de jouets qui respirait l'authenticité, la simplicité, la salubrité. Chacun voulut se rendre dans cette caverne d'Ali Baba. Ralentis par la neige qui recouvrait maintenant la chaussée, les premiers clients parvinrent devant la boutique juste au moment où Geppetaz accrochait la pancarte fatale. Le vieil homme n'en crut ni ses yeux ni ses oreilles. Les clients fébriles entraient par dizaines... Non, cela n'est pas possible dans les si minces allées encombrées de jouets qui dégorgeaient des étagères trop étroites pour les contenir tous. On improvisa un banc à l'extérieur qu'une toile de vieux parasol protégeait des flocons qui tombaient toujours, dessinant de belles arabesques sur un fond de ciel gris. Les couleurs de Noël qui sont, comme chacun d'entre vous le sait rouges et vertes, resplendissaient davantage dans cette matinée morne. Le soleil se reposait sur un lourd édredon de nuages gorgés de cristaux. Il était avantageusement remplacé par les mille exclamations des passants devant la beauté et la simplicité des jouets qu'on trouvait dans cette boutique hier encore abandonnée. Tous retrouvaient des souvenirs d'enfance et beaucoup achetaient des objets qui leur rappelaient le bon vieux temps passé et qui ne reviendrait jamais, sauf durant cet instant où ils manipulaient la vieille peluche à l'oreille manquante, le petit train de bois aux couleurs vives, le bilboquet empreint de souvenirs, le jeu d'agates rutilant sous les lumières des guirlandes qui pendaient

des étagères qui, peu à peu, se vidaient. La cohue fit place au tumulte qui se transforma en mêlée puis en gentille bousculade. Au lieu d'être agacée comme elle en avait l'habitude dans les grandes allées de Toyland, la foule prit son mal en patience, fascinée par tous les jouets qui retrouvaient une seconde vie sous la caresse des clients. En milieu d'après-midi, Geppetaz s'absenta quelques minutes pour descendre du grenier un stock en réserve. Jeanne l'avait remplacé au pied levé devant l'imposante caisse enregistreuse. Un client demanda même si cet article était en vente. Elle avait reconnu quelques-uns des méchants garnements de l'école. Mais leur attitude envers elle avait totalement changée. Trop content de voir leurs parents soulagés de trouver enfin des jouets sains et authentiques, des jeux qu'ils prenaient eux-mêmes un plaisir surprenant à partager. Ils n'auraient jamais cru qu'un simple damier était aussi passionnant que le dernier jeu vidéo à la mode. Qu'une marionnette valait bien les panoplies des super héros modernes. Leur esprit trop cartésien n'y voyait pas encore toute la poésie et leur intoxication publicitaire les empêchaient d'y trouver tout le charme mais ils étaient tout de même emporté par ce nouvel élan. On redécouvrait des jeux oubliés, on s'extasiait devant les jouets anciens, on se consolait par la douceur des peluches qu'aucune main d'enfant n'avait fabriqué mais qui allaient devenir les compagnons d'une vie entière, confidents de tant de secrets et consolateurs de tant de malheurs. Et toute cette bonne humeur retrouvée rejaillissait sur les épaules de la petite Jeanne. Elle n'était plus, du moins en cette veille de Noël, celle qu'on snobait, qu'on rejetait, mais avait bien des allures de sauveteur de Noël.

Ce n'était plus une après-midi stressante de furieux achats de Noël frénétique mais une véritable fête à l'amusement. Geppetaz était emporté par cette fièvre et il n'était pas le dernier à s'amuser. Il montrait le fonctionnement de miniatures, expliquait les règles de jeux oubliés, manipulait tous ces objets qui étaient devenus, au fil des saisons, un peu une grande famille dont il était le patriarche. Il eut même une larme à l'œil lorsqu'il vit partir la séduisante poupée aux cheveux d'or et à la

robe de nacre qu'il avait affectueusement nommé Eglantine. Il eut un pincement au cœur au départ du singe farceur qui agitait ses cymbales au moindre contact sur sa fourrure. Mais il était ravi, au fond de lui, de ce succès d'un jour. Bientôt, il ne resta plus que quelques jouets éparpillés par le tumulte. Et les clients arrivaient encore.

Raoul Poinçon posa un jeu du Nain Jaune, véritable pièce de musée, sur le comptoir où Jeanne encaissait les clients puisque Geppetaz était trop occupé dans son rôle de démonstrateur. La petite fille avait prit son nouveau rôle comme un jeu. Le plus beau de tous. Elle était la marchande « pour de vrai », avec de vrais clients auxquels elle affichait son plus beau sourire. Elle leur souhaitait un joyeux Noël, sachant bien que le leur ne pourrait être aussi beau que le sien. Lorsqu'elle vit Raoul ouvrir son porte-monnaie pour régler son achat, elle cessa de sourire. Elle avait déjà remarqué que ses persécuteurs d'école avaient changé de comportement vis-à-vis d'elle. Ils avaient l'air honteux, s'excusant dans un silence retentissant. Ils baissaient la tête et faisaient profil bas. La boutique de Geppetaz les délivrait du casse-tête de devoir courir après le cadeau de la dernière minute. Ne pas recevoir de cadeau à Noël était triste. Ne pas en offrir était une honte.

Déjà, Jeanne savait qu'à la rentrée de Janvier, les garçons l'autoriseraient à participer à leurs jeux de ballon et que les filles imiteraient son style vestimentaire si modeste. Elle allait devenir leur idole à tous et à toutes. Ou peut-être pas. Tout cela serait-il oublié le lendemain de Noël? Qu'importe! Aujourd'hui elle était si heureuse dans son rôle de marchande « pour de vrai ». Et elle voyait bien que Geppetaz s'amusait comme un petit fou.

C'était son plus beau Noël.

Et voilà que Raoul balbutiait quelques mots qu'elle ne comprit pas tout de suite au milieu du brouhaha de la foule qui se massait au-dedans et au-dehors de la boutique. Devant son visage étonné, il répéta en articulant exagérément.

« Est-ce que tu veux m'aider à construire un bonhomme de neige ce soir? »

Elle resta quelques secondes sans comprendre. Les mots

virevoltaient dans sa tête. Raoul triturait son bonnet entre ses petites mains. Puis elle hocha vivement la tête. Un sourire fendit son visage et elle rit en retour.

La nuit était tombée maintenant. Les flocons se faisaient plus rare mais une belle couche de poudreuse recouvrait tout. Les branches nues des arbres se paraient de cristaux scintillant sous la lumière chaude des bougies-réverbères. Les toits des maisons avaient enfilés un bonnet de coton blanc. Les rues n'avaient pas été déneigées et les rares voitures roulaient au pas dans un silence édifiant. La neige amortissait tout, rendait le monde moins violent. C'était la trêve. Les bons sentiments prenaient le relais en cette nuit de Noël. Des passants pressés tenaient des victuailles pour le repas de fête au bout de leur bras ou bien serré contre leur poitrine. C'était une féerie de bonnets rouges et verts, d'écharpes volant au vent, d'après-ski faisant un bruit mat à chaque pas. Le monde avait changé.

Geppetaz se tenait seul au milieu de sa boutique devenue bien trop grande maintenant. Il referma la porte qui ne tinta pas. Il en fut surprit et se rappela aussitôt les mots de Jeanne. Il avait dit oui à son étrange requête. Maintenant, il était fatigué par cette journée extravagante. Un peu triste aussi face à toutes ses étagères vides mais heureux tout de même. La place de jouets n'est pas sur les rayons d'un magasin mais dans les mains ou sur le cœur des enfants. Surtout au moment de Noël.

La petite Jeanne avançait d'un bon pas, traversant le village recouvert de neige, longeant les ruelles encombrées de poudreuse, levant parfois la tête. Entre deux passages de nuages lourds, elle entrevoyait son étoile. Elle brillait d'un air satisfait, comme si elle avait accompli une mission. La plus belle de toutes. Jeanne marchait vers sa mission à elle, juste avant de retrouver Raoul et de construire un vrai grand bonhomme de neige.

Ce fut une journée noire à Toyland. Il fallut rembourser les clients qui se présentaient avec leurs jouets encore emballés, leur ticket de caisse à la main. Ils ne voulaient plus de ces jouets que la Ministre de la Santé elle-même, mère de trois enfants et

sachant concilier... Bref, ils ne voulaient pas que leurs enfants lèchent une peinture cancérigène comme l'avait doctement précisé la ministre, qui avait prit les précautions nécessaires. C'était réconfortant de savoir qu'on vivait dans un pays qui nous protégeait ainsi.

Clérambar subit comme il s'y attendait les foudres de son oncle, principal actionnaire de la firme. Il tenta de se justifier mais tout ses arguments étaient balayés d'un revers de main du vieil homme. Tout en sermonnant son incapable de neveu, le grand homme sec maudissait son erreur. Toyland jetait de la poudre aux yeux et rien d'autre. Il n'y avait aucun fondement, juste une belle vitrine. Et il repensa à sa jeunesse, si lointaine qu'il lui semblait que c'était un autre monde.

Ses parents ne lui avaient jamais offert un seul cadeau. Chaque matin du 25 décembre, il recevait de son père une enveloppe gonflée de billets de banque. Un exemplaire de chacun d'eux, parfois plus. C'était beaucoup trop et si peu à la fois. Lui n'avait qu'une idée, une envie, un souhait. Ce simple objet qui n'était même pas un jouet en lui-même.

En rentrant dans son grand manoir, confortablement assis dans sa grosse berline conduite en douceur par son chauffeur sur des routes qui devenaient couvertes de neige à mesure qu'on se rapprochait de Saint Séraphin, il repensait à ses jeunes années. Son unique plaisir dans sa vie toute tracée de futur grand actionnaire était cet arrêt à la boulangerie du quartier, celle qui faisait l'angle des deux rues principales. Sa gouvernante entrait dans l'échoppe en le tenant par la main et commandait le pain pour la maisonnée, à faire livrer avant midi bien entendu. Puis, elle se tournait vers le petit garçon et lui demandait de choisir parmi toutes les pâtisseries qui étaient offertes à sa gourmandise. Il les aimait toutes. Ne savait laquelle choisir. Alors, il élisait la friandise par hasard. Lorsqu'il connut leurs noms, il s'amusait à commander celle qui portait la même initiale que le nom de la première personne qu'il avait croisé ce matin, ou celle qui comportait le même nombre de lettres qu'il apercevait de nuages dans le ciel. D'autres fois, il jouait avec les mots. Il y en avait tant sur les rayons protégés d'une vitre qu'il pouvait se passer

un mois entier sans qu'il ne goûte à la même pâtisserie. Et ce bonheur était conditionné par ce son si reconnaissable.

Engoncé dans le siège en cuir, il balaya ces pensées ridicules. Le monde n'a pas besoin de nostalgie, encore moins de poésie. « Je n'en ai pas besoin en tout cas » .

Il descendit de la grosse berline allemande et grimpa en trois enjambées les marches du perron de son manoir. Il foulait une belle couche de neige, qu'il maudit comme tous ces artifices qui ne sont que prétexte au jeu et à la fainéantise. Ce monde n'avait ni besoin de neige, ni de poésie, ni de nostalgie. Ce monde avait besoin de travail. Pour qu'il puisse s'enrichir encore davantage.

Il était assis dans son fauteuil aux larges accoudoirs, trônant face à la cheminée au cœur de laquelle crépitait un bon feu dans ce salon moelleux. Il ne voyait pas, bien entendu, la magie du feu, la douceur cruelle des flammes léchant les bûches qui émettaient de petites explosions, envoyant de nouvelles braises dans l'âtre. Il n'en ressentait que la chaleur et à peine la chaude lumière. Depuis longtemps déjà, il ne savait plus apprécier les belles choses que vous apporte la vie, à lui plus qu'aux autres. Comment est-il possible que ce soient ceux qui ont la possibilité de jouir de toute cette richesse qui sont les moins enclins à pouvoir ressentir les petits bonheurs que procure la vie parfois? Les cours de la bourse, la lecture quotidienne de son journal économique, les taux d'échange, les emprunts, les placements, la rentabilité, les retours sur investissement, les acquisitions, les délocalisations. C'était tout le résumé de sa vie.

La domestique vint lui annoncer une visite.

Qui pouvait donc venir le déranger ce soir de toutes les défaites?

Qui osait troubler son repos?

On ne saura jamais ce qui le poussa à répondre: « très bien, faites entrer » en lieu et place d'un habituel « dites que je ne peux recevoir personne » (pensant bien entendu « dites que je veux recevoir personne »).

Peut-être une idée née d'une lassitude soudaine? Un pincement au cœur? Parce que c'était la veille de Noël, tout de même? Ou bien simplement par la force d'une étoile plus brillante que les

autres dans le ciel?

La petite fille entra, essuyant ses bottes un nombre incalculable de fois sur l'épais paillason du grand hall. Tout n'était que carrelage au sol et aux murs. La servante lui avait ouvert la haute porte d'entrée une fois que le carillon avait égrené ses cinq notes. Elle se sentait vraiment toute petite dans une telle demeure. Et intimidée aussi. Elle attendit quelques minutes que la servante vienne lui demander de la suivre. Elle essuya une nouvelle fois ses bottes parfaitement propres maintenant. Elle grimpa l'escalier en fer à cheval. De grands tableaux se partageaient les murs avec d'immenses tapisseries. Elle n'eut pas le temps de tout bien observer, la servante allait d'un bon pas. Des tapis recouvraient maintenant un parquet qui ne grinçait pas comme les marches de l'escalier chez le grand-père.

Un long couloir desservait plusieurs portes aux moulures extravagantes. Des bibelots étaient disposés sur des guéridons à intervalles réguliers. Et encore des tableaux, plus petits toutefois. Des portraits essentiellement. Des gens qui semblaient avoir vécu il y a très longtemps. La servante poussa la seule porte entrebâillée et se retira pour la laisser entrer.

Là, assis dans un bon fauteuil tout en velours, aux pieds et dossier tarabiscotés d'ornements dans le bois, se tenait un grand homme sec. Le même qu'elle avait rencontré dans le parc voici quelques semaines. Elle s'avança, intimidée.

L'homme ne parut pas la reconnaître et allait déjà s'irriter de la visite d'une simple gamine. Il n'avait pas le temps à des foutaises pareilles! Recevoir un enfant! Et pourquoi pas langer un bébé tant qu'on y est!

Sans un mot, elle lui tendit un paquet mou, enveloppé d'ornements multicolores aux couleurs de Noël. Le vieil homme parut décontenancé. Il regarda la petite fille, cherchant dans sa mémoire s'il la connaissait. Il n'avait pas d'enfants donc, par conséquent, pas l'ombre d'un petit enfant mais il avait de nombreux nièces et neveux, dont cet incapable de... Bref, passons. Il tâta le petit paquet. La petite fille lui fit un léger signe de la tête, l'enjoignant à ouvrir le paquet. On ne lui avait

jamais fait un seul cadeau de toute sa vie. Pas ce genre de cadeau du moins. Totalement désintéressé.

Lorsqu'il recevait un présent (ou qu'il en fit), c'était en remerciement ou par convenance, par politesse ou, pire, dans l'espoir d'un privilège qu'on espérait se voir accorder par le vieil homme au cœur de pierre. Ce soir de Noël, une petite fille qu'il ne connaissait pas ou qu'il ne reconnaissait pas plus exactement, lui offrait une babiole pour... rien.

Ni par politesse ni par calcul. Le plaisir d'offrir des cadeaux simples. La joie d'offrir avec son cœur et non pas avec sa tête.

Comment cela était-il possible?

Il déplia longuement le papier coloré d'étoiles et de branches de houx. Qu'est-ce donc que cela? L'objet était enveloppé au final d'une couche de coton afin de le protéger et d'assourdir le son. Car, maintenant qu'il le tenait entre le pouce et l'index, il reconnut les clochettes de son enfance. Il agita sa main ridée et recouverte de tâches de son. Les petites clochettes tintèrent du même timbre que celles de la boulangerie de son enfance.

Alors, tout lui revint en mémoire. Il fut projeté soixante dix ans dans le passé. Les odeurs de viennoiserie emplirent ses narines. Le souvenir de Paris-Brest, de Babas au Rhum, d'éclairs à la vanille et au chocolat, des petites Charlottes aux fruits de saison, le parfum des tartelettes aux myrtilles, des parts de flan qui fondaient délicatement dans la bouche, des pains aux raisins rebondis, une colonie de petits fours tous plus appétissants les uns que les autres, des croissants si croustillants qu'avec son index humidifié il en récupérait chaque miette délicieuse, des gâteaux au chocolat si légers qu'on avait l'impression de mordre dans un nuage.

La petite fille restait debout face à ce grand homme sec au dehors comme au-dedans. Elle se remémorait les paroles de Geppetaz.

« Il est un bonheur aussi grand que de recevoir un cadeau pour Noël, c'est celui d'en offrir ».

Alors, la poésie et la nostalgie firent naître dans l'œil du vieil actionnaire la première larme de sa vie. Il était, à son tour, touché par l'esprit de Noël.

9- Histoire des Quatre Saisons

Il y a longtemps, bien avant que la mémoire de l'homme puisse se souvenir,
régnait sur les terres un personnage dont les actes ne souffraient aucune
contradiction, ses décisions étaient irrévocables et ses choix éternels.

Ce tout-puissant, nous allons le nommer "le Temps" bien qu'il fut trop

souverain pour n'être réduit qu'à un seul nom.

Il était partout, sur les terres et dans le temps, son étendue n'avait aucune limite.

Le Temps avait quatre filles.

La première se nommait Printanelle. Elle avait de longs cheveux ébènes

qui tombaient en boucles jusqu'au milieu de son dos. Elle était toujours

souriante, parlait aux oiseaux et adorait les fleurs. Chaque matin, elle

revenait des prés et des bois les bras chargés de toutes sortes de fleurs

mêlant les parfums les plus fins et les couleurs les plus chatoyantes.

Printanelle aimait boire l'eau vive des sources de la montagne.

La seconde des quatre filles avait pour nom Estivelle. Sa beauté n'avait

aucune limite. Ses cheveux d'un blond doré lui donnait l'air d'être

illuminée en permanence par un soleil doux et radieux.

Estivelle chantait tout au long du jour, gambadait parmi les arbres et

les plantes et mordait volontiers dans tous les somptueux fruits offerts

à sa bouche, puis grignotait toutes les diverses baies des petits arbustes.

Automnelle était la troisième. Son air mélancolique et un peu triste rehaussait sa beauté lancinante. Elle aimait à rêver la nuit, sous un clair de lune. Elle écrivait de somptueux poèmes et avait un faible pour la peinture, n'avait-elle pas crée de nouvelles couleurs? La dernière des quatre filles était sans doute la plus belle, ses traits d'une finesse infinie, son nez droit ponctuait un visage doux et en même temps d'une froideur glaçante. Ses yeux étaient si clairs qu'ils reflétaient même le clair de lune. Sa blondeur virait sur le blanc. Hivernelle puisque tel était son nom ne s'habillait qu'en blanc et ne portait que des souliers argentés. Pendant des années et des années, le Temps vivait en maître absolu sur les pierres et les rochers, sur la terre et le sable, sur les plantes et les arbres, sur les insectes et les oiseaux, les grands animaux même ne contestaient pas sa supériorité. Ses quatre filles lui obéissaient sans qu'il eut à prononcer la moindre parole désobligeante. Cependant, une jalousie profonde existait entre les quatre sœurs. Elles étaient si différentes les unes des autres qu'elles se vouaient une haine tenace, à l'abri de leur père pour lequel elles n'avaient qu'amour et respect. Elles cachaient leur jalousie si bien qu'il ne vit jamais que ses filles n'avaient de bonté que pour lui. En eut il été informé que sa colère aurait été immense, personne pas même ses propres filles ne devaient contredire le temps, ni lui tenir tête. Pourtant, même les êtres bons et généreux, même les êtres les

plus
puissants de l'univers, même les Dieux au pouvoir légendaire,
même les maîtres de l'éternité viennent à mourir. Le Temps
s'éteignit
ainsi un beau jour.
Ses quatre filles eurent un chagrin sans fond jusqu'à ce qu'il
fallut
lui succéder. Le Temps aimait tellement ses filles d'un amour
égal
qu'il n'avait pas pu choisir celle qui prendrait sa place.
Alors, la jalousie entre les quatre sœurs éclata au grand jour. Le
ciel se couvrit d'ombres menaçantes. Chacune voulu régner sans
partage.
Hivernelle, la plus belle mais aussi la plus froide, la plus dure,
imposa son autorité par sa force.
Dès lors, une épaisse couche de neige recouvrit tous les mondes,
le froid régna en maître dans le ciel.
Tous les animaux furent enchantés. Jamais ils n'avaient vu de
telle
beauté. La blancheur aux reflets bleutés s'étendait partout. Les
ruisseaux s'étaient changés en sculpture de glace digne des plus
grands architectes. Partout n'était que beauté éclatante, le soleil
brillait et se reflétait sur l'immensité immaculée.
Les animaux jouaient et riaient. Cela dura des jours et des lunes.
Puis, ils commencèrent à se lasser de n'avoir pas d'eau à boire;
le froid s'intensifiait et même les plus épaisses fourrures ne
pouvaient
plus les protéger, les paysages leur parurent de plus en plus
monotones. Ils allèrent tous ensemble trouver Printanelle afin
qu'elle
puisse changer ce monde silencieux, froid et figé.
Hivernelle rejetée, Printanelle prit le pouvoir sur les éléments.
Aussitôt, les couleurs réapparurent. Des milliers de fleurs de
millions
de couleurs s'ouvrirent, les oiseaux sortirent enfin de leurs nids.
Une douceur remplaça le terrible froid, beaucoup d'animaux
endormis se réveillèrent. L'eau coula à nouveau dans les

ruisseaux,
les rivières, toutes les plantes se déplièrent, offrant leurs vertes
feuilles au soleil.

Tous les animaux avaient retrouvé leur joie et leur bonheur.
Tous gambadaient parmi les herbes et les plantes. Les arbres
étaient fiers d'avoir à nouveau de jolies feuilles à leurs branches
si
longtemps nues.

Les animaux jouaient et riaient. Cela dura des jours et des lunes.
Mais à nouveau, ils commencèrent à se lasser de la beauté des
fleurs qui ne donnaient jamais de fruit à manger. Bientôt tous les
ventres vides ne purent se consoler d'eau claire à boire.

Ils allèrent trouver Estivelle pour se plaindre de sa sœur. Ils lui
demandèrent de faire quelque chose sans quoi le malheur allait
à nouveau frapper le monde.

Ainsi, Estivelle remplaça Printanelle.

Très vite, les fleurs laissèrent place à de somptueux fruits, tous
plus délicieux les uns que les autres. Un parfum s'élevait, plus
dense qu'auparavant, les fruits juteux et sucrés faisaient le
bonheur

de tous. La chaleur augmenta également et les derniers animaux
les plus frileux purent se réveiller.

Tout le monde gambadait, jouait et chantait. Ils n'avaient jamais
vu un aussi beau monde. Chacun était heureux. La nature
exaltait.

Une grande joie courait parmi tous les animaux et les plantes.

Le monde parfait existait enfin.

Les animaux jouaient et riaient. Cela dura des jours et des lunes.
La chaleur était de plus en plus lourde et bientôt quelques uns
commencèrent à se lasser. De plus en plus souvent, le soir, de
grandes zébrures déchiraient le ciel dans un tonnerre
assourdissant.

Très vite, les animaux furent fatigués de trop de chaleur, de la
peur

de l'orage. Ils allèrent trouver Automnelle pour lui demander
d'intervenir.

Ainsi, Automnelle remplaça Estivelle.

Et le monde fut enchanté. Jamais ils n'avaient vu autant de magie dans les paysages, autant de mélange de couleurs. La chaleur décrut et chacun put dormir sans peur de l'orage dans le ciel. Les fruits furent plus fins, plus délicieux. De grands nuages peignirent le ciel de dégradés de gris. Le monde n'était plus que beauté. Tout le monde était enfin rassuré: ils avaient trouvé un monde idéal où il ferait bon passer le reste de ses jours. Un monde paisible et beau.

Les animaux jouaient et riaient. Cela dura des jours et des lunes. Puis quelques uns commencèrent à trouver cela un peu triste. Toutes ces nuages de gris, de brun, de marron, cela manquait de couleur, cela manquait de fleurs, de ruisseaux légers murmurants, cela manquait de fruits sucrés et juteux, cela manquait de grandeur, de beauté blanche et froide.

Les animaux éternels insatisfaits allèrent trouver les trois autres sœurs et chacun parla. Cela dura longtemps.

Les animaux à fourrure se rangeaient derrière Hivernelle: avec elle uniquement ils n'avaient pas trop chaud.

Les oiseaux se trouvaient en compagnie de Printanelle: toutes ses fleurs pour eux!

Les animaux un peu tristes et peu porté sur l'exercice demandaient à Automnelle d'être de leur côté.

Les plus gourmands voulaient qu'Estivelle soit leur reine.

Cependant, toute cette assemblée se mit d'accord.

Cela prit des jours et des lunes.

Puis on trouva la solution qui arrangeait chacun.

Puisque chaque sœur avait d'agréables moments, il suffisait de se

les partager.

Les quatre héritières et le monde entier inventèrent alors les

saisons.

L'année qui appartenait en son entier au Temps allait être
séparée

en quatre parts égales où règneraient, à leur tour, ses quatre
filles.

Hivernelle serait la reine de la neige et du froid.

Printanelle serait celle des fleurs.

Estivelle règnerait sur la chaleur et les fruits.

Enfin Automnelle serait la reine de la beauté et des couleurs.

Ainsi, depuis ces temps très reculés, se déroulent, à la suite,
chaque

règne des quatre sœurs, des quatre saisons.

Cet équilibre est fragile, nous venons de le voir. Il suffit qu'une
des

quatre sœurs soit davantage adulée pour que le chaos s'installe.

Il est bon d'apprécier chacune avec la même ardeur, et de
profiter

du meilleur des quatre sœurs, des quatre saisons, à chaque jour,
car très vite, la saison suivante arrive. Ne jamais profiter le
lendemain

du bonheur et de la beauté du jour.

10- Le LUTIN De NOËL

Superstitions !

Le mot jaillit comme on jette un seau d'eau croupie aux orties. Puis un rire aussi gras qu'une dinde sacrifiée à Noël, accompagné de soubresauts qui provoquèrent une trépidation du corps de la ceinture jusqu'à sa tête sans cou, par vagues, par à-coups, un rire d'ogre qui rebondit dans la pièce.

Il dénoua son col, laissant s'échapper d'autres salves aussi ridicules que tonnantes. Le rouge de ses joues devint écarlate, ses yeux se plissèrent accentuant l'imposant pic nasal. Ses lèvres huileuses ouvertes sur ses ricanements laissaient apparaître de minuscules chicots en guise de râtelier risquant à tout moment d'être déchaussé par l'air expulsé, fétide, nauséabond qu'une langue chargée laissait s'échapper par saccades.

Ses cheveux gras étaient plus sel que poivre, tombant sur de larges oreilles d'où émergeaient quelques épis de poils. Son corps était une barrique où fermentait sûrement toute la charcuterie qu'il ingurgitait matin midi et soir, nourriture salée à souhait pour lui donner le prétexte d'arroser ces nourritures grasses et fumées de pintes de bière, aspirées avec grand bruit. Le

glougloutement ventral résultant d'une absorption dans de telles proportions laissait entendre son concerto une large partie de la nuit, borborygmes stomacaux puis intestinaux se répondant sur toutes les tonalités toutefois peu mélodieuses et s'échappant au petit matin par l'une ou l'autre ouverture, empestant l'air pollué d'une chambre moite pendant l'été et glaciale durant l'hiver.

Ses jambes si minces et rhumatisées de devoir supporter ce tonneau rempli du matin au soir ne le portaient que rarement, plus habituées à s'étendre sous quelques tables généreusement truffées de charcutaille, cochonnaille et autres mets délicieusement légers. Ses pieds, qu'on n'oserait point décrire ici, l'élémentaire décence interdit un tel outrage, étaient invariablement logés hiver comme été dans de lourds godillots usés jusqu'à la corde et tellement crottés qu'on craignait qu'ils ne salissent le luisant pavé.

Autour de ce personnage qui n'était autre que le simple propriétaire des lieux, Monsieur Crapotard, à l'âme aussi vilaine que son aspect physique était vulgaire, se tenaient, la mine défaite, ne sachant que répondre à un tel déchaînement de gaieté, les quatre autres occupants que nous allons vous présenter sans délai, étant les personnages centraux de ce récit.

Debout, les mains appuyées sur la table de bois massif occupant le centre de la pièce, le chef de famille portait le délicieux prénom d'Arnold. Un long corps sec, souligné par deux jambes interminables aux pieds démesurément grands comme si cette tige demandait de bonnes et larges bases pour se tenir debout. Les épaules voûtées des gens qui reçoivent plus d'ordres qu'ils n'en donnent, des doigts longs et fins, habitués aux écritures de nombres et de chiffres, enfin une tête plus qu'un

visage. Cheveux peignés, plaqués sur son crane, un front haut, une paire d'oreilles à peine dessinées, une face si banale qu'il fallait s'y reprendre à deux fois pour la décrire. Des lèvres minces, les joues creusées non par les privations mais par sa grande modestie, sa singulière humilité. Un nez au milieu de la figure et une paire d'yeux intelligents, de cette intelligence réservée, propre aux grands esprits nourris d'une imagination sans limite.

Arnold était l'amabilité même sous des dehors discrets. Toujours une pensée, un mot gentil à ceux qu'il saluait. Dans son travail, il était régulier et avait le souci de la précision sans oublier sa légendaire gentillesse et son attention d'autrui. La première vertu lui valait des louanges qu'on ne lui accordait jamais tandis que la seconde lui avait été fatale.

Arnold était, je suis au regret d'employer l'imparfait pour indiquer l'état de notre personnage, il était employé dans un grand établissement bancaire dont les bureaux étaient situés dans une tour à la périphérie de la grande ville. Ses locaux occupaient plusieurs niveaux, la hiérarchie s'élevant au fil des étages. Ainsi le président des directeurs parfaitement généraux bénéficiait d'une vue surplombant la brume qui s'étalait sur la ville comme un manteau de neige recouvre les verts pâturages. Les sous directeurs, les subalternes, les hypo et les infras étaient plongés du matin au soir dans une purée de pois atmosphérique. Ni le soleil, ni la plus belle vue, ni les nuages immaculés ne devaient distraire les employés de leur lourde tâche : faire gagner de l'argent à la maison bancaire, afin que le président de tous les directeurs toujours aussi généraux puisse continuer à voguer sur son yacht de trente mètres aux beaux jours, qu'il puisse taper dans la petite balle blanche avec son club de golf le samedi ou encore dévaler les pistes de neige sur de belles

planches. En fait, il gaspillait ses journées de farniente allongé sur un transat sirotant un vin chaud.

Si la précision et la rigueur d'Arnold lui avait permis, à défaut d'être bien noté, du moins d'être toléré par cette lourde hiérarchie, son altruisme et sa bienveillance lui avait fait franchir l'imposante lourde porte en acajou menant au bureau du président absolument général des directeurs inférieurs, aux baies donnant sur un ciel d'azur. Arnold fut distrait par ce spectacle que ne remarquait plus depuis bien longtemps le directeur des présidents généraux. L'homme au complet cravate, aux souliers vernis dont le traitement d'Arnold ne lui aurait permis que d'en acheter un seul, et ayant continuellement aux lèvres un cigare qu'il ne retirait que pour donner des ordres brefs mais irrévocables.

Il l'avait accueilli par les mots Cher Collaborateur et après lui avoir prononcé moins de trente mots, il avait mis fin à l'entretien où il fût le seul à parler par Monsieur... Ce qui signifiait en langage courant qu'Arnold était désormais libre d'offrir sa rigueur et sa générosité dans un autre établissement.

Ses calculs étaient toujours justes, sa seule faiblesse était d'accorder des prêts à ceux qui en avaient réellement besoin, une banque n'étant pas l'armée du salut selon les propos du général président directeur.

Arnold essayait depuis les refus polis et les « on vous contactera » hypocrites.

Un soir, il poussa la porte donnant sur l'unique pièce de l'humble demeure dont Sieur Crapotard demandait un loyer exorbitant, fourbu et transpirant de tout son corps, la figure rouge et le souffle court. L'antiquité qui lui tenait lieu d'automobile avait rendu sa modeste âme le matin même et Arnold avait dû rentrer à

ped. Depuis, il ne se déplaçait que sur un vélo qui avait vu bien des routes et des chemins.

Arnold ne s'avouait pourtant pas vaincu. Une petite flamme continuait de briller au plus profond de lui-même. Il parcourait la ville en tout sens afin de retrouver un travail mais dès qu'il avait quelque minute à lui, il pensait, il imaginait une vie différente. Il avait pour passion la culture des plantes et des fleurs, l'art des semis, le goût des plantations.

A défaut de posséder un potager, une jardinière posée sur le rebord de l'unique fenêtre accaparait toute son attention. Il n'y avait la place que de quelques fleurs, d'une botte de radis et d'une poignée d'herbes aromatiques. Son souhait le plus cher était un jour de pouvoir acheter une petite bicoque dans les collines, loin de la ville et son air vicié, de ses bruits incessants, de son agitation futile, et de cultiver un lopin de terre, faire pousser carottes et poireaux, pommes de terre et haricots et puis une rangée de petits pois. C'est bon les petits pois frais autour d'un rôti dominical.

Sur le buffet bancal et vermoulu, traînait un exemplaire de l'almanach du jardinier, une vieille édition toute cornée aux pages jaunies mais qui demeurait pour Arnold plus précieux que la sainte Bible. Tout était consigné à l'intérieur. Les dates auxquelles on devait effectuer les semis, les diverses techniques de plantation, de culture et de récolte ainsi que des conseils sur la disposition du potager, savoir marier les différents légumes au milieu de plants de fleurs attirant les insectes dont se nourriraient les oiseaux afin qu'ils épargnent les fruits. Sur la couverture, un chalet offrait ses rondins au doux soleil des collines. Il ne se passait pas un jour sans qu'Arnold pose un œil sur l'illustration, rêvant de rejoindre cet endroit fabuleux avec sa petite famille.

Sa femme s'appelait Lizbeth. Elle était fine comme une tige de blé, ses cheveux d'un blond doré tombaient sur de frêles épaules lorsqu'elle ne les retenait pas par la magie d'un long crayon passé au travers de la coiffure. Son visage était celui d'un ange, un peu triste tout de même. Ses yeux s'illuminaient pourtant lorsqu'elle se retirait dans un coin de l'unique pièce à vivre. Là était son petit établi. Des aiguilles de toutes sortes, des bobines de fils multicolores, une ancienne machine à coudre qu'on actionnait en pédalant, différents morceaux de tissus étalés dans une grande corbeille. Lizbeth était cependant une couturière un peu particulière. Elle ne confectionnait pas d'habits même si elle savait repriser et raccommoier comme savent le faire les gens de peu. Elle récupérait des étoffes usées, des vêtements jetés, des kilos et des kilos de vieux chiffons et en faisait de mignonnes petites poupées. Les journées passaient ainsi, devant son petit établi, en train de coudre et d'orner, d'habiller ses petites poupées. Elle leur donnait la vie. Chaque Dimanche matin, elle se rendait, oh non, pas là où vous le pensez ! Elle avait toutefois le cœur pur et l'âme légère des innocents mais n'avait nul besoin de quelque religion pour l'aider à trouver sa voie et son salut. Chaque Dimanche matin, elle disposait une petite table sur la place du marché et présentait ses dernières créations, fière de sa nombreuse famille de chiffons.

Mais les passants ne s'arrêtaient pas devant le charmant étalage et les rares fois que quelqu'un stoppait, il regardait, hochait la tête et s'en retournait, traversait la grande rue et entrait dans le grand magasin aux vitrines illuminées nuit et jour et en ressortait avec une poupée étincelante, brillante de tissus neufs, ornée des plus beaux et des plus chers boutons, le visage en celluloïd et ses cheveux étaient de vrais cheveux, du moins c'est ce que

bonimentait la charmante vendeuse. Emballée dans du papier multicolore, la poupée était tenue dans les bras de l'individu, qui repassait devant le simple étalage de Lizbeth, la tête haute de mépris. Ce qu'il ne savait pas, c'est que les étincelantes poupées du grand magasin étaient fabriquées dans une immense usine rejetant des fumées noires cachant le soleil, par des rangées de dizaines de petites mains indifférentes à ce qu'elles faisaient, sans amour ni considération, esclaves des temps modernes.

Lizbeth retournait alors vers le foyer, le sourire aux lèvres qu'elle avait arborée toute la matinée se ternissant quelque peu. Arnold l'accueillait avec tendresse, lui promettant que le Dimanche suivant des acheteurs seraient sûrement intéressés par ses poupées de chiffons qu'il aimait bien, lui. Puis, il lui donnait un baiser sur ses lèvres rouges d'avoir toujours été embrassées d'un amour pur et sincère.

Des babillements proviennent du fond de la pièce, face à la cheminée, là où il fait bon, devant le feu qui crépite dans l'âtre. Penchons-nous sur le couffin. Qu'y voit-on ? Oui, depuis quelques mois, un petit être gazouillant et gesticulant a rejoint la modeste famille. Il a le visage de sa mère et les yeux de son père mais aussi, et cela n'est pas un cadeau, un méchant asthme qui l'empêche de renouveler totalement l'air de ses fragiles poumons et le fait tousser comme un gros rhume provoque parfois de douloureuses quintes. Pourtant le bébé ne pleure que rarement.

« C'est cette brume et cet air lourd qui l'empêchent de respirer comme tout un chacun. Ah, si l'on pouvait aller vivre dans une petite maison aux flancs des douces collines où l'air est léger comme une plume du plus fin duvet du plus jeune des canetons ». Lizbeth n'était pas

dupe, elle savait ce que cette litanie cachait, l'envie d'Arnold et elle songeait à la couverture du vieil almanach.

Enfin, le personnage déterminant de cette histoire apparaîtrait, allongé sur une couverture à même le sol, le nez plongé dans un livre.

Corentin est un petit garçon de sept ans et quatre mois puisque lorsqu'on est encore enfant on doit aussi compter les mois quand on lui demande son âge. Corentin n'a pas d'ami et il passe ses longues journées d'école sous les railleries de ses camarades. On se moque de ses vêtements usés, à la coupe démodée. Il n'a pas de camarade, rien que des adversaires. Aux jeux de ballons très populaires, il leur préfère les billes, mais personne ne veut jouer avec lui. On le bouscule, on le chahute, on le malmène. Il courbe le dos, rentre la tête dans ses frêles épaules de petit garçon et attend impatiemment le son de la cloche. Tous les garnements s'élancent alors comme un troupeau de moutons apeurés vers la confiserie pour acheter bonbons et sucreries. Corentin ne court pas, il marche d'un bon pas non pour déguster quelques friandises ; à la place il entre dans une boutique si vieille qu'on a l'impression que la ville a été construite bien après. La mince porte grince lorsqu'on la pousse ce qui a l'avantage d'une dispense de carillon. La boutique est aussi minuscule qu'elle est ancienne. Tapissée d'étagères, de rayonnages où se tiennent au garde-à-vous des milliers de livres. Il y en a de toutes les formes, de tous les gabarits. Des ouvrages si fins qu'il pourraient aisément passer sous la porte d'entrée, d'autres épais comme un ogre après un bon repas, des tout en longueur, certains arborant une majestueuse reliure en cuir acajou tels de vrais princes de bibliothèque tandis qu'à leurs côtés se tiennent de simples pages collées ensemble, nues comme

un ver.

Les étagères ne suffisent à contenir tout ce trésor. Deux tables, car l'échoppe ne peut en contenir davantage, véritables Atlas portant le monde, soutiennent des piles d'ouvrages en équilibre précaire, Tours de Pise de papier.

Un gentil Monsieur interpelle Corentin, caché au milieu des livres. Il ne peut se tromper puisque le petit garçon est son seul client. Le vieux libraire est à l'image de sa boutique, aux habits usés et rapiécés, poussiéreux, le teint jauni de préférer la lecture au soleil, les rides marquant les années d'une vie remplie de bonheur. Le même bonheur que Corentin éprouve quand il plonge son regard dans ces manuscrits.

Cette librairie est un peu particulière. Elle ne recèle que des ouvrages de contes, fables, légendes antiques, traités de sorcellerie, récits mythologiques, art de la magie. Corentin s'est lié d'amitié avec le vieux bonhomme portant constamment un bonnet pour couvrir sa calvitie et fumant une pipe bien souvent éteinte.

Un soir, à la sortie de l'école, pour se réfugier des assauts de ses tortionnaires, il était entré dans cette boutique qui effrayait pourtant les plus valeureux chenapans. On disait qu'elle était tenue par un sorcier et que quiconque pénétrait dans son antre n'en ressortait traînant pour la vie une malédiction dont la fatalité changeait selon les rumeurs d'un jour à l'autre. Corentin n'en fut que plus isolé et rejeté par ses mécréants.

Le libraire, d'abord surpris d'une telle visite, se lia d'amitié paternelle pour le petit garçon, lui qui n'avait jamais eu d'enfants. Il choisit un gros volume relié de cuir noir et à la couverture gravée de lettres dorées. Les pages aux bords jaunis renfermaient un texte écrit à la main, en lettres gothiques, chaque majuscule était réalisée d'artistiques enluminures. Corentin déchiffra le titre :

« Traité de Féerie » par Ismaël Mérindol. 1466.

Ceci est une copie lui confia le vieil homme. Il n'en existe que très peu dans le monde, peut-être moins que ma main gauche ne possède de doigts et il leva son bras, écartant les trois doigts qu'il lui restait.

Corentin revint le lendemain, puis le surlendemain, puis le jour d'après et encore les jours suivants. Il dévora l'ouvrage de plus de six cent pages en quelques semaines. Il découvrit tout un monde fabuleux, les fées et les démons se partageant un monde où grouillaient lutins, gnomes, elfes, créatures magiques et bestiaire fantastique. Depuis, le libraire, bien content d'avoir de la compagnie chaque jour, entre quatre et cinq heures, sauf le Dimanche bien entendu, consenti à lui conseiller et lui prêter des livres magiques, des contes merveilleux et des fables enchantées sans lui demander le moindre sou car il savait que la famille de Corentin était modeste après que le père eut perdu son emploi dans le grand établissement bancaire et que les mignonnes poupées de chiffons de la mère n'intéressent pas les riches gens.

Revenons maintenant à cette scène où nous avons laissé l'affreux Monsieur Crapotard se tordant de rire, et dans son cas, il était plus exactement secoué de convulsions plutôt qu'être tordu au sens littéral du mot. Entre deux hoquets, il lâcha encore quelques mots :

« Ce sont des croyances de vieilles folles ! » balbutia-t-il en parlant de la miche de pain posée sur la table tavelée.

« Qu'il soit posé sur son ventre ou son dos, peu m'importe ! En revanche, et à ces mots il pointa un index inquisiteur sur le pauvre Arnold, si je n'ai pas l'argent du loyer avant demain, vous me débarrasseraient le plancher, que ce soit sur le ventre ou sur le dos ! ». Et il se mit à rire de plus belle en franchissant le seuil de la

modeste demeure.

Qu'allons nous devenir s'apitoya Lizbeth, tandis qu'Arnold faisait les cent pas dans la pièce, ruminant de sombres pensées.

« C'est aujourd'hui la veille de Noël, peut-être trouverai-je un travail » marmonna-t-il, résigné. Lizbeth l'embrassa et il parti dans les bourrasques glaciales du dehors.

« Si ça continue, nous aurons de la neige cette nuit » se dit-elle. Corentin reprit sa lecture, toujours allongé sur sa couverture à même le sol, inquiet tout de même.

Le soir venu, Arnold franchi le seuil la mine défaite.

Lizbeth avait préparé un vrai repas de Noël avec peu de choses, mais les humbles aliments étaient cuisinés et disposés de belle façon. Chacun mangea avec bel appétit, faisant honneur aux talents culinaires de Lizbeth, le coeur gros cependant et l'esprit tourmenté, préoccupé, obsédé par le lendemain.

Après avoir dégusté la traditionnelle bûche, confectionnée sans beurre et avec bien peu de chocolat, Arnold se plongea une nouvelle fois dans la lecture de son Almanach, Lizbeth arrangea quelques boutons sur la dernière poupée de chiffons, le bébé faisait entendre sa difficile respiration depuis son couffin et Corentin s'était réfugié dans un coin de la pièce qui tenait lieu de cuisine. Il ne lisait pas. Allons donc voir ce qu'il manigançait.

D'après le Traité de Féerie, Ismaël Merindol préconisait une recette pour faire apparaître les créatures magiques. Il suffisait de faire bouillir un ou plusieurs cheveux de son ennemi le plus redoutable dans du thé de la veille, verser le breuvage brûlant dans une tasse qui n'avait jamais été utilisée et concentrer tout son esprit sur la vapeur qui s'en échappait.

Or, en quittant le logis ce matin même, l'infâme Crapotard n'ayant pas coiffé sa tête de son chapeau avant d'ouvrir la porte, un courant d'air poussé par le blizzard du dehors le décoiffa et deux cheveux bien gras volèrent dans la pièce. Personne ne le remarqua, plongé dans une affliction profonde, seul Corentin qui était toujours très attentif suivit du regard les cheveux dégoûtant. En récupéra un sous la petite table et l'autre non loin de la cheminée. Maintenant, il versait le reste du thé d'hier dans une tasse vierge de tout breuvage, ayant prit soin comme l'indiquait Merindol d'y ajouter les deux cheveux poisseux. La potion fumait comme jamais, il est vrai que, perdu dans leurs pensées, personne n'avait songé à regarnir le feu d'une nouvelle bûche.

Corentin fixait le petit nuage s'échappant de la tasse quand celui-ci prit la forme d'un visage qui se déformait au gré des volutes, mais il remarquait bien les yeux, le nez et la bouche qui formait des sons. Il écouta plus attentivement. Une voix caverneuse se fit entendre...

« Je suis l'esprit du monde magique. Quiconque m'appelle s'engage à accepter les créatures qui y vivent et à partager son univers rationnel avec le monde féérique. Nomme-toi et annonce l'objet de ta requête ».

Corentin n'en croyait ni ses yeux, encore moins ses oreilles. Il devait s'être assoupi et maintenant il rêvait ! Il se redressa et d'un air solennel déclama :

« Je m'appelle Corentin. Je vis dans une petite maison dont le propriétaire veut nous jeter dehors, dans les bourrasques effroyables si nous ne lui payons pas son loyer. Mes parents ont peu d'argent mais ils sont honnêtes et bons ».

Les volutes s'enroulèrent en spirales diverses, l'esprit semblait réfléchir dans les méandres des fumerolles. La voix sépulcrale ajouta :

« Bien. Ta sollicitation est acceptée. Ta requête sera soumise à un lutin d'accompagnement ».

Puis, aussitôt, la fumée cessa et le thé se transforma en un bloc de glace. Lizbeth s'était levé par curiosité et se tenait aux côtés de Corentin afin de savoir ce qu'il mijotait avec une tasse de thé.

« Mon Dieu, Arnold ajoute vite une bûche dans la cheminée, il fait si froid ici que le thé gèle et nous ne nous en sommes mêmes pas rendu compte ! ». Corentin voulu répondre mais au même moment Arnold poussa un cri, qui lui fut renvoyé en écho par une petite créature qui se tenait devant le feu mourant, une bûche bien plus grosse qu'elle dans les bras. La stupeur passée, chacun essaya de reprendre une contenance, ce qui ne fut pas facile.

L'être minuscule n'avait en effet pas la hauteur d'un bras, cependant était bien proportionné. Ses jambes étaient recouvertes d'un pantalon vert comme les aiguilles de sapin et ses pieds logeaient dans une sorte de babouche dont l'extrémité était recourbée en forme de spirale. Il portait une veste d'un vert plus tendre aux manches ne couvrant qu'un tiers du bras, fermée par deux boutons dorés sur le côté droit. Elle n'avait pas de col, laissant apparaître un long cou très fin sur lequel dodelinait une tête inoubliable. Etonnante, elle l'était par sa taille, ronde comme un ballon de football. Un bonnet d'un autre ton de vert recouvrait la partie supérieure, cachant deux immenses oreilles à défaut de cheveux. Le front était plissé de rides qui bougeaient sans cesse, les joues étaient rebondies, la bouche fine et le nez à peine marqué. Ce qui frappait d'emblée était ses yeux grands ouverts. Ils ne clignaient jamais et son regard semblait tout enregistrer tel un appareil d'enregistrement d'images. Son regard était si perçant qu'il faisait se retourner ceux qui lui tournaient le dos.

Chacun s'épiait. Puis, l'infime créature considéra son énorme fardeau, fit demi tour et le jeta sur les braises provoquant un véritable feu d'artifices dans l'âtre. Il se retourna et se présenta.

Il s'appelait Philibert, lutin domestique de son état, dévoué et travailleur envers ses maîtres pour peu que ceux-ci lui procuraient gîte et couvert, à savoir une vieille serpillière sous l'escalier en guise de lit et une noisette à grignoter chaque jour. En réalité, le lutin ne s'exprimait pas exactement de cette façon, il parlait dans un vieux français du temps des Rois.

Ses parents allaient réagir mais Corentin ne leur en laissa pas le temps. Il était certainement le moins surpris de tous, excepté le bébé qui était aux anges, croyant qu'un nouveau compagnon de jeux était venu rien que pour lui. Il raconta Ismael Merindol et son traité de féerie, les cheveux de Crapotard récupérés, le thé de la veille, la fumée s'échappant, le discours du génie...

Contrairement à l'immonde propriétaire, Arnold et Lizbeth avaient les idées larges, ouvertes et tolérantes sur les gens et les choses, alors pourquoi ne pas concevoir le paranormal ?

Je suis parfaitement tout ce qu'il y a de normal répondit, vexé, Philibert. Il valait mieux choisir ses mots et ses expressions avec lui, son vocabulaire et ses tournures de phrases datant d'avant la révolution. De la même façon, il reprit vivement Arnold quand celui-ci employa le terme de nain pour désigner sa personne.

Les nains sont d'imbéciles créatures qui oeuvrent sans arrêt et sans résultat. Savez-vous que les nains couvreurs se partagent en deux espèces. Les premiers sont les nains couvreurs de jour, ils passent leur vie entière à disposer tuiles et ardoises sur le toit des maisons, ne prenant du repos que lorsque le jour s'enfuit.

Entrent en scène alors les nains couvreurs nocturnes. Ceux-ci mettent toute leur ardeur à ôter chaque tuile, chaque ardoise du toit et les ranger en tas au pied des maisons où une nouvelle équipe de nains couvreurs du jour les retrouvent le lendemain, dès les premières lueurs du jour, recommençant encore et toujours leur précis labeur.

Je suis un lutin domestique et à ce titre, je me dois de conserver la demeure en parfaite tenue. Balayer chaque matin les moindres recoins où s'étale le résultat des gigantesques batailles de polochons que se livrent toute la nuit durant les lutins farceurs (Il voulait certainement parler de la poussière), veiller que toutes les issues soient bien closes afin que les gnomes et les trolls ne pénètrent point dans le logis, ne serait-ce que par le trou de la serrure, il est important d'y laisser toujours la clé (Il voulait sûrement parler du vent glacial qui soufflait dehors), de réprimander les farfadets qui se baignant dans le lait le font tourner ou reprocher aux plus joueurs d'utiliser les fruits comme balle lors de leurs récréations, les conduisant à une pourriture rapide. Je dois aussi veiller à ce que les fées qui la nuit qui tourmentent vos esprits (Il voulait indubitablement évoquer les rêves) en tortillant vos doux cheveux, ne les emmêlent point trop que la brosse n'arrive plus à les débrouiller. Je dois nettoyer le logis en prenant garde à toujours laisser une toile d'araignée au plafond, les esprits maléfiques ayant peur de ces arachnides. Je dois aider à la préparation des repas en m'assurant...

Arnold interrompt le lutin certes dévoué, mais terriblement bavard. « Vous êtes très gentil Monsieur le Lutin, mais nous n'avons pas besoin d'aide ménagère. Nous n'aurons peut-être bientôt plus de logis » sa voix s'était éteinte après avoir prononcé cette dernière phrase

plus doucement, les mots ployant sous l'écrasant poids de la fatalité. Le Lutin, comme tous les lutins domestiques habitués à servir et à être commandés, attendit qu'Arnold ait fini de parler pour lui répondre.

Philibert était outré, choqué, indigné qu'on puisse jeter une famille à la rue. Il fit de grands gestes et parcouru plusieurs fois un itinéraire rigoureusement identique, passant devant la cheminée, contournant la table, faisant demi-tour à la porte avant de longer le coin cuisine et revenir à son point de départ. Il risqua de demander pourquoi allait-on les priver de foyer, les Lutins domestiques n'ayant pas le droit de poser une question à leurs maîtres. Arnold expliqua l'intransigent Monsieur Crapotard, le manque d'argent, son renvoi de l'établissement bancaire, le peu de réussite de Lizbeth...

Pendant ces explications, Philibert continuait son trajet mais abandonna ses gestes désordonnés. Il avait la mine pensive, s'arrêtant parfois de longs instants. Pendant ces pauses, toute la famille avait le regard fixé sur lui. Arnold ayant fini son exposé, le lutin s'adressa à son petit auditoire :

« Cela n'est point dans mes attributions, mais il ne sera pas dit qu'un Lutin de maison abandonna une famille dans le besoin ».

Délaissant toute étiquette, il questionna Arnold sur les habitudes de la famille, les informant qu'aucun humain n'avait invoqué le monde féerique depuis bientôt deux siècles et que les coutumes de vie avaient bien changé, jusqu'au langage. Il fallut lui expliquer les termes automobile, télévision, téléphone portable (on fit l'impasse sur son histoire de sorte que Philibert était persuadé qu'on avait inventé le téléphone mobile directement) et puis gratte-ciel, avion, et ordinateur, internet.

Cela prit toute la soirée, Philibert étant curieux de tout, amusé souvent, surpris quelquefois, oubliant son intention première de vouloir aider cette sympathique (mot nouveau pour lui, l'employant plus que de raison) famille. Philibert était maintenant assis sur le rebord de la fenêtre, les jambes brassant l'air dans un joli mouvement de balancier. Dans son dos, au-delà des modestes rideaux de dentelle jaunie, au travers des vitres gelées, personne ne voyait les premiers flocons tourbillonner dans la nuit de Noël. Eclaireurs timides, ils n'osaient se poser sur cette terre verglacée de peur de refroidir leurs petits pieds de cristaux. Ils volaient dans l'air glacial, soutenus par un vent venu du Pôle Nord.

Dans la pièce, Philibert commença à réfléchir, c'est à dire qu'il pensa tout haut. Il convenait d'invoquer les bonnes personnes, habilités à résoudre les problèmes posés. En premier lieu, il convoqua les gobelins jumeaux de la finance. Il se dirigea vers la cheminée. C'est un bon lieu de transport dit-il en jetant une poignée de poudre verte qui s'enflamma aussitôt en laissant apparaître... Hé bien précisément, rien n'apparu, au grand étonnement du lutin tandis que justement, toute la famille aurait été étonné si de nouvelles créatures s'étaient tenues là, devant leurs yeux. La poudre de perlimpinpin qui servait à ouvrir les portes du monde magique était peut-être périmée avança Lizbeth afin de reconforter Philibert qui semblait effondré. Il réagit vivement en assurant que la poudre de perlimpinpin ne périssait ni ne pourrissait jamais, ajoutant une réflexion sur le manque d'éducation des humains, en deux siècles cela ne s'était pas arrangé. Il demanda à Arnold de l'emmener dans une société bancaire, lieu d'activité des gobelins. Nous étions la veille de Noël, de surcroît bien avancée dans la soirée, aucune porte d'aucune banque ne serait encore ouverte. De toute

manière, toutes les transactions se font par internet. A l'évocation de ce nouveau mot expliqué plus tôt dans la soirée, Philibert hocha la tête. Oui, oui, votre mode de transport instantané...

Dieu merci, la trêve de Noël avait permis qu'on ne coupe pas l'électricité à la pauvre famille. Arnold mis sous tension l'appareil. Lorsque l'écran s'alluma, deux petits êtres apparurent sur le fond d'écran qui représentait le délicieux et charmant paysage de la couverture du vieil almanach, enfin c'était une vue qui lui ressemblait assez. Philibert sauta de joie en reconnaissant les deux gobelins.

Ils étaient vêtus d'un complet trois pièces fortement démodé, d'un chapeau haut de forme, d'une canne en acajou. L'un était aussi maigre que l'autre était rebondi. Ils se chamaillaient sans cesse, le plus souvent sur des thèmes on ne peut plus futiles. Philibert les salua, ils firent une belle révérence, puis reprirent de plus belle leur querelles insignifiantes. Le lutin demanda à Arnold de se présenter et leur parler, les gobelins n'ayant aucune considération pour un simple lutin domestique.

Ils apprirent ainsi que les gobelins n'apparaissaient plus que sur les écrans informatiques, les voyages étaient plus rapides et moins éreintant pour l'esprit et, chose délicate, cela évitait aux habits de se froisser. Arnold engagea une conversation technique dont je vous épargnerai le contenu et les termes financiers. En résumé de cette audience digne des salons de Wall Street, nous retiendrons qu'Arnold, passant brièvement sur son curriculum, exposa son souhait de créer une vraie banque venant en aide à ceux qui en avaient vraiment besoin, ceux qui étaient englués dans la nécessité, et non pas un moyen de spéculer tant et tant et d'amasser des richesses non réparties. Les gobelins, si excentriques qu'ils paraissent, étaient de redoutables princes de la finance.

S'en suivi des échanges du plus haut niveau technique et il en ressorti que les jumeaux utiliseraient le système boursier pour récolter des fonds qu'Arnold pourrait utiliser pour fonder sa propre banque. Arnold pianotait gaiement et les gobelins offraient toute leur intelligence et leur virtuosité implacable à son service.

Le lutin, laissant les spécialistes de la finance entre eux, se tourna vers Lizbeth en lui demandant quel était son souhait. Elle parla de ses créations de chiffons tout en les présentant. Chacune portait un nom et avait un caractère bien à elle. Aussitôt Philibert demanda l'aide des esprits de l'apparence, autrement dit des Elfes tailleurs. Devait-il s'adresser à la machine qui voyageait de par le monde à la vitesse de l'éclair ou n'utiliser son moyen archaïque d'appel ? Lizbeth reconnu l'importance d'internet dans le monde de la mode, mais pensa que les voies habituelles étaient encore valides. Philibert jeta une nouvelle poignée de poudre de perlimpinpin, celle-ci d'une belle couleur orangée aux reflets pailletés, qui s'enflamma en une gerbe d'étincelles et d'où sorti un beau jeune homme cependant de la taille d'un enfant. Il était vêtu à la mode 1800 mais avec tant de style qu'on le croirait tout juste échappé d'un bal à la cour. Parfumé, maquillé, une rose à la pochette, un foulard enserrant son cou délicat, des poignets froufrounants sortant des manches d'un smoking impeccable et une paire de souliers si bien vernis qu'ils avaient l'air de miroirs ébènes.

« Martin Guy de la Cour de Chenonceaux, pour vous servir » annonça-t-il dans une révérence digne des plus beaux ballets. Puis il ajouta « mes hommages, Madame » en insistant sur cette dernière syllabe d'un air enjôleur et séducteur. Il n'eut, en revanche aucun regard pour le frêle lutin et juste un salut de tête au garçonnet qui le dépassait

d'une demi tête pourtant, quant à Arnold si occupé à négocier avec les gobelins, il n'eut droit qu'à un vague égard lointain.

On lui présenta le travail précieux de Lizbeth qu'il passa en revue tel un général devant ses troupes amidonnées. « Charmant, ravissant, délicieux, très plaisant, parfaitement agréable, quel attrait » les superlatifs s'enchaînèrent comme des perles sur un collier. Nul doute, Martin Guy ainsi qu'il voulu que Lizbeth le nomme tandis qu'il ne souffrait d'aucun manquement à son patronyme le plus complet de la part des autres, nul doute que ce gentleman de la haute couture faisait bien partie de ce monde si surfait de la mode, de sa préciosité et de ses excès.

« Bien, conclu-t-il, quels sont les princesses et les reines les plus influentes dans ce monde ? » demanda-t-il avec un tact digne de la plus sérieuse étiquette. Des princes et des rois, il n'en restait plus guère, Corentin pensa aux personnalités les plus en vue. Il répondit Zidane et Madonna.

Martin Guy eut une expression étonnée mêlée de dégoût. Etaient-ils un Roi arabe et une princesse du désert ? On lui répondit qu'il s'agissait d'un footballeur et d'une chanteuse. Il ignora l'information, son esprit tourné vers de nouvelles pensées. Nous allons leur faire parvenir un exemplaire de votre travail, en guise de cadeau de bienvenue, c'est le soir de Noël, n'est-ce pas ? Les Reines et les Princes sont les meilleurs ambassadeurs lorsqu'il s'agit de mode, qu'ils soient nobles ou vulgairement sportif ou simplement chanteuse. Avant que quiconque ait pu lui faire remarquer que ni le virtuose du ballon ni la pop star ne résidaient dans les environs, il avançait inconsciemment la question en poursuivant ses ordres. Il choisi deux des plus ravissantes poupées posées sur

l'établi, s'avança vers la cheminé où le feu crépitait ardemment. Un moment de stupeur plana sur la petite pièce, Lizbeth étouffa un cri, Philibert se mordit la lèvre et Corentin allait s'interposer entre les créatures de chiffon et les flammes voraces quand Martin Guy invoqua un elfe voyageur qui apparut au milieu des flammes, se frottant les mains, tandis que ses petites ailes graciles battaient l'air, attisant le feu. Ils tinrent des propos sans queue ni tête quand ce n'était pas dans une langue inconnue. On crut qu'ils parlaient à l'envers. L'elfe emporta les deux poupées qu'il fourra dans une hotte dissimulée derrière ses ailes.

« Vos personnalités seront livrés avant le jour » annonça le lutin modiste. La suite de son discours fut interrompu par un grand vacarme au dehors. Toute la maisonnée se tourna vers la porte d'entrée. Il semblait qu'on voulu l'enfoncer. Philibert poussa un cri semblable à celui qui avait accueilli son arrivée dans le foyer quelques heures plus tôt, puis il s'exclama comme si la fin du monde approchait :

« Quelle heure est-il ? ». On lui répondit que minuit allait bientôt sonner. « N'allez vous donc pas à la messe de minuit ? ». Tous le regardaient sans comprendre. Arnold s'avança abandonnant les gobelins jumeaux à leurs transactions financières. Il expliqua au lutin que la famille n'était pas très portée sur les choses de la religion sans que cela les empêche de vivre en grande honnêteté et moralité. Philibert hocha la tête, disposa des restes de nourriture sur la table et poussa toute la famille dehors tout en expliquant :

« Il vous faut savoir qu'en invoquant le peuple magique, vous n'avez pas seulement réveillé de gentils lutins, des elfes serviabes, des fées charmantes et des esprits généreux. Vous avez libéré tout un monde féérique

à l'image de la société des hommes, le pire côtoyant le meilleur, la méchanceté se mêlant à la délicatesse. Les gnomes, les trolls sont aussi méchants qu'il sont stupides, quant aux esprits maléfiques, ils ne sont pas tous aussi inoffensifs que ceux que l'on peut expulser d'un éternuement.

Les douze coups de minuit vont bientôt résonner. Emmenez le bébé bien emmailloté contre le froid et allez vous promener à la belle étoile, peu importe où vos pas vous mèneront, sur les rives du lac ou dans une église, sous les réverbères ou à la clarté de la lune, mais ne restez pas ici. Chaque Noël, les esprits malfaisants reviennent dans les demeures commémorer la célébration du solstice d'hiver dont ils ont été privé de leur vivant pour une raison ou une autre. Chaque famille doit quitter leur demeure à l'heure des douze coups de Noël, en laissant les reliefs de leur réveillon sur la table mais en cachant précautionneusement brosses et balais dans les placards fermés à double tour. Les esprits pourraient croire qu'on les invite à nettoyer le logis, de même aucun verre d'eau ne doit être rempli et les miroirs doivent être retournés afin qu'ils ne puissent se voir, cela les effraieraient tellement ils sont hideux. Voilà la raison essentielle pour laquelle les hommes se réunissent le soir de Noël dans une église, seul toit sous lequel les esprits ne peuvent se rendre. La célébration de la venue au monde de leur sauveur n'est qu'un prétexte. »

Le lutin stoppa net, persuadé d'en avoir une nouvelle fois trop dit. Arnold donna la main à Corentin, le bébé emmitouflé dans d'épais lainages maintenu fermement par Lizbeth contre son sein, laquelle tenait le bras de son époux. La petite famille sorti dans le grand froid sans plus se poser de questions.

La nuit était étincelante d'étoiles, toutes semblant

cligner à ceux qui auraient assez d'humilité pour lever les yeux. La petite troupe longea l'allée menant au square où Lizbeth avait l'habitude de promener le bébé. Chacun était noyé dans ses pensées. Arnold se demandait s'il n'avait pas rêvé, tant de révélations dépassait l'entendement. Lui qui avait les idées larges, il était servi. Il tenta de rationaliser les dernières heures et n'y parvint pas.

Ils atteignirent la rive du lac aux cygnes et ne virent pas s'éteindre une à une les étoiles, tandis qu'au loin, un clocher égrenait les douze coups annonçant le Jour de Noël. L'air devint moins vif. Lizbeth pensait aux événements de la soirée, mais plus lui importait l'esprit de Noël. Elle aurait aimé fêter ce jour avec plus de faste, agrémenter le repas de douceurs raffinées mais hors de prix, pouvoir offrir de plus beaux cadeaux à ceux qu'elle aimait, à commencer par Arnold, qu'elle chérissait comme au premier jour de leur rencontre, car ce fut un coup de foudre dans les règles. Un amour qui ne se fanait pas au fil des ans. Elle observa Corentin quelques secondes. Il était sa fierté, bien qu'elle aurait aimé qu'il soit moins solitaire. Elle savait que le monde impitoyable rejetait les excentriques, les originaux, les avant-gardistes et tous ceux qui n'appartenaient pas à un groupe, une corporation, une entité. La foule se repaissait de la foule.

De lourds nuages s'accumulaient dans le ciel noir. Cette fois, ce n'étaient plus de simples éclaireurs gauches et timides, mais bien l'armée de flocons au complet, en rangs serrés, innombrables. L'offensive était imminente, l'invasion toute proche.

La petite famille, après contourné le lac aux cygnes, traversait une rue marchande d'ordinaire si agité qu'elle semblait une autre rue cette nuit, si calme. La foule qui l'arpentait en tous sens aussi bien le jour qu'à une heure

avancée de la nuit, avait disparu en ce soir solennel. Corentin imagina qu'ils étaient les seuls rescapés sur terre et cela ne lui causa aucun trouble, aucune gêne, n'ayant pas d'autre ami que ses parents et ses livres féeriques, magiques. Le lutin domestique allait-il rester ? Deviendrait-il un fidèle ami ? Ou n'était-ce qu'une illusion. Un tour de magie comme il en était souvent question dans les contes et les fables racontés dans les épais volumes du bouquiniste.

Quelque chose lui chatouilla le nez, puis ce fut son front qui le démangea, enfin ses joues le titillaient gentiment. Il s'exclama : « Il neige ! ». Alors chacun sorti immédiatement de ses pensées, leva les yeux, regarda autour de lui, semblait surpris de se trouver là, dans les rues de cette petite ville de banlieue, en pleine nuit de Noël.

L'invasion floconneuse avait commencé. Le ciel n'était plus qu'un rideau blanc au travers duquel il était malaisé de progresser. Ils relevèrent leur cols non à cause du froid, mais les petits soldats de coton s'immisçaient partout. Bientôt le son de leur pas se feutra d'un bruit étouffé et la couche grandi insensiblement. Tous savouraient le bonheur de vivre cet instant magique. Oui, l'esprit de Noël existait bel et bien. Même si la vie n'était pas aussi gaie qu'elle aurait pu l'être, même si tous les espoirs ne se traduisaient pas en actes, au moins cette nuit, ils étaient ensemble et profitaient de l'instant. Ils laissèrent éclater leur joie dans une bataille de boules de neige. Elles étaient si légères qu'on aurait cru se lancer des balles de coton. Atteignant leur cible, les projectiles explosaient en milliers de cristaux qui tombaient à terre sans même mouiller les vêtements. L'ambiance était joyeuse. Corentin commença un bonhomme de neige aidé de ses parents qui retrouvaient les gestes d'une enfance

qu'ils croyaient évanouie, perdue dans les méandres de leur vie d'adulte. En fait, personne ne perdait tout à fait son âme d'enfant, pas même l'ignoble monsieur Crapotard, mais dans son cas, elle était étouffée sous d'épaisses couches de méchanceté gratuite, d'égoïsme nombriliste, de cruauté malade et d'une jalousie envieuse de son prochain.

Dans la maison, Philibert se tenait derrière les carreaux de la fenêtre, lorgnant l'élaboration de l'édifice neigeux au travers d'une sorte d'œil-de-bœuf qu'il avait réalisé à l'aide d'une pièce de monnaie bouillante posé sur la vitre gelée. Il les accueillit en approuvant la silhouette rebondie du bonhomme de neige.

« Les bonhommes de neige bâtis les jours des Rois, de Saint Nicolas ou de Noël présagent de votre année. Plus leur profil est ventripotent, plus vous aurez de chance d'avoir le ventre plein l'année suivante, mais n'oubliez pas de lui donner une tête bien ronde, signe que l'ennui ne se développera pas dans votre esprit. »

Ils n'eurent pas le loisir d'entendre les nouvelles recommandations du lutin car repus de fatigue, ils tombèrent dans leur lit.

Le marchand de sable fait sa tournée chaque soir, semant une poignée de poudre dans les yeux des tous les enfants, y compris les adultes. Au moment où l'on sent ses yeux picoter, sa nuque se raidir et qu'un engourdissement nous saisit, il ne faut pas lutter et rejoindre prestement son lit car si l'on insiste dans la veille, le marchand de sable ayant un labeur considérable peut mettre quelque temps avant de repasser et le sommeil ne vient plus.

La nuit de Noël devrait être semblable à toutes celles de l'année. La magie qu'elle véhicule ne sont que les souhaits qu'on lui attribue. A moins que...

Pendant que toute la famille rêvait de fées ravissantes, d'elfes charmants, de lutins malicieux, d'esprits et d'animaux doués du langage, les créatures féeriques s'activaient dans la maisonnée. Les gobelins se chamaillaient une nouvelle fois, le plus petit voulant, comme d'habitude, garder tous les bénéfices pour lui, tandis que son frère lui rappelait à un peu plus d'altruisme et de considération de son prochain. Philibert nettoyait, arrangeait, balayait la pièce, puis il disposa les bols pour le petit déjeuner qui allait bientôt sonner, car toute magique qu'elle soit, la nuit de Noël ne dure pas plus longtemps que les nuits ordinaires.

Le soleil montrait son nez rouge de froid à l'horizon. Une bande de brume stagnait sur un paysage métamorphosé. Des lointaines collines jusque sur les toits des maisons de la ville, un blanc manteau recouvrait de son enveloppe protectrice les prés et les rues et on aurait bien aimé qu'elle radoucisse également l'âme des plus teigneux, mais toute la magie de Noël ne suffit pas à rendre le monde meilleur. Dans la petite demeure, Corentin fut le premier debout. Il descendit l'étroit escalier et voulu sortir son grand bol du placard bancal lorsqu'il s'aperçut que trônaient sur la table tout ce qu'il faut à un petit déjeuner réussi. Il y avait un pot de chocolat bien chaud répandant sa fumée délicieusement odorante dans toute la pièce. Un pot de confiture entouré de petits pains, de brioches et de croissants si croustillants que ce fut un péché d'y mordre. Dehors, le bonhomme de neige avait fière allure, gardien immobile. N'aurait-il donc pas rêvé ce monde magique ? Il n'arrivait plus à démêler le

vrai du faux, à séparer les visions nocturnes des scènes bien réelle de la veille. Pourtant la pièce était bien vide, silencieuse comme un matin de Noël. Il repéra de jolis paquets enrubannés au pied du sapin.

Ses parents le rejoignirent dans la pièce se demandant comme Corentin quelle était la part de rêve dans les événements de la veille. Personne n'avait remarqué Philibert assis sur le rebord de l'âtre en train de feuilleter l'almanach. Ils sursautèrent à la vision de la créature qu'ils avaient déjà rangé dans les souvenirs de leurs songes.

Arnold lui demanda ce qu'un lutin domestique pouvait trouver d'intéressant dans ce vieil ouvrage. Et il fut tout troublé en remarquant qu'il s'adressait à un être féérique aussi naturellement qu'il l'aurait fait avec un membre de sa famille ou une de ses connaissances. Philibert lui répondit que l'almanach était un réel guide du monde magique. Tout était à double sens. Les diverses dates indiquaient les semis et les plants mais aussi les moments précis de la vie magique, ses fêtes, cérémonies, la venue d'esprits maléfiques.

La description des plantes et animaux cachait des conseils quant aux créatures fantastiques, comment les reconnaître et les évoquer, comment les repousser, s'en prévenir, s'en débarrasser... Arnold lisait l'almanach comme un jardinier passionné tandis que Philibert le dévorait comme un être du monde des esprits et chacun y trouvait son bonheur. Corentin, impatient, lorgnait le pied su sapin. Lizbeth le remarqua et dit d'une voix innocente : « mais on dirait que le père Noël a fait sa distribution ». Aussitôt chacun déplia les paquets

aux couleurs chatoyantes.

Corentin déballa une paire de rollers et une plume qui étonna davantage ses parents que lui-même. Philibert s'avança, l'air malicieux. C'est une plume traductrice et correctrice dit-il. Ainsi pourras-tu écrire tes propres contes. Lorsqu'un mot est mal orthographié, il pousse un hurlement, tandis qu'un verbe bien conjugué glousse de rire. Je t'apprendrai à préparer les différentes encres où lorsqu'on y trempe la plume, les mots se traduisent immédiatement dans une langue étrangère, y compris le vieux français.

Puis, soudain, il leva la tête. Il venait d'apercevoir deux anges voletant dans la pièce. Les humains ne peuvent les voir par leurs yeux dit-il. En revanche, ces anges avaient le don de pouvoir lire dans le cœur des hommes. Leur mine réjouie traduisait la bonté qu'ils avaient vue dans le cœur des quatre habitants de la demeure.

Arnold jeta un regard au dehors par l'œil-de-bœuf pratiqué sur les carreaux de la fenêtre. Une épaisse couche neigeuse recouvrait le silence et l'immobilité du dehors. Il alluma le poste de télévision pour avoir des informations sur le résultat de ces intempéries. Un présentateur en costume sombre et stricte portait un bonnet de Noël, rouge et blanc. Le contraste était saisissant, mais les informations l'étaient bien plus.

« ...le Dow Jones était en perte de zéro quatre points hier soir à la clôture à New York. Dans ces moments difficile, il convient de saluer une initiative française qui a secoué tout le marché américain hier, la bourse de Paris étant fermée à cette heure de la veille de Noël. Une nouvelle

banque a vu le jour hier, utilisant les transactions boursières et les diverses spéculations afin de procurer des prêts aux taux attractifs aux plus démunis. Aussitôt, des millions d'américains... »

Toute la maisonnée regardait Arnold et avait une pensée pour les gobelins jumeaux qui avaient bien fait leur travail visiblement. Mais, sur l'écran des images remplaçaient maintenant le présentateur.

« ...ce matin de Noël à Santa Monica où la star de la pop mondiale a reçu un cadeau un peu particulier... » et les images montraient la célèbre chanteuse exhibant une poupée de chiffon dans ses bras, la couvrant de baisers, puis l'image fut remplacée par les propos d'un ex-footballeur promu au rang de sélectionneur de l'équipe nationale, lui aussi arborant une poupée en chiffons.

Lizbeth reconnu ses créations et elle fondit dans les bras d'Arnold qui, à cet instant, jeta un regard neuf sur la couverture de l'almanach.

Le regard utopique s'était changé en promesses à venir.

11- Pourquoi Noël existe-t-il,

Un jour, la déesse de l'univers mis au monde, pardon, au cosmos, des triplés.

Il va de soi que les Dieux n'accouchent pas dans le sang et les larmes. Ainsi, trois esprits s'échappèrent des tempes de la Déesse et se matérialisèrent devant elle.

Le premier fut nommé Yael car il était sage et bon.

Le second, elle l'appela Satanael. Il avait le regard dur et l'esprit tourmenté.

Enfin, le dernier trouva tout naturellement le prénom de Noel. Il ne se mêlait pas aux jeux de ses frères.

On leur offrit une boule de feu pour les occuper ainsi qu'une poignée de cailloux. La déesse vit que ses enfants s'amusèrent grandement.

Satanael s'empare des cailloux et les jette, le regard mauvais.

Noel détourne la tête, il n'aime pas les jeux violents.

Aussitôt, Yael ordonne les pierres qui se mettent lentement à tourner autour de la boule de feu en virevoltant sur elles-mêmes.

Bientôt les cailloux difformes se transforment en jolies sphères bien rondes. Une bille, la troisième en partant de la boule de feu, est la plus belle de toutes.

Noel, resté à l'écart, s'approche et ne peut retenir une exclamation admirative. C'est le plus beau spectacle qui lui ait été donné d'observer. Un grand sourire illumine son visage d'ange.

En revanche, Satanael ne peut supporter une telle perfection et, de rage, envoie un dernier petit caillou qu'il gardait secrètement dans sa poche. Le projectile frappe durement la belle bille et lui en arrache une partie.

Noel s'apprête à pleurer de dépit, mais Yael réagit promptement. La partie projetée tourne maintenant autour de la troisième bille

lui conférant un nouvel équilibre. Tout redevient normal à ceci près que dorénavant, la bille continue sa rotation légèrement désaxée, offrant tantôt un hémisphère aux rayons de la boule de feu, tantôt l'autre, comme si elle boitait dans son tour de manège.

Noel est de plus en plus captivé par les jeux de ses frères auxquels il ne participe pas. Il reste de longs moments à paresser, contemplant le spectacle que compose toutes ces billes formant de jolies ellipses autour de la boule de feu qu'il a surnommé Soleil.

Satanael bout de colère et souffle tout l'air qu'il avait dans ses poumons pour anéantir cette bille devenue encore plus belle depuis qu'elle possède ce petit satellite qui ne la quitte jamais, comme un petit chien qui tourne autour de vous en vous suivant partout.

Noel prend peur et se réfugie derrière Yael.

Loin de désintégrer la solide boule, l'air transporté se transforme en lourds nuages qui recouvrent toute sa surface. Bientôt, sous l'effet du refroidissement, de l'eau se met à couler. La pluie tombe sans arrêt, inondant la totalité de la sphère, lui conférant un nouvel aspect encore plus admirable que ses voisines. Noel est subjugué. Jamais il n'aurait imaginé admirer un tel chef d'œuvre.

Exaspéré au point de ne plus pouvoir se retenir, Satanael utilise son pouvoir ultime qu'il ne doit en aucun cas mettre en œuvre lors de leurs jeux avec ses frères. Heureusement sa mère, la déesse, lui tournant le dos, ne le voit pas.

Ses doigts tendus lancent des éclairs à la surface de la boule, provoquant chaos et désolation. Noel est sur le point de se remettre à pleurer, effrayé par les déflagrations du tonnerre et les éclats de la foudre. C'est alors qu'au milieu de cet océan frappé continuellement par les assauts de Satanael, quelque chose se met à bouger par elle-même.

Les trois frères restent interdits, frappé de stupeur, ils ne bougent plus d'un pouce. Yael qui est la bonté même cherche à comprendre comment cela est possible. Leur statut de Dieux leur permet de mouvoir chaque chose mais jamais encore ils

n'avaient été témoin d'objet pouvant se passer de leur aide. Noel ouvre grand ses yeux et n'en croit pas son entendement. Satanael, passé un moment de surprise, ne supporte pas que quelque chose puisse exister en dehors de son pouvoir. Il doit anéantir ces cellules qui commencent déjà à se multiplier et se diversifier sous l'insistance, il est vrai, de Yael.

Puisque qu'aucun projectile n'est assez destructeur, aucun souffle assez puissant et que la foudre n'a pour but que l'exact contraire de ce qu'il recherche, Satanael joue cette fois en finesse.

Il déplace de grandes plaques sous la surface de la jolie boule qui foisonne maintenant de vie, espérant engloutir tout ce beau monde dans les entrailles brûlantes de la sphère.

Dans un premier temps les plaques en se déplaçant provoquent l'explosion de milliers de volcans, en s'entrechoquant elles soulèvent un fatras pas possible, une cohue de roches et de lave, un amoncellement désordonné.

Satanael jubile. Yael est inquiet. Noel est atterré.

Le mal a enfin vaincu. La jolie boule est toute ravinée, ravagée d'excroissances. Mais le sourire de Satanael s'estompe tandis que Yael redevient serein.

Loin d'avoir éliminé toute agitation à la surface de la boule, les efforts maléfiques de Satanael ont permis l'émergence de terres et la formation de magnifiques chaînes de montagnes. Déjà les cellules les plus sophistiquées sortent de leur bain et un tapis d'herbe commence à recouvrir le sol.

Noel n'en croit pas ses yeux une fois de plus. Emmerveillé, il suit pas à pas, l'évolution inexorable de la flore. Elle se densifie, quelques arbres commencent à étirer leurs troncs droit vers le ciel et déployer leurs vastes branchages sous les rayons du soleil.

Noel frappe des mains, il jubile. Car le spectacle est tout bonnement merveilleux, au-delà de ce que l'imagination la plus délurée peut concevoir même en rêve.

Grâce à cette verdure, l'atmosphère de la troisième bille change du tout au tout. Le ciel se colore du bleu le plus pur qu'il puisse exister, chargé maintenant d'oxygène.

Dès lors, Yael nomme cette bille singulière, la planète bleue. Satanael reste pensif. Il prépare surement un mauvais coup. Des animaux sont apparus à la surface de la planète bleue. Les plus gros, moins nombreux, dévorent les plus petits qui pullulent. Certains grignotent des plantes et Satanael a une idée de génie.

Il permet à certains animaux de grossir démesurément afin qu'ils dévorent toute cette végétation si luxuriante, une abomination à ses yeux, un affront au chaos qu'il vénère tant. Noel pressent le danger et redevient triste, constatant que par endroits, les arbres sont moins hauts, l'herbe plus rase. Mais cela ne va pas assez vite au goût de Satanael qui, de rage une nouvelle fois, lance le dernier caillou qu'il cachait dans ses poches. Cependant celui-ci n'est juste qu'un fragment du dernier caillou qu'il avait antérieurement jeté, il n'arrache pas un morceau de cette belle planète bleue mais provoque un séisme ravageur. Son cratère est visible à la surface et longtemps un nuage de poussière interdit au soleil de réchauffer le sol.

Tout dépérit, les plantes, les animaux.

Toute vie semble avoir disparu lorsque le nuage s'estompe. Ne subsiste qu'une immense lande de terre dépourvue de flore, entourée par des flots stériles.

Satanael saute de joie tandis que Yael se morfond. Il n'a rien pu faire. Noel sanglote dans un coin, les mains sur les yeux pour ne plus voir la catastrophe.

Tandis que Satanael savoure sa victoire en se tapant sur les cuisses, Yael scrute la surface de la planète bleue. N'a-t-il pas vu quelque chose bouger dans le sol?

Un léger monticule se forme, semblable aux volcans que son frère avait déclenchés auparavant. Mais celui-ci est minuscule, on le voit à peine. Il ne déplace qu'une terre bien noire en une infime éminence, puis, le sommet se creuse et on voit apparaître le museau moustachu d'une petite bestiole aveugle, fière de son territoire, fière d'être là, peut-être l'unique rescapée du cataclysme.

Satanael cesse de rire, anxieux.

Car tout va alors très vite. Ironie du sort, alors que les gros

reptiles étaient sur le point de tout avaler et par conséquent de s'éliminer eux-mêmes ainsi que toute vie sur la planète bleue, il a, contre sa propre volonté, donné sa chance à une évolution qui n'aurait jamais vu le jour.

Des milliers, des millions d'espèces toutes différentes inondent le sol, les eaux, le ciel.

Certaines se déplacent sur six pattes, d'autres n'en utilisent que quatre. Certaines ont des plumes qui leur permettent de voler dans les airs, d'autres une épaisse fourrure qui les protège du froid. Il y en a même qui ont des écailles, ou encore une lourde carapace qu'ils ont du mal à trainer. Noel écarquille ses yeux, n'en revient pas.

Là, un petit animal est hérissé de piquants, celui-ci est pourvu d'un museau démesurément long qui lui permet de fouiller dans les terriers. Celui-là arbore un cou démesurément étendu.

Yael est satisfait, il a gagné la partie cette fois. Il y a des animaux de toutes les couleurs, il y en a même qui arborent de magnifiques rayures, d'autres ont des taches sur le dos, Noel a noté qu'un petit reptile prenait la coloration de l'endroit où il se trouvait, devenant ainsi invisible.

Et tout ce bestiaire chante et grogne, aboie, bêle, glapit, piaule, blatère, beugle, grisolle, cancanne, jappe, stridule, rugit, clapit, pupule, feule, hennit, roucoule, gémit, chicote, couine, hulule, gazouille, zinzinule, grommelle, vrombit, bourdonne, jase, braille, siffle, brame, barrit, trompette, coqueline, nasille, chicote, cacabe, jase, glougloute, babille, râle, glousse.

Noel a même remarqué un oiseau capable de déployer un arc-en-ciel pour séduire sa belle. Yael le pousse du coude: là, une élégante aux jambes démesurées tisse une toile superbe.

Et ça foisonne, et ça grouille.

Dans les airs, les oiseaux réalisent des figures impressionnantes, ayant apprivoisé le vent. Dans les océans les poissons nagent avec la même grâce, la même fluidité. Des primates se balancent de lianes en lianes. Ça gesticule en tous sens sauf cet être nonchalant aux ongles longs qui passe ses journées simplement à ne rien faire. Quel paresseux! se dit Noel qui voit en lui son

alter-ego.

Toutes les formes sont représentés. Il n'y a pas deux espèces identiques et chacun a son propre mode de vie, ses habitudes alimentaires, sa façon de chasser, sa manière de jouer.

Yael est satisfait. Il va enfin pouvoir se reposer.

Dans son coin, Satanael rumine. Il n'a pas dit son dernier mot. Il observe tout ce petit monde fourmillant où chacun a sa place, son équilibre. Nulle espèce ne domine l'autre.

L'idée jaillit comme la langue du caméléon.

Les ruses grossières, les décisions à l'emporte-pièce dictées par les exaspérations de sa mauvaise humeur tout autant que ses coups de tête ou de sang se retournent toujours contre lui.

Satanael l'a enfin compris et il a décidé d'utiliser de plus fins et pervers stratagèmes.

Satanael repère parmi les primates le plus malin, le plus dégourdi. Lentement, il lui libère ses pattes supérieures en le faisant se déplacer debout. Bientôt tous se moquent de cet animal instable qui ne possède même pas d'ailes, ses deux bras ne servant apparemment à rien. Et c'est bien connu, ce qui ne sert pas dans la nature est voué à disparaître.

Mais Satanael a plus d'un tour dans son sac. En libérant ces pattes, il permet ainsi au primate de s'en servir comme il le souhaite, n'étant plus tributaire d'elles pour se déplacer. Bientôt, il est capable de fabriquer des outils rudimentaires. Mais l'idée de génie qu'a Satanael est de lui faire approvisionner le feu.

Jusque là, seuls les Dieux avaient ce privilège.

Est-ce le ressentiment né de l'humiliation d'avoir été l'objet de tant de moqueries quant à sa posture, ou bien une sourde et profonde vengeance dont le motif reste trouble ou simplement la jalousie de ne pas posséder tous les attraits que les autres créatures disposent, il ne va cesser de maîtriser son monde.

Noel et Yael se regardent. Assurément, leur frère a créé un monstre sur cette petite planète bleue.

Effectivement, très vite l'animal prolifère. Il commence à détruire la nature autour de lui, massacrant les animaux ou les

rendant en esclavage. Pire: il applique cette méthode à ses semblables. Ainsi naît la guerre, la désolation, les pleurs et un nouveau chaos où Satanael n'a même plus besoin d'intervenir. Celui-ci sourit de bonne grâce. Il a enfin réussi, par une astuce implacable à dominer, à gagner la partie.

A ce rythme là, tel un cancer rongeur les cellules saines, le monde sera anéanti d'ici peu.

Vient à Yael une idée. Il faut jouer sur le même terrain que Satanael.

Il choisit le plus humble parmi ces hommes et lui souffle à l'oreille. Il va répandre la bonne parole du généreux Yael chez les hommes. Au début, personne ne l'écoute. Puis se forme un petit cercle autour de lui, juste une douzaine d'individus. Alors, il déplace des foules, on lui attribue de véritables miracles. La foule est aveugle et cela désole Yael. Mais c'est pour la bonne cause.

Noel regarde tout ça du fond de son coin et semble perplexe. Il doute qu'un seul individu puisse influencer la course effrénée du monde.

L'homme à qui Yael avait parlé finira cloué sur une croix et son discours sera déformé, sa pensée trahie, son objectif trompé.

Pire: en son nom, on provoquera de nouvelles guerres et d'inédites tortures, des condamnations sans preuves, des mises à l'écart. On tuera, on assassinera, on massacrera des millions d'innocents.

Satanael exulte. Jamais il n'aurait pensé que cela soit si facile. Il a trouvé en l'humain un allié qui le surprend toujours dans sa férocité, dans sa cruauté, dans sa perversion.

Yael parlera à d'autres hommes. Mais personne ne les comprendra, on les écoutera d'une oreille distraite, un sourire indulgent aux lèvres. C'est un original pensera-t-on. Ou bien ils feront peur aux détenteurs d'un pouvoir inventé par cette infernale créature. On déformera alors leurs propos. On les jettera en prison.

Encouragé par sa réussite, Satanael imagine des créatures magiques afin d'effrayer davantage les hommes.

Les forêts et les montagnes sont désertées. La peur engendre la

violence. Les contes et les légendes sont remplis de toutes ces créatures imaginaires et cela les rend encore plus réelles, plus menaçantes.

Satanael se sert de l'intelligence de l'homme pour la retourner contre lui et contre le reste du monde. Partout où il passe, celui-ci massacre et saccage et ne fait que croître sans limite exceptée celle qu'il se fixe lui-même, à savoir des guerres sanglantes et meurtrières.

Noel s'est réfugié dans son coin, abattu par tant de violence et d'exactions. Il ne sourit plus.

Yael continue de penser au bien. Fatigué par la rude partie en jeu, il n'abdique pas.

Puisque l'ignorance engendre la peur qui provoque la barbarie, il va développer l'esprit scientifique dans la tête des hommes.

La science a réponse à tout, ou presque.

L'humanité est rassurée.

Les démons et les mauvais génies disparaissent comme par enchantement. La maladie recule. On vit mieux, plus longtemps.

Débarrassé de ses peurs, l'homme peut enfin se consacrer aux idées. Le ventre plein, il peut penser autrement qu'avec ses tripes et son sang.

On entrevoit une issue à cette période noire.

Cependant Satanael n'abandonne pas.

De cette science révolutionnaire, il invente la technologie. Les créatures maléfiques des contes et légendes se matérialisent maintenant dans des objets récalcitrants, censés adoucir la vie des hommes, la leur rendre plus aisée mais au bout du compte leur proposant de nouveaux soucis, encore davantage de tourments.

Les effrayants ogres des légendes rugissent maintenant de toute la puissance de moteurs à explosion qui assourdissent et polluent l'air d'une fumée nauséabonde.

Les mauvais génies des histoires racontées se transforment en égoïsme forcené.

Les guerres dévastatrices d'antan sont remplacées par une volonté de performance à tout prix qui laisse sur le carreau des millions d'êtres démunis.

L'argent roi a remplacé les boulets de canon. Le commerce s'est substitué aux légendaires peurs ancestrales. Et plus personne ne se parle, ne s'écoute. C'est chacun pour soi.

Cette fois, c'est fini. Satanael a gagné la partie.

Yael s'assoit, dépité, découragé, anéanti.

Le bien n'aura pas vaincu le mal. Devant la toute puissance de son frère, devant son sourire carnassier de vainqueur, Yael baisse les yeux. Il a échoué. Lamentablement. Tous ses efforts ont été réduits à néant. Rideau.

Dans son coin, allongé dans une posture nonchalante, juste soutenu par son bras droit, Noel laisse échapper un soupir de désolation et de consternation. Son souffle atteint la planète bleue au moment où elle passe devant lui, poursuivant sa lente rotation en ellipse. Il émane de cette expiration tant de pureté et l'innocence.

Alors, tout s'arrête sur la petite bille bleue.

Les gens se parlent, se sourient. Les guerres s'arrêtent. La course au toujours plus cesse. On s'embrasse, on se souhaite du bonheur, on se fait des cadeaux. On se parle, enfin. Les enfants sont au cœur de toute cette bienveillance inédite. On les serre dans ses bras. On leur offre des friandises. On leur accorde le pardon. On les recouvre de cadeaux. Les sourires ont remplacés les mines tristes. Et plus personne n'a peur. Plus personne n'a froid. Plus personne n'est seul.

Satanael est étonnement surprit. Comme est-ce possible?

Comment ce fainéant de Noel a-t-il pu accomplir ce que son généreux frère, la bonté même, n'a pas pu réaliser?

Il est tellement éberlué qu'il ne sait quoi répondre. Il reste là, les bras ballants, exténué, assommé.

Yael relève son regard et, heureux de cet étrange dénouement, pense jouir enfin d'un repos bien mérité. Finalement, le bien a gagné. Il peut alors se relaxer, un vague sourire sur les lèvres.

Mais Noel est infiniment paresseux. Il reste couché dans son coin et ne souffle sur la planète bleue que lorsqu'elle passe près de ses lèvres, une fois à chaque rotation complète.

Un jour par an.

Dans notre calendrier, cela tombe le 25 décembre.

Et c'est pour ça que ce jour béni entre tous se nomme Noël.

12- La lettre

Si ma mémoire est encore en état, cela s'est déroulé un soir de Noël 1999. J'avais été invité un peu par hasard dans une famille que je ne connaissais pas. Je m'explique : deux jours auparavant, il avait copieusement neigé dans cette région de France où l'on n'est pas habitué à ce genre de divertissement ou désagrément, question de point de vue. Mon antique deux chevaux passait partout et je ne regrette qu'une seule chose : avoir été obligé de m'en séparer quelques années plus tard. Bref, je roulais tambour battant sur une route rendue particulièrement glissante pour un non habitué et traître pour qui possédait une grosse berline. C'était le cas de cette femme qui semblait écoeurée, les bras croisés sur son affliction, se tenant debout à peine soutenue par le montant d'acier de l'imposante berline allemande, emmitouflée dans un ample manteau qui dénonçait une certaine aisance financière. Tout, dans sa tenue, son aspect, jusque dans son regard, dénotait l'appartenance à une certaine élite. Elle ne fit aucun geste pour que le premier péquenaud s'arrête lui porter secours. Dans son esprit, cela allait de soi. Ce genre de personne imbue d'elle-même avait le chic pour m'énerver prodigieusement. Mais cette fois-ci, je ralentis. Je me garais précautionneusement pour ne pas partir dans le profond fossé où gisait la Mercedes comme un animal percuté de plein fouet

par un véhicule quelconque. La grosse berline avait perdu tout son attrait dans cette posture de bovin échoué par erreur sur le bas-côté. On peut constater parfois pareilles désolations lors d'échouage de cétacés sur les plages à l'automne. Le soleil brillait dans un ciel sans nuage mais il rasait l'horizon comme à chaque mois de Décembre et une fine brume persistait, rendant la visibilité pas aussi optimum que convenu, aussi je me hâtai de déployer un triangle de signalisation à quelques centaines de pas du lieu du drame.

La dame ne m'avait pas encore adressé la parole mais j'avais eu le loisir de la détailler sommairement en quelques œillades entre mon énergique activité de secouriste et de baliseur des lieux.

Son allure était celle de ces personnes qui ont l'habitude d'être obéies et servies à longueur de journée. Son maintien, même dans cette situation relativement dégradante, restait de marbre. Sans lui poser la question, on savait qu'elle n'était en rien responsable du dérapage inopiné de son véhicule. D'ailleurs, elle ne s'abaisserait jamais à donner un quelconque justificatif à cette perte de contrôle. En revanche, elle maîtrisait à la perfection ses nerfs. Je ne pus voir ses mains, gantées du meilleur cuir et je le regrettais amèrement. Je l'avoue fièrement : j'ai toujours eu un faible pour les mains. Celles des femmes naturellement. Ne me parlez pas des paluches informes, souvent poilues, aux ongles

détestables et mal coupés, noircis, dont les hommes sont si fiers. Il n'y a vraiment pas de quoi. Tandis que les fines et longues mains féminines m'émeuvent à un tel point que je fantasme très vite. Certains font une fixation sur les pieds, d'autres ont un béguin pour les genoux, il y en a qui se damneraient pour une paire de cuisses, j'en connais de passionnés par les épaules ou la nuque, la plupart se focalisant sans recherche aucune sur la chevelure ou les seins. Moi, ce sont les mains.

Son visage ne reflétait aucune émotion particulière, peut-être un certain agacement ou une impatience latente : elle devait attendre dans cette rigoureuse position depuis pas mal de temps déjà.

Lorsque je lui adressais la parole (j'avais eu le temps de préparer ma formule d'entrée), elle me regarda comme un extra-terrestre fraîchement débarqué de son vaisseau qui lui demandait le plus court chemin pour rejoindre la banlieue d'Altaïre. Elle m'évaluait selon son barème de castes sociales. Ce jour-là, je portais comme à mon habitude un pullover marron très près du corps dont le col enserrait mon cou jusqu'au menton, m'évitant les angines à répétition de mon enfance et me donnant un aspect de prof en vadrouille ou d'écrivain retiré à la campagne, ce qui était doublement le cas. Cela dut lui plaire, du moins lui convenir, car pour la contenter il fallait déployer d'autres charmes, ne parlons même pas de séduction : elle appartenait visiblement aux hautes

sphères de la gent féminine. De celles que l'on regarde passer sans nous jeter un seul regard. A ce niveau, ce n'est même plus du snobisme, juste une seconde nature. Elles appartiennent à d'autres. Plutôt n'appartiennent-elles pas tout simplement à elles-mêmes en fin de compte?

- Il semblerait que ma bonne éducation me commande de vous proposer mon modeste moyen de locomotion, n'est-ce pas?

Elle resta un instant à m'observer comme si j'avais prononcé tout autre chose. Puis un sourire éclaira son visage de l'intérieur, ses yeux se firent plus doux et sa bouche remua. Elle allait parler. J'étais tout à l'écoute de ses premiers mots. Ses premiers mots pour moi, exclusivement.

- Je suppose qu'il n'y a pas d'alternative.

Elle empoigna son sac Vuitton dissimulé par le large manteau et m'emboîta le pas. Elle avait donc tout prévu. Elle était prête. Depuis le début, elle semblait avoir attendu le bus. Excepté que ce genre de femme ne prend jamais le bus.

Sans réfléchir, je me précipitais pour lui ouvrir la portière à la manière de ces voituriers des grands hôtels, obséquieux et empressés : deux tares qui ne font heureusement pas partie de mon caractère. Je n'allais cependant pas jusqu'à me courber avant de refermer la porte sur elle. Si elle faisait partie de cette frange privilégiée qui aime à se faire servir, elle n'en dédaignait pas moins les subalternes et les faire-valoir. J'allais devoir jouer serré.

Je tournais la clé et le petit moteur de ma deux puces, sûrement aussi puissant que celui qui commandait l'ouverture des vitres électriques de son bolide, se mit à ronronner d'une manière rassurante. Le premier kilomètre allait être décisif. Elle devait se sentir d'emblée en confiance, aussi en sécurité que dans son large habitacle bardé de tissus et ronce de noyer dissimulant une batterie d'airbags en attente de fonctionnement. Les vitres teintées de l'Allemande ne m'avaient pas permis de deviner si les coussins protecteurs s'étaient déclenchés lors de l'impact.

Je n'espérais qu'une chose : que la soudaine proximité de nos deux corps n'allait pas la contrarier durablement. Coutumière des grands espaces (un appartement dont la simple salle de bain aurait pu contenir aisément mon humble chez-moi dans sa totalité, une voiture spacieuse où le Géant Vert étendrait sans mal ses interminables extrémités, une maison de campagne au parc vaste comme cinquante terrains de football), je craignais qu'elle ne se braque envers moi à cause d'une mitoyenneté de prolétaires. J'adoptais la conduite la plus souple de mon répertoire afin qu'elle comprenne bien que nous n'allions pas prendre le chemin déjà emprunté par son imposant quatre-quatre. Cela dut lui plaire car c'est elle qui brisa le silence, si l'on peut employer un tel qualificatif pour décrire le ronronnement constant du faible moteur qui devait dépasser de beaucoup en décibels

le doux murmure des huit cylindres de son colosse d'acier allemand.

- Je tenais à vous remercier de votre prévenance à mon égard. Sans vous, je me demande combien de temps j'aurais dû devoir patienter ainsi. Il ne passe jamais personne sur cette artère.

J'étais aux anges. D'abord elle concevait une légère considération pour ma personne et mes manières puisqu'elle osait s'abaisser à émettre des remerciements. Dans son milieu, les mercis ne sont pas légion. Surtout elle avait proféré ces remerciements sur un ton d'égal à égal et non comme on dit merci à son jardinier ou sa femme de chambre pour une haie bien taillée ou une chambre parfaite. Ensuite, employer le terme d'artère pour qualifier cette vague route secondaire (même pas une départementale, imaginez-vous) était de bon augure pour la suite des événements, si toutefois on pouvait les qualifier d'événements et s'il y allait avoir une suite à tout ceci.

Je répondais élégamment que cela était bien naturel dans une formule dont j'ai le secret, et puisque c'est un secret de romancier, je ne vais pas la reproduire ici. Désolé.

- Je me rends bien compte que de simples remerciements informels ne suffisent pas à remplir mon devoir envers vous.

Elle avait légèrement changé de ton en prononçant cette tirade. Un infime rapprochement s'effectuait, lentement. Puis elle laissa un temps. Et, dans ma

tête en effervescence constante et spécialement en ébullition depuis notre rencontre sur ce bord *d'artère*, je commençais à échafauder quelques scénari digne des pires films érotiques que, planqué sous une couverture dans le salon familial, je matais avidement du haut de mes treize ans les Dimanches soirs, craignant l'intrusion inopinée du père désirant soulager une vessie gonflée de l'excellent Bordeaux du diner ou l'apparition affolée de mère découvrant son propre fils bavant devant des scènes somme toute bien innocentes.

Et je sentais son épaule qui, dans les virages à droite que je prenais pourtant le soin d'aborder à vitesse réduite, venait presser tendrement la mienne au travers, il est vrai, de plusieurs épaisseurs de tissus. Loin des ostensibles étreintes, ce sont ces petits attouchements, ces frôlements, ces effleurements qui déclenchent le désir. Je nous imaginai déjà sur la banquette arrière grinçante et gémissante comme jamais. Notre esprit, le mien en tout cas, peut démarrer au quart de tour parfois. J'en étais là de mes aberrations fantasques lorsqu'elle poursuivit.

- Veuillez me pardonner cette indiscretion mais, que faites-vous pour Noël?

Là, j'étais littéralement scié. Je tournais furtivement la tête vers ma passagère d'une heure. Son regard réitérait sa question verbale accompagnés d'un très léger haussement des sourcils. Je découvris un air mutin se dessiner aux

coins de ses lèvres. Il était flagrant qu'elle parlait du réveillon mais je crus bon de devoir préciser :

- Vous voulez dire, la veille de Noël, ce repas essentiellement familial qui mélange allégrement des mets de choix arrosés de champagne et qui tourne autour des cadeaux des enfants et tout ça?

Elle se fendit d'un demi sourire, de ceux dont on récompense les enfants qui ont reçu une bonne note en composition française.

- Parfaitement. Le réveillon du soir de Noël. La dinde aux marrons, le foie gras et les toasts, la bûche, les cadeaux au pied du sapin, la messe de minuit et le vin chaud...

- Le vin chaud?

Elle pouffa à peine, comme pour s'excuser.

- Oui, chez nous, c'est vin chaud et cela depuis que je suis toute petite.

Je tentais de l'observer à la dérobée. Elle fixait un point loin devant sur la route. Son visage reflétait son âge. Elle n'était pas de ces quadras qui tentent par tous les moyens de se faire croire plus jeune et ne parviennent dans la majorité des cas qu'à atteindre l'exact opposé de leur objectif. On pouvait y lire, à condition d'y regarder avec des yeux imprégnés d'amour sincère, les belles années qu'elle avait passé. Une vie remplie de dons de soi, oeuvrant pour les autres, spécialement les plus démunis, une sorte de charité chrétienne moderne. Je l'imaginai apprenant à lire à des petites filles du Tchad, à vacciner les enfants du Mali, à secourir les

victimes des mines anti-personnel au Cambodge, à combattre la malnutrition en Ethiopie ou à tenter d'endiguer l'impitoyable vague de prostitution infantine en Birmanie. Sans quitter l'horizon des yeux, elle reprit.

- Du reste, n'allez pas imaginer une soirée privée autour de bambins excités par les cadeaux et la magie de Noël. Certes, vous n'échapperez pas au traditionnel sapin décoré dans le salon, un menu convenu et certainement des histoires de famille qui vous ennueront volontiers, mais tout cela reste très convivial, dans une ambiance décontracté. Ce n'est pas un repas de famille guindé ni même une réception d'ambassade.

- Je ne sais si je dois accepter. C'est très gentil mais un peu disproportionné comme geste de remerciement pour quelque chose de très naturel après tout. Personnellement, je n'ai rien de prévu. Pas de famille autour de laquelle me retrouver et mes amis sont tous happés par leurs obligations de pères, de grand frères, de fils reconnaissants, enfin vous voyez.

- Je vois très bien. Faites-moi plaisir, acceptez. Que pouvais-je refuser à ces yeux suppliants? J'étais sous le charme mais, dorénavant, plus aucune pensée impure ne s'échappait de mon cerveau enfiévré. Il n'était plus question de galipettes sur la banquette arrière aux ressorts fragiles. Cette femme m'en imposait, c'est tout. L'amour a besoin d'admiration, la concupiscence

juste du déclenchement d'hormones au bon moment.

Il se passa de nouveau quelques minutes dans ce silence déjà évoqué du ronronnant du moteur de mon bolide de 300 kilos. Je pensai soudain à quelque chose.

- Je vous dépose où?

Elle tourna la tête vers moi. Son expression avait encore changé. C'était une sublime femme à qui on ne pouvait donner d'âge puisqu'il serait fatalement plus élevé que ce qu'elle en inspirait. De toute manière, elle était forcément mariée à un grand pont. Chirurgien réputé, ambassadeur de France dans un pays inlocalisable sur la mappemonde, dirigeant d'entreprise prospère mais équitable, notaire aux nombreuses activités, préfet aux lourdes responsabilités, sûrement homme politique influent mais intègre. Une femme d'une telle qualité ne pouvait avoir épousé un homme n'ayant pas réussi sa vie. Il n'était question d'aucun avenir avec une déesse pareille. Juste peut-être un rendez-vous élégant, tout au plus une nuit d'amour. Voilà que mes pensées démoniaques envahissaient de nouveau mon esprit.

- Si cela ne vous dérange pas, vous pouvez me laisser chez moi. C'est à quelques kilomètres et vous saurez le chemin pour après demain. Je vous indiquerai la route à suivre, ne vous inquiétez pas.

Je n'étais pas inquiet du tout, juste un peu perplexe. Dans quel manoir, vers quel château allais-je

atterrir?

Il nous fallut vingt bonnes minutes pour rejoindre son « chez elle » comme elle aimait à l'appeler. Et ce fut un enchantement. Toutes les barrières tombèrent. Toutes mes suppositions sur son rang aussi. Nous parlâmes de choses et d'autres comme si rien ne nous séparait. J'en vins à me convaincre qu'elle se donnait des airs de diva bourgeoise mais qu'en fait, elle n'était qu'une femme de quarante ans comme les autres. Peut-être même divorcée. Avec ses problèmes de femme célibataire. Ou toujours mariée ou remariée et trainant du coup des soucis de couple. Son air distant et hautain n'était qu'une façade. Certes son manteau était de bonne coupe, ses manières dénotaient un savoir vivre qui ne s'apprend qu'au contact d'une élite. Peut-être était-elle une simple domestique au service des grands de ce monde, formée et éduquée dans les meilleures écoles Suisses? Ou bien, le plus simplement du monde, était elle une femme désirant s'élever au-dessus de la vulgarité de son humble condition. Il n'est pas obligatoire de posséder toutes les richesses du monde pour se comporter en lady ou en gentleman. En tant que professeur, je ne pouvais qu'adhérer à ce genre de considération. La culture et le savoir sont accessibles à tous, et particulièrement à ceux qui, visiblement, pensent ne pas y avoir droit.

Les sujets de conversation s'enchaînaient avec bonheur mais ne me permettaient nullement d'en

savoir plus sur elle. Nous parlions de choses et d'autres, du monde dans ses généralités confondantes, de l'environnement et son cortège de changement climatique et d'espèces en voie d'extinction, quasiment de géopolitique, mais jamais de nous. Une camaraderie s'installait doucement. Une intimité qui chassait définitivement tout rapport amoureux, anéantissait la libido la plus farouche, effaçait les fantasmes érotiques. Elle aurait pu tout aussi bien être un homme, un ami d'enfance qu'on retrouve après s'être perdu de vue, un copain de régiment avec qui on a fait les cent coups, un collègue avec lequel on partage plus que les aléas du boulot, un pote qui partage les éternelles soirées foot devant la télé une bonne bière à la main.

Quand elle me fit signe de tourner à gauche dans une allée de fins graviers bordée par deux rangées de peupliers, je ne voyais plus en elle une élégante femme altière à la prestance impeccable et aux manières irréprochables, ce qu'elle était toujours toutefois, mais une complice, une partenaire, un acolyte.

L'allée n'en finissait pas. La neige gelée crissait sous les pneus de mon tacot, quelques flocons se détachaient des ramures tendant leurs doigts vers un ciel désolé et voletaient autour de nous. Le pale soleil allongeait les ombres des peupliers sur des prés gelés. C'était féérique. Soudain, le chemin marqua un virage à droite. Alors je compris.

Une large et haute grille. Un portail majestueux. Elle actionna un petit boîtier, sorte de petite télécommande qui allait inonder les ouvertures de portières automobiles dans la décennie qui s'ouvrait. Le double portail s'ouvrit comme par magie. Je la questionnais du regard. Elle haussa à peine son menton pour m'indiquer de continuer. Alors, le manoir se révéla dans toute sa splendeur. C'était une bâtisse majestueuse ornée de quelques ifs et pins savamment choisis et disposés afin de mettre en valeur une façade illuminée de dizaines de croisées à petits carreaux. Il y avait quelque chose de Normand dans l'allure du palais. Le large perron qu'une demi douzaine de marches rattachait à l'allée de graviers proposait un sapin discrètement décoré avec goût et une entrée agrémentée de deux colonnes de style grec. Cette façade en imposait à elle seule mais j'imaginai déjà la splendeur du côté opposé qui devait donner sur un immense jardin à la française avec bassins et haies précautionneusement taillées.

- Je vais manquer à mes plus élémentaires devoirs en ne vous invitant pas à boire un verre mais tout est sans dessus dessous et cette détestable histoire de dérapage m'a mise en retard.

J'allais la rassurer de ses égards lorsqu'elle conclut notre rencontre d'un simple

- Je vous attends après demain soir sans faute. Le dîner est à vingt heures trente. Si vous pouviez venir une demie heure plus tôt, j'aurais le plaisir de

vous présenter dans les formes.

Je regagnais mon domicile qui me parut plus que jamais étriqué. En comparaison du faste entrevu à peine une heure auparavant, j'entrais chez moi comme dans une maison de poupée. Des questions se bousculaient dans ma tête, chassant les pensées libertines et licencieuses qui s'y étaient dispersées quelques heures plus tôt. Avant tout, je n'avais pas eu la présence d'esprit de demander si la soirée était « habillée ». J'examinais ma penderie. Aucun smoking ni de tenue digne des lieux et sûrement des invités présents le surlendemain. Je passais un coup de fil à Benoit qui avait deux qualités, outre celle primordiale d'être mon meilleur ami : il faisait ma taille et possédait forcément de quoi revêtir n'importe quel invité à n'importe quelle occasion. Benoit est en charge des relations publiques rattaché au bureau du préfet du département. Les réceptions, les mondanités, ça le connaît.

- Alors, tu t'es décidé à frayer avec le grand monde, sacré cachotier?

Quiconque avait croisé Benoit pendant une cérémonie diverse, lors d'une investiture, d'une inauguration ou d'une remise de prix ou médaille n'aurait jamais, au grand jamais, pu imaginer comment il était au naturel. Son allure s'apparentait davantage à celle d'un clochard, son langage d'un charretier et son passe-temps d'un

guetteur de la vie sauvage : il passait tout son temps libre à épier, à traquer, à guetter, à pister volatiles, petits mammifères, bref tout ce que la nature hostile pouvait regorger d'animaux farouches. Il n'hésitait pas à ramper dans la boue, traverser des fourrés d'épineux et passer des nuits blanches dans d'inconfortables bivouacs, jumelles à portée et Nikon dernière génération autour du cou. Par ce grand écart, il avait réussi à trouver un équilibre qui lui permettait d'être un modèle de diplomatie lors des diners officiels. Toujours sur son trente et un et aux manières impeccables. L'élégance doublée d'une assurance en toutes occasions. Il pouvait aussi bien côtoyer le monde sauvage et animal que la bonne société des personnages influents. D'un sens, en y réfléchissant un brin, on pouvait trouver aisément des points communs entre cette nature brute et ce monde policé en apparence mais où le moindre faux pas pouvait vous coûter cher.

Il m'aurait été bien utile la veille de Noël, mais j'étais seul invité et surtout, lui avait encore un reste de famille au cœur du Périgord, qu'il allait rejoindre demain matin.

Pendant ces deux jours, je ne pensais qu'à cette soirée que j'avais eu la faiblesse d'accepter. Hormis la maîtresse de maison, je ne connaissais personne et elle serait certainement très occupée pour m'accorder ne serait-ce qu'une minute de son temps. Nous n'avions en résumé passé qu'une

petite heure ensemble et échangé de vagues considérations qui ne faisaient de nous deux à peine des relations. Du reste, je voyais déjà le petit prof de province largement dépassé par une horde de notaires, banquiers, députés, dirigeants de multinationales et chercheurs réputés, voire quelques têtes connues du petit écran ou de stars du sport au plus au niveau.

Mes soupçons se confirmèrent lorsque je garais ma minuscule deux chevaux entre une Daimler resplendissante de ses chromes et une Porsche Cayenne rutilante. Le parterre de tulipes brillait d'ampoules multicolores : on aurait dit que les fleurs émettaient de la lumière. Un valet en livrée attendait en haut du perron. On avait eu visiblement pitié de lui car il portait un épais manteau d'astrakan qui devait valoir une fortune.

- Bonsoir Monsieur...

- Périchaud, Jean-Marc Périchaud.

Je détaillais le larbin qui jouait parfaitement son rôle. Même un peu trop. Sous le manteau apparaissait les pans d'un costume hors de prix et sa paire de chaussures anglaises auraient demandé un an de salaire à un tourneur-fraiseur.

- Je suis désolé mais ma femme ne connaissait pas votre nom. Elle m'a raconté sa mésaventure et votre prompt secours. Je vous en remercie vivement.

Et, sans plus de cérémonie, celui que j'avais pris

pour un serviteur engagé pour la soirée me tendit une main ferme et froide. Son visage grave s'éclaira d'un sourire qui réchauffait la nuit glaciale.

- Je dois rester ici quelques minutes, le temps d'accueillir les retardataires, mais entrez vite. Quelques invités sont déjà là et vous retrouverez Mélanie au salon.

Mélanie... Oui, ça collait pas mal au style de la dame.

Je traversais le hall dans lequel mon appartement aurait tenu sans toucher les bords. Une soubrette faisait le pied de grue. Surement la préposée au vestiaire, mais je n'avais pas de manteau, n'ayant pas jugé nécessaire de m'encombrer pour effectuer les quinze pas qui séparaient ma voiture de l'entrée du manoir.

- Bonsoir Monsieur, s'exprima la gamine. Je constatais avec effroi que les propriétaires, sous leurs vernis de bienséance et de courtoisie, n'hésitaient pas à employer des mineurs. Surement payés au noir et absolument pas couverts par l'assurance maladie.

- Vous devez être le sauveteur de maman. Elle m'a raconté. C'était tordant... mais très généreux à vous.

J'avais une nouvelle fois fait fausse route. L'adolescente respirait les meilleures écoles britanniques et ses expressions étaient dignes d'être récompensés par l'Oscar du meilleur second rôle

l'hiver prochain. Elle était passée, en moins de six secondes, d'un air tranquille d'hôtesse accueillante, à un regard empreint de sollicitude lorsqu'elle avait prononcé le mot « sauveteur », puis un furtif sourire moqueur s'était imposé une demi seconde au mot « tordant » avant que son regard ne prenne quinze ans d'âge dans un très mature « généreux ». Maintenant, elle arborait le sourire d'un ange, me proposant de continuer ma visite de la splendide demeure.

- Pas de vestiaire, interrogea-t-elle, mutine. Je haussais les épaules, déjà complice. Elle poursuivit, toujours les paroles accompagnées de regards divers et variés, soutenant les mots et les phrases. Elle aurait pu être muette, ça n'aurait rien changé à sa plus complète compréhension.

- Vous avez bien raison. Les pelures ne servent qu'à se montrer, se faire valoir. Du reste, je ne sais pas pourquoi on m'a plantée ici. Ce soir, c'est la crème de la crème, vous verrez. Parfois les gens importants oublient un peu qu'ils ne sont pas si irremplaçables.

Je ne comprenais pas bien la portée de la tirade de la jeune fille. Son visage et spécialement son regard avaient souligné tous les mots qu'elle avait prononcés avec un détachement et un second degré de lord anglais. Se situait-elle dans un second degré moqueur, bien compréhensible à son âge ou bien, passait-elle déjà à un degré supérieur, ironisant une moquerie feinte pour mieux dérouter son

interlocuteur. Une chose est sûre : avec vingt cinq élèves de le même trempe dans mon cours, je n'aurais pas été sorti de l'auberge.

Je continuais ma progression. La pierre du perron avait laissé place à du marbre pour le hall et voici que d'épais tapis amortissaient tendrement mes pas. Le salon resplendissait de tous ses feux. Je stoppais, frappé de stupeur. La pièce demanderait un chapitre entier pour être convenablement décrite. Je ne suis pas Hugo ni Dickens, ce que je regretterai toute mon existence sans doute et il m'est difficile d'en relater ici toute la magnificence dans ses moindres détails. J'étais subjugué par autant de faste. L'éclairage provenait d'antiques lustres qui devaient peser au moins une tonne chacun et ils étaient au nombre de trois. Des tableaux de maitres (étaient-ce des originaux?) se partageaient deux pans de murs tandis que quelques ornements embellissaient les deux autres : sculptures grecques, guéridons servant de support à d'autres moulures représentant ici un chat assis fièrement, là un vase de cristal tarabiscoté par l'un des meilleurs souffleurs de verre au monde. On rencontrait partout des objets sublimes dont la patine trahissait l'âge. Une croisée était dissimulée par de grands rideaux pourpres, retenus par une corde de navire. Quelques fauteuils inoccupés tendaient leurs bras bicentenaires; ici une frêle bibliothèque recelait quelques classiques en édition luxueuse, forcément originale. Les invités s'étaient

disséminés dans tout l'espace, discutant par petits groupes. On sentait aussitôt des gens habitués à être reçus et à recevoir eux-mêmes. Ils étaient comme des poissons colorés dans l'eau transparente du lagon de rêve. Je remarquais une large table habillée d'une nappe crème qui faisait office de buffet : une armée de petits fours et quelques légions de toasts s'offraient aux estomacs tandis qu'une crédence était comblée de diverses bouteilles de tous formats et contenant tous les alcools de la Terre.

Je me retournai. De part et d'autre du corridor qui menait au hall d'entrée par lequel j'étais entré un double escalier se rejoignait à l'étage. Quelques invités avaient pris de la hauteur et commentaient nonchalamment la vie qui passe. Au pied de l'aile droite une femme me tournait le dos. Elle portait une robe d'un rose très pâle qui laissait respirer ses omoplates jusqu'à la naissance des reins. Ses cheveux étaient savamment maintenus en un chignon faussement désinvolte, cela avait dû lui prendre des heures à trouver cette perfection dans la spontanéité. Aussitôt tout le luxe alentour s'était dissipé comme par magie et je ne pensais plus qu'à elle. Je savais que lorsqu'elle se retournerait je ne serais pas déçu. Pas déçu, non, mais surpris, oui.

C'était la maîtresse de maison. La même femme que j'avais dépanné deux jours auparavant. Elle avait troqué son ample manteau, son jean noir et ses bottines contre une tenue de soirée qui allait

ridiculiser toutes les autres toilettes d'ici peu. Lorsqu'elle me vit, elle s'empressa de se soumettre à ses obligations de maitresse de maison.

- Bonsoir. Je craignais que vous ne viendriez pas, du moins que vous auriez fait demi tour en voyant le parking jonché de grosses berlines. Vous êtes venu avec votre 2CV?

Je lui avouais que je n'avais pas d'autre moyen de locomotion en essayant mon sourire le plus convainquant, celui que j'utilise parfois auprès de ma hiérarchie, à savoir Madame Gardinier, directrice du lycée Saint Exupéry.

- Rassurez-vous, reprit elle. Ils en imposent comme ça, mais c'est davantage la fonction qui leur donne cet aspect intimidant. Enlevez sa robe au juge, son brushing au présentateur, retirez le chirurgien de son bloc opératoire et le multi-actionnaire de son fauteuil au conseil d'administration et vous obtiendrez la plupart du temps des gens charmants et sans chichi.

Sans façon, elle m'empoigna délicatement l'avant bras et entreprit un tour d'horizon succin et précis.

Je serrais des mains qui faisaient avancer le monde et j'en étais quelque peu étourdi. Je baisais le bout des doigts de leurs compagnes qui ne me bouleversaient point : la plus belle femme du monde était là, à mon bras. J'étais au paradis.

- Vous verrez, ce sont des gens charmants. Je ne prétends pas qu'ils sont tous comme ça dans les hautes sphères de leurs spécialités mais, ce soir, ne

sont autorisés à pénétrer dans ce sanctuaire que ceux et celles qui connaissent la valeur des choses et pas seulement leur prix.

Elle marqua un temps et me regarda bien en face avant d'ajouter :

- Vous avez remarqué que nous nous passons de personnel domestique?

Je balbutiais que j'avais été un peu étonné de ma rencontre avec son mari puis sa fille.

- Vous n'êtes pas au bout de vos surprises, mon cher. C'est une tradition dans cette maison. Et depuis que je suis toute petite. Cela vient de mon grand-père. Vous ne l'avez pas encore croisé. Il est très vieux et préfère se reposer au calme avant de nous rejoindre pour le dîner.

Je restais muet. Je buvais ses paroles. Elle était délicieuse à tout point de vue. Sa beauté n'était en rien surfaite. Elle avait certainement de quoi investir dans de la chirurgie esthétique et forcément connaître les bonnes adresses; elle n'en avait nullement besoin et, surtout, pas la moindre envie. Tout respirait la simplicité chez elle. Elle s'exprimait bien sûr dans le meilleur des français et je la soupçonnais d'être aussi à l'aise en anglais, en allemand et en russe, mais elle n'était jamais pédante et hautaine. C'était évidemment une femme de goût, il suffisait de contempler cette salle d'accueil, et je lui prêtais des valeurs morales irréprochables. Elle n'avait qu'un seul défaut : elle était mariée.

- Nous avons tout de même fait une entorse à la règle : un personnel plus que qualifié s'active en ce moment même en cuisine et Brigitte assurera le service.

Mais déjà, d'un simple mot d'excuse, elle m'abandonnait pour aller accueillir le couple qui venait de faire son entrée. Il me semblait reconnaître un ancien champion de tennis au bras d'une dame qui avait l'âge d'être sa fille.

Les invités commençaient à emplir la salle sans pour autant sembler réduire son envergure. Nous serions une bonne trentaine au bas mot, et ce qui était une réunion intime pour ces gens-là était un véritable banquet pour ma faible expérience des mondanités. J'étais tout de même agréablement surpris. Plusieurs fois, on m'accosta simplement, sans chichi et sans me faire sentir le gouffre social et culturel qui devait me séparer de mon interlocuteur d'une minute. Il y avait moins d'affectation, de fatuité et de prétention dans cette basse-cour que chez certains de mes collègues, en particulier ceux qui avaient eu leur petite heure de gloire. Une thèse publiée, une distinction obtenue, un voyage aux confins du monde, bref de quoi se faire mousser aux yeux de leurs collègues moins chanceux. Je me rendais compte alors que la reconnaissance sociale doit être suffisamment importante pour que son auteur soit libéré de ces mauvaises manières empreintes de snobisme, de forfanterie et de vantardise. Passé un certain cap,

l'égo se satisfait lui-même et n'a plus besoin d'une exposition au devant d'une médiocrité ambiante pour se satisfaire. Médiocrité ambiante uniquement décrété par cet ego en manque de reconnaissance car l'imperfection réside davantage chez celui qui croit que les honneurs lui sont dû qu'à son auditoire. Plus on était honoré, moins on cherchait cette légitimation de la même façon que plus on était riche, moins on le montrait. Enfin, chez certains.

Une coupe de champagne tinta et le silence se fit. La maitresse de maison que j'appelais déjà Mélanie sur ses propres instances annonça que l'on pouvait passer à table. Une rumeur de contentement accueillit la proposition et personne ne se fit prier pour s'avancer dans une nouvelle pièce.

Celle-ci était nettement moins tape-à-l'œil que le salon de réception. Juste un tableau représentant une scène de bal du quatorze Juillet qui avait tout l'air d'être signé Renoir ou plutôt une scène de guinguette comme il en existait par dizaines aux bords de Seine à la fin du XIXème. Des jeunes gens étaient attablés, contemplant quelques jeunes et jolies filles ou rêvant devant des couples qui valsaient entre les tables, canotiers et robes de mousselines de rigueur. Les arbres semblaient supporter des luminaires qui étaient tous éteints : c'était un après midi nuageux, les couleurs n'étaient point illuminées par une lumière trop vive et restaient dans les tons bleus sombres et blancs à

rayures pour les tenues des femmes. Un modeste arbre de Noël simplement décoré de pommes de pins aux couleurs campagnardes (pas ce rouge vif et ce bleu turquoise sans parler d'un jaune canari qui osent se mélanger dans les décorations manquant singulièrement de goût), de fruits secs et de petits pantins de chiffon. Aucune guirlande qui ne soit pas naturelle. L'une tressée de branches de houx, l'autre de boules de gui. Quelques animaux en origami s'accrochaient aux branches. Jamais je n'avais vu un tel embellissement. Le mari de Mélanie vint se poster à mes côtés, semblant découvrir le sapin pour la première fois.

- Etonnant, n'est-ce pas?

- Effectivement c'est peu commun.

- Encore une idée de Ferdinand.

- Ferdinand?

- Oui, vous ne l'avez pas encore rencontré. C'est le grand-père de Mélanie. Vous allez voir, c'est un sacré personnage. Je suis sûr que vous allez l'aimer.

Tout le monde s'installa à la bonne franquette; il n'y avait pas de plan de table. Je commençais à me rendre compte que, malgré le nombre et l'importance des convives, ce diner allait être d'un naturel tout familial. Et ce fut le cas. Je passerai sur la charmante conversation que nous avons eu, une dame grisonnante et moi-même, sur un sujet qui me tient à cœur : l'influence de l'homme sur la vie sauvage et la place de l'animalité dans notre monde

civilisé. Elle m'avoua avoir voué sa vie à la cause animale sans faire preuve de cet angélisme propre aux défenseurs des petites bêtes. Puis, mon voisin de gauche enchaîna sur quelques réflexions particulièrement pertinentes sur la littérature du dix-neuvième siècle et le monde des livres en général. Je compris à demi mots qu'il exerçait dans le monde journalistique d'investigation. De vraies enquêtes poussées, bien documentées, allant au fond des choses, rédigées par une vraie plume; pas ce journalisme voyeuriste qui a remplacé la véritable information de nos jours, mâtiné de sensationnalisme et de potins de commères de cour d'immeuble. Il y eut de beaux échanges de haute volée concernant la peinture et la musique. J'étais merveilleusement entouré et, d'une façon générale, cette tablée concentrait tant de talents cachés que c'était un plaisir d'y avoir été convié. Je remerciais intérieurement mille fois cette femme superbe qui dominait la tablée de son élégance et de sa prestance. Je jalousais son mari, ses connaissances et ses amis d'avoir la chance de pouvoir la fréquenter. N'étant pas né de la dernière pluie, je réussis à ne pas me sentir inférieur face à cette débauche de gens tous plus intéressants les uns que les autres et qui avaient cette intelligence devenue rare de ne pas le montrer outre mesure. La pédanterie était miraculeusement absente de ce dîner. Il va de soi que les sujets de conversations dits sérieux étaient souvent abordés avec cette

légèreté propre aux festivités de fin d'année, que l'humour enrobait ces belles phrases, que des plaisanteries punctuaient ces pensées profondes et qu'une certaine frivolité planait sur cette soirée qui s'avavançait dans le temps sans qu'on s'en rende compte.

Nous étions parvenus au dessert sans que je m'ennuyasse un seul instant. Les conversations étaient aussi passionnantes que les mets étaient délicats et exquis. Un cocktail de crustacés avait ouvert l'appétit puis un vrai foie gras en provenance directe de son Périgord natal délia les langues les plus timides. Les meilleurs vins accompagnaient ce festival culinaire. La dinde aux aïnelles fut saluée comme une danseuse étoile lors du final du Lac des Cygnes. Ce n'était pas seulement quelques baies noyées dans un coulis de framboise mais bien une armée de groseilles, de myrtilles, de mûres et de canneberges qui mettaient en valeur la volaille. Puis on nous servit une boule glacée arrosée de vodka en guise d'entracte. Il fut ensuite question d'une tranche de rôti dont mes maigres connaissances en la matière m'empêchèrent d'identifier le propriétaire et sa cascade de pommes vapeurs aussi fines et légères que des flocons de neige. Je n'ai jamais apprécié les endives, mais cette fois-ci je me régalais de leur amertume juste coupée par l'âpreté du pissenlit. En cuisine, on devait avoir le chic pour accommoder les produits les plus simples et en faire une

véritable symphonie. Cela a un nom, ça s'appelle le talent. Après tout, les grands maîtres n'utilisent pas d'autres couleurs de base sur leur palette, les génies de l'opéra n'ont besoin que des mêmes notes de la portée, pas une de plus, les tragédiens puisent leurs vers dans n'importe quel dictionnaire et les savants n'ont que la logique pour résoudre des équations difficiles. On en vint aux fromages tandis qu'autour de moi les conversations se faisaient plus personnelles. Minuit approchant, un peu de mysticisme enveloppait les esprits. On évoqua le rôle des religions, la foi. On se confia plus intimement, rappelant des souvenirs d'enfance. Un verre tinta. Mélanie se leva et enjoignit chacun à passer au vestiaire. Il était onze heures trente et toute la tablée allait assister à la traditionnelle messe de minuit. Je crus que c'était une plaisanterie. Rien dans leur attitude, leur comportement, leurs conversations ne laissait présager une quelconque religiosité de pacotille. Mais tous les invités se dirigeaient déjà vers le hall d'entrée. Je suivis le mouvement un peu à contrecœur. Même si je n'ai jamais fait partie de la confrérie des bouffeurs de curés, je tiens toutes ces simagrées pour ce qu'elles sont. Les convictions personnelles sont une chose, les exposer ostensiblement aux yeux de tous en est une autre. Mélanie dû remarquer ma réticence car elle se rapprocha de moi et me glissa doucement.

- Ne vous inquiétez pas trop. Je vois bien que ce

n'est pas votre tasse de thé, mais faites-moi confiance, vous allez être surpris.

Elle me regarda plus intensément avant d'ajouter,
- Avouez déjà qu'il y a deux jours lorsque je vous ai lancé cette invitation, vous n'imaginiez pas passer une aussi agréable soirée. Ne niez pas, je vous ai observé pendant le dîner. Vous vous êtes amusé, n'est-ce pas?

J'allais opiner piteusement comme un gamin pris en faute, car c'était bien la réalité : j'avais passé un très agréable moment, sûrement l'un des plus beaux réveillons qu'il m'ait été donné de vivre alors que je redoutais une succession de mondanités de la part de gens coincés ou snobs. Nous étions sur le parvis du manoir quand elle s'écria :

- Vous n'allez pas sortir comme ça! Prenez votre manteau, cette nuit semble glaciale. Sa fille s'approcha, un large sourire sur son visage grave.

- Maman, monsieur est arrivé tel quel. Tu as encore oublié de lui préciser que nous allions rejoindre la chapelle à pied.

Pendant un instant, Mélanie me regarda avec pénétration, puis jeta un œil sur sa fille, hilare, avant de partir d'un franc rire.

- Au moins, vous ne pourrez pas dire que vous vous êtes ennuyé ce soir. Elle prit l'épais manteau que tenait sa fille dans ses bras, et s'offrit à me le faire passer tandis que l'adolescente me tendait une écharpe de soie bien chaude et un large chapeau

tyrolien.

- Vous voilà bien accoutré ainsi, se réjouit la maitresse de maison avant de froncer les sourcils en direction de sa fille.

- Mais c'est... c'est le chapeau de grandpa?

- Je sais bien, c'est lui-même qui me l'a proposé. A quelques pas, Ferdinand hochait méticuleusement la tête, un brin de malice dans l'œil.

Le vieillard n'était apparu qu'au moment où l'on servait les premiers coquillages dans les assiettes. Il s'était excusé d'une manière très douce. Je ne connaissais pas son âge mais il ne le paraissait apparemment pas. Quelques cheveux couvraient encore un crane bien ovale. Ses yeux étaient pétillants comme ceux d'un bébé. Il avait un nez digne de Cyrano et seules ses joues trahissaient les années, parsemées de nombreuses rides. Lorsque Mélanie m'avait présenté, il m'avait toisé en un seul coup d'œil et avait dit dans un sourire :

- Merci jeune homme de vous être porté au secours de ma petite fille. Je sais bien qu'elle a d'immenses responsabilités mais elle reste encore une gamine à mes yeux, particulièrement lorsqu'elle a un volant entre ses mains.

Là-dessus il était parti d'un petit rire discret qui avait bien amusé les convives autour de lui. J'avais à plusieurs reprises lors du repas jeté des regards dans sa direction. Il m'avait semblé une ou deux fois qu'il me fixait de ses yeux de lynx, mais je n'en étais pas absolument sûr. Il ne payait pas de

mine. Même si les années l'avaient certainement un peu affaîssé, il ne devait pas être bien grand au meilleur de sa vie. Ses manières étaient douces comme si une infinie paix régnait en lui et il se déplaçait agilement mais sans cette précipitation de petits pas que peuvent montrer les gens aussi âgés. C'était un arrière grand-père modèle qui avait dû vivre une vie modeste et discrète et qui, au crépuscule de sa vie, montrait encore un visage avenant et une belle présence d'esprit.

Nous étions partis dans la nuit noire. Aucune étoile n'illuminait ce soir de Noël. Au lieu de suivre la grande allée par laquelle les invités étaient tous arrivés, nous avons très vite bifurqué dans un chemin étroit où l'on ne pouvait marcher côte à côte que deux par deux. Le hasard voulu que je me retrouve aux côtés de la splendide Mélanie.

- La chapelle n'est qu'à un demi kilomètre du manoir, précisa-t-elle aussitôt. C'est une habitude qui date d'avant ma naissance. Tous les 24 Décembre, les invités partent assister à la messe à pied, par le parc et le petit bois que nous allons traverser bientôt. Il faudrait presque autant de temps pour s'y rendre en voiture de toute manière, d'autant qu'il n'y a de place que pour deux véhicules au maximum devant la petite chapelle. Si l'occasion se présente, je vous raconterai pourquoi il en est ainsi.

Je l'écoutais dans le murmure produit par les autres invités. Sa voix était chaude et grave lorsqu'elle

modulait son timbre. Cette nuit opaque invitait au chuchotement et contribuait à une intimité inattendue. J'avais été surpris de l'absence d'enfants lors de cette soirée et je lui fit remarquer.

- Vous avez parfaitement raison. Noël n'est pas vraiment Noël sans quelques têtes blondes pour s'émerveiller de cette nuit magique, de cette journée qui leur est dédié. Nous avons, nous les adultes, souvent perdu cette innocence, cette candeur propre à l'enfance et la capacité de s'enthousiasmer. A part Ferdinand, peut-être.

Elle resta muette quelques instants, sûrement en proie à quelques souvenirs anciens. Puis elle reprit.

- Il se trouve que, par le hasard des générations, cette fin de millénaire n'offre pas d'enfants dans notre cercle. Ma fille sera bientôt une jeune femme et aucun des invités de ce soir n'ont d'enfants assez jeunes pour s'exalter devant un arbre décoré. Ajouté à cela quelques familles recomposées qui doivent se diviser lors de cette fête pourtant unificatrice et vous aurez l'explication du manque de rires d'enfants ce soir dans le manoir.

Pendant tout son discours, elle avait machinalement pris mon bras et j'étais alors aux anges. Nous arrivâmes devant la petite chapelle qu'un seul réverbère éclairait chichement. Elle avait un bel aspect par cette nuit noire, ses murs de pierre grossièrement taillées lui conféraient une dégaine assez rustre, assez éloigné des courbes avenantes de ces petites maisons de Dieu qu'on a l'habitude

de voir. Nous nous pressâmes rapidement à l'intérieur où des chants annonçaient que nous ne serions pas seuls. J'avais, en effet, imaginé un instant que c'était la chapelle dévolue au manoir, d'un abord privé et réservée aux seuls membres qui constituaient notre collège de ce soir. A l'intérieur pas une lumière qui ne fut pas naturelle. Des cierges se consumaient le long des parois austères (un seul vitrail faisait face à la petite porte d'entrée, au-delà de ce qui servait d'autel), des bougies émettaient une lueur tremblante, chancelante, vacillante un peu partout dans la pièce étroite. Un tableau représentant une scène du Mont des Oliviers était accroché sur le flanc gauche, quelques tapisseries champêtres masquaient les murs aussi bruts qu'ils m'étaient apparus à l'extérieur. Une lourde armoire devait servir à conserver les objets du culte et la parure du curé. Nous étions une trentaine qui allait s'ajouter à autant de personnes déjà présentes pour une quinzaine de chaises. Le brouhaha amplifié par les murs nus alla en s'affaiblissant pour ne plus laisser s'échapper que quelques raclements de gorge et une ou deux toux mal maîtrisées. Le prêtre ouvrit ses bras dans une posture christique et souhaita la bienvenue à toute l'assemblée. C'était un petit bonhomme rondet, aux joues couperosées et aux doigts boudinés. Il ne lui manquait que la tonsure et on aurait parié qu'il officiait en tant que moine bénédictin dans un cloître tout proche.

J'étais sur le point d'assister à ma première messe depuis mes douze ans. Jamais je n'aurais imaginé remettre les pieds dans une église, fut-ce une chapelle minuscule perdue au milieu de nulle part. Le révérend prononça quelques textes religieux comme il se doit en pareille circonstance. Les deux tiers du public lui répondaient par de courtes sentences ponctuées de rares amen. Cela ne dura que quelques minutes avant que, comme à la façon d'un soliste dans une chorale, il entonna un nouveau chant. Au deuxième vers, la foule reprit en chœur. Si la chapelle ne payait pas de mine, son acoustique était excellente et bientôt je fus électrisé par l'émotion qui s'échappait d'une telle communion. Quelqu'un toucha mon épaule. Je me retournai et un monsieur au chapeau melon et à la figure enjouée me tendit une simple feuille pliée en deux. D'un index noirci par la nicotine il m'indiqua un poème en vers. Les paroles du chant liturgique en cours. Je le remerciai d'un hochement de tête et il me sourit d'une rangée de dents gâtées par le tabac. Je n'osais imaginer l'état de ses poumons. Je suivais les paroles des yeux sans me joindre au groupe. J'avais une voix de crécelle et aucune aptitude pour le chant. Le curé enchaina par d'autres courts textes issus de l'ancien testament puis il y eut à nouveau un chant. Il apparaissait également sur ma feuille de route. Emporté par l'union choriste qui émanait de cette assemblée, je me laissais à murmurer quelques strophes joliment

ournées, je dois le reconnaître, qui mettaient en avant la compassion, le pardon et l'amour de son prochain. Des bondieuseries une fois encore, mais l'union solennelle qui découlait de cette fusion de cordes vocales en accord avec toutes les autres dépassait la simple ode mystique. Il y avait quelque chose d'universel dans ces chants et la manière dont-ils étaient psalmodiés. Encore une nouvelle litanie et le prêtre s'avança vers ses disciples. Nous allions avoir droit à un sermon.

- Mes frères et mes sœurs, cette nuit de Noël est, chacun le sait sinon chacun le sent, toute particulière. Et pas seulement que pour les chrétiens. Je sais bien que parmi vous, peu accordent de leur temps et de leurs pensées à Dieu. C'est tout naturel. Vous avez tous et toutes des vies bien remplies et grand bien vous fasse. Mais sachez toutefois que dans chacune de vos actions, il se cache une motivation cachée. Certains l'appellent Dieu, d'autres la chance, la plupart n'y font même pas attention. Mais chacun de vos choix vous engage vous-même mais aussi une partie plus ou moins grande de vos proches. La plus petite action a des répercussions que l'on n'imagine même pas. Dans le bon comme dans le mauvais, le bien comme dans l'odieux. Un simple sourire, une main tendue peuvent aider bien au-delà de ce que l'on peut imaginer. D'un autre côté, le dédain et le mépris peuvent tout aussi bien faire d'immenses ravages. Le contraire de l'amour n'est pas la haine,

c'est l'indifférence. A ce moment de l'année où tant de gens souffrent, il est commun de s'apitoyer sur ceux qui n'ont pas eu la chance, le courage, la volonté, l'envie d'avoir la vie qu'ils souhaitaient. Peut-être se battent-ils becs et ongles contre un système qui n'accorde plus de place à l'humain. Peut-être ont-ils été désabusés par tant de refus, d'échecs, de déceptions. Mais sachez que, en chacun de nous, brûle une petite flamme. Nous autres gens de religion nous l'appelons l'âme, et cette petite flamme ne doit jamais s'éteindre. Et, comme toutes les flammes qui se consomment ce soir dans cette petite chapelle où nous sommes tous réunis par un même idéal, elle est porteuse d'espoir mais a besoin d'oxygène pour continuer à illuminer et réchauffer le cœur. Cet oxygène c'est vous tous qui pouvez le procurer à vos semblables, amis proches ou personnes rencontrés au hasard de la vie. Je vous demande comme une prière de bien vouloir penser fortement à une personne en particulier. Non seulement ce soir qui est, qui doit être une soirée de fête, mais bien chaque soir de votre vie. Cela peut être votre compagne ou votre mari, un vague parent que vous n'avez pas vu depuis des années, un collègue de travail que vous appréciez ou que, pour une raison ou une autre, vous méprisez. Il peut s'agir aussi d'une personne rencontrée au détour des aléas de l'existence. Quelqu'un qui vous aurait aidé ou à qui vous auriez prêté main forte. Simplement une inconnue croisée

dans le métro ou un anonyme quelconque entrevu quelque part. Il n'y a sur terre aucun homme et aucune femme supérieure à son prochain. Vous pouvez avoir un penchant envers quelques-uns ou quelques-unes, des élans du cœur pour des personnes que vous admirez ou, à l'inverse, une répulsion envers d'autres. Personne ne peut aimer tout le monde, à part peut-être celui qui fut notre guide et encore, je n'en suis pas si sûr. Mais sachez que toute vie humaine en vaut une autre aux yeux de la providence. Alors, je vous en prie, pensez à ma petite requête, cela vaut toutes les prières du monde vous pouvez me croire. Pour conclure, car je ne vais pas vous imposer un trop long discours, je tenais moi aussi, en cette nuit divine, à avoir une pensée circonstanciée envers un être que je ne suis pas le seul à aimer de toute mon âme et de tout mon cœur.

Le curé ne fixa personne en particulier. Il entonna aussitôt quelques notes. C'était de l'anglais.

Imagine there's no heaven

It's easy if you try

Je n'en revenais pas. La chanson de Lennon, résolument anti religieuse au possible. Pourtant toutes les personnes présentes enchainèrent de concert.

No hell below us

Above us only sky

Et, oubliant mon manque de disposition pour les chorales, je me joignais sans plus de retenue à cette

communion générale, un accord entre toutes les personnes ici présentes, formant une chaîne humaine aux ramifications entrelacées mieux que la plus concise des étoffes. Une fois encore, mes à priori avaient volé en éclats. Si l'habit ne fait pas le moine, la soutane n'explique pas davantage le curé.

Imagine all the people

Sharing all the world

L'assemblée ne se contenta pas alors de sortir de la chapelle dans un recueillement approprié et une discipline adéquate. Chacun étreignit son voisin le plus proche. Il y eut des effusions agrémentées d'amicales tapes dans le dos, des embrassades serrées et des enlacements mâtinés de douces caresses par-dessus les épais manteaux. Je n'avais jamais assisté à un service religieux de cet acabit. En réalité c'était ma première messe de minuit mais je doute qu'on en trouve de pareilles ailleurs. Notre petit groupe se sépara comme à regret des autres participants et nous regagnâmes le manoir par le même chemin mais l'ambiance n'était plus du tout la même. Le recueillement qui feutraient les propos à l'aller avait laissé place à une exubérance qui ne se montrait pas. Chacun semblait rayonner de l'intérieur. Un simple discours et un chapelet de chants avait soudé mieux que de profonds liens une communauté qui partageait les mêmes valeurs. Je comprenais à présent le rôle fédérateur des lieux de culte, du moins avant qu'ils ne soient galvaudés et parfois trahis par les jeux de pouvoirs et la toute

puissance de l'argent. Là, en cette nuit divine, j'avais vu une poignée d'hommes et de femmes s'unir en un seul mouvement, chantant de concert, partager les mêmes pensées vers un seul but : savoir mieux vivre ensemble. Peut-être que demain la plupart auraient tout oublié tout comme on néglige nos bonnes résolutions une fois devant le fait accompli. Mais, pendant cette petite heure, j'avais entrevu un monde parfait, non plus régi par la finance et le mépris mais par cette petite chose, si fine qu'elle semble insaisissable, aussi fragile que les ailes délicates du papillon, tellement infime qu'elle peut s'échapper à tout moment lorsqu'on n'y prend pas garde et pourtant si puissante qu'elle peut déplacer des montagnes : l'amour.

Si le cœur et l'esprit de tous avaient changé après cette communion dans ce lieu exigü, les éléments semblaient eux aussi avoir été profondément modifiés. Il ne faisait plus si froid, le petit vent mordant de l'aller avait laissé place à une douce brise qui emportait de minuscules nuages dans le ciel de ténèbres. De larges et rares flocons virevoltaient dans la nuit avant de rejoindre leurs frères tombés à terre, blanchissant le sol d'une nappe immaculée. Cette neige était si légère qu'elle ne semblait pas contenir la moindre goutte d'eau. A la voir tomber dans d'étranges circonvolutions, on s'imaginait qu'elle ne fondrait jamais, le printemps venu. Cette modification météorologique fut accueillie par des cris et des exclamations de joie.

Ce Noël était parfait jusqu'à présent. Aucune fausse note. Il ne restait plus qu'à ouvrir les cadeaux.

Lorsque j'étais enfant, je devais attendre le matin du 25 Décembre pour me ruer sous le sapin familial. C'était le jour de l'année où j'avais les yeux ouverts avant que quelques froissements ou d'infimes bruits ne trahissent le lever de mes parents. Je restais là, allongé dans mon petit lit, les yeux grands ouverts dans l'obscurité de ma chambre, attendant qu'il soit l'heure de courir arracher les jolis papiers cadeaux qui emballaient les jouets tant convoités. Je n'avais plus peur du noir ce matin-là. Je savais bien que rien ne pourrait arriver de désagréable. Tout ne pouvait être que fête et rires en cette journée.

Ici, le rituel commandait que l'on décachette les présents au retour de la messe de minuit tandis que de bonnes portions de bûche pâtissière attendaient d'être dégustées, accompagnées du meilleur champagne. Discrètement, je chuchotais à Mélanie que je n'avais pas pensé à apporter de cadeau.

- Cela ne fait rien. Vous ne pouviez pas savoir. Du reste, il me semble que vous avez un petit paquet. Elle s'avança vers l'arbre décoré où déjà les invités se partageaient des petits colis joliment enveloppés.

- Tenez, fit-elle en me tendant une boîte allongée. Je crois bien que c'est votre nom, là, n'est-ce pas? En effet, superbement calligraphié sur une étiquette de voyage, s'étalait mon nom étrangement intitulé.

Jean Marc P. On avait savamment gommé tout patronyme pour n'en garder que le prénom dans cette ambiance intime et familiale qui était le lot de cette soirée.

Tandis qu'autour de moi, tous s'affairaient à découvrir leurs surprises, je repensais aux propos de Mélanie qui regrettait le manque d'enfants en ce moment précis. Les étonnements et les ravissements des adultes qui ouvraient ainsi leurs cadeaux n'avaient pas l'innocence et la candeur des exclamations enfantines. Il manquait des rires cristallins et un tapage espiègle et malicieux.

Je développais méticuleusement mon présent tandis que Mélanie arborait une magnifique écharpe Dior aux tons chatoyants, sa fille se faisait expliquer le fonctionnement d'un petit objet pas plus grand qu'une télécommande et avec lequel on pouvait soit disant téléphoner de n'importe quel endroit. Mes voisins de table s'extasiaient devant ici un superbe livre sur un musée prestigieux, là une paire de jumelles ou encore quelque statuette antique. C'était parfois un simple compact disc mais dont la rareté mettait en joie son possesseur, un parfum de marque qui ravissait cette dame avec laquelle j'avais échangé quelques mots sur la conquête de l'espace, une montre pour ce vieux monsieur qui laissa échapper une vraie larme d'enchantement. Il y eut des petites estampes chinoises pour l'avocat, une magnifique sculpture africaine pour la compagne du journaliste, un vase de cristal aux

motifs lumineux que brandissait comme un trophée l'ethnologue, un joli chapeau que la vieille dame essayait sous toutes ses coutures. Le banquier reçut une édition rare d'un volume d'Alexandre Dumas, le publicitaire se délecta d'une parure dans les tons Bordeaux et acajou, la jolie jeune femme dont j'avais oublié à la fois la fonction et sa place dans ce tissu amical et familial gloussa comme une gamine en brandissant un joli bracelet, une grande perche qui tenait une galerie d'art à Bruxelles examina une bouteille de Whisky largement aussi âgée qu'elle, ne comprenant pas l'allusion tandis qu'un vague oncle qui oeuvrait dans l'humanitaire contemplait sans comprendre un éventail espagnol : ils avaient dû intervertir leurs cadeaux. Le mari de Mélanie déplaçait un superbe portefeuille en velours retourné. Une lueur d'enfance enfouie illuminait son regard et je m'apercevais, ému comme devant un arc-en-ciel ou un magnifique coucher de soleil, que tous les convives étaient redevenus les enfants qui faisaient défaut à cette assemblée cette nuit-là. Après demain, ils redeviendraient les grands pontes dans leur domaine respectif, ils seraient respectés, craints peut-être, ils pèseraient sur la marche du monde, mais ce soir, ils n'étaient plus que des bambins aux yeux étincelants de candeur.

C'est l'important directeur d'une chaîne de magasins de sport qui raconta le premier le souvenir du plus beau cadeau qu'il n'ait jamais reçu un soir de Noël. Sa femme lui avait annoncé

d'une manière toute originale qu'il allait devenir père pour la première fois de sa vie. Il avait déballé un joli poupon avec ce simple mot accroché à son cou « pour t'entraîner à en pouponner un bien réel ». L'épouse du banquier confia que son mari lui avait fait sa demande en mariage un soir de Noël, l'ethnologue se souvint de la découverte d'ossements parfaitement conservés d'un de nos lointains ancêtres un 24 Décembre, le publicitaire évoqua un coupé Ferrari, le journaliste relata un voyage autour du monde alors qu'un petit homme dont j'avais oublié les fonctions se souvenait d'un voyage dans l'espace. L'oncle se rappela une nuit particulièrement agitée lorsqu'il avait vingt ans, une dame à l'âge avancé se souvint d'une ascension du Mont Blanc la veille du Noël d'une année qu'elle refusa tout net de préciser, un tel parla de la parution de son premier roman, une autre d'une croisière en Polynésie tandis que la propre fille de Mélanie proclamait avec assurance que son plus beau cadeau, elle le recevrait dans l'avenir. Tout le monde applaudit à cet élan de sagesse. L'adolescente se tourna vers son arrière grand-père et, avec beaucoup de tendresse dans la voix, lui demanda :

- Et toi, grand-père, c'est quoi le plus beau cadeau que tu aies jamais reçu?

Je remarquai à cet instant un regard de connivence entre Mélanie et son mari et quelques hochements de tête significatifs dans notre groupe.

Ferdinand s'avança de quelques pas. Il fouilla dans une poche intérieure de sa redingote, en exhiba une lettre qui ne devait pas dater d'hier. Le papier était jauni, rongé aux plisures. Il le déplia avec la plus grande précaution. Il s'agissait d'une simple lettre. Il se racla la gorge et entreprit le récit le plus extraordinaire que j'ai jamais entendu de ma vie.

Je devais avoir neuf ans. La grande guerre comme nous l'appelions alors s'enlisait dans les tranchées Ardennaises. Mon parrain, qui était également mon frère aîné, avait été mobilisé dès l'automne 1914. Il allait passer son troisième hiver dans la boue et le gel, ce qui n'est pas incompatible je vous prie de le croire. Il nous écrivait aussi régulièrement que l'acheminement du courrier pouvait le permettre. Du temps, il en avait. Passé les premiers mois d'effervescence toute militaire, il était maintenant souvent question d'ennui, un désœuvrement qu'induisait une attente prolongée dans ces tombeaux ouverts. L'abattement régnait en maître parmi les poilus, c'était le marasme complet. Ses lettres contenaient parfois un demi feuillet adressé personnellement à son filleul. Je gardais ces trésors comme des œuvres d'art. J'avais toujours été plus proche de lui que de mes autres frères ainsi que mes deux sœurs, plus jeunes que moi. Je les considérais, elles, comme des êtres curieux avec lesquels je n'avais aucun point en commun et qui n'avaient pas la même façon de vivre que moi. Comme si elles ne faisaient pas vraiment partie de la famille, pire : comme si elles appartenaient à une autre espèce, indéchiffrable. Elles faisaient des manières pour un rien et gare à mes fesses si je leur manquais de respect. Elles bénéficiaient de la toute puissante protection maternelle et paternelle et

nous n'avions que le droit de nous laisser tirer les cheveux par leurs caprices. De mes quatre autres frères, tous plus âgés que moi, je redoutais la force et le commandement. Lorsque Jules était encore à la ferme, il me protégeait, il prenait ma défense, mais maintenant qu'il devait servir la patrie j'étais pris en étau entre devoir me défendre seul contre une fratrie qui profitait de son absence pour m'en faire voir et ne pas toucher à un seul cheveu de mes garces de sœurette. Bien entendu, mes garnements d'ainés faisaient passer des moments difficiles à mes benjamines pour m'accuser ensuite d'en être l'auteur. Même l'incorporation en 1916 de Gabriel, le second, ne changea rien à l'affaire.

Avec Jules, j'étais en sécurité. Il était toujours de mon côté et m'apprenait quantité de choses. Comment faire un sifflet avec quelques feuilles de plantes sauvages, comment grignoter quelques racines bien sucrées prélevées en forêt, comment poser collets et autres pièges pour attraper la colombe ou le lapin. Il m'enseignait tout ce qu'un petit paysan doit savoir. Je l'accompagnais à la rivière où, sous le fallacieux prétexte de prendre un bain, il s'arrangeait pour braconner quelques truites que nous dégustions tous autour de la large table. Tous étaient fiers de lui. C'était un modèle pour ses frères et il avait toujours eu l'estime des parents. Son départ à la fin de l'été 1914 fut un déchirement. Toute la maisonnée attendait impatientement ses courtes lettres, magnifiquement

rédigées. Sa condition de paysan, futur héritier du maigre domaine, ne l'avait pas empêché d'obtenir son certificat d'études. Il était même sorti premier du canton et, de fait, pouvait bénéficier d'une bourse pour partir au collège, dans la grande ville. Mais le père avait argué que pour cultiver la terre il n'est point besoin d'en savoir de trop, et que les bras vigoureux de Jules manqueraient à la ferme s'il partait pour la cité. Jules ne deviendrait jamais un Monsieur. Sa voie était toute tracée : il serait paysan comme son père l'avait été après son grand-père et ce, de génération en génération. Peut-être même, qu'à force de travail et de ténacité, il agrandirait le domaine que le grand-père avait réussi à arracher, il y a un quart de siècle, à une vie de métayer et que le père avait fait fructifier. Cette modeste ferme, ces quinze hectares de bonne terre et de tendres pâturages, ce sobre troupeaux d'une demi douzaine de bonnes laitières, ces arpents gagnés sur la forêt envahissante, c'était la fierté de la famille. Jules recevrait cet héritage comme on traîne un boulet. Bien souvent, il m'avait parlé avant de s'endormir des contrées lointaines qu'il rêvait d'explorer. Il me parlait de la pampa Chilienne, des grands déserts du Mexique, de la jungle de Bornéo, des steppes Mongoles, du froid Sibérien, du néant de la banquise, des canyons de l'ouest Américain, de la touffeur des grandes forêts primaires du Congo, des plaines majestueuses de la vallée du Nil, de l'immensité vertigineuse de

l'Himalaya. Il me faisait rêver en me racontant des histoires tout droit sorties des contes des mille et une nuits, des expéditions maritimes dans l'immensité du pacifique, de ces îles lointaines dont seul le nom fait déjà rêver. Je l'écoutais religieusement. D'où sortait-il toute cette science? Je savais que Monsieur Bernard, son instituteur qui avait tenté sans effet de gagner le père à sa cause en ce qui concerne des études plus poussées, lui prêtait encore des livres de science, des romans d'aventures, des récits d'expéditions. Il n'hésitait pas à lui soumettre devinettes et problèmes d'algèbre. Alors Jules, plissant son haut front, se concentrait et il n'y avait que peu d'énigmes qui pouvaient lui résister. Monsieur Bernard le toisait de toute sa hauteur, les poignets sur les reins, le dos cambré dans une attitude de grande observation d'un phénomène rare et murmurait dans un soupir « si c'est pas malheureux tant d'intelligence pour ne s'occuper que des poules et de quelques vaches! »

La science de Jules lui avait permis de contourner la sévère censure qui ne laissait passer aucun renseignement dans le courrier qui provenait du front. Les soldats ne devaient pas mentionner un seul mot sur leurs positions, leur moral et l'avancée - ou le recul, surtout le recul - des troupes. On avait mis au point un système de jeux de mots qui aidaient à la compréhension sans que la censure, qui ne voyait jamais midi à quatorze heures, ne se

rende compte du subterfuge. Ainsi, lorsque Jules nous racontait, à brûle pourpoint, qu'il avait cassé sa timbale et qu'il avait dû, pendant deux mois, boire dans le « verre d'un » de ses camarades, nous avons tous compris qu'il avait séjourné un temps dans cet enfer de Verdun. Monsieur Bernard nous avait, par amitié pour Jules, cédé une carte détaillée de tout le nord-est du pays, censée nous faire réviser notre géographie mais qui permettait surtout de noter la progression, ou maintenant plus souvent, la stagnation de notre aîné.

Nous étions au cœur de l'hiver 1917. Un jour de Janvier que le gel avait rendu magnifique en pétrifiant cette nature revêche, accrochant de jolies guirlandes aux branches nues des chênes et des hêtres, fixant les gouttelettes comme autant de perles sur les plantes qui traversaient cet hiver bien rude, Eugène le acteur, fit crisser les freins de son antique vélo dans la cour de la ferme. D'énormes nuages de buée s'échappèrent de sa bouche lorsqu'il émit quelques considérations météorologiques à Barnabé, mon deuxième frère qui était seul dehors à cet instant. Le courrier ne contenait ce matin-là que deux lettres. Une vague parente du Maine nous informait du décès d'un lointain cousin et une enveloppe bleu ciel, reconnaissable entre toutes, indiquait que Jules avait des choses à nous dire.

Ferdinand interrompit son récit à cet instant et,

regardant intensément le mince feuillet qu'il tenait toujours à la main, il laissa échapper ces propos, plus pour lui qu'à intention des invités :

- Cette lettre, je l'ai toujours. Je la porte constamment sur moi. Elle me porte chance en quelque sorte. Je la connais par cœur.

« Ferdinand, mon cher filleul. Quelques mots d'encouragement qui devront te réchauffer en cet hiver glacial. Le printemps ne va pas tarder, on annonce son arrivée précocement cette année. Tu salueras les frérots pour moi. Je sais qu'ils sont parfois pénibles mais, au fond d'eux ils valent de l'or. Il suffit d'être patient. Tout s'arrangera, tu verras et tu seras alors surpris de la complicité qui pourra exister alors. Tu dois plus que jamais obéir à père et mère et faire preuve de respect envers tes sœurs. Ces années ont pu désorganiser quelque peu le travail mais un jour viendra, je te le promets, où régnera à nouveau la paix à la ferme. »

- Bien sûr, c'est en me parlant de la vie à la ferme et en me faisant ces recommandations qu'il me parlait de lui. L'encouragement, c'est nous qui devions lui procurer par nos pensées et nos lettres. Le printemps en question était la probable fin de la guerre. Tous les conflits s'achèvent un jour ou l'autre. La fratrie évoquée n'était autre que les troupes ennemies dont il avait l'intelligence de reconnaître que les soldats, qu'ils soient français ou allemands, étaient tous traités à la même enseigne. Une fois la paix signée, on pourrait fraterniser.

Ferdinand déposa son plus beau cadeau de Noël sur la table où ne subsistait plus aucun atome de la superbe bûche. Quelqu'un dans l'assistance posa ingénument une question d'ordre pratique. Quel était le rapport entre cette lettre reçue en Janvier et Noël?

- J'y viens, j'y viens. Je dois avouer que j'ai légèrement travesti la réalité pour ajouter un peu de piment à mon récit. En réalité, ce jour glacé de Janvier, il y avait bien eu deux lettres. Elles annonçaient toutes les deux une disparition. Celle de la parente du Maine ne nous affectait guère, mais la lettre officielle tamponnée par les armées portait un liseré menaçant. On nous rapportait dans des termes administratifs que Jules, enfant de la patrie, mon parrain vénéré, avait donné sa vie pour elle. Je maudissais cette soit disant patrie au nom de laquelle toute la jeunesse vigoureuse du pays disparaissait dans des tranchées boueuses, à des lieues de chez eux. Je nous revois encore tous, avachis par la terrible nouvelle. C'était comme si, à des centaines de kilomètres du front, nous étions abattus dans cette pauvre ferme qui pleurait maintenant son plus bel enfant.

Il stoppa à nouveau, ravi de son effet. Tous les invités étaient pendus à ses phrases. Un silence de banquise régnait en maître dans le salon. Le grand-père poursuivit et ce fut la plus incroyable des

histoires que j'ai jamais entendues.

- Cette lettre porte-bonheur, je ne l'ai reçue que l'avant veille de Noël... 1918. Un bon mois après que l'armistice fut signé. L'enveloppe portait un tampon allemand et celui bien visible, d'un rouge sang, de la censure française.

Ferdinand se racla à nouveau la gorge. Quatre vingt ans s'étaient écoulés et son émotion était encore intacte. Il continua.

- Lorsqu'il fut fauché par une rafale au cœur de l'hiver 17, Jules portait sur lui ce demi feuillet à mon intention qu'il pensait joindre à une lettre aux parents qu'il n'avait pas encore formulée. Il avait fait partie d'un assaut sanglant contre une ligne ennemie qui n'en finissait pas de bouger. Ainsi les troupes françaises se retrouvaient dans les tranchées allemandes à la faveur d'une avancée puis, ces dernières reprenaient les casemates françaises quelques jours plus tard. Cet étrange ballet dura tant que dura le début de l'hiver. A la mi Janvier, en ce jour funeste entre tous, il arriva que Jules tomba au-delà des lignes mouvantes. Un soldat allemand dont la vareuse s'était méchamment déchirée sur des barbelés trouva cette occasion unique de bénéficier à nouveau d'un peu de chaleur. Il enfila la pèlerine de Jules. Elle lui allait comme un gant. Il n'eut pas le loisir d'inventorier les poches à la recherche d'un peu de tabac, pris dans la tourmente du feu soutenu. Il finit

par trouver cette lettre dans une poche intérieure, mais il était trop tard pour la rendre à son propriétaire. Heureusement, Jules avait déjà indiqué l'adresse de la ferme sur l'enveloppe bleue, sans ça, cette lettre ne serait pas devant vos yeux en cette nuit de Noël.

Insensiblement, l'assemblée s'était détendue. Certains avaient allumé des cigarettes, d'autres s'étaient servis un verre de champagne, il y eu des toux, mais l'attention ne se relâchait pas pour autant. Ferdinand était lancé. Rien ne pourrait l'arrêter dorénavant.

- Sans penser à mal, le soldat allemand posta donc la lettre. Il savait suffisamment de français pour comprendre l'importance que cette lettre pouvait avoir sur un jeune frère. Bien évidemment, la censure allemande ne laissa pas passer le document. Nous étions au début 1917 et la guerre reprenait avec plus de force et de rage. On lui doit ne n'avoir pas été jetée à la poubelle grâce au sentimentalisme exacerbé d'un fonctionnaire adepte de Goethe. Il l'archiva comme prise de guerre. La lettre, bien protégée par son enveloppe bleue, dormit parmi des paperasses pendant toute l'année. Au printemps 1918, le personnel changea et les archives furent déménagées. Il advint que, pendant cette confusion due à la précipitation, un casier contenant des documents administratifs fut

égaré. Deux jeunes garçons qui revenaient de l'école trouvèrent ce casier éventré sur le bord du chemin. Ils inventorièrent son contenu. Il n'y avait que des paperasses administratives où ils n'y entendaient rien et cette lettre rédigée en français. Dans leurs jeux, les deux garnements, aimaient bien se prendre pour des espions, l'un jouant le rôle d'un américain qu'on prétendait déjà en passe de gagner cette foutue guerre et l'autre se glissait dans la peau d'un tout neuf bolchévique. Il n'en fallait pas plus que quelques phrases incompréhensibles à leur pratique des langues étrangères pour éveiller leur intérêt. Ils gardèrent donc la précieuse lettre. Le front n'était plus qu'à quelques lieues de là et on entendait par moment le grondement des obus qui explosaient dans la campagne toute proche. Les deux garçons pressèrent le pas mais pas suffisamment. Ils se réfugièrent sous un porche lorsque la mitraille se rapprocha. Malheureusement, tout un pan de mur, fragilisé par les récents affrontements, s'écroula et fit s'affaisser le porche. Or, il s'avéra que le plus âgé des deux, celui qui portait ce jour-là la lettre sur lui, fut miraculeusement épargné par l'éboulement. Il en conçut pour la lettre une sorte de porte-bonheur. Il la garda précieusement avec lui pendant toute l'année 1918 et il faut reconnaître que plus d'une fois elle lui sauva la vie dans cette débâcle annoncée de l'armée allemande. Cependant, malgré toute l'attention qui lui portait, il arriva que lors

d'une simple bagarre entre garnements du quartier, la lettre tomba dans les mains de l'administration policière. L'adresse était toujours bien apparente et l'officier de police désigné était une personne intègre. Après avoir vertement tancé les jeunes gens, leur rappelant que le conflit avait suffisamment blessé l'Allemagne pendant ces dernières années pour ne pas penser à se battre comme des chiffonniers entre compatriotes, il entreprit de faire acheminer le courrier vers au-delà des lignes ennemies. Bien entendu, lorsque l'état-major français vit cette lettre, innocente en apparence, débouler entre ses mains, elle ne l'entendit pas de cette oreille. On allait dépêcher d'ici peu deux agents vers cette paisible ferme de la France profonde qui fricotait ainsi avec l'ennemi par temps de guerre. L'inertie de l'administration militaire qui n'a rien à envier à son régime civil permit que les envoyés spéciaux ne fussent pas en route avant que l'armistice ne fut signé. La lettre, étant passée de main en main durant toute cette ultime année de guerre, puisque maintenant la guerre était officiellement terminée, fut simplement renvoyée à son destinataire original. C'est-à-dire mon humble personne. Eugène, qui avait succombé à un arrêt cardiaque pendant l'été passé, avait été remplacé par un jeune godelureau qui ne me plaisait guère... jusqu'à ce jour où il m'apporta mon plus beau cadeau de Noël. Nous étions le 24 Décembre 1918.

L'assistance manqua de peu d'applaudir. On respira enfin. Cette histoire avait enjoué tous les invités et on pensait déjà passer à autre chose lorsque Ferdinand, en élevant un peu la voix, annonça que ce n'était pas fini.

- Vous n'imaginez pas mon bonheur lorsque je reçus cette lettre, quasiment deux ans après la mort officielle de mon parrain. Pour moi c'était comme s'il vivait encore. Durant ce Noël-là régna dans la pièce principale de la ferme une ambiance réellement joyeuse.

Afin d'arrondir les fins de mois, mère exécutait des petits travaux de couture pour le châtelain du coin et quelques femmes de notables qui allaient s'habiller à Paris. Depuis la Toussaint, je voyais défiler dans cette rustre ferme toute l'élégance des parisiennes. Les étoffes semblaient si fines (il m'était strictement interdit d'y toucher naturellement), leurs couleurs harmonieuses, leur texture faite de fils de fées. Depuis le coin où je passais ces longues soirées d'hiver à gribouiller des rectos de pages de journal qu'on m'autorisait à noircir un peu plus à l'aide d'un crayon à papier qui se réduisait chaque jour un peu plus, je l'observais avec envie et une certaine pointe de jalousie. Je m'imaginai en train de reprendre ces robes sublimes, leur soierie glissant sur mes doigts, de coudre des ourlets à ces apparats de princesses,

manipuler délicatement ces étoffes de rêve. Le soir même où j'avais reçu cette lettre d'outre-tombe, comme nous étions seuls en attendant le retour des garçons et du père partis récolter quelques glands pour offrir en guise de réveillon à Norbert, notre cochon, les sœurette trop obnubilées par un jeu de leur invention pour remarquer quoi que ce soit, je m'aventurais à lui demander une faveur. Qu'elle porte une de ces robes pour le soir de Noël. Mère me regarda avec stupéfaction. Elle me traita de grand fou, que cela n'était pas un jeu, que c'était son gagne pain et qu'une telle idée ne lui serait jamais venue en tête. Mais je voyais bien, au fil des minutes qui s'écoulaient que cette requête, cette folie, autant saugrenue et extravagante qu'elle fut à ses yeux, faisait son chemin dans son esprit. Elle ne dit rien de plus et nous allâmes nous coucher sans évoquer cette bagatelle. Le lendemain, vingt-quatre Décembre, se déroula comme à l'ordinaire. Dans une ferme, tous les jours se ressemblent. Mais le soir, notre mère s'éclipsa une fois le repas préparé : quelques galettes du meilleur blé, l'oie de la basse-cour qui me terrifiait lorsqu'elle tendait son long cou vers mes tendres mollets sacrifiée le matin même à mon grand contentement et cuisinée à la perfection. Elle y avait joint une poignée de cèpes qu'un de mes frères avait pu récolter la semaine passée et qui agrémentait merveilleusement les châtaignes traditionnelles de chaque Noël. Je n'osais espérer la voir redescendre, habillée comme

une dame de Paris. Et pourtant, c'est bien ce qui se passa, au grand étonnement de toute ma fratrie. Père resta muet quelques minutes, contemplant cette Lady en qui il ne reconnaissait plus sa femme. Les petites sœurs applaudissaient en chantant « maman est une fée en ce soir de Noël ». Nous étions tous abasourdis par l'audace de mère. En mon for intérieur, j'exultais. Comment avais-je pu la convaincre? Je n'avais pas plus insisté lorsqu'elle m'avait gentiment grondé d'avoir eu de pareilles idées. Je ne le savais pas encore, mais cette lettre de Jules, mon parrain, glissée dans ma poche, m'avait porté bonheur pour la première fois de ma vie. Ca n'allait pas être la dernière.

Ferdinand se tut. Tout le monde attendait, visiblement suspendus à cette histoire sans pareille comme le gardon est épinglé par l'hameçon. Il semblait ordonner les faits à relater, comme s'il organisait les chapitres de son histoire avant de nous les produire.

- Je savais depuis tout gamin que je n'étais pas fait pour les travaux de la ferme. Mes frères s'y entendaient mieux que moi dans le soin porté aux bêtes, à retourner le fourrage, à labourer cette terre ingrate, à user de leurs muscles déjà parfaitement formés alors qu'ils n'étaient pas encore des hommes. Les quolibets qu'ils me servaient à longueur d'année, les railleries dont j'étais

quotidiennement l'objet avaient toujours pour sujet mon manque d'entrain aux travaux fermiers et ma frêle constitution. Ils me traitaient souvent de fillette et je crois bien qu'ils me considéraient comme l'ainée des deux sœurs. Ils n'avaient pas tort en un sens. Même si je n'étais pas doué pour les études, il m'arrivait souvent de griffonner ces pages de journaux usées, d'imaginer des contes et des fables. J'avais le goût des belles choses, ce qui, au fin fond de cette province rurale, n'était sacrément pas un atout. Mes heures de gloire avaient lieu pendant l'hiver où l'on me demanda assez tôt de bien vouloir raconter une histoire lors des veillées entre voisins. Outre mon imagination débordante lorsqu'il s'agissait d'inventer des trames rocambolesques où chevaliers bataillaient pour conquérir le cœur de princesses au cœur d'or, où des hordes de pirates écumaient les mers du mur en quête de trésors enfouis dans les cales de navires marchands ou encore quelques histoires pseudo-religieuses qui mettaient en scène des pèlerins égarés et leurs guides, éclairés par une foi invincible, je savais moduler ma voix pour souligner les épisodes cruciaux, laissant de larges temps morts et ménageant de longues pauses afin de distiller un suspens haletant. Je n'avais pas mon pareil pour décorer l'arbre de Noël. Souvent mère, qui m'avait pris en affection, me soufflait que ma place serait davantage dans les salons parisiens qu'au milieu de la boue des champs.

Un soir, je devais avoir quatorze ans à peine, elle s'approcha de mes gribouillis dans un coin de la page funéraires du journal et me demanda de lui montrer ce que je dessinais. Ma frêle constitution m'épargnais le gros des travaux du dehors et il n'était pas rare que j'aidasse mère dans le ménage et la préparation des repas. Mes frères me gratifiaient de jolis compliments, mettant toujours en avant mon côté femme au foyer. Je lui montrais mes barbouillages. Il s'agissait de robes, de manteaux, de corsages, de chapeaux. Bref, toute une galerie de la mode que les retouches de mère m'avaient inspirées. Elle contempla mes esquisses et me dit dans un murmure comme un secret : tu sembles doué. Mais pas un mot à ton père ni à tes brutes de frères.

La semaine suivante, nous étions encore en Février, et une fois de plus nous nous retrouvions ensemble dans l'unique pièce du rez-de-chaussée. Elle ouvrit un tiroir dont elle tira quelques belles feuilles d'une blancheur inouïe à mes yeux, trop habitués à n'utiliser que de journaux salis de caractères d'imprimerie.

Elle fut solennelle : « Prends bien soin de ces pages qu'une dame importante a eu la bonté de m'offrir. Applique-toi et couche sur ces papiers tes meilleures inventions. »

Chaque soir, je crayonnais un modèle de mon invention et elle gardait précieusement mes esquisses dans un tiroir d'où elle me tendait

toujours de nouvelles feuilles vierges. Très vite, j'avais constitué un véritable carnet.

Il était convenu que, chaque jour de marché où père et mes frères partaient à la ville écouler notre maigre production, ils se chargeraient pendant ces mois d'hiver d'emporter les retouches effectuées et de ramener de nouvelles étoffes à reprendre. Un Jeudi matin de Mars, tandis qu'une pluie fine assombrissait un matin glacial, ils livrèrent à leur insu mes griffonnages dans la malle qui contenait une demi douzaine de robes de soirées que mère avait passé deux bonnes semaines à repriser. La semaine suivante, la livraison contenait un petit billet, écrit de la main que j'imaginai douce et délicate de Madame de Tronqueville, la châtelaine du village. Mère lut le mot puis un large sourire vint illuminer son visage. Elle me tendit les quelques lignes d'une écriture si élégante que même Monsieur Bernard, notre instituteur, ne pouvait égaler en ronds et déliés. Il était ainsi tourné : « auriez-vous l'amabilité de m'envoyer votre garçon Jeudi en huit, accompagnant ces quelques tissus à remodeler selon vos aptitudes ».

Pendant toute la semaine, je me figurais pénétrer dans un salon luxueux comme on pouvait en voir parfois photographié dans les revues de mode où les belles posaient dans des tenues superbes et un cadre de rêve. Une jeune et jolie femme m'accueillerait comme un gentleman. Elle m'autoriserait à lui baiser la main. Je l'imaginai

déjà portant des hauts talons, laissant deviner une cheville des plus fines. Elle arborerait une robe déstructurée dans les tons les plus doux, découvrant des épaules légèrement hâlées par un régulier séjour sur la Côte d'Azur. Peut-être aurait-elle laissé ses blonds cheveux s'échapper d'un chignon savamment conçu et les rares mèches iraient mourir sur une nuque délicate. Elle me sourirait et n'aurait pas cette condescendance qu'ont souvent les adultes pour les enfants et toujours les nantis pour ceux qui n'ont rien. Puis je serais sûrement introduit dans un petit salon où les tentures rehausseraient un lieu dédié à l'art et à la mode. Des tableaux de maîtres, des statues grecques, des ornements divers et variés. Une véritable caverne d'Ali Baba.

Pendant toute une semaine, je m'endormis avec ces rêves de luxe et de splendeur en tête et je plongeais sans retenue dans des rêves fantasmagoriques. Enfin le Jeudi tant espéré arriva et j'étais le premier levé. Mère s'amusa de mon impatience et me recommanda encore une fois de faire preuve de la politesse la plus obligeante et soigner mes manières lorsque je serais reçu au manoir. Père fut moins enthousiaste et ironisa sur le fait qu'on ne me ferait sûrement pas entrer dans le château; je n'aurais tout au plus droit qu'aux dépendances du service. Je suivis donc mes frères et père vers la grande ville, le cœur battant. Arrivés au champ de foire, je demandais où se trouvait le manoir et père, dans un

grand rire, m'annonça que les gens de la haute ne s'éveillent pas avec les poules. On te laissera sur le chemin du retour. Je dus patienter toute la durée de la foire qui n'en finissait pas. Il devait bien être sur le coup de onze heures lorsque notre petit comité s'en retourna vers la ferme. On prit un chemin de cailloux pour sortir de la ville, puis on longea une grande route où quelques voitures nous enveloppaient d'un nuage de poussière lorsque nous les croisions. Je pensais à mon beau costume, revêtu spécialement pour l'occasion. C'était celui de mon frère Armand, de quatre ans mon aîné et qui, dorénavant, faisait à peu près ma taille. Nous parvînmes à un embranchement de chemins et de routes. Père brossa grossièrement mon habit et m'indiqua une longue allée de terre battue où un filet d'herbe demeurait en son centre. Eux allaient rentrer par une étroite route en partie goudronnée qu'il me faudrait suivre pour regagner le pré du lavoir, situé juste en bas de la ferme. Je ne pouvais pas me perdre.

Je m'avançais, seul, sur cette grande allée bordée de tilleuls majestueux. Avant même d'entrer dans cette demeure de rois et de princes, le décor était à la mesure de ces lieux insensés. Je fis un bon kilomètre avant de discerner une façade majestueuse qui se laissait deviner au travers du feuillage. Une cour gravillonnée entourait un parterre de fleurs au centre duquel glougloutait une petite fontaine qui se répandait dans un bassin où

nageait quelques nénuphars. Je ralentis instinctivement, à la fois pour admirer la beauté du cadre et, essentiellement parce qu'une soudaine timidité m'avait envahi. Je n'en menais pas large lorsque, ayant gravi la demi douzaine de marches menant au perron, j'agitais un cordon qui pendait à droite de l'imposante porte d'entrée. Mère m'avait expliqué comment procéder : le cordon qui commandait une cloche à l'intérieur, patienter qu'un domestique veuille m'ouvrir et m'exprimer clairement et en peu de mots. Ce que je fis, le cœur bondissant.

- J'ai rendez-vous avec Madame la Baronne de la Feuillère. J'espère ne pas être trop en retard.

Un vieux monsieur à la livrée impeccable me toisa et sans me répondre le moins du monde, me fit signe de le suivre. Nous pénétrâmes dans un vaste hall qui aurait pu contenir toute notre pauvre ferme et, m'indiquant d'une main gantée un vestibule situé à gauche, me dit cérémonieusement :

- Si Monsieur veut bien se donner la peine de patienter un instant, je préviens Madame.

J'exultais! On m'avait donné du « Monsieur ». Un domestique qui avait certainement cinq fois mon âge m'avait considéré comme un gentleman de la meilleure société. J'étais déjà fasciné par cet autre monde qui existait à deux pas du notre mais qui se situait tellement loin de nos habitudes, de nos manières.

J'attendis dans ce petit réduit à l'ameublement

spartiate. Point de salon précieusement décoré, juste un vase posé sur un guéridon et une paire de rideaux. Je levais les yeux au plafond qu'aucun lustre n'ornait de ses mille feux et pas plus haut que notre grenier. J'entendis un froufroutement se rapprocher. Une seconde plus tard, une vieille dame toute fripée fit son entrée. Surement une tante de la baronne qui venait pour m'accompagner dans les étages somptueux que je connaissais déjà par cœur, les ayant rêvé pendant toute une semaine. Elle eut à peine un sourire en me voyant.

- Alors, voilà notre petit prodige.

Elle me toisa des pieds à la tête, me déshabillant comme on écorche un lapin lorsque père choisit un beau mâle pour le civet de la Pentecôte.

- Suis-moi, mon garçon.

Du vouvoiement domestique, on était passé au tutoiement plus paternaliste que familial. Je suivis la petite vieille sans me douter le moins du monde que la baronne, c'était elle. Nous avons traversé le grand hall richement décoré mais l'allure imposée par l'ancêtre ne me permit pas de détailler tout le luxe rêvé que j'avais maintenant sous les yeux. Je remarquai juste le double escalier qui menait aux étages... que nous ignorions superbement. A la place de salons moelleux et d'antichambres cossues, elle me fit pénétrer dans une pièce lugubre où une large table toute simple était le seul meuble.

- Voyons voir ce que vous nous avez apporté.

Je ne posais pas de questions et je dépliais mes

croquis. J'avais déjà fait intérieurement le deuil de la belle jeune femme blonde et je me contentais de cette vieille femme tout comme j'imaginai ne rien pouvoir visiter des splendeurs de ce manoir. Après tout, j'étais là pour mes compositions, rien de plus. Un homme maniéré fit son entrée et vint se courber devant la mémère en lui faisant un ostensible baisemain.

- Madame la Baronne...

- Ah, Ernest! Venez, venez voir ces merveilles.

Ainsi donc, c'était elle la baronne. L'apparition dont j'avais rêvé pendant sept nuits n'était que cette peau flasque et ces cheveux mal teints. Découragé, je les regardais faire le tri dans mes œuvres. Ça valsait sous le regard impitoyable de ces deux connaisseurs en matière de mode. Elle avait écarté plusieurs croquis qui, à ses yeux, ne valaient pas d'allumer un feu de cheminée. En revanche, quatre ou cinq esquisses avaient retenu son attention.

- Ceux-ci sont vraiment intéressants, me fit-elle. Je suis sûre que Mademoiselle les aimera. Il y a une simplicité presque enfantine dans ces lignes pures, une allure de garçon qu'elle va sûrement adorer, n'est-ce pas?

Elle s'était adressée au fameux Ernest qui me donnait l'impression d'être une dame dans un corps d'homme. Il avait les traits aussi fins qu'une femme et exhalait un parfum capiteux qui commençait sérieusement à me tourner la tête. Puis

la rombière s'adressa à moi.

- Peux-tu poursuivre ton travail dans cette direction? Tu vois, des lignes pures, débarrassées de tout ce tralala d'avant guerre. Nous allons faire de ces années vingt une référence dans le domaine de la mode... Et du parfum aussi, n'est-ce pas Ernest?

L'efféminé hochait docilement la tête. Ainsi il était parfumeur, cela expliquait son attitude sans doute et les effluves qu'il répandait dans un large périmètre tout autour de lui, me donnant un lancinant mal de tête. Elle reprit, plus pour elle-même qu'à mon intention.

- Cette petite robe noire me plaît décidément énormément. Je pense que Mademoiselle va succomber à son charme.

Je ne savais pas le moins du monde qui était cette Demoiselle dont elle nous rabattait les oreilles et j'avais eu un brin de chance car, personnellement, je ne donnais pas cher de cette robe qui m'avait été inspiré par les veuves du village qui ne portaient plus que du noir depuis 1918. J'avais hésité un moment avant de décider de ne pas jeter le croquis au feu.

C'est sur le chemin du retour que je m'aperçus que je ne possédais plus la lettre de mon parrain. Je tâtais mes poches, rien! J'avais dû la mélanger aux esquisses sans y prendre garde. Le ciel sembla me tomber sur la tête. Je m'arrêtais. La tête me tournait. Je ne pouvais vivre sans ce demi feuillet

porte-bonheur. Je devais retourner au manoir le récupérer de toute urgence. Je fis demi-tour alors que les cloches d'une église au loin sonnaient les douze coups de midi. Le même domestique m'ouvrit la lourde porte donnant sur le hall. Je lui expliquais en quelques mots l'objet de mon retour.

- Madame s'est absentée pour le week-end. Veuillez repasser Lundi.

Je ne n'avais pas le moindre soupçon de ce que pouvait être un ouikinde mais je ne relevais pas. Le sol sembla se dérober sous mes pas et j'avais tellement la tête ailleurs que je pris le mauvais chemin au croisement où m'avaient laissé père et mes frères le matin même. Je marchai deux bonnes heures dans la mauvaise direction, puis constatant mon erreur, au lieu de revenir sur mes pas et suivre le bon chemin à l'embranchement devant l'allée du château, je voulus couper court en prenant un chemin de traverse. J'ajoutais une heure supplémentaire à mon désarroi. Maintenant je me trouvais au milieu de nulle part et le jour commençait à décliner en cette journée d'automne. Je ne croisais évidemment personne pour mon plus grand malheur. Où étais-je? De lourds nuages assombrirent soudain le ciel et avancèrent l'heure des ténèbres. Je n'y voyais plus grand-chose lorsqu'une pluie fine et serrée vint couronner cette exécration jour. Instinctivement, je savais que la perte de cette lettre porte-bonheur était la cause de cet égarement. Un molosse bondit sur moi sans

s'annoncer par des aboiements de sommation. Il posa ses grosses pattes sur mon torse et je m'étais dans les flaques et la boue. Je croyais ma dernière heure arrivée et mentalement je refis ma prière du soir, assortie d'une pensée sincère pour feu mon parrain. Quelque chose de chaud et rugueux me lavait les joues. Le cerbère n'était qu'un vieux dogue en mal d'affection. Le courage m'abandonna d'un seul coup et je me mis à pleurer, perdu dans cette campagne hostile. Des pas de sabots me tirèrent de ma léthargie. Le chien aboya deux coups et l'instant d'après un puissant bras me relevait sur pied.

- Alors mon gars, qu'est-ce qui t'arrivé? T'es perdu?

Une large silhouette sombre me dévisagea à la lueur pâle et vacillante de la torche qu'elle tenait à bout de bras.

- Allez, viens te réchauffer auprès de l'âtre. Tu nous raconteras tout ça. Ce soir, c'est jour de soupe. La mère s'y entend comme pas deux. Tu m'en diras des nouvelles.

Un quart d'heure plus tard, je grelottais emmitouflé dans une couverture tandis que mes habits séchaient au-dessus de la cheminée. Lorsque la femme qui régnait sur la maisonnée en véritable matrone m'avait vu dans mes habits tout maculés de boue et aussi trempés que la soupe qu'elle servait à la table, elle m'avait d'autorité déshabillé devant l'assistance, enveloppé dans cette

couverture rêche et entrepris de laver mes vêtements.

- Ils seront secs à l'aube. En attendant, tu vas passer la nuit ici. Nous ne sommes pas bien riches, mais il y a toujours une couche pour les nécessiteux.

Elle se tourna vers la tablée et, d'une voix qui ne souffrait la contestation, annonça simplement :

- Louis, tu laisseras ton lit à ce petit et tu iras dormir dans la grange. Le foin te tiendra chaud. Quant à toi, mon garçon, tremble tout ce que tu veux. Il faut que ton corps retrouve sa chaleur. Ensuite, tu pourras venir avaler une bonne assiettée de soupe. J'y ai mis du céleri cette fois, ça lui donne meilleur goût.

Assis sur un bout de banc, dos à la cheminée car la mère avait ordonné cette position « tu as reçu le froid de l'averse par le dos, la chaleur doit venir par l'arrière », je regardais, hagard, l'assistance autour de la table. Deux garçons de l'âge de mes frères me lançaient des regards soupçonneux et le fameux Louis me fustigeait de ses petits yeux. Par ma faute, il allait passer la nuit dans le foin de la grange. L'homme qui m'avait trouvé lampait à grandes coudées une soupe dans laquelle il trempait de larges tranches de pain de seigle rassis. Son air bourru trahissait un bon fond, à coup sûr qu'il avait le cœur sur la main, un peu trop même. A sa gauche, une fillette ouvrait d'immenses yeux ronds à mon endroit. J'avais honte de lui être apparu tout

nu il y a deux minutes. Le chien avait posé sa tête de colosse entre ses deux pattes et contemplait les flammèches qui s'échappaient de grosses bûches dans l'âtre, hypnotisé par la danse virevoltante des flammes et les craquements du bois qui se tord sous la chaleur. Bien des années plus tard, je constaterais le même regard hypnotique des enfants devant la télévision.

La mère allait et venait dans la pièce. Il y avait toujours quelque chose à faire pour cette femme qui régnait en maîtresse absolue une fois passé le seuil de la ferme. Si, au dehors, l'homme prenait seul les décisions qui s'imposaient, dans le foyer il n'avait pas droit au chapitre. C'est elle qui me questionnait. Quel était mon nom. D'où j'étais. A mes timides réponses, l'homme siffla d'exaltation.

- Eh ben, mon garçon, tu t'es largement fourvoyé.

La mère lui lança un regard sévère.

- A-t-on idée aussi de laisser un gamin parcourir tout seul la campagne quand il ne connaît apparemment pas la contrée. Robert, demain matin à la première heure, tu iras accompagner cet égaré jusqu'à la croix de mission. De là, on voit parfaitement sa ferme. Il ne pourra pas se perdre.

Après la nuit inconfortable qu'allait passer le dénommé Louis, je m'étais maintenant attiré les foudres de son frère en l'obligeant à marcher quatre bonnes heures à l'aube. Deux heures à l'aller et deux autres au retour.

J'étais suffisamment réchauffé pour pouvoir

maintenant avaler la soupe encore brûlante que la mère me servait tandis que les hommes s'occupaient de diverses manières. Seule la petite fille était restée juste en face de moi. Elle ne disait rien mais je voyais bien qu'elle mourrait d'envie d'en savoir plus sur cet inconnu qui avait bouleversé cette soirée identiques à toutes les autres. Elle ne semblait pas rassurée mais sa curiosité l'emportait sur la défiance à mon endroit. Entre deux lampées de la meilleure soupe que je n'avais jamais avalée, je lui souris gentiment. Elle détourna le regard, comme ces précieuses parisiennes qui s'offusquent d'un rien. Mais son intérêt pour cet étranger débarqué à brûle-pourpoint donnant du piment à une soirée qui aurait dû ressembler à tant d'autres l'incitait à ne pas battre en retraite devant mes sourires et mes mimiques de bienvenue. Bientôt nous entamâmes un dialogue muet. Une tendre complicité naquit ce soir là. J'étais alors loin de me douter que cette petite fille qui me regardait avec des billes à la place des yeux, je la croiserais à nouveau dans ma vie. Et ce jour-là, j'aurais la lettre fétiche sur mon cœur pour l'empêcher de battre trop vite et m'aider à formuler les sentiments que j'avais au plus profond de mon cœur. Mais ceci est une autre histoire.

Je ne parvins pas à dormir cette nuit-là et je regrettais le désagrément infligé au pauvre Louis qui, lui non plus, n'avait pas dû beaucoup dormir par ma faute. Le lendemain, devant mon bol de

chocolat chaud et une tartine de miel, je n'en menais pas large devant son regard lourd de reproches. Je craignais d'autant plus les deux heures en compagnie de son frère qui allait certainement me punir d'être venu déranger ses habitudes. Il allait forcément me donner des coups, déchirer mes habits tout propres et me forcer à prétendre que je m'étais fait cela tout seul. Il était certain que la mère allait se renseigner pour savoir si j'étais bien rentré. Mais son regard vicieux prouvait bien qu'il avait déjà sa petite idée de comment me faire passer l'envie de recommencer sans avoir les apparences contre lui.

Nous partîmes dans la brume matinale qui suivait inmanquablement une nuit de crachin. Parvenus à un premier bosquet qui nous cachait de la ferme, il se tourna vers moi et je crus le pire enfin advenu.

- Je te dois un sérieux remerciement pour la nuit dernière. Tu peux pas savoir combien Louis ronfle chaque nuit. Grâce à toi, j'ai pu passer une belle nuit de sommeil. Merci.

Quelque peu rassuré par cette circonstance inattendue, je me risquais à épancher ma conscience.

- Ca ne te dérange pas de marcher toute la matinée pour m'accompagner?

Il me regarda avec malice, puis s'arrêta.

- Tu penses! J'échappe à la corvée de la traite des chèvres. Encore merci.

Nous gambadâmes pendant deux bonnes heures.

Nous parvînmes devant une large croix de bois s'élevant sur une douce colline. Il tendit le bras. Son index indiquait une ferme dont la cheminée laissait s'échapper une fumée grisâtre.

- Chez toi, c'est là-bas.

Il me tendit ma main que je serrais avec reconnaissance.

- Je m'appelle Robert Latreuille. Chaque Jeudi, je suis mon père jusqu'au marché de la ville. On s'y verra peut-être.

Je fis oui de la tête avant de le voir dévaler son côté de la colline. En courant pour rentrer à sa ferme, il aurait le temps d'aller braconner un peu. Je me retournais vers chez moi et je courus moi aussi au devant de mon destin. Combien de fois avons-nous passé de longues après-midi, Robert et moi, à traquer le pigeon ou piéger la truite?

La lettre avait bien été emportée par le fameux Ernest Beaux avec mes croquis. J'appris qu'il l'avait gardé sur lui pendant une semaine. Durant cette semaine il avait proposé un nouveau parfum de sa composition et la Demoiselle avait été enchantée. Six mois après, on pouvait trouver la fragrance dans toutes les boutiques de luxe et on peut encore s'en procurer aujourd'hui. On lui avait donné le nom tout simple de Numéro Cinq.

La baronne m'attendait à son retour de Paris. Elle était porteuse de deux bonnes nouvelles.

Elle me rendit ma lettre. Aucune nouvelle ne pouvait m'être plus chère. Je pressai le demi

feuillet sur mon cœur tandis que, toute fière, elle m'annonçait que Mademoiselle avait été enchantée par cette petite robe noire toute simple et qu'il serait question de la fabriquer dès la saison prochaine.

J'allais partir pour Paris.

Je n'avais pas quatorze ans.

Pour mes parents, il n'était pas question que j'aille à la capitale.

- La ville les rend tous fous, avait proclamé père. Mère était plus nuancée. C'était peut-être une chance pour moi. Après tout, ma constitution ne m'aurait jamais permis de travailler à la ferme avec mes frères. Père n'en démordait pas cependant.

- On les connaît les gens de la mode. C'est tout fausseté et compagnie. Des femmes lascives et rien que des folles.

Je m'interrogeais sur le sens de ces folles. Il n'était pas question d'aliénés, cela paraissait évident. La baronne vint en personne à la ferme pour convaincre père. Il faut croire que ses arguments de persuasion furent plus probant que les raisonnements de mère. A contre-cœur, il finit par accepter que je monte à Paris comme on disait en ces temps-là.

Je pris le train à la grande ville, accompagné par mère qui se méfiait de mon sens approximatif de l'orientation depuis le fameux retour de la foire qui m'avait fait rencontrer à la fois celui qui allait devenir mon meilleur ami et celle qui...

est une autre histoire.

Je restai trois jours pleins à la capitale et je n'eus même pas le temps de voir la Tour Eiffel. Les ateliers de la célèbre maison de couture occupaient dorénavant plusieurs numéros, rue Cambon. A peine arrivé gare d'Austerlitz, un employé m'attendait sur le quai et m'y accompagna sans prononcer dix mots. Je commençais à me dire que les citadins n'étaient pas bien loquaces.

Le soir, je dormais dans un hôtel particulier qui appartenait à un grand monsieur dont je n'avais pas retenu le nom. Je passai tout le deuxième jour sur des croquis et des ébauches. On confectionna des « patrons ». C'étaient de vraies fourmilières, ces ateliers. Tout le monde me considérait comme un adulte. On demandait constamment mon avis. On me traitait d'égal à égal. J'étais en apesanteur. Il me semblait vivre un rêve tout éveillé. A certains moments, je portais ma main à la poche de ma veste où j'avais glissé la lettre. Elle était mon talisman. Les repas étaient tous pris dans de luxueux restaurants. Les hommes et les femmes étaient tous vêtus de cette élégance qui allait caractériser les années vingt. Le soir du second jour, je fus invité à une sorte de cocktail. Il y avait de la musique dans le salon mais je n'arrivais pas à distinguer les musiciens. Jamais je n'avais entendu de pareils accords. Les cuivres semblaient gémir sur un tempo rapide et désordonné. Rien à voir avec les ritournelles qu'on jouait au bal par chez

nous. Tout était différent à Paris, y compris la musique. Je m'enquêrais de cette présence d'un orchestre invisible. Jeannine, une styliste qui me chapeautait pendant tout mon séjour parisien émit un sourire bon enfant.

- Ce n'est pas un orchestre, Ferdi (la mode était alors de diminuer les patronymes, du moins dans ce milieu-là). Viens, regarde. Et là, je vis une étrange machine sur laquelle tournait bien plus rapidement que les valseurs du Samedi soir une galette de cire toute noire. Un pavillon comme ces fleurs exotiques qu'on appelle arums, et bien plus gros qu'une citrouille de bonnes dimensions, laissait s'échapper des rythmes endiablés.

- C'est du jazz. Ca vient de l'Amérique. Avec ton talent, il n'y a pas de doute qu'un jour tu iras, toi, à Nouillorque.

Le troisième jour, alors que nous planchions, Jeannine, moi et toute une batterie de couturiers sur quelques modifications à apporter à de simples robes, il se fit un silence soudain. Comme les insectes se taisent à l'approche de l'orage, tout les employés avaient stoppé leurs bavardages. Ce n'était plus une ruche, c'était un sanctuaire. Alors je la vis. Elle avançait d'un bon pas. Sa longue robe argent ondoyait sur sa silhouette élancée. Elle portait un chapeau excentrique et tenait dans sa main un porte cigarette dont je ne l'ai pas vue tirer une seule bouffée le temps qu'elle resta dans l'atelier. En avançant au milieu de ses employés,

elle souriait parfois à quelqu'une, hochait la tête en guise de bonjour à une autre, avait une mimique gratifiante pour un troisième. Elle fut devant nous.

- Jeannine, est-ce notre petit prodige?

Elle avait quasiment employé les mêmes mots que la baronne, mais elle était bien plus belle, bien plus jeune que la vieille rombière du château. Puis, sans plus d'égards, elle souleva le prototype de mon humble création. Elle la tripota, l'examina, ne paraissant pas entendre les spécifications qu'apportait Jeannine.

- Ce tissu est trop rêche. Il faut de la légèreté pour cette petite robe. Puis, se tournant vers sa styliste, elle demanda :

- Comment l'appelle-t-on?

Devant le mutisme soudain, comme un enfant pris en faute, elle inspira un grand coup, puis elle annonça :

- C'est une petite robe noire, n'est-ce pas? Si nous l'appelions la Petite Robe Noire?

Elle me caressa la joue et s'enfuit vers d'autres obligations au bras du plus bel homme que je n'avais encore jamais vu. Je sus, plus tard, que le plus bel homme se déclinait en plusieurs individus au fil des jours et des semaines. Mademoiselle Chanel ne portait jamais deux fois la même tenue et ne sortait jamais deux fois au bras du même homme. J'eus l'honneur d'être à son bras lors d'une soirée au début des années 30. La pudeur m'interdit d'en dire davantage.

Après ces trois jours étourdissants, je rentrai dans ma campagne qui me parut alors bien austère. Je continuais mes gribouillages, cette fois non plus en cachette mais au vu de tous. Mon travail qui était finalement crédité entièrement à Mademoiselle, m'avait rapporté une belle somme. Même si père continuait de mépriser cette voie, il se taisait lorsqu'on lui rappelait que le toit de la grange avait été remplacé grâce à mes émoluments et que nous avions pu racheter les terrains laissés à l'abandon après la mort du vieux Adolphe.

Je demeurai encore à la ferme pendant trois ans. Ensuite, je partis définitivement pour Paris. Robert, qui avait deux ans de plus que moi, était enrôlé pour son service militaire. Il était en caserne à Compiègne et nous nous retrouvions souvent dans quelques clubs de jazz de la rive gauche. Démobilisé, il resta à Paris. Il était devenu mon collaborateur.

J'avais vite compris que si je continuais à travailler pour Mademoiselle Chanel, jamais je ne me ferais un nom. La Petite Robe Noire, tout droit sortie de mon imagination, était « son » œuvre. A dix-neuf ans, j'ouvris un atelier dans le treizième arrondissement. Je collaborai encore avec la maison Chanel pendant les années 30, mais j'avais développé ma propre collection. La haute couture ne m'intéressait pas. Derrière le luxe et le faste se cachaient les plus bas des sentiments humains. Hypocrisie, fausseté, ambition. Ce qui m'avait

ébloui du haut de mes quatorze ans n'était que de la poudre aux yeux. Je dessillai rapidement en me rendant compte que l'apparence est, tout comme l'argent facile, un attrape nigaud de première. Dans ces milieux là, il vaut mieux avoir la tête sur les épaules. J'avais parfois l'impression, au contact de ce monde de fausseté, tellement mouvant, de marcher dans la tourbière derrière chez nous. Des marais s'asséchant mais encore délicats et pernicious, gare aux faux-pas et au manque d'équilibre.

Les grands salons et les cocktails réunissant le tout Paris commençaient à me sortir par les yeux. Très vite je fis mon trou. Je travaillais beaucoup pour le cinéma. Pierre William Wilm, Jean Gabin, Charles Vanel, même Charles Boyer exilé à New-York, me faisaient confiance pour approvisionner leur garde robe. Tout marchait magnifiquement. Je conservais précieusement mon fétiche : la lettre de mon parrain ne me quittait jamais, je la portais toujours sur moi comme mes papiers d'identité. Jeannine l'avait prédit : je me rendis à New-York où je rencontrais d'autres vedettes, internationales celles-là. Je basculais dans un autre monde. De la côte Est, je traversai le pays jusqu'à Hollywood. C'était l'âge d'or des grands studios. La Warner m'offrit un contrat en or pour habiller ses vedettes. En trois mois, j'appris à parler anglais.

J'avais découvert le Paris des années folles, étourdissant, enivrant et tapageur pour l'enfant que

j'étais encore alors; j'allais traverser les années 30 loin de l'agitation qui secouait l'Europe. J'abordais une nouvelle période de ma vie avec un soupçon de sérénité et de sagesse en plus. J'étais convaincu que tous mes succès étaient imputables à cette lettre qui reposait constamment sur mon cœur; la nuit elle était posée sur la table de nuit, à portée de main. Mais il faut croire que le bonheur et la chance ne durent pas éternellement. Les autorités françaises savaient où me trouver. L'été 39, j'avais juste trente ans et j'étais parfaitement mobilisable. Je dus rentrer en France pour incorporer aussitôt mon régiment. Je tentais de faire jouer mes relations, mais celles-ci étaient trop éloignées des sphères politiques et militaires. Je réussis cependant à échapper à un envoi sur les lignes ardennaises. Je restai donc à Paris, muté dans de sombres bureaux d'où nous parvinrent sans tarder de bien tristes nouvelles. La fameuse ligne Maginot avait été construite dans l'esprit de 14, mais les nouvelles techniques de guerre s'en moquaient franchement. Ce fut une véritable passoire. En neuf mois, le pays était à genoux. L'état major prit ses valises pour la ville thermale de Vichy. J'étais démobilisé dans un Paris occupé. Lorsque je me rendis rue Cambon, je croisai autant d'uniformes de la Wehrmacht que d'anciens collègues. Mademoiselle en personne vint me serrer joliment la main. Elle connaissait mon travail outre atlantique, nous avons collaboré quelquefois ces

dernières années, elle m'avait appelé à plusieurs reprises pour un conseil, une idée, une piste à suivre. Mais elle s'était entichée d'un autre genre de collaboration dorénavant. Pour ma part, je ne voulais pas manger de ce pain là. Déçu et désorienté de constater que tous mes anciens amis versaient dans une attitude plus que conciliante vis-à-vis de l'occupant, je consultais mon ami Robert, un vrai celui-là, le seul qu'il me restait en fin de compte et nous décidâmes de rentrer au pays. La guerre terminée, cette occupation vert-de-gris n'empêcherait pas les gens de vouloir s'habiller. Nous allions abandonner les stars pour vêtir les humbles, laisser le tout Paris se confondre avec l'ennemi et œuvrer ensemble pour le bien être des gens modestes qui allaient connaître sûrement de rudes années. Dans tout ce bouleversement, je ne pensais même pas à retourner à Hollywood. Ce fut une erreur sur le coup, mais si j'étais reparti à ce moment-là jamais je n'aurais retrouvé la sœur de Robert. C'était une jolie veuve, son mari ayant été tué au front l'hiver précédent. La plus belle femme du monde à mes yeux qui en avaient vu d'autres pourtant! Nous nous mariâmes à l'automne. Oui, le bonheur était tout de même possible dans cette France meurtrie, bafouée, humiliée.

Je tenais une petite boutique de prêt à porter et de vente de tissu au mètre, située dans une rue marchande de cette petite ville qui m'avait vu m'embarquer pour la capitale quelque quinze ans

auparavant. Je devais aller souvent m'approvisionner à Paris. C'est lors d'un de ces voyages qui me coûtaient péniblement que le drame eut lieu. Je n'aimais pas trop déambuler dans les rues de Paris. Tous ces uniformes, ces troupes marchant au pas, ces voitures de l'armée Allemande sillonnant les avenues me sortaient par les yeux. Comment les dirigeants français avaient-ils pu laisser faire ça? Je prenais alors le métro, on n'y rencontrait moins de soldats. Peut-être que les recrues de la Wermacht répugnaient-ils à se comporter comme des rats en mettant un point d'honneur à ne se déplacer qu'en surface. En tout cas, les officiers SS ne l'utilisaient jamais et c'est bien eux qui m'écoeurèrent le plus avec leur suffisance affichée et leur air mauvais et pernicieux. C'est durant un trajet Chatelet-Odéon que je perdis ma lettre. Je ne sais encore comment. J'avais pris une très mauvaise habitude en Amérique : je fumais. C'est certainement en voulant prendre une cigarette que le feuillet s'échappa de ma poche intérieure.

Nous étions le 14 Octobre 1940. Je m'en souviens encore. C'était pourtant une belle journée. Les brumes matinales s'étaient dispersées en s'effilochant dans les couleurs orangées du soleil rasant l'horizon. Il ne faisait pas froid et quelques parisiennes avaient osé des robes fleuries. Il flottait dans l'air presque un parfum de liberté. Lorsque je m'aperçus de la disparition de la lettre, il était bien

évidemment trop tard. Je refis mon parcours à trois reprises, inspectant les quais où j'avais attendu les rames, les couloirs empruntés, furetant dans les moindres recoins, jetant des regards angoissés sur les sombres rails. Je ne pus retrouver mon porte-bonheur, pas plus ce jour funeste que les mois qui suivirent, puis les années déroulant leur lot de petits bonheurs et leur cohorte de soucis et de tristesse. Toute ma vie. Heureusement pour moi, j'avais ma femme, toujours amoureuse comme au premier jour et bientôt une ribambelle d'enfants qui allaient égayer notre logis et combler mon immense peine. Jamais plus je n'eus cette chance qui fait toute la différence entre un travailleur consciencieux et méticuleux et celui ou celle qui réussit au-delà de toute limite. Je vécus une vie de labeur, ne manquant de rien, vivant chichement mais partageant ce que l'on peut appeler le bonheur au jour le jour avec mon épouse adorée et une famille qui se constituait au fil des ans. Le bonheur est un concept qui échappe toujours, comme sa propre ombre : il est impossible de mettre le doigt dessus et on ne peut l'apprécier qu'en prenant du recul. On ne s'aperçoit de sa félicité qu'à deux reprises : lorsqu'on vient de perdre cette vie qui nous paraissait monotone et sans attrait ou bien lorsque, ayant pris suffisamment d'âge pour pouvoir se pencher sur sa vie passée, on constate qu'elle fut émaillée de quantité de petites joies. Mises bout à bout, elles forment le collier du bonheur.

A ce moment, il y eut un nouveau relâchement dans l'assistance. Je regardais fixement le visage de Ferdinand. Il semblait émaner de tous ses traits comme une sagesse, celle que l'on retrouve parfois sur les visages des moines Bouddhistes. C'était un sacré personnage ce Ferdinand. Et quel merveilleux conteur. Toute l'assistance était subjuguée, captivée, envoûtée.

De son œil droit, une larme perla. Cette évocation du passé lointain devait l'émouvoir davantage que tous les convives ici présents.

Mais quelque chose clochait dans son récit. S'il avait traversé toute sa vie en humble travailleur (d'ailleurs il n'avait pas précisé s'il avait poursuivi sa carrière dans la mode), d'où lui venait toute cette richesse qui, pour n'être pas ostensible, n'était pas camouflée pour autant. Ce manoir, le vaste parc, les invités de marque, sa petite fille qui visiblement était née avec une cuillère d'argent en guise de tétine.

J'allais avoir la réponse à mes interrogations car, une nouvelle fois, déjouant les pronostics de l'assemblée, l'histoire n'était pas finie. Ferdinand reprit.

- Tout ce que je vais vous relater maintenant m'a été rapporté par des tiers. Je ne l'ai pas vécu moi-même.

Ferdinand essuya discrètement la larme qui

débordait de sa paupière droite, prit une ample respiration et se lança dans le récit le plus rocambolesque que j'ai jamais entendu de toute ma vie. J'espère ne rien omettre ou travestir de sa narration cette nuit-là.

- L'officier Otto Von Manschatt n'avait pas cette aversion partagée par ses collègues pour les rames du métro parisien, ni cette arrogance affichée des SS qui, le menton relevé, la tête haute et le regard lointain ne leur permettait pas de voir ce qui traînait à la pointe de leurs bottes. Il repéra la lettre perdue sur un quai de la station Odéon. Il se pencha pour la ramasser. Bien entendu, aucune indication de destinataire ni d'expéditeur, juste une signature et quelques lignes écrites en français que l'officier pratiquait avec maestria. Il avait fait ses études dans la capitale française et n'était pas insensible aux beautés de l'art. Bref, c'était un soldat instruit et raffiné. Toute cette guerre lui répugnait au plus haut point. L'assouvissement de l'Etat Français lui était intolérable et Paris, la ville lumière par excellence, jugée comme l'annexe de Berlin par bon nombre de ses camarades, lui inspirait beaucoup de pitié. Il n'imaginait pas alors que la folie de cet Hitler dont il avait suivi avec une pointe de désenchantement l'irrésistible ascension dans l'Allemagne des années trente allait précipiter l'Europe et, par ricochet, la planète entière à feu et à sang durant cinq longues années et mettre en

place la plus abjecte des idées : la solution finale. Même s'il cachait de son mieux sa désapprobation pour toutes les actions de l'armée allemande et, spécialement, les agissements sans foi ni loi des SS, il s'attira quelques douloureux ennuis. L'épuration voulue et décidée par le troisième Reich n'était pas que ethnique, elle concernait aussi les soit disant brebis galeuses dans les rangs même de sa propre armée. Il faut croire que cette lettre lui porta bonheur car il réussit à passer au travers des jugements à l'emporte pièce, des rétrogradations, jusque aux conseils de discipline et à l'emprisonnement, voire à la déportation. Mais dans cette Europe folle du début des années quarante, même le meilleur talisman ne pouvait pas tout. A l'automne 1942, il reçut une promotion... sur le front Russe. Ce n'est pas la peine de revenir sur les conditions qu'endurèrent les soldats, aussi bien russes qu'allemands, lors de cette bataille qui fit rage autour de Stalingrad. Début 1943, l'attaque décisive de l'armée rouge allait mettre en pièces ce qu'il restait de la flambante machine de guerre allemande. Otto Von Manschatt fut le seul rescapé de sa division. Alors que tous ses compagnons périrent dans la neige et le froid ou furent durement blessés, il s'en tira sans même une égratignure. Son statut d'officier lui permit d'échapper au désir de vengeance des soldats russes. Il fut fait prisonnier et passa le reste de la guerre dans une cellule d'une prison non loin

de Kiev. Libéré en 1945, sachant que toute sa famille de grande lignée aristocratique de la Brême avait plus que pactisé avec le régime Nazi, il s'installa en Tchécoslovaquie, pays également durement touché par le conflit. Il fit vite fortune dans la production d'ustensiles ménagers. L'Europe entière se reconstruisait et allait suivre le modèle américain au début des années 50. Otto ne put s'empêcher d'attribuer la chance inouïe qui l'avait fait traverser la partie la plus cruelle de la guerre et lui accordait maintenant la réussite dans ses projets à cette lettre porte-bonheur. Il la conservait toujours sur lui.

Il était grand amateur d'athlétisme. Il ne pratiquait pas lui-même, mais appréciait l'effort et la beauté des athlètes, ce qui l'avait, un moment, rapproché des jeunesses Hitlériennes qui vouaient un véritable culte à la culture physique. Un esprit sain dans un corps sain (pour l'esprit, il émettait de gros doutes). Nous étions début 1952 lors d'un meeting qui se tenait au Strahov, le fabuleux stade de Prague où se déroulaient les Spartakiades, des compétitions de gymnastique mises en place par le régime communiste après le coup de Prague en 1948. Otto félicita quelques athlètes amateurs et eut la chance de croiser une étoile montante de la course à pied. Ils échangèrent une poignée de main et, hasard ou coïncidence, partagèrent le même taxi pour rentrer au centre ville. Peu importe sur quels sujets roula la conversation. S'ils évoquèrent leur famille, se

montrèrent des photos de leurs proches ou parlèrent de la guerre, il se trouve que la lettre changea de propriétaire. Le coureur de fond rentra chez lui et découvrit une lettre pliée en deux et rédigée dans une langue qui lui était inconnue. N'importe quel autre sportif l'aurait sans doute jeté à la poubelle, mais Emil savait respecter les signes du destin.

Ferdinand s'était tu. L'assistance restait silencieuse. La nuit était maintenant largement entamée. Personne n'osait briser le calme de cette nuit de Noël. Dehors, un épais manteau neigeux recouvrait tout à présent, comme une peinture en relief, immaculée dans la pénombre nocturne. Quelques flocons attardés voletaient encore dans la nuit noire. Une formidable impression de calme régnait aux alentours. Une trêve. Je me raclais la gorge et tous se tournèrent vers moi. Je me sentis obligé de dire quelque chose et, comme c'est régulièrement le cas dans pareil moment, je dis une ânerie.

- Et vous n'avez jamais revu cette lettre?

Je jouais le jeu, persuadé d'avoir été le témoin d'un formidable conte, forcément inventé de toutes pièces. Comment Ferdinand pouvait-il connaître tous les détails des péripéties de la lettre?

Une sourde rumeur avait répondu à ma question. Ferdinand me regarda fixement, puis s'approcha tout près, posa sa main noueuse sur mon épaule.

- Mon garçon, savez-vous pourquoi vous avez été

accueilli par ma famille sans aucun domestique pour vous servir ce soir?

Je ne prononçais aucune parole, me contentant d'afficher un air d'incompréhension timide. Le regard de Ferdinand était doux mais insistant à la fois; je sentais qu'il inspectait mon âme.

- Lorsque je perdis cette lettre, nous étions en pleine occupation allemande. Je fis un serment à Joséphine, ma femme. Même si nous devions connaître le succès et la fortune, nous n'emploierions jamais de personnel pour le repas du réveillon de Noël. Cet engagement la fit sourire. En effet j'avais un métier, certes, mais qui n'avait plus rien du faste passé des années 30. A la libération, je crus renouer avec le milieu de la haute couture, mais ça m'était devenu impossible. La plupart des maisons de couture avaient fricoté avec l'occupant. Cela me dégoûtait de travailler pour eux. Repartir aux Etats-Unis? Joséphine m'avait donné un beau bébé deux ans auparavant et était à nouveau enceinte et puis, six ans s'étaient écoulés depuis mon retour au pays. Renouer des contacts était difficile. Bref, je restais à Paris et continuais mon obscur travail de couturier. Je me contentais de découper les tissus, d'habiller les petites gens après avoir été le styliste des plus grands. Cette humilité ne me dérangeait pas. Pendant les années d'occupation, j'avais nourri une certaine aversion pour certains de mes anciens soit disant amis. Ils n'avaient pas hésité à frayer avec les officiers

nazis, continuant à vivre dans le confort et l'opulence tandis que la population souffrait dans sa chair, prenant l'argent là où il se trouvait, savourant une vie facile, bénéficiant de passe-droits. Ils n'avaient qu'une foi : le fric.

Je ne voulais plus appartenir à ce monde. Joséphine me comprenait. D'ailleurs, après avoir élevé nos deux enfants, elle occupa un emploi de blanchisseuse. Elle avait ouvert l'un des premiers pressings modernes rue Denfert Rochereau. Nous étions cependant très heureux dans nos vies modestes. Nous avons au fil des ans tissé un nouveau réseau d'amis et nous profitons du confort moderne qui s'était répandu au cours des fabuleuses années 50. Tout semblait possible alors.

Nous avons tout misé sur nos deux enfants. Une fois son bac en poche, Albert intégra les grandes écoles de chimie. Au milieu des années 80, il fit partie du groupe de chercheurs qui isola le germe responsable du sida. Il est ma plus grande fierté...

Avec sa sœur.

Béatrice s'orienta vers la culture. C'est elle qui nous trainait dans les musées les Dimanches où j'aurais volontiers resté à flâner avec ma femme dans quelque square ou parc de la capitale. Actuellement, elle est conservatrice au musée des Arts Modernes de Boston.

Deux quinquagénaires s'avancèrent et entourèrent leur père dans une étreinte non feinte. Ferdinand les regarda et toute l'assemblée sentit une immense

fierté se répandre dans sa personne. Il reprit, la voix un peu cassée.

- Je n'ai qu'un regret, c'est que ma Joséphine chérie ne soit plus là pour partager ces instants de bonheur. Le Bonheur n'est pas cette chose inaccessible dont on nous rabat les oreilles. Ce n'est tout simplement qu'une succession de petits moments de joie, de félicité, de fierté mis bout à bout. Le Bonheur n'a, n'est et ne sera jamais un tout. Il est constitué de milliers de petites touches. A nous de savoir les découvrir et les apprécier à leur juste valeur et collectionner ces petits moments qui, au total, offrent la satisfaction d'une vie réussie.

Joséphine ne fut pas là pour assister à la réussite de ses enfants. En 1964, une simple grippe l'emporta. Oui, cher Monsieur, on peut mourir de ce virus encore à notre époque surmédicalisée. C'est d'ailleurs la première cause de mortalité pendant la guerre de 1914-1918. Les gens l'ont parfaitement oublié.

Il y eut à nouveau un silence. Ferdinand savait mettre en scène ses effets. Puis il enserra de ses deux bras malingres ses enfants.

- Ces deux là sont ma plus grande fierté mais j'avoue avoir un faible pour ma petite fille, Mélanie.

Il se tourna vers sa fille et avoua :

- Cette grande greluce ne m'a pas offert la joie d'être grand-père et je ne lui en veux absolument

pas. C'est sa vie. Mais ce gaillard-là (il donna une bourrade virile dans les côtes de son fils) m'a fait un grand plaisir un matin de Mai 1968. Et pourtant, sa femme (il fit un signe à une dame rousse, très élégante, de venir les rejoindre) a failli accoucher dans la rue. Il y avait des barricades partout. Des affrontements aussi. Finalement, une poignée d'étudiants, constatant l'urgence de la situation, demandèrent aux CRS de stopper leurs petits jeux de cowboys et d'indiens. Et vous n'allez pas me croire, mais un cordon de représentants de l'ordre escorta quelques étudiants barbus et chevelus qui soutenaient ma belle-fille. On parvint à la maternité dans le chaos le plus total, la future maman perdant les eaux. Albert était aux petits soins au milieu de cinq étudiants entourés de quatre CRS, tous aussi gauches les uns que les autres. Ah, ça valait son pesant de cacahuètes, je peux vous le dire. Bref, c'était mon mai 68 à moi. Résultat : je n'ai rien vu des barricades, trop occupé autour du berceau de ma petite Mélanie.

L'assistance s'était détendue à l'évocation de ces souvenirs intimes et cocasses. Ferdinand avait l'œil qui pétillait.

- Maintenant, savez-vous pourquoi vous êtes là, cher ami?

Je répondais avec humilité que Mélanie m'avait gentiment proposé cette invitation et comme je n'avais pas d'engagement...

- Oui, oui, dit-il avec énervement. Ca, c'est le

comment. Maintenant je vais vous dire le pourquoi. Cela remonte à la même époque où nous avons, Joséphine et moi, fait le serment de nous passer de personnel pour Noël. Dans le même temps, nous nous étions promis de partager notre soirée de réveillon avec une personne seule ce soir là. Ce n'était même pas de la charité car nous en retirions de la joie. Ainsi chaque année, nous rivalisions pour trouver une personne sans engagement. Parfois c'est elle qui dégotait celui ou celle qui partagerait notre petite fête, d'autres années j'avais ce plaisir. Nous avons ainsi rencontré bien des gens qui n'étaient pas de notre milieu, nous permettant d'ouvrir nos consciences à d'autres horizons. Nous en avons revus certains, d'autres sont devenus des proches, quelques-uns de véritables amis. Tout au long de ces années, j'espérai que l'un ou l'autre de ces invités de dernière minute me rapporterait ma lettre perdue. Je ne saurais expliquer cette espérance, cette conviction. Mais les années passaient et la lettre m'était toujours perdue. Jamais, en bientôt cinquante ans de réveillons, nous n'avons failli à notre engagement. Pas un seul soir de Noël sans qu'une personne esseulée ne vienne partager notre repas et cela même lorsque notre famille s'agrandit et que nos amis et relations grossirent les rangs. Lorsque Albert et Béatrice furent assez grands, c'est eux qui nous servirent quelquefois de rabatteurs. Je me souviens d'un Noël où ma fille nous présenta une copine de

l'assistance publique. Qu'est-ce qu'il n'a pas fallu faire pour l'autoriser à s'échapper de la traditionnelle soirée divine entre les murs de l'institution. Administration ubuesque. Une autre fois, ce fut Albert qui avait invité un clochard pouilleux et qui avait la vinasse. Mais les mauvaises surprises étaient rares et elles nous faisaient bien rire après coup.

L'an dernier, c'est le hasard qui joua pour nous. Alexandre, notre jardinier-chauffeur avait fait appel à un spécialiste. En effet, les arbres d'ornements souffraient d'un germe qui s'était développé récemment, sûrement les effets de la pollution de l'air. Malgré notre éloignement de Paris, nous n'y échappons pas. Le type était débordé et on l'avait vu débarquer au matin du 24 Décembre. Nous nous lamentions déjà de n'avoir pas trouvé de candidat à notre promesse pour le soir même. Jamais nous n'avions été aussi proche d'échouer dans notre promesse. Tandis que le technicien inspectait les arbres ravagés par un mystérieux virus, nous le regardions faire. Sa méthode n'avait rien d'orthodoxe. Il n'hésitait pas à se coucher au pied des tilleuls, à flatter l'écorce des chênes et carrément enlacer dans une étreinte passionnée les petits cèdres. Enfin, il sortit un arsenal d'appareils destinés à effectuer des mesures. Cette approche moins ésotérique nous rassura. Vers onze heures, Albert vint lui proposer une tasse de thé. Il ne refusa pas. Entre deux madeleines, il nous expliqua

brièvement de quoi il retournait. Comme nous le craignons, l'air pollué était en partie responsable de la dégénérescence de nos arbres. Je passe sur les conseils et les remèdes qui n'ont que peu d'importance ici. Nous l'accompagnâmes auprès des arbres malades et il nous expliqua les causes, les conséquences et les thérapies possibles. Il n'était pas versé dans la chimie. Nous non plus, cela tombait bien. De fil en aiguille, la conversation vint se porter sur les fêtes de Noël et notre étonnement de le voir travailler un 24 Décembre. Il nous avoua qu'il était seul et qu'il n'avait rien de mieux à faire si cela ne nous dérangeait pas. Nous avions enfin trouvé notre candidat. L'invitation le surprit mais après avoir quitté le parc sur le coup des dix-sept heures, alors que la nuit tombait et qu'il vaporisait une dernière fois le sol et les branches basses avec une potion résolument écologique, on le vit revenir trois heures plus tard sans ses bottes vertes et sa combinaison orange mais arborant un smoking du plus bel effet, pochette de rigueur et nœud papillon. Ses cheveux en bataille étaient docilement apprivoisés dans une coupe qui lui donnaient un air de Gatsby le magnifique. Il était méconnaissable. La soirée se déroula à la perfection, comme ce soir, comme d'habitude. Il nous révéla être un ingénieur en agrobiologie qui en avait marre de passer sa vie dans un laboratoire à manipuler des éprouvettes. Il entendait travailler sur le terrain à la manière de ces

journalistes qui préfèrent devenir reporters que présenter un JT bien maquillés sous les projecteurs. Il nous parla aussi de l'AJ Auxerre, son club de football préféré. Il était un grand amateur de ballon rond et n'hésitait pas à se déplacer pour assister à des rencontres Européennes. Dans sa passion comme dans son métier, il privilégiait le contact direct à une retransmission télévisée. Même si on ne voit pas aussi bien le jeu que par le biais des caméras reconnaissait-il. Il aurait été amateur de musique rock, il serait allé aux concerts et ne se serait pas contenté d'acheter des CD. De la même façon, il jouait lui-même dans un petit club de banlieue, à l'occasion il entraînait des jeunes encore portés par un élan dû à la récente coupe du monde.

A ce sujet, il nous raconta une anecdote qui lui était arrivé deux semaines plus tôt. Il s'était rendu en Angleterre voir un match d'Arsenal contre Liverpool. Le must, prétendait-il. Je ne pourrais vous relater ses propos d'une grande portée technique, personnellement je n'y connais rien dans ces jeux de ballon mais le point important concernait l'après match. Alors que les supporters quittaient le stade dans une cohue canalisée (en Angleterre, on ne plaisante pas avec les sécurité et les Hooligans n'ont plus le droit d'assister aux matchs ni même de se trouver dans un large périmètre autour des stades), il repéra à deux pas des bancs des remplaçants un carré de papier. Une

lettre. Il la ramassa par habitude. Il déteste cette négligence qui consiste à jeter tout et n'importe quoi par terre, spécialement là où poussent des arbres. Dans l'Eurostar qui le rapatriait en France, il ouvrit la demi feuille et constata qu'elle était rédigée en français bien qu'elle résidait au cœur de l'Angleterre. Mieux, à moins que ce soit un canular, la lettre semblait dater de...

- 1917! m'exclamais-je.

Ferdinand cligna de l'œil vers moi. Il souriait tout ce qu'il pouvait.

- Après plus de 50 ans, je retrouvais la lettre de Jules, mon frère, mon parrain.

A ce moment là, Ferdinand partit dans une rocambolesque aventure digne des plus beaux contes de Noël. L'officier allemand avait glissé la lettre porte-bonheur dans la poche du veston d'Emil Zatopek dont le monde entier connaît les prouesses athlétiques lors des Jeux Olympiques de 1952 dans un style peu académique. Puis la lettre allait voyager, faire plusieurs fois le tour du monde, participer à la conquête spatiale, aider un groupe de jeunes gens de Liverpool à devenir le plus grand groupe de pop musique du monde, épauler les révolutionnaires sud-américains, permettre à deux journalistes de révéler le Watergate, aider le rapprochement Israélo Palestinien et les mouvements ouvriers en Pologne autour de Lech Walesa, donner l'impulsion aux concerts contre la faim dans le monde au milieu des années 80 avant

de se trouver entre les mains de Gorbatchev puis de Nelson Mandela et finir dans la poche du short d'un joueur de l'équipe de France de football en 1998. Tour à tour dans les mains de ceux qui ont changé la face du monde au vingtième siècle puis dans les poches d'inconnus, de modestes, d'humbles pour lesquels la plus grande victoire est de réussir leur vie, d'aimer leurs proches et de faire le bien autour d'eux.

Ferdinand avait pris un air espiègle. Difficile d'imaginer qu'il allait bientôt fêter son quatre vingt dixième anniversaire. Bien qu'il soit une heure avancée de la nuit, tout l'auditoire restait scotché aux paroles de Ferdinand. C'était la plus belle histoire que je n'avais jamais entendu raconter de vive voix. En bon conteur, il ménageait ses effets, offrant de larges pauses dans son récit. Après un long silence, il extirpa un rectangle de papier de sa poche de veston. Me le tendit.

- Permettez-moi de vous l'offrir de bon cœur.

J'étais gêné. Même si je ne croyais qu'à moitié aux pérégrinations de la lettre, force était de reconnaître que le papier et l'écriture étaient d'époque. Cette lettre qu'il me tendait avait bien plus de 80 ans. Je ne pouvais accepter un tel cadeau, moi la pièce rapportée dans cette réunion familiale entre toutes. C'était trop. Ferdinand perçu mon embarras.

- Vous savez jeune homme, vous permettez que je

vous donne du jeune homme, n'est-ce pas? Après tout, vous avez l'âge de ma petite fille si je ne m'abuse. Depuis l'an dernier, depuis que j'ai retrouvé ce plus beau cadeau de Noël jamais reçu, j'ai compris une chose. Les plus beaux cadeaux que l'on vous fait dans la vie ne sont jamais matériels. Une main que l'on tend au moment où l'on en a besoin, des yeux qui disent je t'aime, une simple présence, la naissance d'un enfant, la reconnaissance, l'honneur, la fierté.

Ferdinand semblait plongé dans une félicité que j'ai rarement observé chez un individu. Je tentais de lui faire comprendre que cette lettre était tout pour lui, qu'il l'avait attendue pendant toute une vie, qu'elle lui avait porté chance et que sans elle sa vie avait été... Je cherchais mes mots. Ferdinand me reprit au bond.

- Ratée, vous voulez dire? Effectivement on peut voir ça comme ça. Je n'ai pas réussi dans la vie, en tout cas pas dans la mesure où laissaient présager mes débuts prometteurs. Mais j'ai réussi *ma* vie. J'ai été heureux avec Joséphine puis avec ses deux là.

Il enlaça ses enfants comme s'il avaient à peine dix ans.

- Ils sont ma fierté, vous savez. C'est un peu grâce à moi qu'eux ont réussi, à la fois *leur* vie et *dans* la vie. Vous faisiez allusion à une réussite sociale, ostensible, clinquante. Finalement, je l'ai eu, cette gratification que peut apporter les honneurs et

l'argent. Lorsqu'ils se sont retirés un peu des affaires, mes enfants ont mis en commun leurs économies et ont acheté ce superbe manoir. Depuis nous vivons tous ensemble. Nous formons une sorte de communauté. Certains enfants envoient leurs parents à un séjour en maison de retraite pour leurs vieux jours; eux m'ont offert la maison de retraite chez moi. Le personnel, c'est ma famille. Que peut-on désirer de plus? Cette lettre a permis de faire le bien de par le monde. Pas toujours au plus haut niveau, parfois et souvent, elle s'est trouvée entre les mains d'inconnus, d'anonymes, de gens comme vous et moi. Par le jeu du hasard, c'est votre tour aujourd'hui. Vous en faites ce que vous voulez. Vous pouvez la donner à qui vous voulez, vous pouvez la poster au hasard ou bien la garder précieusement; mais je vous préviens, elle a la bougeotte. En tout cas, je vous demande simplement de ne jamais la brûler ou la détruire.

J'opiniais modestement. J'acceptais finalement son plus beau cadeau de Noël avec déférence.

Je regardais cette assemblée faite d'amis proches autour d'une famille unie et heureuse quand soudain l'image du bonheur s'imposa à moi tout en me renvoyant ma propre inanité. A 35 ans, qu'avais-je réalisé dans la vie? J'occupais un poste de professeur d'histoire dans un lycée de banlieue. Je n'avais rien publié. J'avais quelques copains que je ne pouvais qualifier d'amis au vu de ce que j'avais pu observer ce soir. Plusieurs maitresses

s'étaient glissées dans mon lit, s'étaient succédées dans un tourbillon stérile. Certaines étaient très belles, elles étaient intelligentes et douces mais je n'avais pas su ou voulu les garder. Je louais un appartement, je n'étais pas même propriétaire. Qu'allais-je laisser derrière moi? Qu'allais-je faire de ma vie. Les mots de Ferdinand résonnaient dans ma tête tandis que je rentrais dans ma 2CV. Réussir *sa* vie plutôt que réussir *dans* la vie. Parfois il était possible d'allier les deux, pas souvent. Qu'importe. Il convenait de savoir ce que l'on désirait vraiment. Que voulait-on laisser après notre irréductible départ? Quelle marque, quelle empreinte? La vie n'était pas simplement un espace où jouir de tout, consommer à outrance et brûler des calories. Il y avait autre chose. Je laissais mon regard s'arrêter sur le petit rectangle de papier devenu crème au fil des décennies. Si réellement il portait bonheur, qu'allait-il m'offrir? Je garai mon bolide à deux pas de mon petit appartement. Le jour ne tarderait pas à pointer en ce 25 Décembre.

Par je ne sais quel effet météorologique, la fine couche de neige qui amortissait les pas et feutrait chaque bruit en recouvrant la campagne d'un voile immaculé était absente ici, aux abords de la grande ville. Je me fis la promesse de ne plus passer un seul Noël sans neige, devrais-je pour cela déménager vers les vallées montagneuses. Ce fut ma première résolution à une semaine du nouveau millénaire... enfin une semaine et *un an*. Car,

contrairement à ce que rabâchait la presse et les médias dans leur ensemble depuis quelques jours, le véritable vingt et unième siècle débiterait le premier Janvier 2001. Ferdinand l'avait fort bien expliqué à un convive qui pensait le contraire, s'étant laissé influencer par le consensus général.

- Le vingtième siècle a débuté le premier Janvier 1901, le prochain commencera par conséquent le premier Janvier 2001 et non pas d'ici une petite semaine.

- Soit. Mais, dites-moi Ferdinand, vous entrerez dans votre dixième décennie le jour de vos 90 ans ou attendrez-vous d'en avoir 91? Lorsque vous êtes né, aviez-vous déjà un an?

- C'est parfaitement juste ce que vous dites-là, mon cher ami. Effectivement, je suis entré dans ma seconde décennie le jour de mes dix ans et ainsi de suite et, si la providence le permet, je bouclerai mon siècle le jour même de mes cent ans. Seulement vous oubliez une chose : l'an zéro n'existe pas dans notre calendrier grégorien. Ne me demandez pas pourquoi, c'est comme ça. L'homme a commencé à compter à partir de Un.

A ce moment-là, un hôte émit l'idée que les romains ne connaissaient pas le zéro, don des arabes plus tard. Bref, Ferdinand conclut, impérial.

- Du fait, il faut inclure la dixième année pour obtenir une décennie et ainsi de suite jusqu'à arriver au dernier jour du siècle, le 31 Décembre 2000 en ce qui concerne le vingtième.

Je traversai d'un pas amorphe la petite rue, pressant la lettre dans la poche de ma simple veste. L'air s'était rafraîchi et je grelottais par instants.

C'est au moment où je tournais la clé de ma porte d'entrée qu'elle apparut.

- Joyeux Noël, Monsieur.

Je me retournai, surpris. Dans la fausse lumière des réverbères, une silhouette se tenait sur mes talons. Enveloppée dans un long manteau de toile grise, un bonnet péruvien dissimulant des cheveux blonds qui s'échappaient, désinvoltés, en quelques mèches le long de ses joues rougies par le froid ou bien une soirée bien arrosée, les mains dans les poches et un petit nuage de vapeur se formant à chacune de ses respirations, elle était là. Je balbutiais un timide bon Noël mais déjà elle avait pris un air de petite fille qui veut qu'on lui raconte une histoire avant de s'endormir.

- Auriez-vous l'obligeance de m'autoriser à user de votre téléphone? Mon réveillon ne s'est pas déroulé complètement comme prévu et je me retrouve à 15 kilomètres de chez moi. Enfin, c'est une longue histoire.

En guise de réponse, je donnais un dernier tour de clé, poussai la porte et lui fit signe d'entrer la première. J'appuyai sur la minuterie du hall. Mon appartement était situé au premier étage. J'aurais tout le bonheur de détailler ses chevilles en grimpant les deux volées d'escalier.

- Vous allez me raconter ça autour d'une tasse de thé... ou de ce que vous voulez.

Elle se retourna. Ses yeux brillèrent. Ses joues étaient plus rouges que jamais. Ses lèvres vermeilles s'ouvraient sur le sourire d'un ange. Elle prononça le plus beau mot du monde.

- Merci.

Je refermais la porte et je pressais la lettre dans ma poche. Ma vie allait changer radicalement. Je le savais. Après, il serait toujours temps d'envoyer la lettre quelque part où quelqu'un en aurait besoin.

